Les 22ème rencontres sabéennes se sont déroulées du 20 au 23 juin 2018 à Paris. Elles avaient pour thème principal la guerre en Arabie antique. Elles ont réuni historiens, épigraphistes et archéologues qui travaillent dans la péninsule Arabique ; en Arabie saoudite, dans les îles de la mer Rouge et à Oman. La guerre y a été évoquée sous toutes ses formes, son vocabulaire, ses représentations iconographiques, ses ravages, sa poliorcétique et ses moyens. Ces chercheurs, d'horizons variés, regrettant de ne plus pouvoir exercer au Yémen, ont exposé leurs travaux antérieurs, évoqué la situation de son patrimoine archéologique ou historique et souligné la tragédie humanitaire que connaît ce pays.

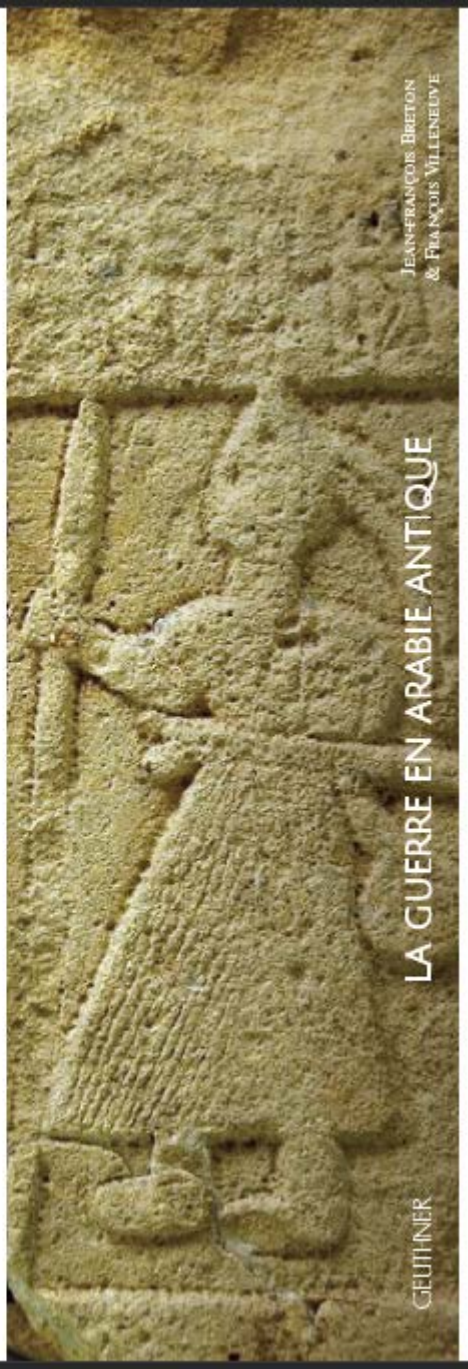
Ont contribué à l'ouvrage :

Mounir Arbach, Jean-François Breton, François Bron, Christian Darles, Werner Daum, Serge Frantsouzoff, Michela Gaudiello, Solène Marion de Procé, Christian Robin, Loreto Romolo, Ronald Ruzicka, Mohanad al-Siyâni, Paul Yule.

CEFAS

XX €
ISBN : 978-2-7053-4031-5

GEUTHNER



LA GUERRE
EN ARABIE ANTIQUE

Actes des 22e Rencontres sabéennes
Paris, 21-23 juin 2018

Sous la direction de

Jean-François Breton & François Villeneuve

Préface de

Mounir Arbach

CEFAS

GEUTHNER

LA GUERRE
EN ARABIE ANTIQUE

Actes des 22e Rencontres sabéennes
Paris, 21-23 juin 2018

Couverture

Plaque de bronze, YM 13981, Musée de Sanaa.

4e de couverture
Stèle du musée archéologique d'Istanbul Inv. N°71

Stèle de calcaire. Hauteur : 37 cm, largeur : 19 cm.
Dans un cadre évidé se tient un guerrier tenant une lance dans la main droite. Il porte une longue épée saillante en arrière où sont accrochés une outre et un petit objet. Il est vêtu d'une longue tunique plissée et d'un bonnet pointu pourvu de deux longs rubans incurvés.

Le texte CIH 712, débute par le mot nṣb « stèle », qui devrait être suivi par le nom du défunt et de sa famille manquant ici en raison de l'érosion de la stèle. On reconnait sur la photo aux lignes 3-4 : *...(r)tḥlm l-ʾb-hw l-nṣb* « à son père pour ériger la stèle de son... » (traduction Mounir Arbach)
Datation : Ier - IIIe siècles. de l'ère chrétienne.

Références : CIH 712. J. H. MORDTMANN, Musée impérial ottoman. Antiquités himyarites, 1895, p. 45.

© 2019, S.N. LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER S.A.
16, RUE DE LA GRANDE CHAUMIÈRE - 75006 PARIS

ISBN : 978-2-7053-4031-5

Tous droits réservés

Composition de la couverture
Chloé Heinis

LA GUERRE
EN ARABIE ANTIQUE

Actes des 22e Rencontres sabéennes
Paris, 21-23 juin 2018

Sous la direction de

JEAN-FRANÇOIS BRETON & FRANÇOIS VILLENEUVE

Préface de

MOUNIR ARBACH

GEUTHNER

SOMMAIRE

Préface de Mounir ARBACH 7

Avant-Propos de J.-F. BRETON 9

Hommage à J.-F. BRETON et Ch. DARLES *pour leur 70e anniversaire* 11

HISTOIRE

ARBACH Mounir

Les mots de la guerre en Arabie du Sud au Ier millénaire avant l'ère chrétienne 21

BRON François

Guerre et conquête dans le Yémen préislamique 43

FRANTSOUZOFF Serge

Le Ḥaḍramawt et Qatabān à la fin du 1er millénaire av. è. chr. : entre l'alliance et la confrontation 51

DAUM Werner

The Sacrifice of Isaac and its South Arabian Parallel, the Ritual Hunt 59

ARCHÉOLOGIE : YÉMEN, ARABIE SÉOUDITE ET OMAN

BRETON Jean-François

Le sac de Shabwa par les Sabéens vers 225-230 85

DARLES Christian

Les fortifications du royaume de Ḥaḍramawt 111

LORETO Romolo

The Assyrians in Arabia – the archaeological evidence 133

ROBIN Christian

À propos de l'armement des troupes himyarites au 6e siècle de l'ère chrétienne 145

YULE Paul

Defence during the Samad period – Notes 175

MER ROUGE

MARION DE PROCÉ Solène
What evidence for the 6th century conflict in the Farasān Islands? 191

GAUDIELLO Michela
The Ethiopian in South Arabia. What information do we have on Ethiopia? The archaeological drama 209

PATRIMOINE

RUZICKA Ronald
Saving the heritage of South Arabia: The Glaser Collection online 247

AL-SIYANI Mohanad
Yemen national Heritage in danger 259

Les participants aux 22e Rencontres sabéennes au Musée d'Archéologie Nationale de Saint-Germain-en-Laye, le 23 juin 2018.

PRÉFACE

Consacrer les 22e Rencontres Sabéennes au thème de la *Guerre en Arabie antique* s'imposait. En faisant ce choix judicieux, les éditeurs de cet ouvrage, François Villeneuve et J.-F. Breton, rappellent que ce thème de « la guerre », qui est hélas d'actualité, intervient justement dans un contexte où le Yémen actuel, l'antique territoire des royaumes sudarabiques, dont le célèbre royaume de Saba', est ravagé par une guerre depuis quatre années. Cette guerre, qui n'a que trop duré, ne laisse personne indifférent, et encore moins les participants à ces Rencontres sabéennes annuelles, qui connaissent bien ce pays magique avec ses maisons-tours de Sanaa et de Shibām du Ḥaḍramawt, ses dizaines de villes antiques entourées d'enceintes défensives et son barrage antique de Ma'rib, l'ancienne capitale du royaume de Saba', qui est unique au monde par sa construction et sa longévité et qui fait encore légende. En ce sens, traiter le thème de « la guerre » et de ses désastreuses conséquences autant pour la population civile que pour le patrimoine, c'est surtout rappeler au monde combien nous sommes attachés à ce pays qu'est le Yémen, à son héritage culturel et à son peuple, avec lequel nous sommes solidaires.

Cette guerre contre le Yémen fait ravage et détruit tout sur son passage. Il est temps d'y mettre fin. Détruire le patrimoine archéologique et culturel yéménite, c'est tout simplement détruire tout un pan de l'histoire des civilisations de la péninsule Arabique et en particulier de l'histoire des Arabes, qui fait partie de l'histoire de l'Humanité. Faut-il le rappeler, c'est au Yémen qu'ont été trouvés dans la grande mosquée de la vieille ville de Sanaa, bombardée par la coalition arabe, les plus anciens manuscrits coraniques connus au monde à ce jour, datant du Ier siècle de l'hégire/VIIe siècle de l'ère chrétienne.

La défense et la sauvegarde de ce riche patrimoine yéménite, livré au pillage et à la destruction, ne peuvent se faire sans l'arrêt immédiat des conflits et sans la protection de la société civile, qui vit une tragédie humanitaire sans précédent, avec une ahurissante indifférence de la communauté internationale et des grandes puissances.

L'édition des actes de ces 22e Rencontres sabéennes, en signe d'amitié et de solidarité avec le Yémen, coïncide avec le 70e anniversaire des deux éminents chercheurs yéménophiles, Jean-François Breton (archéologue) et Christian Darles (architecte), qui ont consacré leur

carrière scientifique à ce riche pays d'histoire, dont les travaux, qui feront date, ont marqué les recherches scientifiques sur les aspects les plus spectaculaires de la civilisation du Yémen : le bâti et son architecture, dont la tradition se perpétue de nos jours.

C'est donc en signe d'amitié et de reconnaissance que les actes des 22e Rencontres Sabéennes leur sont offerts, en leur souhaitant une longue vie heureuse et paisible, pleine de rencontres et de découvertes.

Mounir ARBACH
Directeur de recherche au CNRS
Maison de l'Orient et de la Méditerranée
UMR 5133 Archéorient – Université Lumière Lyon 2
Juin 2019

AVANT-PROPOS

Les 22e Rencontres sabéennes, « **La guerre en Arabie antique** » qui se sont tenues à Paris, du 21 au 23 juin 2018, avaient pour thème la guerre. Fait social total, mais aussi réalité culturelle, la guerre est l'affaire des souverains ou des chefs, mais elle engage aussi au plus profond les sociétés et les individus. À travers les âges, objet de multiples inscriptions antiques, de chroniques médiévales et d'ouvrages contemporains, la guerre tisse l'une des trames de l'histoire de l'Arabie.

Les plus longues inscriptions d'Arabie du Sud (les deux inscriptions de Ṣirwāḥ du VIIe siècle avant notre ère, les stèles du temple d'Almaqah à Maʾrib des IIIe-Ve siècles, etc. et les textes d'Éthiopie (stèles d'Ezana du IVe siècle) rapportent principalement des opérations militaires. Elles énumèrent des destructions, des ravages de champs, des incendies, des nombres de prisonniers considérables, des pillages, etc. qui cernent en premier lieu des tactiques et des projets politiques. Quant aux mondes combattants d'Arabie, les milieux sociaux, leurs solidarités et leurs croyances, ils sont absents bien souvent des « mots de la guerre ».

Dans ce volume, la guerre antique est traitée sous divers aspects épigraphique (François Bron, Mounir Arbach), historique (Serge Frantsouzoff) et archéologique (Jean-François Breton, Christian Darles), et les contributions couvrent un vaste champ géographique : le Yémen, Oman (Paul Yule), l'Arabie saoudite (Romolo Loreto et Christian Robin), la mer Rouge (Solène Marion de Procé) et l'Éthiopie (Michela Gaudiello) mettant en évidence des travaux récents des diverses missions françaises ou internationales.

La tragédie humanitaire qui frappe le Yémen depuis plusieurs années s'est inscrite en permanence dans nos échanges. M. Mohanad Ahmed al-Sayani Président de l'Organisation Générale des Antiquités, des Musées et des Manuscrits (GOAM) a rappelé comme à chaque fois l'ampleur des destructions archéologiques et patrimoniales.

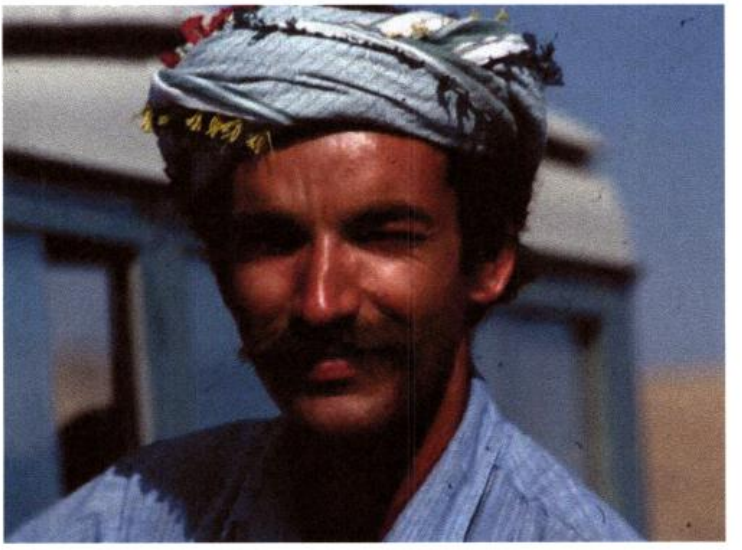
Je voudrais remercier tout d'abord le Comité d'organisation les 22e Rencontres sabéennes : François Villeneuve, Ghislaine Glasson-Deschaumes, Solène Marion de Procé, Christian Robin, Thomas Sagory et Abbès Zouache. François Villeneuve, Professeur à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, directeur d'ArScAn, a su avec patience établir des relations fructueuses avec le CNRS, l'Université Paris 1

Panthéon-Sorbonne et la Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie (MAE) à Nanterre. Mes remerciements vont aussi à Madame Glasson-Deschaumes pour la contribution du LABEX (Laboratoire d'Excellence) « Les passés dans le présent », ainsi qu'à Pierre-Marie Blanc, responsable de l'équipe « Archéologie du Proche-Orient hellénistique et romain » de l'UMR 7041, pour son aide précieuse. Enfin, Hilaire Multon, Directeur du Musée d'Archéologie Nationale, a amicalement invité les membres des Rencontres au château de Saint-Germain-en-Laye, le samedi 23 juin.

Cette publication n'aurait pu voir le jour sans l'aide d'Abbès Zouache, directeur du Centre français d'Archéologie et des Sciences sociales (CEFAS- Koweit) et Myra Prince, directrice de Geuthner, que je tiens ici à remercier vivement.

Jean-François BRETON

HOMMAGE À J-F. BRETON ET CH. DARLES
POUR LEUR 70e ANNIVERSAIRE



BRETON Jean-François

Né le 14 août 1949.

Directeur de recherche au CNRS. ArScAn. UMR 7041. Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie. Nanterre.

e-mail : breton.jeanfrancois2015@yahoo.com

PARCOURS UNIVERSITAIRE

1997 : **Doctorat d'État. Histoire, Université de Paris1-Panthéon-Sorbonne** « L'architecture domestique en Arabie méridionale du VIIIe siècle avant au Ve siècle après ».

1987 : **Doctorat de 3e cycle, Histoire, Institut d'Art et d'Archéologie, Université de Paris1-Panthéon-Sorbonne** « La défense des Basses-Terres du Yémen (du VIIe siècle avant J.-C. au Ve siècle après J.-C.).

1971 : **Agrégation d'histoire**. Paris.

EXPÉRIENCE PROFESSIONNELLE

2012-2014 : Directeur du Centre Français des Études Éthiopiennes (UMIFRE 23) et de l'USR 3137 (CNRS) (Addis Abeba, Éthiopie).

2005-2012 : Attaché culturel, Ambassade de France à Asmara et à Djibouti (Coopération universitaire).

1994-1998 : Attaché Culturel et de Coopération Scientifique et Technique et Directeur du Centre Culturel. Ambassade de France à Sana'a.

1988-1990 : Chercheur au Centre français d'Archéologie et de Sciences sociales (CEFAS), Sana'a.

1978-2000 : Responsable de la Mission archéologique de Shabwa (Yémen)

1977-1981 : Pensionnaire à l'Institut Français d'Archéologie du Proche-Orient, IFPO, Beyrouth, Liban.

CHOIX DE PUBLICATIONS

OUVRAGES

2015 : (en collaboration avec J.-Cl. Bessac), « Les bâtisseurs des deux rives de la mer Rouge. Traditions et innovations architecturales du IX^e^ siècle avant J.-C. au VI^e^ siècle après J.-C. Builders across the Red Sea. Ninth Century BC to Sixth Century AD », Annales d'Éthiopie Hors-Série n°5, Éditions De Boccard, Paris, 307 pages.

2011 : (éditeur, en collaboration avec A. Avanzini, J.-Cl. Bessac et G. Robine), « Le temple d'Athar dhū-Risāf d'as-Sawdā », L'Erma di Brestchneider, 220 p.

2009 : (éditeur, en collaboration avec F. Anfray, F. Baratte, A. Barbet, J.-Cl. Bessac, F. Bron, Ch. Darles, Jacq. Dentzer-Feydy, A. Kitchen, Weber Th.) « Fouilles de Shabwa IV : Shabwa et son contexte architectural et artistique du I^er^ s. av. J.-C. au III^e^ s. ap. J.-C. », CEFAS (Sanaa) et IFPO (Damas-Beyrouth-Amman), Sanaa, 363 p.

1998 : (éditeur, en collaboration avec J.-Cl. Bessac et Ch. Darles) « Fouilles de Shabwa III : architecture et techniques de construction », Bibliothèque Archéologique et Historique de l'Institut Français d'Archéologie du Proche-Orient, tome CLIV., Beyrouth, 295 p. (français), 5 p. (arabe) et 250 ill.

1998 : (en collaboration avec J.-Cl. Arramond, Br. Coque-Delhuille et P. Gentelle) « Une vallée antique du Yémen : le wādī Bayhān », Éditions ADPF-Recherches sur les Civilisations, Ministère des Affaires étrangères, Paris, 260 p., cartes et illustrations.

1998 : « L'Arabie heureuse au temps de la reine de Saba' VIIIe- Ier siècles avant J.-C. », Collection « La vie quotidienne », Hachette, Paris, 250 p. Édition américaine : "Arabia Felix from the Time of the Queen of Sheba". Eighth Century B.C. to First Century A.D., University of Notre-Dame Press, IN 46556, février 2000. Édition russe : "Povsednevnaia Jïznb Arabii Stchastlivoï Vremen Tsaritsbi Savkoï", Moswow, Skoro Nbiidtcht Svet, 2003.

1994 : « Les fortifications d'Arabie méridionale du 7e au Ier siècle avant notre ère », Deutsches Archäologisches Institut Sana'a, Archäologische Berichte aus dem Yemen, Band VIII, Philipp von Zabern, Mainz am Rhein, IX, 203 p., 59 fig., 32 pl.

1993 : (Co- éditeurs: J.-F. Breton et M. A. Bâfaqîh) « Trésors du wādī Dura' (République du Yémen). Fouille franco-yéménite de sauvetage de la nécropole de Hajar am-Dhaybiyya », Bibliothèque Archéologique et Historique, tome CXLI, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 109 p., 41 pl., 23 p. en arabe, in-4.

1992 : (éditeur) « Fouilles de Shabwa. II. Rapports préliminaires » (extrait de SYRIA, tome LXVIII, 1991), Institut Français d'Archéologie du Proche-Orient, Publication hors-série n°19, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 434 p., ill.

1982 : (éditeur en collaboration avec R. Audouin, L. Badre, Ch. Robin J. Seigne,) « Le Wādī Hadramawt. Prospections 1978-1979 », Centre Culturel et de Recherches Archéologiques. Aden, 51 p., 49 pl., Beyrouth (deux versions : française et arabe).

1980 : « Les inscriptions forestières d'Hadrien dans le Mont Liban », Inscriptions Grecques et Latines de Syrie, Bibliothèque Archéologique et Historique, tome VIII, fasc. III, 13 cartes, 12 pl., XI-148 p., Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.

CHOIX D'ARTICLES

(*sous presse*) : "Surveys around Kwiha. An ancient and medieval City: a preliminary Assessment", Actes du colloque international « Lieux et transferts culturels en Éthiopie antique Ier millénaire avant Ier millénaire de notre ère », 14-16 avril 2016, Paris, 2016, BAR. International Series), p. 1-13 et 13 planches.

(*sous presse*) : (en collaboration avec J.-Cl. Roux, P. Gentelle) « Ouvrages et systèmes d'irrigation du Wadi Dura' (Yémen) du second millénaire av. J.-C. au milieu du premier millénaire après », Syria.

(*à paraître*) : Jidfir Ibn Munaykhir, Quantification d'un assemblage céramique.

2018 : « Encensiers de Djibouti et d'Éthiopie », Pount (12), p. 181-195.

2017 : « Éthiopie. Un patrimoine exceptionnel, janvier-février 2017, Dossier de l'Archéologie, 71 p.

2016 : "The Restoration of Kidane Mehret Church in Sen'afe", Sociology Study, vol. 6, n° 11, p. 713-720.

2013a : « Le temple de Siyān à Shabwa : problèmes d'identification », Raydān, 8, p. 25-44.

2013b : « Chronique des irrigations dans le wādī Dura' », Entre Carthage et l'Arabie heureuse, Mélanges offerts à François Bron, Orient et Méditerranée, n°12, Paris, p. 37-49.

2011 : (en collaboration avec Chr. Darles et J.-Cl. Roux) « L'architecture en brique crue au Yémen de l'antiquité à nos jours », Les cultures constructives de la brique crue. Échanges transdisciplinaires sur les constructions en terre crue, volume 3, Éditions de l'Espérou, p. 121-137.

2011 : « Relations between Ethiopia and South Arabia: problems of architecture », Annales d'Éthiopie, vol. 26, p. 53-78.

2011-2012 : (en collaboration avec Mich. Breton), « Les photographies d'Hermann Burchardt de la collection Sarrafian », Archives photographiques de la Bibliothèque Orientale,III, Tempora, vol. 21, p. 331-383, USJ, Beyrouth.

2010 : (en collaboration avec Ch. Darles et J.-Cl. Roux) « Une nouvelle stratigraphie à Shabwa, capitale du royaume antique du Hadramawt (Yémen), (XIIIe siècle av. n. è.- IVe siècle de n. è.) », Arabia, Revue de Sabéologie, p. 9-66.

2009 : (en collaboration avec Th. Weber) « Programmes iconographiques d'Arabie et de Syrie du Sud du IIe siècle av. J. – C. au IIIe s. ap. J.-C. », Fouilles de Shabwa IV, p.223-242.

2003 : "Preliminary notes on the Development of Shabwa", Proceedings of the Seminar for Arabian Studies. Papers from the thirty-sixth meeting of the Seminar for Arabian Studies held in London, 18-20 July 2002, vol. 33, p. 199-213, London.

2002 : "Architecture", Queen of Sheba. Treasures from Ancient Yemen, Edited by St. John Simpson. The British Museum Press, p. 142-148.

2000 : « Shabwa (Yémen), traditions sémitiques, influences extérieures (IIIe siècle avant-IIIe siècle après J.- C.) », Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (CRAIBL), p. 849-882.

1998 : « Les temples de Ma'īn et du Jawf (Yémen): état de la question », Mélanges en l'honneur d'Ernest Will, Syria, 1998, t. LXXV, p. 61-80.

1998 : (en collaboration avec Ch. Darles) « Le grand temple », Fouilles de Shabwa III, p. 95-152.

1998 : (en collaboration avec S. Balescu, M. Lamothe et Br. Coque) « La datation par luminescence des limons de crue: une nouvelle approche de l'étude chronologique des périmètres d'irrigation antique du Sud-Yémen », Comptes rendus de l'Académie des Sciences, Paris, 327, p. 31-37.

1997 : (en collaboration avec A. Mc. Mahon et D. Warburton) "Two seasons at Hajar am-Dhaybiyya (Yemen)", Journal of Arabian Archaeology and Epigraphy, AAAE 137, p. 1-21.

1997 : « Villes et villages », Yémen, au pays de la reine de Saba, Catalogue de l'exposition, Institut du Monde Arabe, Paris, p. 103-106.

1997 : (en collaboration avec Ch. Darles, Ch. Robin et J. L. Swauger): « Le grand monument de Tamna' (Yémen) : architecture et identification », Syria, tome LXXIV, p. 33-72.

1996 : (en collaboration avec Ch. Darles) « Les maisons-tours dans l'Antiquité », Sanaa, architecture domestique et société, CNRS-Éditions, p. 449-458.

1996 : « Quelques dates pour l'archéologie sudarabique », Colloque Arabia Antiqua, Early Origins of South Arabian States, Proceedings of the First International Conference on the Conservation and Exploitation of the Archaeological Heritage, IsMEO, Rome, p. 87-110.

1991 : « Arabie Heureuse, Arabie Pétrée avant l'Islam », Mémoires d'Euphrate et d'Arabie, Paris, p. 63-82.

1988 : « Les villes d'Arabie méridionale », La ville neuve : une idée de l'Antiquité ?, Travaux réunis par J.-L. Huot, Paris, Errance, p. 95-107. p. 237-238, Paris.

1987 : « Shabwa. Capitale antique du Hadhramawt », Journal Asiatique, t. 275, n° 1-2, p. 13-34.

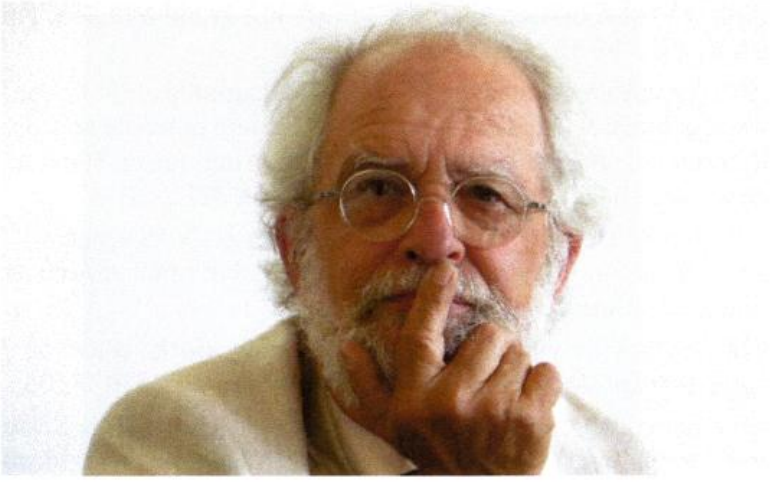
1987 : (en collaboration avec Ch. Robin, J. Seigne et R. Audouin) « La muraille de Naqab al-Hagar (Yémen-du-Sud) », Syria, t. LXIV, p. 1-20.

1982 : (en collaboration avec Ch. Robin) « Le sanctuaire pré-islamique du Gabal al- Lawdh », CRAIBL, p. 590-629.

1981 : (en collaboration avec Ch. Robin et J. Ryckmans) « Le sanctuaire minéen de Nakrah à Darb as-Sābi (environs de Barāqish). Rapport préliminaire », Raydān, III, p. 249-261 et pl. I- X.

1980 : (en collaboration avec Ch. Darles) « Shibām », Storia dellà Città, 14, p. 63-86.629.

1979 : « Le temple de Syn dhū-HLSM à Bā-qutfah (République Démocratique et Populaire du Yémen) », Raydān, II, p. 185-202, pl. I-IV.



DARLES Christian

né le 15 mars 1949 à Toulouse
e-mail : christian.darles@gmail.com
web site : christian-darles.fr

Enseignant honoraire à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Toulouse, Direction Générale des Patrimoines, Ministère de la Culture et de la Communication.

Chevalier de l'Ordre National des Arts et des Lettres.

Membre correspondant de l'Académie d'Architecture.

PARCOURS UNIVERSITAIRE

1974- **Architecte D.P.L.G.**, Unité pédagogique d'architecture de Toulouse, projet pour la « Bibliothèque Nationale de la République Arabe Syrienne à Damas ».

1989- **Certificat d'Études Approfondies en Architecture (CEAA) « Ville et Patrimoine »** à l'École d'Architecture de Bordeaux**.** « Le projet comme révélateur du patrimoine urbain ».

1995- **D.E.A d'Archéologie des Périodes historiques** (Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne), « Le haut-lieu de Shabwa : capitale du royaume antique de Hadhramawt ».

2008- **Doctorat en Sciences de l'Antiquité** (Université de Toulouse le Mirail – Toulouse II, ED TESC), « Les fortifications antiques de Shabwa (Hadhramawt-Yémen) : analyse structurelle et approches comparatives ».

2014- **Habilitation à Diriger des Recherches** en Sciences de l'Antiquité (Université de Toulouse Jean-Jaurès – Toulouse II, ED TESC).

EXPÉRIENCE PROFESSIONNELLE

Architecte libéral

Membre de la Mission Archéologique Française de Shabwa en République du Yémen

Directeur du laboratoire « Les Métiers de l'Histoire de l'Architecture-Archéologie du patrimoine Bâti » de l'ENSA de Toulouse, habilité MCC.

Associé au Centre Français d'Archéologie et des Sciences Humaines de Sanaa (CEFAS-Yémen) USR 3141-CNRS

Associé à l'UMR ArScAn 7041, Archéologie et Sciences de l'Antiquité, Proche Orient hellénistique et Romain (APOHR), MAE.

Associé à l'UMR TRACES 5608. Université Toulouse-Jean Jaurès.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

(*sous presse*) Chr. Darles (avec une contribution de Mounir Arbach), Les fortifications, *Fouilles de Shabwa V*, IFPO, Beyrouth.

CHOIX D'ARTICLES

2018 : "Mudbrick architecture in Hadramawt-Yemen under Qu'aiti and Khatiri Sultanats" dans Stéphanes Pradines (ed) *Earth in Islamic Architecture. Historical and Anthropological Perspectives,* published by Brill. 2018, pp. 146-166.

2015a : « Khor Rorī – Sumhuram – Moscha Limen : Des remparts pour la peur, pour le prestige ou pour la vanité ? », *Rencontres Sabéennes 14*, Berlin, South Arabia and its Neighbours. Phenomena of Intercultural Contacts (Iris Gerlach, DAI, ed.), Archäologische Berichte aus dem Yemen, 14, p. 63-86.

2015b : « Qabr Nabi Hūd, le sanctuaire d'un prophète préislamique », *17e Rencontres Sabéennes*, Paris, 6-8 juin 2013, Mounir Arbach & Jérémie Schiettecatte *Pre-Islamic South Arabia and its Neighbours: New Developments of Research*, BAR International Series 2740 – British Foundation for the Study of Arabia Monographs N°16 (Derret Kenneth & Saint J. Simpson eds.) Archaeopress, p. 37-48.

2014a : « Les mouvements et les réglages du feu, de l'eau et de la lumière dans les hammams du Yémen » dans Marie-Françoise Boussac, Sylvie Denoix, Thibaut Fournet et Bérangère Redon (éds), *25 siècles de bain*

collectif en Orient, Proche-Orient, Égypte et péninsule Arabique, Colloque final du projet ANR « *Balnéorient* », Damas, novembre 2009.

(Publication électronique) p. 215-232.

2014b : « Typologie des Sanctuaires de l'Arabie du Sud Antique, tentative pour une nouvelle classification », British Museum, 26-28 juillet 2013, *Proceedings of the Seminar for Arabian studies*, 44, pp. 121-138.

2014c : « La brique de terre crue ou le passage de la matière au matériau », *IVe Colloque International Histoire de la Construction*, Braga, 7-8 nov. 2013, p. 84-99.

2014d : (en collaboration avec Robin Ch. J., Schiettecate J. et al Masri G.), Contribution à une meilleure compréhension de l'histoire de la digue de Ma'rib au Yemen », actes du colloque ANR –Eau Maghreb, Paris 7-8 janvier 2011, Baratte F., Robin Ch.J. & Rocca E. (éds.) *Regards croisés d'Orient et d'Occident. Les barrages dans l'Antiquité tardive*, Orient et Méditerranée, 14, p.9-70.

2011a : « L'usage du bois et sa standardisation : la réutilisation du bois dans la construction au cœur du désert de l'Arabie antique dans l'architecture du Yémen antique », *Actes du 2e colloque sur l'histoire de la construction : les matériaux*, Université de Minho, Braga 27-28 octobre, p. 35-58.

2011b : Les fortifications de Sumhuram-Khor Rorī (Oman), *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 41, Londres, pp. 61-68.

2011c : (en collaboration avec Roux J.-C. & Breton J.-F), « L'architecture en brique crue au Yémen de l'antiquité à nos jours », Colloque International : *Les Cultures constructives de la brique crue, 3e échanges interdisciplinaires sur la construction en terre crue*, Toulouse, mai 2008, Les Éditions de l'Espérou, Montpellier, p. 121-138.

2010a : « L'architecture composite et l'architecture de pierre », Breton J.-F., Darles Ch. et Roux J.-Cl., « Une nouvelle stratigraphie à Shabwa, capitale du royaume antique de Hadhramawt (Yémen) XIIIe siècle av. n. è – IVe siècle de n. è. », *Arabia* 4, 2008, p. 50-55.

2010b : « L'emploi du bois dans l'architecture du Yémen antique », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 40, Londres, pp. 149-160.

2009a : « Des formes et des formules architecturales originales », *Fouilles de Shabwa IV, Shabwa et son contexte architectural et artistique du Ier siècle av. J.-C. au IVe siècle ap. J.- C.*, J.-F. Breton éd., CEFAS-IFPO, p. 83-110.

2009b : « Les monolithes dans l'architecture monumentale de l'Arabie du Sud Antique », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 39, Londres, juillet 2008, pp. 95-110.

2007a: "Latest results, new dating and recent evidence for the fortifications of Shabwa (Hadhramawt)", dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 38, pp. 141-152.

2007b : "A restitution of ancient Shabwa", The VIth International Conference on Yemeni Civilization, *XI^{e} Rencontres Sabéennes*, Aden, 3-5 Avril, pp. 12-28.

2005a : « Hypothèses de restitution du dispositif d'entrée du Palais royal de Shabwa », *Sabaean Studies : Archaeological, Epigraphical and Historical Studies in honour of Yusuf Abdallah, Alessandro de Maigret and Christian Robin on the Occasion of their 60th Birthdays*, Naples-Sanaa, reédition 2011, Orient et Méditerranée, 4, pp. 151-172.

2005b : « L'entrée monumentale du Palais Royal de Shabwa », *Sanaa, History and Cultural Heritage, Vol. 1*, Saleh Ali Ba-Surra(ed), Sanaa, pp. 15-21.

2003 : « Les fortifications de Shabwa », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 2003, 33, Edinburgh, pp. 215-228.

2000 : « Les structures d'irrigation du wādī Surbān au Yémen », *Proceedings of Seminar for the Arabian Studies,* 1999, 30, Londres, 2000, pp. 87-98.

1998a : Breton J.-F. & Darles Ch., « Le Grand Temple », *Fouilles de Shabwa III,* B.A.H.154, p. 95-152.

1998b : « Étude typologique de l'architecture civile intra-muros de Shabwa », *Fouilles de Shabwa III,* B.A.H. 154. p. 3-26.

1998c : « L'Architecture Civile extra-muros de Shabwa, étude typologique et restitutions », *Fouilles de Shabwa III,* B.A.H.154. p. 77-85.

1998d : « Le sanctuaire d'Al-Uqla », *Fouilles de Shabwa III,* B.A.H.1 54. p. 163-169.

1997 : (en collaboration avec Breton J.-F., Robin Ch. & Swauger D.), « Le grand monument de Tamna' (Yémen), architecture et identification », *Syria* LXXIV, p. 33-72, (IFAPO, Beyrouth).

1996 : (en collaboration avec Breton J.-F et Bonnenfant P.) « La maison-tour dans l'antiquité », dans « Le livre des jours et des modes », *Sanaa, architecture domestique et société* sous la direction de P. Bonnenfant (Éditions du CNRS, Paris), p. 449-492.

1996 : (en collaboration avec Breton J.-F.) « Le sanctuaire de Qabr-Hud (Yémen) », *Saba, 3*, Centre Culturel Yéménite, (Paris), p. 79-82.

1994 : (en collaboration avec Breton J.-F.) « Hajar Surban 1 et 2 : villages du Djebel an-Nisiyin », *Arabia Felix, Beiträge zur Sprache und*

Kultur der vorislamishen Arabien, Festschrifft Walter W. Müller, Université de Marburg, (Harrasowitz Vg., Wiesbaden), p. 46-61.

1992 : « L'architecture civile à Shabwa », *Fouilles de Shabwa II*, Syria, tome LXVIII, H.S. 19, p. 77-110.

1980- (en collaboration avec Breton J.-F.) « Shibam », *Storia della città, 14*, (Electa, Rome), p. 64-86.

LES MOTS DE LA GUERRE EN ARABIE DU SUD AU IER MILLÉNAIRE AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

Mounir Arbach

Directeur de recherche CNRS, Maison de l'Orient et de la Méditerranée
UMR 5133 Archéorient - Université Lumière Lyon 2

Abstract

The establishment of South Arabia cities and kingdoms has not been done smoothly. From the 8th century BC the sovereigns of Saba' manifested their ambition to have control of the entire territory of South Arabia. To do this, Saba' concluded alliance pacts with political entities that accepted allegiance; otherwise, the Sabaean army led military campaigns against those who opposed its domination. The inscription DAI Ṣirwāh 2005-50, which is a review of the reign of Yatha''amar Watār son of Yakrubmalik (second half of the 8th century BC), already gives us the "military" tone, with all the necessary wartime vocabulary, and by which the Saba' kingdom led its military expeditions against neighboring political entities in South Arabia, and perhaps beyond.

The rich war vocabulary used in this text to describe the military operations, as well as the high number of casualties enumerated in these battles, reflect the great political, economic and military stakes of having control of the caravan route of aromatics that connected South Arabia to the rest of the Levant.

The goal of Saba' to have control of the entire territory of South Arabia – through alliances or war – could only be realized a few decades later, and for a short time, during the reign of Karib'īl Watār son of Dhamar'alī (first half of the 7th century BC), as evidenced by the inscription *RES* 3945, which is also the record of his reign. As DAI Ṣirwāh 2005-50, the inscription *RES* 3945 that left by Karib'īl Watār, give us the version of the winner.

Despite the military victory of Saba' under Karib'īl, his successors could not continue the work and preserve territories conquered by Saba'. It is the kingdom of Qatabān that seems to gain the upper hand by reclaiming territories formerly under Saba's control and imposing on it a peace treaty in the 6th century BC (*RES* 3943, Ja 552, etc.).

The consequences of these wars led by Saba', in the eighth, seventh and sixth centuries BC, are considerable: it is the end of the autonomy of the cities / tribes-states which were gradually integrated in the four great kingdoms: Saba', Ma'īn, Qatabān and Ḥaḍramawt.

In the 6th century BC, the political map of South Arabia was drawn and fixed until the turn of the Christian era, with some parentheses of conflict in the fourth century BC (between Saba' and Qatabān) and in the 1st century BC (between Qatabān and Ḥaḍramawt).

Résumé

L'établissement des cités-États et royaumes sudarabiques n'a pas été fait sans heurts. Dès le VIIIe s. av. J.-C., les souverains de Saba' manifestaient leur ambition d'avoir le contrôle de l'ensemble du territoire de l'Arabie du Sud. Pour ce faire, Saba' concluait des pactes d'alliance avec des entités politiques qui acceptaient l'allégeance ; sinon, l'armée sabéenne menait des campagnes militaires contre ceux qui s'opposaient à sa domination. L'inscription DAI Ṣirwāh 2005-50, qui est un bilan du règne de Yatha''amar Watār fils de Yakrubmalik (deuxième moitié du VIIIe s. av. J.-C.), nous donne déjà le ton « militaire », avec tout le vocabulaire de guerre qui s'imposait, par lequel le royaume Saba' a mené ses expéditions militaires contre les entités politiques voisines en Arabie du Sud, et peut-être au-delà.

Le riche vocabulaire de guerre utilisé dans ce texte pour décrire les opérations militaires, ainsi que le nombre élevé de victimes énumérées lors de ces combats, reflètent le grand enjeu politique, économique et militaire d'avoir le contrôle de la route caravanière des aromates qui reliait l'Arabie du Sud au reste du Levant.

L'objectif de Saba' d'avoir le contrôle de l'ensemble du territoire de l'Arabie du Sud – par des alliances ou par la guerre – n'a pu être réalisé que quelques décennies plus tard, et pour une courte durée, sous le règne de Karib'īl Watār fils de Dhamar'alī (première moitié du VIIe s. av. J.-C.), comme en témoigne l'inscription *RES* 3945, qui est également le bilan de son règne. Comme DAI Ṣirwāh 2005-50, l'inscription *RES* 3945, celle laissée par Karib'īl Watār, nous donne la version du vainqueur.

Malgré la victoire militaire de Saba' sous Karib'īl, ses successeurs n'ont pas pu poursuivre l'œuvre et conserver des territoires conquis par Saba'. C'est le royaume de Qatabān qui semble prendre le dessus en récupérant des territoires anciennement sous contrôle de Saba' et en imposant à ce dernier un traité de paix au VIe s. av. J.-C. (*RES* 3943, Ja 552, etc.). Les conséquences de ces guerres menées par Saba', aux VIIIe, VIIe et VIe s. av. J.-C., sont considérables : c'est la fin de l'autonomie des cités/tribus-États qui furent intégrées progressivement dans les quatre grands royaumes : Saba', Ma'īn, Qatabān et Ḥaḍramawt.

Au VIe s. av. J.-C., la carte politique de l'Arabie du Sud fut dessinée et fixée jusqu'au tournant de l'ère chrétienne, avec quelques parenthèses de conflits au IVe s. (entre Saba' et Qatabān) et au Ier s. av. J.-C. (entre Qatabān et Ḥaḍramawt). Dès le VIIIe s. av. J.-C., tout un lexique lié à la guerre fait son apparition, il sera utilisé, à quelques exceptions de près, tout au long de l'histoire de l'Arabie du Sud, à l'exception de Ma'īn qui s'adonnait au commerce.

De prime abord, il est important de rappeler que la guerre, si violente, tragique et injuste soit-elle, fait partie intégrante de l'histoire de l'humanité. Question de survie, de domination ou encore de conquête de nouveaux territoires, les sociétés humaines ont depuis toujours et ont défendu leurs territoires et leurs intérêts, souvent au prix du sang et des larmes, comme l'a bien exprimé William Churchill, pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Quelle que soit sa forme, guerre de conquête, guerre commerciale et économique, guerre des religions, guerre de l'espace, la guerre a forgé et marqué notre histoire, celle des grands empires, depuis que l'homme a inventé l'écriture jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, suivies de la guerre froide, et le feuilleton continue. Aujourd'hui c'est la guerre des images et de la communication, la guerre des mots qui fait autant de maux que la guerre classique.

Mon propos concerne les mots de la guerre en Arabie du Sud au Ier millénaire av. J.-C., d'après les inscriptions qui nous sont parvenues à ce jour. En effet, l'Arabie du Sud n'échappe pas à la règle. Avant d'entrer dans le vif du sujet, quelques remarques s'imposent.

La première remarque concerne la documentation épigraphique sudarabique, notre source principale pour l'écriture de l'histoire de la civilisation de l'Arabie du Sud, qui a doublé ces dernières décennies, mais le nombre d'inscriptions relatives aux conflits et guerres reste à ce jour limité. Pour fournir un ordre d'idée, au Ier millénaire av. J.-C. on possède au total une douzaine d'inscriptions pour la plupart à situer aux VIIIe-VIe siècles av. J.-C.[1] Cette maigre documentation peut s'expliquer en partie par l'absence de fouilles archéologiques systématiques des principaux sites antiques – dont ceux de la région du Jawf, ou de Ma'rib la capitale du royaume de Saba' qui est toujours sous le sable.

La deuxième remarque touche la provenance des textes : des VIIIe et VIIe s. av. J.-C., seul le sabéen a fourni de la documentation relative aux conflits et à la formation des royaumes sudarabiques[2]. Les cités-États du Jawf nous ont également laissé quelques textes attestant des allian-

---

1 Pour la chronologie de cette période, voir ROBIN, 1996 : col. 1118-1125 ; ARBACH, 2010 : p. 15-27 ; 2014 : p. 63-76 ; AVANZINI, 2010 : p. 181-192 ; 2016 ; NEBES, 2016 : 60-68.

2 *Cf.* AO 31929, DAI Ṣirwāḥ 2005-50, DAI Ṣirwāḥ 2005-1A, DAI Ṣirwāḥ 2005-1B, *CIH* 924, *RES* 3945-3946, Haram 15, as-Sawdā' 88, Kamna 33, Kamna 34. Pour la résolution des abréviations, se reporter à KITCHEN, 2000, ainsi qu'au corpus des inscriptions sudarabiques en ligne : http://dasi.humnet.unipi.it/.

ces avec Saba' ainsi que quelques allusions aux conflits du début du VII^e^ s. av. J.-C.[1] Des royaumes de Qatabān et du Ḥaḍramawt, aucun texte relatif aux conflits ne nous est parvenu des VIII^e^ et VII^e^ s. av. J.-C. Seule une inscription que l'on peut situer vers la fin du VIII^e^ s. av. J.-C. mentionnant un *mukarrib* d'Awsān est connue à ce jour provenant du territoire d'Awsān[2]. Quant au royaume de Ma'īn, les récentes découvertes montrent que Ma'īn existait au VIII^e^ s. av. J.-C. en tant qu'une entité politique, comme ce fut le cas de ses voisines de la région du Jawf[3]. Les quelques rares textes minéens du VIII^e^ s. av. J.-C. rapportent des relations de bonne entente entre Ma'īn et ses puissants voisins, Nashshān et Saba'.

Il est donc important de garder à l'esprit que seule la version sabéenne est à ce jour disponible sur les événements de cette période de formation et d'établissement des royaumes sudarabiques et par conséquent, la prudence s'impose. Il en va de même pour l'ensemble de la documentation sudarabique qui reflète souvent une seule version et donc partiale des événements, souvent celle des vainqueurs[4].

Au VII^e^ s. av. J.-C., on voit apparaître des textes dédicatoires provenant des sites du royaumes de Qatabān et du Ḥaḍramawt, mais le conflit qui opposait Saba' aux autres entités politiques de l'Arabie du Sud n'est relaté que dans des textes sabéens, à l'exception de quelques allusions faites notamment dans des textes provenant de Haram, Kamna et de Nashshān (Haram 15, Kamna 33, Kamna 34, as-Sawdā' 88, etc.).

À partir du VI^e^ s. av. J.-C., les inscriptions, notamment sabéennes et qatabānites, rapportent l'existence d'un conflit qui opposait les deux puissants royaumes sudarabiques d'alors, Saba' et Qatabān[5]. En effet, c'est le moment où Saba' s'affaiblit et où le royaume de Qatabān semble

---

[1] Haram 15, as-Sawdā' 88, 89 A et B, Kamna 30 A et B, 31, 32, 33, 34, YM 2009.

[2] As-Saqqāf 1 qui a pour auteur un *mukarrib* « fédérateur » d'Awsān, dont le fils est contemporain du souverain sabéen Karib'īl Watār fils de Dhamar'alī. Pour le règne de ce dernier, voir ROBIN 1996: col. 1118-1125.

[3] *Cf.* ARBACH et ROSSI, 2012: p. 318-339. Si l'on se fonde sur l'inscription DAI Ṣirwāḥ 2005-1A, Ma'īn aurait mené une attaque contre Ṣirwāḥ, sous le règne conjoint des souverains sabéens Yada''īl et Yakrubmalik du milieu du VIII^e^ s. av. J.-C. Cf. NEBES, 2016: p. 73-75.

[4] À noter que le conflit qui opposait principalement Saba' et Ḥimyar durant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne était exceptionnellement documenté par les deux belligérants. *Cf.* BÂFAQÎH, 1990.

[5] *RES* 3943, *RES* 3858, Gr 218.

monter en puissance. Le royaume de Saba' n'hésita pas alors à mener des attaques en Arabie du Sud contre ses anciens alliés, Qatabān, Ḥaḍramawt et Ma'īn, en territoire extérieur en Arabie du Nord (Demirjian 1, Moussaeïff 11, DhM 383)[1]. Signalons enfin un court texte du Ḥaḍramawt qui rapporte également un conflit entre Qatabān et le Ḥaḍramawt[2].

Rappelons que c'est vers la fin du VIe s. av. J.-C. que la carte politique de l'Arabie du Sud était *grosso modo* fixée, dont le territoire fut réparti en quatre royaumes au détriment des cités-États, à savoir du nord-ouest au sud-est : Ma'īn, Saba', Qatabān et Ḥaḍramawt (voir carte). Le royaume d'Awsān fut détruit par Saba', son territoire a été intégré au royaume de Qatabān.

Cette chronologie des événements des VIIIe-VIe s. av. J.-C. permet de situer dans l'espace et le temps les principaux acteurs, ainsi que les conséquences politiques des conflits éclatés entre les belligérants durant cette période.

Comme cela apparaît dès le VIIIe s. av. J.-C., notamment dans le texte DAI Ṣirwāḥ 2005-50, la formation des cités et royaumes sudarabiques, qui a duré près de deux siècles, n'a pas été réalisée pacifiquement, et c'est le moins que l'on puisse constater.

Au moment où le commerce des aromates et de l'encens se développe entre l'Arabie du Sud et le Levant, plusieurs entités politiques tribus/cités-États sudarabiques semblent s'être développées et caractériser la carte politique des VIIIe et VIIe s., dont les entités les mieux documentées sont celles de la région du Jawf[3]. Celles des hautes-terres méridionales sont connues uniquement par les textes sabéens (DAI Ṣirwāḥ 2005-50 et *RES* 3945-3946).

C'est dans ce contexte d'émiettement politique que le royaume de Saba', dont le territoire se limitait à Ma'rib et Ṣirwāḥ, essayait, par tous les moyens, d'avoir le contrôle de l'ensemble du territoire de l'Arabie du Sud, soit par des alliances soit par des conquêtes militaires.

---

[1] Pour Demirjian 1 = B-L Nashq, voir ROBIN et DE MAIGRET, 2009 ; BRON et LEMAIRE, 2009.

[2] ARBACH - BÂFAQÎH al-'Uqla 1/1-2 : *Yd'l Byn mlk Ḥḍrmt mḫḍ Qtbn* « Yada'īl Bayān roi du Ḥaḍramawt a écrasé Qatabān ».

[3] *Cf.* ARBACH 2010.

En effet, dès le milieu du VIII^e^ s., date des premiers textes historiques, le royaume de Saba' semble avoir joué le rôle de gendarme de la région, son souverain, Yatha'amar Watār fils de Yakrubmalik, est intervenu militairement pour régler un problème de voisinage entre les cités-États de la région du Jawf, en l'occurrence Nashshān et sa voisine Kamna. Le terme employé dans cette inscription (AO 31929)[1] pour justifier l'intervention sabéenne en faveur de Nashshān contre Kamna est le verbe *nqm* « venger » ; cet événement est rapporté également dans DAI Ṣirwāḥ 2005-50. Durant cette période, au milieu du VIII^e^ s. av. J.-C., la cité de Nashshān était alliée de Saba'[2]; alors que Kamna semble constituer une puissance régionale mettant ainsi en péril la puissance de sa voisine Nashshān, alors alliée de Saba'[3].

Mais l'inscription qui est au cœur de notre propos est sans conteste DAI Ṣirwāḥ 2005-50, qui est un bilan du règne de Yatha'amar Watār fils de Yakrubmalik[4]. Ce texte fondateur de l'État de Saba' illustre les ambitions politiques et militaire de Saba' pour contrôler l'ensemble du territoire de l'Arabie du Sud au VIII^e^ s. av. J.-C.

Le ton de l'hostilité de guerre est donné dans ce texte de Ṣirwāḥ, avec à la clé tout un vocabulaire à la hauteur des opérations menées avec succès et des objectifs visés. Cinq campagnes militaires y sont décrites en détail, contre plusieurs ennemis, principalement les « descendants de ʿAmm » qui pratiquent le culte du dieu ʿAmm, c'est-à-dire Qatabān – Tamnaʿ – et ses alliés, les cités-tribus États des hautes-terres méridionales, à savoir Radmān, Yanhagū Yaḥir, Dahs, Wusr, Ruʿnan, ʿAyn, dont les souverains ont été tués. Deux nouveaux souverains ont été intronisés par le souverain de Saba' sur Radmān et de Tamnaʿ. Dans le Jawf ce sont Kamna et Manhayat – qui semblent dépendre de la cité-État de Kamna – qui ont fait l'objet de l'attaque sabéenne[5].

---

[1] *Cf.* CAUBET et GAJDA, 2003 : p. 1219-1238 ; NEBES, 2016 : p. 78-79.

[2] Pour une ample information sur la cité de Nashshān, voir ARBACH et ROSSI, 2011 : p. 149-166.

[3] Voir à ce sujet ARBACH et ROSSI, 2014 : p. 45-61.

[4] Pour l'édition, traduction et commentaire de ce texte, voir surtout NEBES 2011a : 364-365 ; 2016 : p. 9-38.

[5] Pour l'emplacement des opérations militaires sabéennes, voir les cartes dans NEBES, 2016 : p. 117-121.

Les passages décrivant les actions militaires menées nous donnent une idée, à travers le vocabulaire employé[1], des violences exercées par l'armée sabéenne sur ses ennemis : venger ses alliés (*nqm*) (Nashshān et Awsān), frapper, battre l'ennemi (*mḫḍ*) qui intervient six fois dans le texte, détruire (*ṯbr*), dévaster ses terres (*gbḏ*), incendier (*wfṭ*), tuer (*qtl*) qui est également employé six fois au sujet des rois tués, s'emparer des biens (*hbʾl*), concéder des terres (*hfṭn*), interdire (*hḥrm*) et enfin investir des rois (*hmlk*). Le total des victimes de ces campagnes militaires s'élève à 13.000 morts, chiffre sans doute exagéré. Paradoxalement le terme habituel désignant en sabéen la guerre, le mot « *ḍr* », apparaît une seule pour désigner une opération militaire et offensive « *ḍrᵐ wmnsʾ ʾᵐ* »[2].

La liste des ennemis combattus par l'armée sabéenne est longue par rapport et celle des alliés qui est composée uniquement par Nashshān, de la région du Jawf et Awsān, au sud et sud-ouest de l'Arabie du Sud. Toutes les opérations militaires ont été faites au nom et pour Almaqah, le dieu national des Sabéens qui est associé à l'État de Sabaʾ[3].

Outre les opérations militaires, ce texte consigne également des travaux de construction et d'aménagement, désignés par le verbe (*ʿsʾy/hʿsʾy*) « effectuer, réaliser », entrepris dans les territoires, villes et localités que le souverain de Sabaʾ avait acquis par les conquêtes militaires, à savoir Kutal et Kuhal, dans wādī Raghwān, ainsi que des parcelles arables aménagées dans les hautes-terres méridionales.

Grâce à l'inscription DAI Ṣirwāḥ 2005-50 on peut dessiner la carte politique de l'Arabie du Sud vers 715 av. J.-C., du fait que ce souverain serait mentionné dans un texte assyrien « Ita'amra le Sabéen », de la septième année du règne de Sargon II (722-705 av. J.-C.)[4].

On peut se demander si le souverain sabéen avait l'intention réelle d'unifier l'Arabie du Sud, ou seulement d'obtenir la facilité des passages sans payer des taxes, ce qui signifie tout de même avoir le contrôle de l'ensemble du territoire de l'Arabie du Sud. Le fait que ses alliés – Nashshān dans le Jawf, Awsān dans le sud et sud-ouest de Maʾrib –

---

[1] Sur les termes liés aux opérations militaires, voir surtout BEESTON, 1976 ; NEBES, 2016 : index, p. 88-91.

[2] C'est dans une inscription provenant de Kamna, datant du début du VIIe s. av. J.-C, que le terme *ḍr* est mentionné au sujet de la guerre sabéenne menée contre Nashshān (Kamna 34/2: *b-ḍr Nsʾn*).

[3] *Cf.* ROBIN : 1996.

[4] *Cf.* N. NEBES, 2016: p. 48-59 ; 2011a, 2011b; ARBACH, 2014.

gardent leur autonomie politique, leur panthéon et leur langue, laisse supposer que Saba' n'avait pas l'intention d'unifier politiquement l'Arabie du Sud sous sa bannière, son objectif serait d'avoir le contrôle de la route du commerce caravanier[1], comme le laisse apparaître l'inscription Demirjian 1, du VI^e^ s. av. J.-C.

On ne saurait dire les raisons exactes du déclenchement de ces opérations militaires de grandes envergures. Ce qui apparaît clairement que Saba' avait l'ambition d'avoir des zones d'influence partout en Arabie du Sud, vraisemblablement pour faciliter ses caravanes partant d'Arabie du Sud vers le Levant.

Les successeurs immédiats de Yatha''amar Watār semblent avoir laissé de côté les opérations militaires et avoir misé sur les chantiers de constructions et de fortifications civiles, ce qui apparaît clairement notamment sous le règne de Sumhū'alī Yanuf et de son fils Yatha''amar Bayān. Les alliances ont été également respectées, notamment entre Saba' et les cités-États du Jawf. En revanche, aucune donnée nous est parvenue du territoire de Qatabān et des hautes-terres méridionales. Il est également à noter l'absence au Ḥaḍramawt des inscriptions du VIII^e^ s. av. J.-C. Quant au royaume d'Awsān, alors allié de Saba', après avoir reçu des territoires appartenant à Qatabān, ses souverains s'emparent du titre de « *mukarrib* » 'fédérateur', vers la fin du VIII^e^ s. av. J.-C. (as-Saqqāf 1)[2].

Les ambitions politiques et militaires affichées par Yatha''amar Watār au VIII^e^ s. av. J.-C. ont été reprises au début du VII^e^ s. sous le règne de Karib'īl Watār fils de Dhamar'alī, également mentionné dans les sources assyriennes du règne de Sennachérib (704-681).

Si Yatha''amar Watār peut être considéré comme étant l'initiateur du projet sabéen d'avoir le contrôle d'un vaste territoire en Arabie du Sud, Karib'īl Watār fils de Dhamar'alī est à ce titre le réalisateur de ce vaste projet. Le bilan de son règne consigné dans *RES* 3945-*RES* 3946, également sur le site de Ṣirwāḥ dans le temple d'Almaqah, en est l'illustration[3].

Huit campagnes de grandes envergures ont été menées sur les territoires d'Arabie du Sud et probablement au-delà, sur l'autre rive de la mer Rouge, en Abyssinie.

---

[1] *Ibidem*, col. 1123.

[2] *Cf.* ROBIN, 1996.

[3] ROBIN, 1996 ; AVANZINI, 2016 ; NEBES, 2016.

Le vocabulaire utilisé pour décrire les opérations militaires s'enrichit considérablement de nouveaux termes d'action (*ḥrs*[2]) « démolir un monument, dévaster un territoire », *nḏw* « détruire » *ms*[3]*r* « enlever une inscription », *ʿtb* « vouer à la destruction », *wrw* « attaquer », *hbḏʾ*/*mḥḏ* « battre l'ennemi », *hks*[1]*ḥ* « mettre en déroute », *s*[3]*wk* « assiéger », *hrg* « tuer » (mentionné 9 fois), *rḏʾ* « massacre »[1]. La liste (ci-après) des divers termes employés dans ce texte fondateur de l'État de Sabaʾ pour désigner les actions militaires, illustre la richesse du vocabulaire relatif à la guerre, alors que pour désigner la paix un seul terme, *s*[1]*lm*, est employé[2].

Outre les verbes déjà employés dans DAI Ṣirwāḥ 2005-50 (combattre, incendier, s'emparer des biens de l'ennemi, tuer), dix-huit nouveaux verbes d'action apparaissent avec, de plus, une volonté de gestion administrative et économique de la guerre qui apparaît, avec les verbes *fqḥ* « exploiter le sol » *s*[1]*by* « capturer des prisonniers, des biens (bétails et terres) », *ṯll*, *stmly* « emporter et obtenir comme butin », *ḫyb* « retard de paiement des dettes », etc.

Gestion économique, donc des profits, mais également installation des colons Sabéens dans les régions conquises (dans les villes prises d'Awsān et de Sirr, dans le Jawf à Nashq, Haram, Kamna, etc.). Le culte d'Almaqah, le dieu national de Sabaʾ, est introduit dans les régions conquises ou soumises, le sabéen a également servi de modèle aux autres langues sudarabiques, et de fait on trouve des inscriptions rédigées en sabéen partout en Arabie du Sud et en Éthiopie datant de cette période[3].

---

1 Pour le sens des termes liés à la guerre, voir BEESTON, 1976 ; BEESTON et *alii* : 1982 ; ROBIN, 1996, col. 1121-1125 ; NEBES, 2011 : p. 362-367 ; 2016 : p. 88-91.

2 Voir à ce propos, ARBACH 2017.

3 *Cf.* ROBIN, 1996.

Liste des vocabulaires liés aux actions militaires avec leur fréquence

DAI Ṣirwāḥ 2005-50 *RES* 3945-3946

•	*ʾtw/hʾtw*	1	2	amener
•	*ʿrmw*	-	1	*renverser*
•	*ʿtb*	-	6	*destiner à la destruction*
•	*bʿl/hbʿl*	2 -	4	*s'emparer des biens*
•	*bḏʿ/hbḏʿ*	-	1	*battre l'ennemi*
•	*bkl/hbkl*	-	2	*coloniser*
•	*fqḥ*	-	1	*exploiter le sol*
•	*gbḏ*	2	6	*dévaster des champs*
•	*gnʾ*	1	5	entourer d'un mur
•	*hrg*	-	9	*tuer*
•	*ḫrs*[2]	-	4	*démolir*
•	*ḥrm/hḥrm*	2	2	*être interdit*
•	*ks*[3]*ḥ/hks*[3]*ḥ*	-	2	*mettre en déroute*
•	*mḥḍ*	6	21	*battre un ennemi*
•	*mḥḍ/hmḫḍ*	-	3	*être confié à l'administration*
•				*du territoire conquis*
•	*mlk/hmlk*	2	-	*investir qqn des pouvoir sur*
•	*mly/stmly*	-	1	*obtenir comme butin*
•	*ms*[3]*r*	-	1	*enlever une inscription*
•	*nḍw*	-	1	*détruire*
•	*nqm*	3	1	*venger qqn*
•	*rḍʿ*	-	1	*massacrer*
•	*s*[1]*by*	-	7	*capturer*
•	*s*[3]*wk/s3wkt*	1	1	*assiéger*
•	*ṣyr*	-	1	mettre en culture
•	*ṯbr*	3	1	*détruire*
•	*ṯll*	-	3	*emporter du butin*
•	*ṯwb/hṯb*	3	8	décréter
•	*qtl*	6	3	*tuer*
•	*wfṭ/mwfṭ*	5	13	incendier
•	*wrw*	-	1	*attaquer*

Comme Yatha'amar Watār, Karib'īl Watār réalise parallèlement à ses campagnes militaires, des travaux de construction des villes et d'aménagement des territoires conquis (*RES* 3946)[1], notamment dans wādī Raghwān, à Kutal et dans le Jawf, à Yathill, Nashq, ainsi que dans la région de Ma'rib et à Wanab, dans le territoire de Qatabān.

Comme pour les opérations militaires menées par Yatha'amar Watār contre les autres entités politiques en Arabie du Sud[2], on ne saurait dire avec certitude les raisons qui ont provoqué le retour à l'état de guerre en Arabie du Sud sous Karib'īl Watār et encore moins comprendre les raisons du renversement des jeux d'alliances. Les amis d'hier sont devenus les ennemis d'aujourd'hui. Alors que le royaume de Saba' entretenait de bonnes relations avec Nashshān et Awsān, ces deux alliés de longue date sont devenus les ennemis à abattre et de fait, ont été violemment combattus, leurs territoires et leurs villes ont été octroyés aux nouveaux alliés de Saba', c'est-à-dire Kamna, Haram dans le Jawf, Qatabān et les descendants de 'Amm, dans le sud et sud-ouest et Ḥaḍramawt dans l'est, nouvel acteur sur la scène politique.

Il est probable que Nashshān voulut unifier les cités du Jawf sous sa bannière[3], ce qui constituait un danger pour Saba', d'où peut-être la colère et la violence à l'égard de la cité de Nashshān durant deux campagnes militaires, sans pour autant détrôner son roi, comme ce fut le cas pour le roi de Dahs (*RES* 3945/14-17). Massacre des habitants, destruction des monuments (palais, enceintes), incendie des villes, dévastation et pillage des champs, voilà le sort qu'ont subi la cité de Nashshān, ses habitants et ses villes (Qawm, Gaw'l, Ayk, etc.).

Quant au royaume d'Awsān, c'est probablement le fait que son souverain avait pris le titre de « *mukarrib* » « fédérateur », qui impliquerait qu'Awsān contrôlait un vaste territoire, qui a été récupéré lors des conflits du VIIIe s. av. J.-C., barrant ainsi le passage à Saba', qui aurait également provoqué la colère du souverain sabéen. Quoi qu'il en soi, le royaume d'Awsān a été anéanti, son territoire et ses villes ont été dévastés par l'armée sabéenne : 16000 tués et 40.000 capturés –

---

1 Voir cartes dans NEBES, 2016, p. 119-121.

2 *Ibidem*, carte p. 119.

3 La présence d'un temple fédéral à Nashshān témoigne de la puissance politique de cette cité-État dans la région du Jawf au VIIIe s. av. J.-C., et peut-être des ambitions politiques exprimées à un moment donné par son souverain Sumhūyafa' Yasarān, alors allié de Saba' dans la première phase de son règne, vers le début du VIIe s. av. J.-C. Voir ARBACH, AUDOUIN et ROBIN, 2004 ; ARBACH et ROSSI, 2011.

chiffres exagérés – (*RES* 3945/4-6). Son palais royal, *Miswar*, fut détruit, toutes les inscriptions qui étaient à l'intérieur ont été également détruites[1], ainsi que les inscriptions des temples de ses dieux[2]. Ce geste, d'une violence rare et unique en son genre[3], montre l'acharnement du souverain sabéen à détruire complètement Awsān et illustre l'enjeu économique que revêt le contrôle de la route commerciale des aromates. Ce sont Qatabān et Ḥaḍramawt qui ont reçu de Saba' des territoires pris à Awsān. Dans le Jawf, ce sont Kamna et Haram qui ont récupéré des territoires anciennement sous contrôle de Nashshān. Désormais Saba' contrôlait plusieurs sites du Jawf, jusqu'alors autonomes. Au nord-ouest du Jawf, l'oasis de Nagrān, territoire du royaume de Muha'mir et d'Amīr, n'a pas été épargnée par l'armée sabéenne : 5.000 hommes tués, 12.000 hommes capturés, ainsi que 15.000 bêtes.

Certaines de ces opérations décrites dans *RES* 3945 ont été également rapportées par des inscriptions provenant des sites du Jawf. Dans Haram 15, l'auteur a participé à la campagne militaire contre Nashshān. Quant à Sawdā' 88, l'auteur participe avec son souverain Sumhuyafa' Yasarān aux opérations militaires contre Nagrān et Awsān[4]. Ce texte d'as-Sawdā' montre que les hostilités contre Nashshān commencent après le sac d'Awsān[5]. Un autre texte provenant de Kamna rapporte également la déroute de Nashshān (Kamna 33/2 : *ywm ks³ḥ Ns²n*).

Les conséquences de ces campagnes militaires sont considérables. En deux mots : c'est le début de la fin de l'autonomie des cités-États en Arabie du Sud et le déclenchement du processus du passage de la cité aux royaumes[6]. Dans le Jawf, c'est l'apparition du royaume de Ma'īn sur la scène politique, allié également de Saba'[7] (cf. carte en fin d'article).

---

[1] Cet événement semble avoir marqué les esprits, ce qui expliquerait peut-être le fait qu'on demandait toujours aux divinités de protéger les inscriptions déposées dans les temples contre l'ennemi et de tout endommagement, enlèvement ou destruction.

[2] *Cf.* ROBIN, 1996 : col. 1150.

[3] Ces pratiques contre les lieux de culte, qui sont monnaies courantes en temps de guerre, rappellent la destruction du temple de Jérusalem par Nabuchodonosor en 538 av. J.-C., mais également des exactions actuelles pratiquées par les groupes terroristes de l'EI, en Afghanistan et à Palmyre, en Syrie.

[4] *Cf.* ARBACH, AUDOUIN, ROBIN, 2004 : p. 32-35.

[5] *Ibidem.*

[6] Voir à ce propos ARBACH 2010.

[7] *Cf.* ARBACH et ROSSI, 2012.

Après le règne de Karibʾīl, Sabaʾ semble s'être affaibli durant la deuxième moitié du VIIe s. av. J.-C. Maʿīn forme avec Yathill, jusqu'alors dans l'orbite sabéenne, une confédération tribale donnant naissance au royaume de Maʿīn.

Vers le début du VIe s. av. J.-C., les souverains de Sabaʾ ont dû faire face à ses anciens alliés. L'inscription *RES* 3943, dont le nom du souverain manque, rapporte une guerre (*ḍr*) menée contre Qatabān, Maʿīn, Nagrān et Muhaʾmir. Le vocabulaire utilisé est le même dans *RES* 3945 (battre, tuer, capturer, détruire, incendier, s'emparer des biens, etc.).

Ce conflit entre Sabaʾ et Qatabān serait également rapporté pour la première fois dans un texte qatabānite (*RES* 3858)[1]. Ce texte décrit une guerre menée par plusieurs souverains de Sabaʾ, qualifiés des « rois de Sabaʾ » et du roi de Ru'nan, contre le souverain de Qatabān[2]. Désormais, Sabaʾ perd le contrôle des territoires conquis au VIIe s. av. J.-C.

C'est également à cette époque que l'on peut situer l'inscription sabéenne Gr 218 dont l'auteur participe au côté de son seigneur Yathaʿʾamar contre Wanab et la ville de Qatabān.

Côté royaumes du Ḥaḍramawt et Qatabān, il faut citer ici le conflit rapporté dans un court texte du Ḥaḍramawt du VIe s. av. J.-C., entre ces deux royaumes montants, où Qatabān semble avoir été mis en déroute (Arbach-Bāfaqīh al-ʿUqla 1)[3].

Toujours au VIe, d'après Demirjian 1, le roi de Sabaʾ, Yadaʿʾīl Bayān envoie un messager pour combattre avec l'armée de Sabaʾ contre une caravane de Maʿīn à *ʾtmy*, et dans le territoire du Ḥaḍramawt, à Mayfaʿat et à Kaḥad, au sud-ouest de Qatabān[4]. Pour la première fois il est question d'une armée (*mṣr*) des troupes montées (*rkbn rglm*), ainsi que des nouveaux vocabulaires (*bʿw*) « s'emparer ». Il est également question dans cette inscription d'une guerre à laquelle a assisté l'auteur du texte entre la Chaldée et l'Ionie[5]. La guerre menée contre une

---

[1] *RES* 3858. Il n'est pas sûr que la guerre rapportée dans Ja 550 et 552 soit la même mentionnée dans *RES* 3858, comme nous l'avons supposée. *Cf.* ARBACH 2014 : p. 71 et tableau 1, p. 75. Voir à ce sujet, STEIN, 2005:178-189; AVANZINI, 2010: 188.

[2] ROBIN, 1996 : col. 1123-1124.

[3] ARBACH et BÂFAQÎH 1998.

[4] Cette guerre de *ʾtmy/ʾtmn* est également rapportée dans DhM 383, Moussaeïff 11.

[5] Cf. ROBIN et DE MAIGRET 2009. Cette mention d'une guerre extérieure nous fait également penser à l'inscription *RES* 3022 de Barāqish qui mentionne également la guerre des Mèdes. Pour la date de cet événement au VIe s. av. J.-C., voir LEMAIRE 2010. Voir cependant Stein 2017, suivi par Sorensen et Geus 2019, qui ont identifié

caravane de Maʿīn mentionnée dans Demirjian 1 témoigne de l'importance que revêt le contrôle du commerce lucratif des aromates et la tentative de Sabaʾ de garder ce contrôle.

Les deux inscriptions DAI Ṣirwāḥ 2005-50 et *RES* 3945-3946 datant des VIII^e^ et VII^e^ s. av. J.-C. fournissent à elles seules un riche vocabulaire de guerre unique dans la documentation sudarabique[1].

À partir du VI^e^-V^e^ av. J.-C. c'est le royaume de Maʿīn qui se spécialise dans le commerce des aromates et devint l'ambassadeur de l'Arabie du Sud au Levant.

Durant la deuxième moitié du I^er^ millénaire av. J.-C. les allusions faites aux guerres et conflits sont rares. L'Arabie du Sud semble avoir connu une période de prospérité et de paix, à l'exception de quelques conflits ponctuels qui opposaient Sabaʾ aux autres royaumes sudarabiques, notamment contre le royaume de Qatabān.

Au IV^e^ s. av. J.-C. (voir carte), ce sont Sabaʾ et Ḥaḍramawt qui attaquent Qatabān et ce sont les dieux de ce dernier qui poussent (*s¹gʿ*) l'ennemi hors les territoires de 'Amm, le dieu national de Qatabān (MuB 673)[2]. On ne saurait dire si ce conflit est le même qui est rapporté dans Ja 550 et Ja 552, où il est question d'une guerre de cinq ans entre Sabaʾ et Qatabān, au terme de laquelle la paix a été instaurée[3].

Toujours au IV^e^ s. av. J.-C., c'est une caravane de Maʿīn qui fut attaquée par Sabaʾ entre Ragmat/Nagrān et Yathill, dans le Jawf (*RES* 3022).

Le royaume du Ḥaḍramawt semble également avoir maintenu ses velléités contre Qatabān, au IV^e^ s. av. J.-C. et notamment au II^e^-I^er^ s. av. J.-C. (*RES* 4336, Arbach-Sayʾūn 1- MAFYS-Raybūn 6)[4].

Ks²d^m^ avec les Perses et daté ainsi la guerre contre les Grecs vers 380.

[1] L'inscription qatabānite Arbach-Sayʾūn 1, du I^er^ s. av. J.-C., rappelle sans doute par son style et ses vocabulaires ces deux textes sabéens fondateurs de l'État de Sabaʾ. Voir la contribution de S. Frantsouzouff dans ce volume.

[2] Pour l'histoire de Qatabān, voir surtout AVANZINI, 2004 ; ARBACH, 2005-2006 ; ROBIN 2018.

[3] Pour la date de ces deux inscriptions, voir STEIN, 2005 : p. 178-189 ; AVANZINI 2010, p. 188.

[4] *Cf.* ARBACH et BÂFAQÎH, 1998 ; ARBACH et ROBIN, 2013. Voir dans ce volume la contribution de S. FRANTSOUZOFF.

La fin du Ier millénaire av. J.-C. voit une page de l'histoire de l'Arabie du Sud se fermer, avec l'expédition romaine d'Ælius Gallus en Arabie du Sud en 26-25 av. J.-C., avec la disparition du royaume de Maʿīn et avec la montée en puissance des tribus des Hautes-terres et d'une nouvelle dynastie, Himyar, au détriment de Qatabān[1].

Les conquêtes militaires menées par les deux souverains sabéens Yathaʿʾamar Watār et Karibʾīl Watār, aux VIIIe et VIIe s. av. J.-C., ont marqué l'histoire de l'Arabie du Sud au Ier millénaire av. J.-C. aussi bien sur le plan politique que linguistique. La description des campagnes militaires, fournie à travers le riche vocabulaire employé dans leurs bilans respectifs (DAI Ṣirwāḥ 2005-50, *RES* 3945-3946), reste incomplète. Notre connaissance est à ce jour lacunaire quant aux moyens déployés, au nombre de soldats, aux armes utilisées, etc. On sait grâce à l'inscription Demirjian 1 – du VIe s. av. J.-C., que des troupes montées étaient utilisées pour pourchasser et attaquer les caravanes minéennes en Arabie du Nord et contre Qatabān et Ḥaḍramawt. Ces lacunes sont également manifestes dans la documentation archéologique et iconographique[2] (fig.1)

Les trois premiers siècles de l'ère chrétienne ont été également marqués par un conflit généralisé, le vocabulaire militaire s'est enrichi de nouveaux termes liés à la cavalerie et aux troupes montées, en somme à l'art de la guerre[3]. Quant à l'iconographie guerrière, elle reste à ce jour maigre alors que documentation épigraphique est abondante.

Ces guerres ont abouti à l'unification de l'Arabie du Sud par le royaume de Ḥimyar vers 300 de l'ère chrétienne, ambition que Karibʾīl Watār avait eu mille ans auparavant (au VIIe s. av. J.-C.).

---

1 Pour cette période, voir tout récemment ARBACH et SCHIETTECATTE, 2017.

2 Parmi les rares présentations iconographiques de la guerre en Arabie du Sud, on cite souvent la plaque de bronze du Ve s. av. J.-C., YM 13981, qui comporte sur un de ses registres six guerriers de profil portant, semble-t-il, des « mains coupées ». *Cf.* St. J. SIMPSON, 2002 : p. 60-61, n° 26. Sur la base du nom du temple *Nʿmn* et de la *nisba* *ʿhmyn* de l'auteur de l'inscription gravés sur cette plaque de bronze, N. Nebes propose la provenance de wādī Warar, près de Ẓafār Dhī Bīn, au lieu de Maʾrib, du temple Barʾān. *Cf.* NEBES, 2000 : p. 301-304.

3 Pour une étude détaillée des vocabulaires et actions de guerre de cette période, *cf.* BEESTON, 1976. Voir également les contribution de J.-F. Breton et F. Bron dans ce volume.

Conclusion et alerte

Il m'est difficile de conclure cet article, sans avoir une pensée émue pour la population civile au Yémen qui, en ce moment même, est tenue en tenaille depuis mars 2015, entre les rebelles Houthis au nord soutenus par l'Iran, les groupes djihadistes au sud soutenus par les Émiratis, d'un côté ; et de l'autre côté, les bombardements et le blocus de la coalition arabe menée par l'Arabie saoudite, avec le soutien politique, militaire et logistique des grandes puissances membres du Conseil de Sécurité des Nations Unies, qui sont les États Unis, la Grande-Bretagne et la France, qui, faut-il le rappeler, sont les premiers fournisseurs d'armes aux monarchies pétrolières.

Il est plus qu'urgent de mettre une fin immédiate à cette guerre qui provoque une crise humanitaire sans précédent. Choléra, famine, épidémie, exode, pauvreté et misère, voilà ce que le Yémen, l'un des pays les plus pauvres de la planète, vit aujourd'hui, et ce avec un cynisme et une indifférence ahurissante de la part de la communauté internationale[1].

Le patrimoine archéologique et culturel yéménite, qui fait la richesse du pays et qui est en somme notre patrimoine, celui auquel nous tenons tous, ne peut en aucun cas être sauvegardé, inventorié et étudié par la communauté scientifique, sans la protection de la population yéménite civile, qui est la propriétaire et l'héritière de ce riche patrimoine dont elle est si fière.

Bibliographie

ARBACH, M.

2010 « Aux origines de l'établissement des royaumes sudarabiques. Saba' et les cités-états du Jawf aux VIII^e^-VI^e^ s. av. J.-C. », *Chroniques yéménites* 16, p. 15-27.

2014 « Yatha''amar Watār fils de Yakrubmalik, *mukarrib* de Saba' et le synchronisme sabéo-assyrien sous Sargon II (722-705 av. J.-C.) », *Semitica & Classica* 7, p. 63-76.

2017 « Les mots de la paix dans les inscriptions de l'Arabie du Sud avant l'Islam (VIII s. BCE-VI s. CE) », sur le web *http://www.islam-medieval.cnrs.fr/MotsDeLaPaix/index.php/fr/*

ARBACH, M., AUDOUIN, R., ROBIN, CH.

2004 "La découverte du temple d'Aranyada' à Nashshān et la chronologie des Labu'īdes", *Arabia* 2, p. 23-42.

[1] Pour plus ample information, voir à ce propos BONNEFOY, 2017.

ARBACH, M., BÂFAQÎH, M. 'A. Q.

1998 « Nouvelles données sur la chronologie des rois du Hadramawt », *Semitica* 48, p. 109-126.

ARBACH, M. ET ROSSI, I.

2011 « Réflexions sur l'histoire de la cité-État de Nashshān (Fin du IXe - fin du VIIe s. av. J.-C.), *Egitto e Vicino Oriente* XXXIV, p. 149-166, fig. 1-18, p. 167-176.

2012 "From city-state to kingdom: History and chronology of Ma'īn between the VIII and VI centuries BC", *Orientalia* 81/4, p. 318-339, pl. XLIX-LVI.

2014 « Kamna, une cité prospère du Jawf du Yémen du VIIIe au VIe siècles avant J.-C. », *Semitica & Classica* 7, p. 45-61.

ARBACH, M. ET SCHIETTECATTE, J.

2017 « Premiers échos de l'expédition romaine d'Ælius Gallus dans la documentation sudarabique », *Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, comptes rendus des séances de l'année 2017*, p. 675-700.

AVANZINI, A.

2004 Corpus of South Arabian Inscriptions I-III. Qatabanic, Marginal Qatabanic, Awsanite inscriptions, Pise.

2010 "A reassessment of the chronology of the first millennium BC", *Aula Orientalis* 28, p. 181-192.

2016 By land and by sea. A history of South Arabia befor Islam recounted from inscriptions. (Arabia Antica, 10), "L'Erma di Bretschneider", Roma.

BÂFAQÎH, M. ' A. Q.

1990 L'unification du Yémen antique. La lutte entre Saba', Ḥimyar et le Ḥaḍramawt, du Ier au IIIe siècle de l'ère chrétienne (Bibliothèque de Raydān, 1), Paris (Geuthner).

BEESTON, A. F. L.

1976 *Warfare in Ancient South Arabia (2nd - 3rd. centuries A.D.)* (Qahtan, Studies in old South Arabian Epigraphy, Fasc. 3), London (Luzac).

BEESTON, A. F. L., GHUL, M., MÜLLER, W. W., RYCKMANS, J.

1982 *Sabaic Dictionary* (English-French-Arabic) - *Dictionnaire sabéen* (anglais-français-arabe) - *al-Mu'gam as-saba'ī* (bi-l-inglīziyya wa-l-firansiyya wa-l-'arabiyya) (Publication of the University of Sanaa), Louvain-la-Neuve (Éditions Peeters) - Beyrouth (Librairie du Liban), 1984.

BONNEFOY, L.

2017 *Le Yémen, de l'Arabie heureuse à la guerre* (Les grandes études internationales), Fayard/CERI, Paris.

BRON, F. ET LEMAIRE, A.

2009 « Nouvelle inscription sabéenne et le commerce en Transeuphratène », *Transeuphratène* 38, p. 12-29 et pl. I-IV.

CAUBET, A. ET GADJA, I.

2003 « Deux autels en bronze provenant de l'Arabie du Sud », *Académie des inscriptions et Belles-Lettres, comptes rendus des séances de l'année 2003 juillet-octobre*, p. 1219-1238 et Appendice de F. Demange, « Technique et fabrication », p. 1239-1242.

KITCHEN, K. A.

2000 Documentation for ancient Arabia. 2, Bibliographical catalogue of texts (The world of ancient Arabia series), Liverpool.

LEMAIRE, A.

2010 « Chronologie sabéenne et minéenne et histoire du Proche-Orient », Orientalia, LXXIX/3, p. 379-388.

NEBES, N.

2000 „Zu den Inschriften auf einer reliefierten Bronzeplatte aus dem Jemen", *Baghdader Mitteilungen* 31, p. 297-308.

2011a „Der Tatenbericht eines sabäischen Mukarribs als Widmungsinschrift", in B. Janowski, D. Schewmezr (Hg.), *Grab-, Sarg-, Bau-, und Votivinschriften, Text aus der Umwelt des Alten Testaments, Neue Folge*, Bd. 6, Gütersloh, p. 362-367.

2011b „Altsüdarabische Bauinschriften", in B. Janowski, D. Schewmezr (Hg.), *Grab-, Sarg-, Bau-, und Votivinschriften, Text aus der Umwelt des Alten Testaments*, Neue Folge, Bd. 6, Gütersloh, p. 3§è-387.

2016 *Der Tatenbericht des Yiṯaʿʾamar Watar bin Yakrubmalik aus Ṣirwāḥ. Zur Geschichte Südarabiens im frühen 1. Jt. v. Christus.* Mit einem archäologischen Beitrag von Iris Gerlach und Mike Schnelle. DAI. Orientabteilung. Epigraphische Forschungen auf der Arabischen Halbinsel 7. 148 S. Ernst Wasmuth Verlag Tübingen – Berlin.

ROBIN, CH.

1996 « Sheba. II. Dans les inscriptions d'Arabie du Sud », *Supplément au Dictionnaire de la Bible* fascicule 70, *Sexualité - Sichem*, Paris, Letouzey et Ané, 1996, col. 1047-1254.

2016 « Tamnaʿ et Qatabān. L'état des lieux », in A. de Maigret et Ch. Robin (éds), *Tamnaʿ (Yémen). Les fouilles italo-françaises. Rapport final*, De Boccard (Orient & Méditerranée, 20), p. 17-105.

ROBIN, CH. ET DE MAIGRET, A.

2009 « Le royaume sudarabique de Maʿīn: nouvelles données grâce aux fouilles de Barāqish (l'antique Yathill) ». *Académie des inscriptions et Belles-Lettres, comptes rendus des séances de l'année 2009*, p. 57-93 et Note complémentaire sur la guerre entre la Chaldée et l'Ionie par Stéphanie Anthonioz, p. 93-96.

SIMPSON, ST. J.

2002 Queen of Sheba. Treasures from Ancient Yemen, The British Museum Press, London.

SØRENSEN, S. L.& K. GEUS

2019 "A Sabaean Eyewitness to the War of Euagoras against the Persians Synchronising Greek and South Arabian Sources", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 209, p. 196–204.

STEIN, P.

2005 "Linguistic contributions to Sabaean chronology", *Archäologische Berichte aus dem Yemen,* X, p. 179-189.

STEIN, P.

2017 « Sabäer in Juda, Juden in Saba. Sprach-und Kulturkontakt zwischen Südarabien und Palästina in der Antike », in Ulrich Hübner und Herbert Niehr Niehr (Ed.), *Sprachen in Palästina im 2. und 1. Jahrtausend v. Chr.*, Harrassowitz Verlag - Wiesbaden, p. Harrassowitz Verlag · Wiesbaden, p. 91-120.

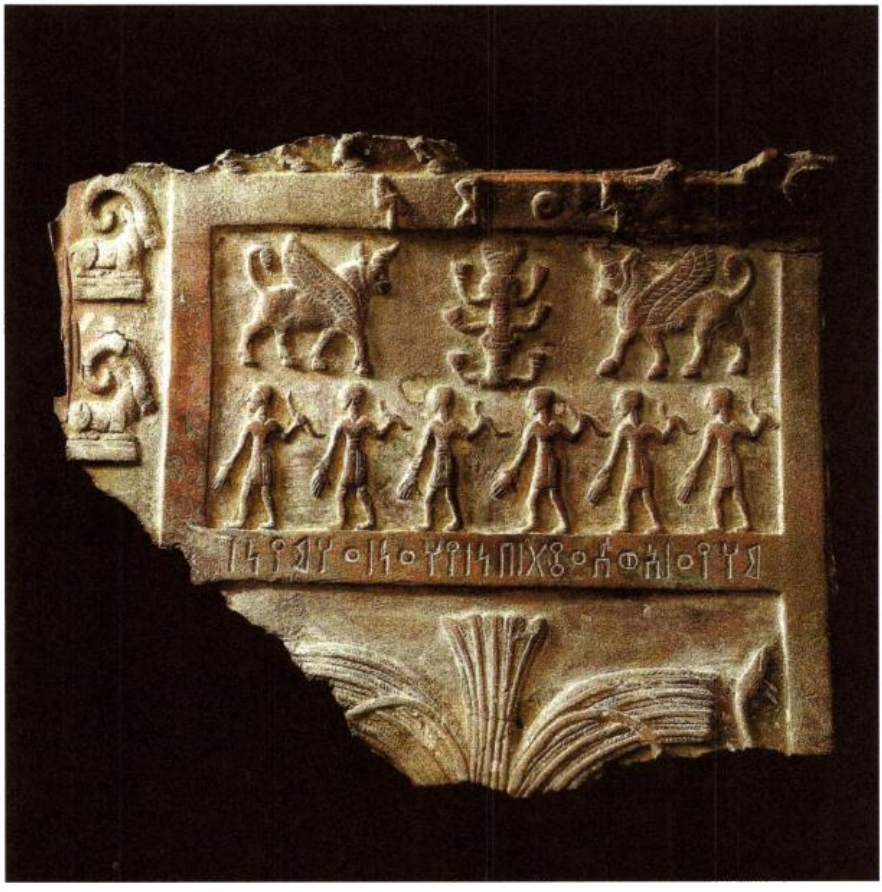
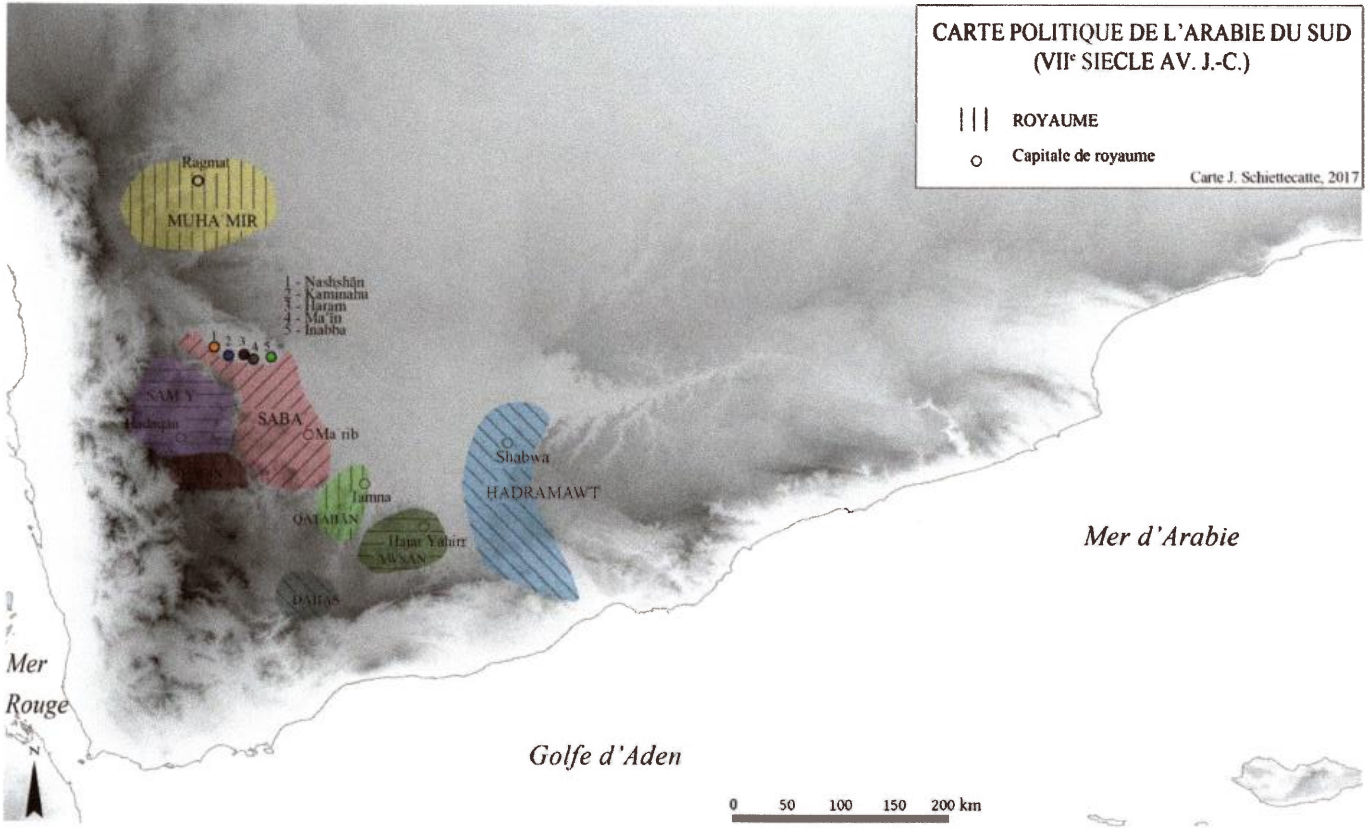
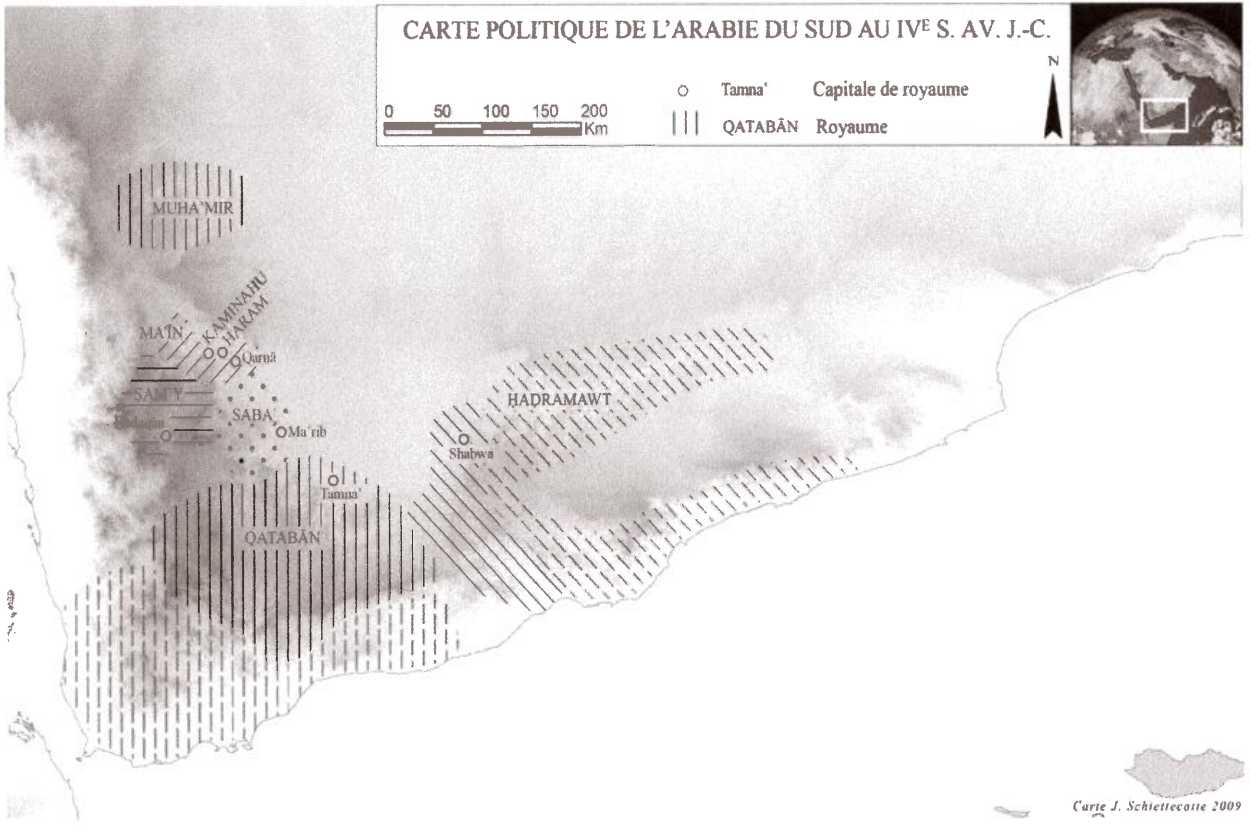


Fig. 1 - Plaque de bronze, YM 13981, Musée de Sanaa


CARTE POLITIQUE DE L'ARABIE DU SUD
(VII^e SIECLE AV. J.-C.)
ROYAUME
Capitale de royaume
Carte J. Schiettecatte, 2017
Ragmat
MUHA'MIR
1 - Nashshān
2 - Kamnahu
3 - Haram
4 - Ma'in
5 - Inabba
SAM'Y
Hadaqān
SABA
Ma'rib
Shabwa
HADRAMAWT
Tamna
QATABAN
Hajar Yahirr
AWSAN
DAIḤ
Mer
Rouge
Mer d'Arabie
Golfe d'Aden
N
0 50 100 150 200 km


CARTE POLITIQUE DE L'ARABIE DU SUD AU IVE S. AV. J.-C.
0 50 100 150 200 Km
Tamna' Capitale de royaume
QATABĀN Royaume
N
MUHA'MIR
KAMINAHU
HARAM
MA'IN
Qarnā
SAMʿY
SABA'
Ma'rib
Shabwa
HADRAMAWT
Tamna'
QATABĀN
Carte J. Schiettecatte 2009

GUERRE ET CONQUÊTE DANS LE YÉMEN PRÉISLAMIQUE

François BRON

EPHE - UMR 8167 Orient et Méditerranée

Abstract

The concept of war, during the fourteen centuries of the South Arabian civilization has drastically changed. This short essay tries to illustrate this concept with the help of some caracteristic inscriptions.

Résumé

La conception de la guerre, durant les quatorze siècles que dure la civilisation sudarabique, a fortement évolué. C'est ce que s'efforce d'illustrer ce bref essai, à partir de l'exemple de quelques inscriptions caractéristiques.

Le sujet de la guerre et des conquêtes est un de ceux qui reviennent le plus souvent dans les inscriptions sudarabiques et qui y donne lieu à d'assez longs développements. Cependant, cette abondante documentation est fort inégalement répartie : elle se limite essentiellement au royaume de Saba' et à son successeur, l'empire ḥimyarite. Il n'y a rien sur le sujet dans les inscriptions minéennes, qui proviennent d'un petit royaume qui se consacrait avant tout au commerce caravanier. Quant aux royaumes de Qatabān et du Ḥaḍramawt, ils ont certes connu des périodes de conquête et d'expansion, mais ces événements ne se reflètent guère dans les textes qui nous sont parvenus de ces régions. Même pour ce qui est des régions sabéennes et ḥimyarites, il faut compter avec de longues périodes de silence quant au sujet qui nous intéresse.

Les premiers textes qui nous concernent sont deux longues inscriptions commémoratives, retrouvées dans le temple du grand dieu sabéen Almaqah, à Ṣirwāḥ. Ce sont en quelque sorte les *res gestae* de deux souverains, portant le titre de moukarribs, qui datent de la fin du VIII^e^ et du début du VII^e^ siècle avant notre ère. La plus anciennement connue, *RES* 3945, découverte dès 1843 par Arnaud, fut publiée seulement en 1927 par le savant autrichien N. Rhodokanakis, d'après les estampages rapportés du Yémen par E. Glaser (Rhodokanakis 1927). Elle est l'œuvre de Karib'īl Watār, fils de Dhamar'alī, dont la datation a été longuement débattue, mais qu'on identifie aujourd'hui avec le Karibilu mentionné dans une inscription assyrienne du règne

de Sennachérib, datée ente 689 et 681 avant notre ère. Il s'agit d'un texte solennel, où Karibʾīl proclame d'entrée ce qu'il a accompli pour l'État sabéen : *ʾlt hfṭn Krbʾl Wtr bn Ḏmrʿlī mkrb S¹bʾ b-mlk-hw l-ʾlmqh w-l S¹bʾ* (*RES* 3945/1),

> « Voici ce qu'a attribué Karibʾīl Watār, fils de Dhamarʿalī, moukarrib de Sabaʾ, durant son règne, à Almaqah et à Sabaʾ ».

Il mentionne ensuite une série d'actes rituels en l'honneur des dieux, qui semblent avoir pour but d'affermir l'unité de l'État. Puis il énumère huit campagnes militaires victorieuses, menées tous azimuts, qui ont dû lui permettre d'assurer sa prépondérance sur l'ensemble de l'Arabie du Sud. Le récit de chaque expédition suit un schéma analogue : il ne donne pas de détails sur les opérations militaires, mais seulement l'indication de la région et des villes conquises, des destructions opérées, puis l'énumération des ennemis tués et des prisonniers, enfin mentionne l'annexion au royaume sabéen. Celui-ci est désigné par la formule « Almaqah et Sabaʾ », où Almaqah représente le dieu national. Qatabān et le Ḥaḍramawt sont désignés par une formule comportant les noms des deux principales divinités, de leur roi et du pays[1]. Cette manière de désigner l'État sabéen trouve un parallèle dans la stèle de Mésha, où le royaume de Moʾab est représenté par l'expression « Kamosh et Mo'ab » (*KAI* 181/12). Les campagnes les plus importantes sont dirigées contre le royaume de Awsān, qui est anéanti et dont les dépouilles sont réparties entre les deux alliés de Karibʾīl, Qatabān et le Ḥaḍramawt. D'autres visent Nashshān, importante ville du Jawf, qui se posait en rivale potentielle de Sabaʾ, bien avant la formation du royaume minéen.

Telle était la vision généralement admise des débuts de l'histoire sabéenne jusqu'à la découverte en 2005 par les archéologues allemands dans le temple d'Almaqah à Ṣirwāḥ d'une seconde inscription commémorative, due cette fois au moukarrib Yithaʿʾamar Watār, fils de Yakrubmalik. Elle a été publiée en 2016 par N. Nebes (Nebes 2016). Son auteur a été rapidement identifié avec un souverain sabéen nommé Itaʾamar, mentionné en 715 dans les annales du roi d'Assyrie Sargon II. L'inscription serait donc antérieure d'une trentaine d'années à celle de Karibʾīl, qu'elle éclaire d'un jour nouveau. On se rend compte que, dans les deux cas, il s'agit, pour Sabaʾ, de maintenir un certain

[1] Qatabān : *ʿm w-nby w-Wrwʾl w-Qtbn* (*RES* 3945/13) ; Ḥaḍramawt : *l-S¹yn w-l Ḥwl w-l Ydʿʾl w-l Ḥḍrmwt* (*RES* 3945/12).

équilibre entre les divers royaumes de l'Arabie du Sud, en s'assurant la suprématie et le contrôle de la route de l'encens. À l'époque de Yiṯa'amar, c'est Qatabān qui s'était emparé du royaume de Awsān, allié de Saba' ; Yitha'amar a donc combattu et anéanti Qatabān et ses alliés et rétabli l'indépendance de Awsān. Trente ans plus tard – environ – renversement des alliances : Awsān a rompu l'alliance avec Saba' et a pris le dessus sur Qatabān, ce qui suscite une violente réaction de Karib'īl. De même, au nord-ouest, dans la vallée du Jawf, Yitha'amar se porte au secours de la ville de Nashshān, en butte aux attaques de Kaminahū ; à l'époque de Karib'īl, c'est Nashshān qui a affermi sa domination dans le Jawf, en s'alliant avec la cité voisine de Nashq, suscitant la réaction du souverain sabéen.

Il nous faut ensuite sauter plus de sept siècles pour retrouver un groupe de textes qui vont nous livrer d'abondantes informations à ce sujet : il s'agit des inscriptions dédicatoires du temple d'Almaqah à Mārib, dans lesquelles de hauts personnages de la cour sabéenne, ou le roi lui-même, remercient le dieu pour les faveurs obtenues, en particulier lors de campagnes militaires. Ces textes ont été beaucoup étudiés, entre autres, par A. F. L. Beeston, qui a traduit une quarantaine des plus importants dans une brochure intitulée « L'art de la guerre en Arabie du Sud antique » (Beeston 1976). Dans une introduction, Beeston a fait la synthèse de ce que ces textes nous apprennent sur le sujet, étudiant les termes qui désignent les différents corps de troupes, les combattants et leurs chefs, les armes utilisées au combat, les victimes, tués, blessés et prisonniers, enfin le butin. Il n'est pas question de revenir ici sur chacun de ces points, mais plutôt sur le dernier thème analysé par Beeston, les motivations de la guerre. Il en distingue quatre : l'attrait du butin, la gloire militaire, l'expansion territoriale, et les motifs personnels du souverain.

De fait, l'idéologie qui sous-tend ces récits de campagnes semble avoir beaucoup évolué depuis l'époque de Yiṯa'amar Watār et de Karib'īl Watār. Il n'est plus fait mention de l'identification entre le dieu national et l'État sabéen, mais en conclusion de toutes les inscriptions, quel qu'en soit le sujet, on trouve des invocations à toute une série de divinités, comprenant le panthéon national sabéen, la divinité protectrice du roi, et la (parfois les) divinité patronne de la tribu des dédicants.

Les opérations militaires sont désormais décrites avec un grand luxe de détail et il est souvent possible de les situer assez précisément

sur une carte. On aura recours à la « Carte du Yémen antique », publiée par Chr. Robin et U. Brunner, où sont indiqués tous les toponymes et les noms de tribus qui ont pu être localisés (Robin – Brunner 1997). On assiste encore parfois à des luttes entre États de type classique, ainsi entre Saba' et le Ḥaḍramawt : dans le courant du I^er^ siècle de notre ère, un roi de Ḥaḍramawt du nom de Yada''il lance une campagne dans le Jawf, le grand wādī situé au nord du royaume sabéen (Ja 643 + 643 bis). Il s'empare tout d'abord de la ville de Yathill, d'où il lance une attaque contre Nashq et Nashshān, mais celles-ci résistent et Yada''il se replie sur Yathill. Là, il apprend que le roi sabéen se prépare à marcher contre lui depuis Mārib alors que les garnisons de Nashq et Nashshān vont lancer une contre-attaque. Craignant d'être pris en tenailles, il se retire à Ḥanān, ville située au nord du Jawf qui n'est pas exactement identifiée. C'est là que les forces sabéennes l'atteignent et le mettent en déroute, le contraignant à regagner le Ḥaḍramawt. Par la suite se produiront d'autres guerres entre les deux États, mais il s'agira alors d'expéditions montées par les souverains sabéens dans le wādī Ḥaḍramawt, qui se termineront par l'annexion de ce royaume.

Le plus souvent, cependant, on a affaire à des rivalités dynastiques, entre les familles des chefs de différentes tribus, qui ont pour enjeu la conquête du pouvoir central à Mārib. La principale de ces rivalités est celle qui oppose les souverains établis à Mārib à la dynastie ḥimyarite, dont le siège est à Ẓafār. Dans nombre de cas, l'excitation du combat et le désir de ramener du butin semblent tenir lieu de stratégie. Il s'agit, pour reprendre les termes d'une inscription, d'obtenir « un massacre et un butin qui réjouissent leur cœur » (*mhrgm w-ġnmm ḏ-yhrḍyn lb-hw*, Ja 580/6). C'est le cas, par exemple, du récit des luttes entre les deux rois sabéens Ilsharaḥ Yaḥḍub et Ya'zil Bayyin, qui règnent ensemble vers le milieu du III^e^ siècle de notre ère, d'une part, et le roi ḥimyarite Shammir Yuhaḥmid : dans une inscription, une douzaine de lignes sont consacrées au récit de diverses opérations dans la région situées entre Ṣan'ā' et Dhamar, qui semblent n'avoir d'autre but que de s'emparer de divers bourgs et villages pour les piller (Ja 576/4-16), alors qu'aucune attaque contre la capitale ḥimyarite, pourtant toute proche, n'est tentée. De même, certaines expéditions montées contre des tribus nomades du nord du Yémen, ou de la Tihāma, ne semblent répondre à aucune visée stratégique précise.

À partir du III^e^ siècle de notre ère, les inscriptions n'hésitent pas à livrer, sur le déroulement des campagnes, une foule de détails, parfois

même pittoresques : c'est le cas d'un texte consacré pas Fariʿum Aḥsan, un officier du roi Shaʿrum Awtar, au retour d'une campagne décisive contre le Ḥaḍramawt, au début du IIIe siècle (Iryani 13). Le roi avait défait le roi du Ḥaḍramawt, Ilʿaz Yaluṭ, près de dhāt-Ghaylum, dans le wādī Bayḥān, ancien territoire qatabanite annexé par le Ḥaḍramawt : Ilʿaz fut fait prisonnier et emmené en captivité à Mārib. Mais, pendant que le roi de Sabaʾ livrait bataille avec le gros de ses troupes, Fariʿum était chargé, avec un contingent d'une trentaine d'hommes, de tenter un coup de main contre le palais royal de Shabwa, de s'en emparer et de sauver ainsi la reine du Ḥaḍramawt, Malikḥalak, sœur du roi de Sabaʾ. Le coup de main réussit, le palais est pris, le fils du roi de Ḥaḍramawt tué, ainsi que de nombreux hauts personnages ḥaḍramis. Le texte insiste longuement sur les pertes que ce petit groupe, retranché dans le palais royal, inflige aux forces ḥaḍramies. Cependant, la situation n'est pas si rose pour Fariʿum et ses hommes, qui sont à leur tour assiégés durant quinze jours dans le palais par quatre mille Ḥaḍramis restés en garnison dans la ville. En effet, rapidement, l'eau vient à manquer, les assiégés sont obligés de se rationner et souffrent de la soif durant treize jours. Enfin, après avoir remporté la victoire de dhāt-Ghaylum, le roi de Sabaʾ arrive à la rescousse, s'empare de Shabwa, la met à sac et délivre Fariʿum et son détachement : la reine sa sœur est saine et sauve dans le palais. Mission accomplie donc pour Fariʿum, qui a cependant perdu huit hommes, tués par les Ḥaḍramis. En outre, quelques femmes ḥaḍramies et des serviteurs sont morts de soif dans le palais.

Dans la deuxième moitié du IVe siècle de notre ère, le monothéisme s'impose en Arabie du Sud, le grand temple de Mārib est délaissé et par conséquent la source de renseignements que constituaient les inscriptions dédicatoires se tarit. Désormais, nous n'aurons plus que quelques inscriptions rupestres commémoratives, comme celles qui furent découvertes en Arabie saoudite par l'expédition Philby – Ryckmans – Lippens en 1951-1952 : ces textes et d'autres découverts par la suite, furent gravés sur l'ordre de divers souverains ḥimyarites lors d'expéditions dirigées vers l'intérieur de la Péninsule, dans le courant du Ve et du VIe siècle.

Pour terminer, je voudrais revenir sur l'inscription du wādī ʿAbadān, découverte en 1976 par J. Pirenne et publiée par la suite par Ch. Robin et I. Gajda (Robin – Gajda 1994). Ce texte de quarante-quatre lignes, le plus long de l'épigraphie sudarabique, est gravé sur un

énorme rocher, situé à quelques kilomètres au sud de Niṣāb, et recouvre une surface de 12 m2. Il date de 360 de notre ère et est l'œuvre de seigneurs de la famille des banū Yazʾān, qui a joué un rôle très important à cette époque. Les diverses caractéristiques que nous avons vu se développer dans les inscriptions du Maḥram Bilqīs trouvent ici leur plein épanouissement. L'inscription a désormais pour objectif de célébrer la gloire d'une famille. Le pouvoir royal, dont les auteurs sont en principe les vassaux, n'est mentionné qu'au détour d'une phrase, sans que la titulature officielle ne soit jamais indiquée. De même, les divinités n'apparaissent qu'aux dernières lignes de l'inscription, dans des formules stéréotypées. En revanche, les hauts faits des membres de la famille – un père, ses quatre fils et l'un de ses petits-fils – sont détaillés par le menu : un verbe *tbkr* désigne la première participation au combat d'un jeune seigneur ; lors de chaque expédition, le nombre d'ennemis tués et le butin, en particulier les animaux capturés, est soigneusement recensé. Ces expéditions ne se limitent plus aux hauts plateaux yéménites ou à quelques wādīs adjacents, mais s'étendent désormais à une bonne partie de la péninsule Arabique. Après les exploits guerriers, l'inscription énumère des travaux de construction, puis des plantations, et se termine par le récit de parties de chasse particulièrement fructueuses.

On le voit donc, il y a, au cours des quatorze siècles sur lesquels s'étend notre documentation, une évolution très sensible de la conception de la guerre dans la civilisation sudarabique préislamique.

Bibliographie

BEESTON A. F. L.

1976 Warfare in Ancient South Arabia (2nd – 3rd Centuries A. D.), Londres.

NEBES N.

2016 *Der Tatenbericht des Yiṯaʿʾamar bin Yakrubmalik aus Ṣirwāḥ (Jemen)*, Epigraphische Forschungen auf der Arabischen Halbinsel, Band 7, Tübingen – Berlin.

RHODOKANAKIS N.

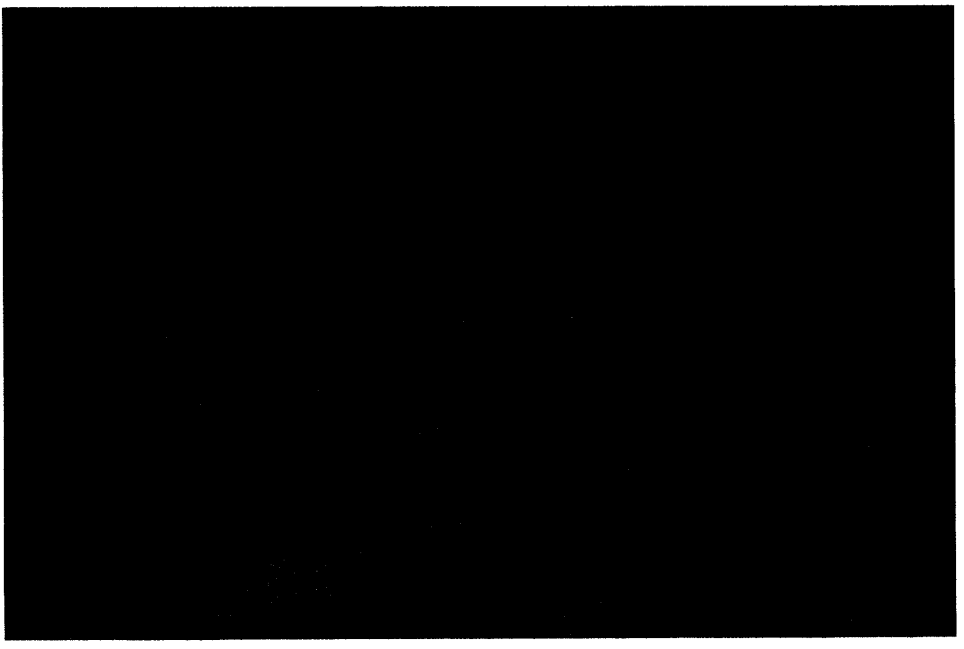
1927 *Altsabäische Texte I*, Sitzungsberichte der Österreichischen Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch - Historische Klasse 206 Bd. 2. Abh., Vienne, 19-78.

ROBIN CHR. – BRUNNER U.

1997 Carte du Yémen antique, Munich.

ROBIN CHR. – GAJDA I.

1994 L'inscription du wādī ʿAbadān. *Raydān* 6, 113-137.



Inscription du mukarrib Yiṯa''amar Watār dans le temple d'Almaqah à Ṣirwāh, (cliché DAI)

LE ḤAḌRAMAWT ET QATABĀN À LA FIN DU 1er MILLÉNAIRE AV. È. CHR. : ENTRE L'ALLIANCE ET LA CONFRONTATION[1]

Serge A. Frantsouzoff

Chef du Département des études proche- et moyen-orientales à l'Institut des Manuscrits Orientaux de l'Académie des Sciences de Russie ; Directeur d'études à la Chaire de la sémitologie et des études hébraïques et de la Faculté orientale de l'Université d'État (St. Pétersbourg).

Abstract

In the present article the relations between the ancient South Arabian kingdoms of Qatabān and the Ḥaḍramawt at the end of the 1st millennium BC are re-examined. The author argued his rejection of the re-interpretation of the Qatabānic inscription Arbach-Say'ūn 1 proposed by A. Avanzini, who had tried to find in it an evidence of the existence of an alliance between their sovereigns, while its text includes clear arguments in favour of a strong confrontation between them. At the same time another inscription recently discovered in the site of d'al-ʿĀdī (the ancient Qatabānian town of Maryamat^{um}) relates interesting details about such an alliance (al-ʿĀdī 22). According to palaeographic criteria it precedes Arbach-Say'ūn 1 and therefore the peaceful contacts maintained by these two states for decades resulted in a devastating war. That situation has a very close parallel in the relations between the kingdoms of Saba' and the Ḥaḍramawt in the twenties of the 3rd century AD.

Résumé

Le présent article tente de réexaminer les relations entre les royaumes sudarabiques de Qatabān et du Ḥaḍramawt à la fin du premier millénaire avant notre ère. L'auteur réfute la réinterprétation de l'inscription Arbach-Say'ūn 1 proposée par A. Avanzini qui essayait de prouver l'évidence de l'existence d'une alliance entre leurs souverains, alors que ce texte inclut des arguments décisifs en faveur d'une forte confrontation entre eux. En même temps, une nouvelle inscription découverte sur le site d'al-ʿĀdī (l'ancienne ville qatabanite de Maryamat^{um}) contient des détails intéressants sur cette alliance (al-ʿĀdī 22). Selon des critères paléographiques, ce texte précède Arbach-Say'ūn 1, et en conséquence les contacts pacifiques maintenus entre ces deux États pendant des décennies ont fini par aboutir à une guerre dévastatrice. Cette situation montre des parallèles évidents dans les relations entre les royaumes de Saba' et du Ḥaḍramawt dans les années 20 du IIIe s. de notre ère.

[1] Cet article a été préparé dans le cadre du projet de recherches A 19-09-00309 « Le Ḥaḍramawt : une historique de son auto-identification (VIe siècle de l'è. chr. – 1967) » ("Hadramawt: a History of its Self-Identification (the 6th century AD – AD 1967)") soutenu par la Fondation des recherches fondamentales de Russie (*Russian Foundation for Basic Researches*).

L'histoire de l'Arabie du Sud au 1er millénaire av. è. chr., même sous son aspect politico-militaire, est pleine de lacunes. À cause de ce manque des sources la restitution d'une série des guerres entre les royaumes du Ḥaḍramawt et de Qatabān durant un intervalle entre la 1ère moitié du IIe siècle av. è. chr. et le tournant de l'ère chrétienne[1] doit être considérée comme une exception assez rare. C'est avec l'un des épisodes marquants de ce conflit que la destruction finale de Raybūn, agglomération agricole et grand centre du culte à l'embouchure du Wādī Dawʿan, est associée[2].

Toutes les quatre inscriptions qui ont rapport à ce sujet, notamment *RÉS* 4932 (= CSAI I, 31), Pirenne–Ḥuwaydar A (= Huwaydar 1 = CSAI I, 19)[3], Raybūn 6 et Arbach–Sayʾūn 1 (= CSAI I, 115), décrivent des étapes d'une confrontation armée de longue durée. Pourtant A. Avanzini a proposé récemment de réinterpréter Arbach–Say'ūn 1 de telle manière qu'elle y découvre le rapport d'un soutien prêté par le roi de Qatabān Yadaʿʾab Dhubyān Yuhanʿim à son homologue ḥaḍramite Yadaʿʾab Ghaylān contre l'insurrection des communes et des tribus du Ḥaḍramawt :

> *w-ysʿnw/w-snṭʿ/w-ʾtm/kl/ʾšʿb/Ḥḍrmwt/b-srn/Lbd/w-⇒ydmrw/w-wśʿ/bn/Šbm/Yd"b/w-Yd"b/w-wld/ʿm/w-wśʿ/mṣ|r/H¤d ¤rmwt/b-srn/Lbd/*
>
> "then all the Ḥaḍrami tribes sought help, raised an insurrection and gathered in the *Lbd* plain, and then, coming from Shibām, Yadaʿab, and Yadaʿab and the sons of 'Amm victoriously destroyed and vanquished, and the army of Ḥaḍramawt was vanquished in the *Lbd* plain (CSAI I, 115 = Arbach–Say'ūn 1/2-3 ; Avanzini 2016 : 182)"[4].

---

[1] Sur cette restitution voir : FRANTSOUZOFF 2004 : 76.

[2] L'épigraphiste de l'Expédition Pluridisciplinaire Soviéto-Yéménite (EPSY) Gleb M. Bauer a eu le mérité d'être le premier qui a exprimé cette opinion (BAUER 1995 : 144–145, 150, nn. 65–66).

[3] Bien que ces deux textes soient attribués par A. Avanzini à la période paléographique B1 (Ve–IIIe siècles av. è. chr. ; voir AVANZINI 2004 : 53, 67, 75), la forme de certains caractères qui y est propre (en particulier du *š* recourbé au milieu ; voir AVANZINI 2004 : 117, 121) et la mention de la tribu Amīrum, venue de la région de Nagrān au Jawf entre 200 et 150 av. è. chr., dans *RÉS* 4932/4 témoignent en faveur de leur datation de B2 (IIe–Ier siècles av. è. chr.). Voir sur ce sujet : FRANTSOUZOFF 2004 : 76 ; FRANTSOUZOFF 2014 : 181, n. 463.

[4] En même temps elle a du rejeter, bien sûr, son interprétation précédente de ce passage qui paraissait assez surprenante, en tout cas privée de tout parallèle, selon

Mais l'existence d'une alliance entre les souverains des deux royaumes ne s'inscrit point dans le contenu général de ce long texte dont la deuxième moitié contient des références à la conclusion d'une paix (l. 4 : *slm*^{m}) entre Yada$^{\prime}$ab Ghaylān et Yada$^{\prime}$ab Dhubyān Yuhan$^{\prime}$im et à la soumission du roi du Ḥaḍramawt (ll. 4-5) :

w-ygb'w/w-s'rb|Yd''b/Ġyln/w-bn-sww/'byṯ'/w-'rq^{m}*/w-š'b*^{m}*/kwn/kwn-s⇒m/bn/š'b-sm/Ḥḍrmwt/'d/wsṭ/hgr-sm/Šbwt/*

« Et se soumirent et donnèrent des gages[1] Yada$^{\prime}$ab Ghaylān et ses deux fils Abīyatha$^{\prime}$ et $^{\prime}$Arq^{um} et une commune qui faisait partie de leur commune du Ḥaḍramawt[2], au milieu de leur ville de Shabwa... » (Frantsouzoff 2014 : 184–185).

Donc une autre traduction du passage qui a rapport à la bataille de la vallée de *Lbd*[3] s'impose :

« Et toutes les communes du Ḥaḍramawt montèrent l'attaque[4] et se levèrent et opérèrent leur jonction dans la vallée de *Lbd*, et Yada$^{\prime}$ab (roi du Ḥaḍramawt, d'une part) et Yada$^{\prime}$ab (roi de Qatabān) et les enfants de 'Amm (de l'autre) firent des ravages et des combats[5] depuis Shibām, et l'armée du Ḥaḍramawt battit dans la vallée de *Lbd*... »

Il s'ensuit que les deux monarques adversaires qui par hasard portaient le même nom de personne suivaient avec leurs troupes du côté de la ville de Shibām et dévastaient le terrain jusqu'à ce qu'ils se soient engagés au combat. Il paraît que la milice formée des communes et des tribus du Ḥaḍramawt menaient des opérations sur cette place avant l'arrivée de l'armée régulière de ce royaume.

---

laquelle le premier Yada$^{\prime}$ab désignerait le souverain qatabānite, tandis que le second – la tribu (plutôt la commune) de Qatabān : « *Yd*$^{\prime}$*b* and Qataban (the king's tribe) and the sons of *'m* » (Avanzini 2004 : 163).

[1] Il s'agit de la première attestation du verbe au thème causatif *s'rb* en qatabānite. Comparer avec le même verbe au thème réflexif passif en sabéen *t'rb* (DS, 18 : *'RB* II ; voir Arbash, al-Saqqāf 2001 : 112 ; Frantsouzoff 2014 : 184–185, n. 477).

[2] C'était André Korotayev qui a démontré le premier d'une manière détaillée que les communes en Arabie du Sud antique avaient une structure hiérarchique qui comprenait pour le moins trois niveaux (Korotayev 1996 : 11–45, 140–145).

[3] Ce toponyme n'est pas localisé.

[4] Comparer *ys'nw* avec le verbe au thème causatif *h'n* en sabéen qui signifie « aider, secourir », mais aussi « monter une attaque » (DS, 23 : *'WN* II/*'NW*).

[5] Comparer *wś'* avec le verbe au thème réflexif passif dérivé de la même racine en sabéen *twś'* « attaquer *l'ennemi* » (DS, 163).

Pourtant parmi les inscriptions découvertes au cours des prospections du site d'al-ʿĀdī (l'antique Maryamatᵘᵐ) au Wādī Ḥarīb il y a un texte connu sous le sigle al-ʿĀdī 22 qui rapporte l'aide prêtée par les souverains corégents de Qatabān à leur allié – le roi du Ḥaḍramawt. Ses auteurs, notamment Yathaʿᵘᵐ, prince (*qyl*) de la commune des résidents (*bklᵐ*) de cette ville qatabānite, et ses trois compagnons, ont dédié à Ḥawkam une statue de bronze qui faisait partie de la dîme assignée à cette divinité du butin obtenu

> « de la terre du Ḥaḍramawt, quand ils firent la guerre et prêtèrent main-forte et vinrent en aide à Yadaʿʾab Ghaylān, roi du Ḥaḍramawt, et Yathaʿᵘᵐ et sa commune de Maryamatᵘᵐ entrèrent dans Shabwa[1] et tuèrent la garnison de Yuhabʾir au milieu de Shabwa suivant l'ordre de leurs seigneurs Shahr Hilāl et son fils Hawfʿamm Yuhanʿim, les deux rois de Qatabān ».
>
> *(ll. 2-5 : bn/ʾr|ḍ/Ḥḍrmt/ywm/ḍbʾw/w-sʿn/w-nṣr/Ydʿʾb/Ġyln/mlk/Ḥḍrmt/w-ʿrb/Šbwt/Yṯʿᵐ/w-šʾb-s/d-Mr|ymtᵐ/w-hrg/qrn/Yhbʾr/b-wsṭ/Šbwt/b-ṯhrg/mrʾ-sm/Šhr/Hll/w-bn-hw/Hwfʿm/Yhnʿm/m|lkw/Qtbn/).*

Il est digne de mention que la commune de Yuhabʾir s'est mis à la tête de cette insurrection et a réussi même à s'emparer de la capitale. Donc un parallèle avec la situation politico-militaire au Ḥaḍramawt au début des années 20 du IIIᵉ siècle de l'è. chr. vient à l'esprit. Il faut rappeler que le roi de Sabaʾ Shaʿrᵘᵐ Awtar et le prince de Radmān Naṣrᵘᵐ Yuhaḥmid ont aidé à leur allié, le roi du Ḥaḍramawt Ilīʿazz Yaluṭ, à écraser la révolte des communes et des tribus de la vallée principale du royaume dans laquelle les Yuhabʾirites ont joué un rôle considérable[2]. Il en résulte que pour le moins pendant deux siècles la commune de Yuhab'ir se trouvait dans l'opposition quasi-permanente au pouvoir central ḥaḍramite.

---

[1] Le premier éditeur de ce texte, l'épigraphiste séoudite Muḥammad ʿAlī al-Ḥājj, avait interprété l'expression *w-'rb/Šbwt* comme « et les bédouins de Shabwa » (al-Ḥājj 2014 : 96), mais A. Avanzini a déjà corrigé cette faute (AVANZINI 2016 : 182). Il faut souligner que le verbe *'rb* « entrer » est attesté en qatabānite (RICKS 1989 : 123 : *'RB* I).

[2] Voir la restitution détaillée de ses événements dans FRANTSOUZOFF 2014 : 228–233.
Il est à remarquer qu'A. Avanzini a déjà tiré ce parallèle (AVANZINI 2016 : 236).

Cette période de l'alliance entre Qatabān et le roi du Ḥaḍramawt paraît être assez prolongée. D'après al-ʿĀdī 35 qui provient aussi de Maryamatᵘᵐ et a été rédigé sous Shahr Yagul Yuhargib qui régnait directement après Hawf ʿamm Yuhanʿim, fils de Shahr Hilāl, son auteur Shakarʿil, fils de Laḥayʿamm, a offert à Ḥawkam

> « une dédicace et des statuettes et deux chiennes de bronze et tous leurs accessoirs relatifs aux offrandes et dons que Shakarʿil a offert et donné à Ḥawkam et aux divinités du temple Shabʿān dans la ville de Shabwa »
>
> *(ll. 1-2 : sqnyt/w-ʾṣlm-m/w-klbty/ḏhb-n/|w-kl/tšrʿ-sm/bn/frʿᵐ/w-mṯbtᵐ/frʿ|w-ṯwb/Škrʾl/l-Ḥwkm/w-ʾlhw/byt-n/Šbʿⁿ/b-hgrᵐ/Šbwt/).*

Les dimensions impressionnantes de cette inscription de bronze (1,60 x 25-30 cm)[1] et la haute qualité de sa mise au point[2] témoignent que celui qui l'a commandé était un homme très riche, sans doute, devant sa fortune à la coopération mutuellement bénéfique des deux royaumes.

Il reste à déterminer, si la guerre entre Qatabān et le Ḥaḍramawt décrite dans Arbach–Sayʾūn 1 a précédé leur alliance ou l'a suivi. La comparaison minutieuse des particularités paléographiques de ce texte avec celles d'al-ʿĀdī 22 démontre que selon les formes des caractères ce dernier est plus archaïque. Par exemple, le *š* dans Arbach–Sayʾūn 1 (ʿArbash, al-Saqqāf 2001 : 122–123, *al-lūḥa* 21–22) est toujours recourbé, tandis que dans al-ʿĀdī 22 il est plutôt angulaire (al-Ḥājj 2014 : 124, *al-lūḥa* 2, *al-shakl* 1). Dans ce cas l'analogie avec les relations sabéo-ḥaḍramites aux années 20 du IIIe siècle de l'è. chr. devient encore plus étroite, puisque peu de temps après l'écrasement de l'insurrection contre Ilīʿazz Yaluṭ le roi de Sabaʾ Shaʿrᵘᵐ Awtar a été forcé de détruire cet allié arrogant (Frantsouzoff 2014 : 233–236).

[1] Voir AL-ḤĀJJ 2015 : 164.
[2] Voir AL-ḤĀJJ 2015 : 194–195, *lūḥa* 1–2.

Bibliographie

Abréviations

CSAI – Avanzini 2004.

DS – Beeston *et al.* 1982.

Arabe

'ARBASH, Munir; AL-SAQQĀF, 'Abd al-Raḥmān Ḥasan

2001 Naqsh jadīd min ʿahd Yadaʿab Dhubyān Yuhanʿim malik Qatabān wa-Yadaʿab Ghaylān malik Ḥaḍramawt. Raydān 7, 110–123 (pagination arabe).

AL-ḤĀJJ, MUḤAMMAD ʿALĪ

2014 Al-Awḍāʿ al-siyāsiyya li-mamlakat Ḥaḍramawt wa-ʿalāqātu-hā bi-mamlakat Qitbān fī bidāyat al-qarn al-awwal q. m. Muʿṭayāt tā'rikhiyya ḥadītha fī ḍawʾ naqsh qitbānī jadīd mu'arrakh bi-ʿahd al-malikayn Shahr Hilāl Yuhanʿim wa-bni-hi Hawfʿamm wa-malik Ḥaḍramawt Yadaʿʾab Ghaylān. ʿĀlam al-makhṭūṭāt waʾl-nawādir, muj. 19, n° 1, 93–136.

2015 Naqsh qitbānī jadīd min Hajar al-ʿĀdī – Wādī Ḥarīb : dirāsa fī dalālāti-hiʾl-lughawaiyya waʾl-dīniyya waʾl-taʾrīkhiyya (Ḥājj-al-ʿĀdī 35). Majallat al-siyāḥa waʾl-āthār, muj. 27, n° 2, 163–196.

Français et anglais

AVANZINI, A.

2004 Corpus of South Arabian Inscriptions I–III: Qatabanic, Marginal Qatabanic, Awsanite Inscriptions, Arabia Antica 2 (Pisa).

2016 By Land and by Sea. A history of South Arabia before Islam recounted from inscriptions, Arabia Antica 10 : Philological Studies (Roma).

BEESTON, A.F.L. ; GHUL, M.A. ; MÜLLER, W.W. ; RYCKMANS, J.

1982 Dictionnaire sabéen (anglais-français-arabe), Publication of the University of Sanaa, YAR (Louvain-la-Neuve ; Beyrouth).

BRETON, J.-Fr. ; BADRE, L. ; AUDOUIN, R. ; SEIGNE, J.

1980 Wādī Ḥaḍramawt. Prospections 1978-1979, Aden.

FRANTSOUZOFF, S. A.

2004 Temples, Tribes, Rulers and Military Campaigns of Ancient Ḥaḍramawt : Harmony and Disagreement between Archaeological Material and Epigraphic Data. Arabia 2, 73–85, 217–221 : fig. 42–49.

KITCHEN, K. A.

2000 Documentation for Ancient Arabia. Pt II : Bibliographical Catalogue of Texts, Liverpool.

KOROTAYEV, A. V.

1996 Pre-Islamic Yemen. Socio-political Organization of the Sabaean Cultural Area in the 2nd and 3rd Centuries AD, Wiesbaden.

RICKS, St.D.

1989 Lexicon of Inscriptional Qatabanian, Studia Pohl, Dissertationes scientificae de rebus Orientis antiqui 14 (Roma).

Russe

BAUER, G. M. / БАУЭР, Г. М.

1995 Эпиграфика Рейбуна (сезоны 1983–1984 гг., общий обзор) [La documentation épigraphique de Raybūn (campagnes des fouilles de 1983–1984, un aperçu général]. Dans: Труды Советско-йеменской комплексной экспедиции [Travaux de l'Expédition Pluridisciplinaire Soviéto-Yéménite]. T. I: Хадрамаут. Археологические, этнографические и историко-культурные исследования [Le Ḥaḍramawt. Recherches archéologiques, ethnographiques et historico-culturelles] (Moscou), 112–152.

FRANTSOUZOFF, S. A. / ФРАНЦУЗОВ, С. А.

2014 История Хадрамаута с древнейших времен до конца британского владычества [L'histoire du Ḥaḍramawt dès la plus haute antiquité jusqu'à la fin de la domination britannique]. T. I: История Хадрамаута в эпоху древности [L'histoire du Ḥaḍramawt à l'époque de l'antiquité], Studia Yemenica (St. Pétersbourg).

Sigles des inscriptions citées

Pour la résolution des sigles et la bibliographie des inscriptions sud-arabiques, voir Kitchen 2000. Seuls les textes qui ne sont pas traités dans cet ouvrage sont mentionnés ici :

AL-ʿĀDĪ 22 – AL-ḤĀJJ 2014.

AL-ʿĀDĪ 35 = ḤĀJJ–AL-ʿĀDĪ 35 – AL-ḤĀJJ 2015.

ARBACH–SAYʾŪN 1 = CSAI I, 115 – ARBACH, AL-SAQQĀF 2001 ; AVANZINI 2004 : 163 – 165, 226.

RAYBŪN 6 – BRETON ET AL. 1980 : 104 : pl. II.

THE SACRIFICE OF ISAAC AND ITS SOUTH ARABIAN PARALLEL, THE RITUAL HUNT

Werner DAUM

Résumé

Le passage de la Bible où Dieu ordonne à Abraham de sacrifier son fils n'est pas la seule mention du sacrifice d'un enfant dans les religions anciennes. Mais c'est le seul qui ne fait pas sens: Dieu promet à Abraham une nombreuse progéniture, par son fils Isaac- mais demande ensuite à Abraham de le tuer, ce qui n'est guère logique. L'animal qui lui est substitué n'est pas un bélier, selon nos traductions, mais un ibex.

Le Yémen offre un parallèle dans cette chasse « rituelle » à l'ibex, mentionnée dans de multiples inscriptions sudarabiques. Ce rituel accompli par le roi, revêt clairement une signification religieuse. Sa pratique se poursuit de nos jours : chasser l'ibex (seul le mâle) doit amener la pluie. L'arrière-plan du mythe est le suivant : le dieu de la pluie habite dans les montagnes, le tuer libère les eaux de pluie fertilisant les terres. Les chasseurs exécutent une danse nuptiale qui doit entraîner la fertilité des hommes.

La circoncision – d'un point de vue linguistique et anthropologique – simule le sacrifice de la divinité et le mariage qui s'ensuit. Voilà l'explication de l'histoire d'Abraham et d'Isaac, de Moïse et de Zippora. Enfin, le pèlerinage *(hajj)* fait l'objet d'une brève mention.

Abstract

The Biblical tale of how God commands Abraham to sacrifice his son is not the only story of child sacrifice in ancient religion. But it is the only one that makes no sense: God promises numerous progeny to Abraham, through his son Isaac – but then instructs Abraham to kill him. This is illogical. The animal which is then substituted is not a ram, as our translations suggest, but an ibex.

There is a parallel to this in Yemen, the so-called "ritual" ibex hunt. The ibex hunt is mentioned in a considerable number of pre-Islamic inscriptions. It is a ritual performed by the king, and it has a clearly religious connotation. Its practice continues to this day: hunting the ibex (male only) is said to provide rain. The myth behind it goes as follows: A divine lord of the rains is imagined living in the mountains. Killing him will liberate the waters (fertility of the land). The hunters perform a marriage dance which must be interpreted as causing the fertility of the humans.

Circumcision (both linguistically and anthropologically) simulates the killing of divinity and the ensuing marriage. This explains the Bible stories of Abraham and Isaac, and of Moses and Zippora. Finally, the parallel with the Islamic ḥajj is mentioned briefly.

Abraham and Isaac in the Bible

Old Testament scholars have gone to great lengths trying to explain the gruesome story of Abraham willing to kill his son. The most common explanation is that the story is a remnant from before Yahwism, pointing to the substitution of human sacrifice with animal sacrifice.

A remnant it certainly is. Clearly, this crude and bizarre story can only be understood as a raw boulder left over from a very remote past, partly polished by the redactors of the Bible, but still sitting there quite awkwardly. Biblical scholars agree that the text, as we have it, dates to the Persian period, reflecting exilic reinterpretation of a very ancient custom, i.e. that its substance goes much further back in time – to the Stone Age, as proved by its connection with circumcision (Ishmael) and the employment of flint knives for it, in Exodus 4, 25 and in Joshua 5, 3.

In the following, I take the story as it is. I will not argue from a moral point of view. I will not argue that such a thing should have no place in a developed religion. I take it as it is – because it *is* there. In fact, sacrificing one's child is not uncommon in ancient religion, think of Iphigenia.

The Abraham and Isaac story is however different from all those other sacrifice-myths: It is *illogical*. It is not just about sacrificing a boy, but it is told in the context of God's promise of blessing Isaac (and Abraham through Isaac) with progeniture. But killing the boy *and* having him offspring does not go together. It is also clear that the redactors have smoothed the thing down ("it's only a test" – an idea that is religious nonsense), but did not feel confident enough to eliminate the story altogether. This sacrifice story obviously carried enormous historical / traditional weight.

But this is not the only thing here that is illogical. God tells Abraham to sacrifice his son in a faraway wilderness, on the summit of a mountain. This again makes no sense: A sacrifice should be performed at home, in the camp of our nomadic Sheikh Abraham – why so far away?

Then follows the climax, its abruptness so breathtakingly translated into a visual explosion by Rembrandt: A substitute, a veritable *deus ex machina* appears. Our Bible translations translate that animal as "ram". The Hebrew word is ail/ayl.

What happened before?

Abraham, to whom God had promised a new and fertile homeland and numerous progeny, had grown very old without having a child that would fulfil this promise. At last, when he was 86, a son, Ishmael / Isma'īl was born from a substitute wife (Gen 16, 16). 13 years later – Abraham was now 99 – God concluded a pact with him, a contract, concerning the land "that I will give you". God gives the land; Abraham's part is that he will circumcise every male in his household. Ishmael is thus 13 years old (the marriageable age in traditional societies) when he is circumcised. God then continues: "in one year, from today" – if you do so – "your wife Sara will give birth to a son". Of course did Abraham laugh about such a prediction: "How can I, as a hundred-year-old, and my wife, ninety years old ...!" (Gen 17, 12; 17, 17; 17, 21; 18, 10; 21, 5)

But it did happen. When Abraham was 100 years old, and Sara 90, Isaac was born from his wife Sara.

Approximately 14 years later (the Bible does not give the exact date, but Isaac is described as a young man able to carry a heavy load of wood) God tells Abraham to kill his son, and to destroy his body through burning (Gen 21, 1-19). This is not just repulsive – it is the contrary of what God had promised: that Abraham would have numerous progeny through this son.

There is still more here that makes no sense: God tells Abraham to sacrifice his son in a faraway wilderness, on the summit of a mountain. As we said above, a sacrifice should be performed at home. In order to get to this place (which is three days away, i.e. 150 kilometres), Abraham, 114 years old, wanders through the wilderness and climbs a mountain. The whole thing is simply impossible.

A ram appears in the thicket and is sacrificed

Then, an animal (a male animal with large horns) miraculously appears caught in a thicket by its horns. According to established translations, the animal is a ram. The Hebrew word is ayl/ail, אַיִל, Alef, Yod, Lamed.

Biblical Hebrew has two kinds of animals designated by the letters ayl/ail, but they are differently vocalised. One is indeed *ayl*, ram; the other one אַיָל, which I am transliterating as *ayāl* (in order to facilitate the comparison, I am not taking into account the differently shaded

vowels in Hebrew; this I will also do below when dealing with the word *ḥatan*). "Ayāl" means deer. The animal in our story is obviously not a deer, אַיִל. Deers usually occur in the context of the dietary laws, such as Dt 12,15; Dt 14,5; Dt 15,22; 1 K 5,3, or in a context where the animal meant is clearly described as a deer (Ps 42,2 or Jes 35,6).

The other word *ayl/ail* always refers to a ram, the *domesticated* ram as part of a herd of sheep (Gen 31,38; 2 K 3,4; Ez 27,21; Gen 15,9; Ex 29,1; Lv 5,15; Lv 9,2 and 9,4; Lv 16,3; Nu 23,1, and many more). It is the word normally used in the context of sacrifices.

This very אַיִל (ayl/ail) is the word in the Abraham / Isaac story, hence the accepted translation as "ram". But this cannot be so. The animal is obviously a wild animal (the place of sacrifice is a mountain top far away in the wilderness). So, could it be a wild ram?

According to the archaeo-zoologist, Liora Horwitz, (personal communication), "wild sheep do not appear to have inhabited" (the region of) "Israel. Sheep seem to have first entered the region only in the Late PPNB as domestic animals."

We note that the animal caught in the thicket was not a ram. So, what was it then?

The answer comes from Yemen. Yemeni parlance has two words for ibex (capra nubica), the classical Arabic (and Sabaic) *wa'l*, and the specifically Yemeni word *ayl*, equally attested in Sabaic.

This is the solution of the Abraham / Isaac riddle. The animal was an ibex, a male ibex. The Sabaeans brought the word with them, when they migrated to Yemen, from somewhere in Greater Syria. The ibex also fits perfectly with the habitat: a mountain in the wilderness. Ibexes *were* endogenous to the ancient Levant.

Summarizing the Biblical myth

An adolescent of ca. 14 (the marriageable age in traditional societies) must be sacrificed, as commanded by divinity. The place is a mountain top, far away from where the humans live, in the wilderness, where one would only go for hunting. From an environmental point of view, this is where the rains originate on which the humans in the plains depend for the fertility of their land.

According to God's words, the purpose of the sacrifice is fertility, both of the land and through numerous progeny.

The text tells us further that this very purpose can also be achieved through the killing of a male ibex. Furthermore, the story is connected with circumcision: At age 13, Ishmael, Isaac's elder brother, had to be circumcised as part of the contract: Circumcision was the obligation on Abraham's side, while God promised the land and the progeny. For Isaac, the need to be circumcised was fixed at age 8 days, but at the age of 13 or 14, when his brother was circumcised, he was to be sacrificed. A circumcision age of around 14 (and connected with marriage) has been preserved in some regions of Yemen (Daum 1985, 166-170). The link with marriage (for both ancient Arabia and the Bible) was already stressed by Wellhausen (p. 175); we will elaborate on it later in this paper.

The divine command to kill Abraham's son and the very same divine promise of progeny are contradictory. The story seems to be nonsense.

But can it be nonsense? No, it can not. A myth may be cruel, but it is never illogical.

We will leave it at that for the time being, and turn our gaze to Yemen, and, more specifically, to the so-called ritual hunt.

The ritual ibex hunt in Yemen

The ritual hunt is widely attested in the pre-Islamic inscriptions, from the earliest times up to the monotheistic period. A modern praxis has also been described in great detail, by Serjeant, Rodionov, Bin 'Aqīl, and by this author. Al-Salami has added an important detail.

The ritual hunt in antiquity

The most comprehensive presentation of the inscriptional material is due to Alexander Sima. He is right in distinguishing between hunting for meat and sport (the bravery of killing dangerous animals), and the cases where a religious element is involved. Sima's article is however heavily biased against the ritual elements which have been so definitely seen by virtually all other scholars and observers. I am quite aware of *de mortuis nil nisi bene*, and I share its moral imperative, but that can not exempt Sima from having the harshness of his tone criticised. What would he say if anthropologists dismissed his inscriptions as irrelevant elite musings with no bearing on the reality of ancient Yemen?

Since Sima's study, more inscriptions have been published. A very large group had been documented by the Italian mission in Yalā (Eastern Khaulān, half way between Ṣanʿāʾ and Mārib, east of Naqīl Shijāʿ, see Garbini and al-Iriyānī, the gist of their papers conveniently taken up and commented upon by Robin 2018). The Yalā rock inscriptions date to the late 8th and the early 7th century BC; they commemorate hunts by the kings (*mukarribs*), princes, and high officials, but also one by the king's spouse. These inscriptions mention the numbers of animals killed (quite high), although not, *what* animals were hunted. Arguing from context, de Maigret (p. 18: "holy hunt"), Garbini and al-Iriyānī have no doubt that they are ibexes. With Müller's now generally accepted reinterpretation of the word *krwm* as a divine name, and addressee (together with the god ʿAthtar) of the ritual hunt rain rogation, two of the Wādī Yalā inscriptions (Y.95.AQ/7 = Al-Iryānī 41, see Garbini p. 26s; Y.85.Y/1 = Al-Iryānī 47, see Garbini p. 37) appropriately mentioning the dedication of the hunt to the gods ʿAthtar and Krwm, definitely confirm that these hunting expeditions were for ibexes, and had of course a ritual or sacred character.

Robin 2018 then lists an inscription from Ṣawlān which mentions 4000 ibexes killed, then another one from Wadi ʿIrma (which Robin describes as today almost totally devoid of vegetation, but this is not my recollection), then one found at ʿAbadān, and a recently discovered text from Shujāʿ. I will discuss this extremely important new inscription from Shujāʿ (or rather Shijāʿ) in a moment. The inscription Glaser 1440 (Höfner, 13-17 & plate III,1) was not considered by Sima.

The most important addition to the corpus, the inscription MS Šiǧāʿ 1, was discovered a few years ago by Mohammed Al-Salami (p. 11-20), at the main pass of the old caravan route connecting Ṣanʿāʾ and Mārib, in Khaulān. The pass is located about 45 km east of Ṣanʿāʾ. Some decades ago, another hunting inscription had been discovered here (or nearby), the inscription Ry 544, commemorating a big ibex hunt by king Dhamarʿalī Dharīḥ (ca. 80 AD), for the gods ʿAthtar and Krwm. The mountain pass is called Naqīl Shijāv (vocalization after al-Salami, himself a Khaulānī). Should it be a coincidence that it has the same name as the ravine *shiʿb al mushjaʿ* ("ravine of bravery") on the summit of the great Sabaean 8th c. BC sanctuary of Jabal al-Laudh? Did the Sabaeans imagine a deadly fight taking place there? This would of course fit well with what this article reconstructs as the religious background of the hunt.

The new inscription dates to the reign of Abīkarib Asʿad, first half of the fifth century; the hunt itself is dated to the year 539 of the era of Ḥimyar, corresponding to 429 AD. According to this inscription, the king dedicated the hunted ibexes to *('ln) mr' smyn*, "God, the Lord of Heaven", the one god of Abīkarib's monotheistic ("judaizing", but today, Robin (2018, 330) straightforwardly calls it Jewish) faith. The importance of this wording lies in the fact that the hunt – which stands in clear continuity with the pagan tradition practiced since the earliest Sabaean rulers – seamlessly continued into the monotheistic period, with the same religious referent. Such power of tradition explains why it has continued to this day, as a religious practice with a clear purpose, in spite of a millennium of Saiyid efforts to eradicate it.

The inscription mentions the almost incredible number of 1730 ibexes killed, and then another number of 2700 which probably comprises the former 1730, but might instead refer to the summing up with another year.

This may be somewhat exaggerated, just like the numbers of warriors and dead enemies reported in ancient chronicles, but it does not seem totally fanciful, especially considering that only male ibexes were killed, and that the hunting took place in winter, when the females were already pregnant, so that the population would recover. Al-Salami estimates the hunting area (which the inscription describes in great detail) at ca. 400 square kilometres. This is enormous. We might compare it with the famous Italian natural park of the Gran Paradiso, the largest reserve for the European ibex. The Gran Paradiso Park covers 700 square kilometres. In 2000, it sustained app. 5000 ibexes.

Another new inscription was recently published by Serge Frantsouzoff. It refers to the same king Abīkarib Asʿad, hunting in Yāfiʿ. While this rather rustic text does not explicitly say that it refers to a ritual (ibex) hunt, Frantsouzoff seems right to assume it: Why would anyone commemorate an everyday hunt in an inscription on a rock? This particular hunt must have been something special in order to be mentioned as such.

I will not discuss these pre-Islamic texts; this has been done authoritatively by the specialists. But I wish to highlight some elements contained in the inscription RES 4176 = Glaser 1210. The inscription (to be dated to the first quarter of the 3rd c. BC) is the text of a divine decree, issued by the god Taʿlab (a rain god or a hypostasis of the rain god) of Sumʿay, that specifies the ritual obligations of his people (I am

following the definitive translation cum commentary by Müller 1997). One of Taʿlab's injunctions to his people concerns the obligation of the yearly pilgrimage to Mārib, another one concerns the paying of tithes to the temple, a third one speaks of the banquets offered by the temple to the people, and paid for with the proceeds of the tithes. Then there comes our subject, the ibex hunt. The god orders the hunting of (male) ibexes. The hunt is thus a divinely ordained *duty*, a *religious* obligation; it is not left to the pleasure of the people. Only males must be hunted, the females must be spared. Finally, the hunting grounds are declared inviolable – they should not be used by the people for grazing their herds. Divinity enshrines the hunt upon its people, in the same way and at the same level as it enshrines upon them the giving of tithes to the temple, and the pilgrimage to the great national sanctuary.

The command that the hunting area is exempt from profane usage brings me to a similar point in Al-Salami's article that adds enormously to the importance of inscription MS Shiǧāʿ1, in addition to the proof that the former pagan custom had survived the pagan religion alive and kicking! Al-Salami ends his paper with the following: "Auch heute nimmt dieses Gebiet im Ḫawlān eine Sonderstellung ein. Es darf weder bewohnt noch bebaut werden. Auch dürfen weder Bäume gefällt noch Tiere gejagt werden". This is the old Arabian definition of a religious *ḥaram*. It connects the ritual hunt with Mecca. This sanctity of the region around Naqīl Shijāʿ is further proof for the incredible continuity of the religious concepts associated with the ritual hunt, a continuity that stretches the millennia, and endures the changes in religion. Maybe we should change the established scholarly name of the hunt from "ritual hunt" to the even more expressive "sacred hunt"! A similar interdiction for an ibex hunting area is mentioned by Serjeant 1976, 34, on the authority of Landberg.

The modern ibex hunt, an anthropological view

All scholars and observers (except Sima) agree that the modern hunt, as described by Serjeant for Ḥaḍramaut, is a continuation of the pre-Islamic ritual hunt. All also agree (again with the sole exception of Sima) that its purpose is rain: the ritual hunt is a rain rogation. In the following, I will be rather succinct – I have explained and argued the details before (Daum 1985, 67-73, and Daum 2015, 66-70), no need for repetition. The great scholarly advantage of the modern hunt, as compared with the pre-Islamic hunt, is the fact that anthropological

observation can instruct us about details that are not mentioned in the inscriptions. We can observe the modern procedure, we can even ask questions, and can thus reconstruct the whole intellectual framework of what is being acted, in a way that is totally impossible within the restrained documentation from antiquity.

In continuity with the pre-Islamic, the pre-Christian, and the pre-Jewish period, the modern hunt also concerns only male ibexes. But the most important thing which observation allows us to see and which is of course not mentioned in the inscriptions, is the following: The hunters do not perceive the ibex as an animal, but as a person, more specifically, as an old man ("al-shaiba") who somehow appears to be in animal shape (for details see Serjeant 1976, every page of which is a treasure trove of knowledge and insight still not fully used by scholars). Not enough with these curios: the meat of the ibex will be eaten (distributed in a hierarchical order), in spite of the fact that the captured ibex is not dispatched – as all meat and bag should be – bi-al-tarīqa al-Ibrāhīmiya, i.e. bled, but that it is *executed* through stabbing in the *neck*, the way one would execute a sentenced criminal or a prisoner.

The hunt is organized by the mashāyikh, the descendents of the pre-Islamic ruling class; the hunt is strongly opposed by the Saiyid class (Serjeant 1976, 18-23 and 42; Rodionov 2007, 112).

In addition to all these elements, the hunt has several clearly recognizable religious inhibits, including fasting and abstention from smoking (Serjeant 1976, 51 and especially 56; Rodionov 1994, 125).

The strangest element which is also the most important one in our context of a comparison with the Biblical story is connected with the return of the successful hunters to their village, from the hunting grounds in the mountains. Their return has absolutely nothing to do with what one would expect as a return of hunters. Instead, their return mocks a marriage procession. The hunters perform a *zaff*, a marriage *zaff*. While this had already been seen by Serjeant (1976, 55), it has been expanded considerably and convincingly by Rodionov (1994, 123-126, and 2007, 112) and Bin ʿAqīl. When I inquired (armed of course with what my predecessors had written), it was also confirmed to me.

But that is still not everything: Although he spoke only Arabic, our informant was aware that European scholars considered the modern Ḥaḍramī hunt as being in continuity with the pre-Islamic ritual. But he

stressed that this was also his own conviction, based on his personal observation. He confided that in his opinion the modern hunt had a definitely religious flavour, and that this flavour was un-Islamic. He affirmed expressly that the hunt had the purpose of causing rain. But his most striking observation was the following: He was convinced the way his fellow tribesmen regarded the ibex (both when hunting, and, later on, when displaying his head as a trophy) as a supernatural being, verbatim: as "al-maʿbūd". The word translates as "divinity". Our informant conceded that this meant some remnant from the *jāhilīya*.

While the ritual ibex hunt is nowadays restricted to Ḥaḍramaut, it was until recently practised in other regions of Yemen as well. I was told that it was performed, until three or four generations ago, in the mountains east of Ṣanʿāʾ, Dhamār, Ibb. The hunters would wear the ibex heads as masks, and even disguise themselves as ibexes, and perform dances similar to those performed during weddings. I was not able to find out more details, but may-be I did not really try.

Where is the bride?

As we saw, a marriage ceremony is being performed, there is a bridegroom – but where is the bride? She is of course there implicitly – no marriage without a bride – but she is not actually visible in the rites and ceremonies as they are performed. Can we remedy this? Yes, we can! There are two absolutely parallel myths which I (and others) have described. We have to lay the various elements of the (modern) ritual hunt over the elements of those two myths, and we will find the bride. The bride can then be recognized within the ritual hunt from where she has obviously been expunged at some time in the past.

The two myths are those underlying the pilgrimage to Qabr Hūd (Daum 2015, 57-59, quoting from Serjeant), and the yearly celebration at Dayr al-Khadāma (Daum 1987, 8-9). In both cases, the bride is expressly mentioned. The story goes as follows (but I recommend reading my original articles): The human settlement, lying in the lowlands, depends of course upon the rains that come down in the mountains. In the imagination of the people, these rains are not a natural or meteorological phenomenon – they are controlled by a divinity, the lord of the rains, a storm and weather god. In order to placate him and to make him willing to grant the rains, the lord of the human settlement must sacrifice his child, and bring her as his bride to the demon's mountain abode. Divinity would then grant the water.

One day however, a young hero would come from afar, kill that inimical divine lord of the mountains, thus releasing the waters and freeing the girl, the daughter of the human lord. She, who was supposed to be sacrificed as the "bride" of the rain-god, would now become the bride of the hero who had killed the divine lord of the mountains.

The date of the hunt

All scholars dealing with the pre-Islamic evidence and all observers of the modern practice (again except for Sima) agree that the purpose of the hunt is rain and fertility. Although the inscriptions never say it expressly, this is the only possible explanation of why the hunt was divinely ordained as a religious duty (and not left to the discretion or even the pleasure of the people).

I am able to add some more elements that support this conclusion. Contrary to what some writers said, the date of the (modern) ritual hunt is known, and must therefore also apply to the pre-Islamic period. In Ḥaḍramaut, it is performed in late December or early January. According to Bin ʿAqīl (p. 95), the Ḥaḍramī hunt takes place from Saturday to Thursday (the reason for this is obvious) in January. Bin ʿAqīl (personal communication) specified this as follows: The season of *rabīʿ* which marks the beginning of the agricultural year and the first greening of nature begins on the fifth day of the star *al-haqʿa*, according to the "taqwīm al-nujūm al-Shibāmīya al-Ḥaḍramīya". The star-period of *al-haqʿa* would begin on the 22nd of December.

Hadramis believe that this way of time reckoning is age-old, indigenous, and that it is named after the town of Shibām, that being the meaning of *al-nujūm al-Shibāmīya*. According to Serjeant (1954, 434, FN 4), the name refers however to a certain Bā Ṣabrain al-Shibāmī of whom nothing is really known. According to al-Mallāḥī (p. 59, FN 88), it refers to "*al-ʿālim al-falakī al-Faqīh*" ʿAbd Allāh b. ʿUmar Bā Makhrama, 10th c. AH, but some would credit ʿAbd al-Raḥmān al-Mashhūr, 4th c. AH, or Aḥmad Ḥasan al-ʿAṭṭās. Whatever the origin of the name, the system refers to the Almanac ("*taqwīm*") literature of Ḥaḍramaut. But we should note that the Yemeni and Arab almanac tradition is – contrary to what most observers, including Yemenis themselves, assume – not an age-old Arab tradition, based on actual observation of the stars, but a learned corpus which originated in India; it was adopted by the Arabs in the early Islamic period (Kunitzsch, 168), with some of its material already assimilated earlier (Kunitzsch, article *manāzil*, in the EI). The

system divides the solar year of 365 days into 28 rather artificial portions of 13 days (one of 14), in imitation of the monthly course of the moon. Then, 28 stellar phenomena are identified on the moon's ecliptic (which is almost identical to the sun's ecliptic), mostly stars that are quite visible, some that are almost impossible to identify with the naked eye, and one 13-day space (*al-balda*) which is simply empty. One of these *manāzil al-qamr* ("lunar mansions") is al-haqʿa, named after the star λ Orionis (but in fact a cluster of three stars, λ, φ^1 and φ^2 Orionis), which astronomers still today call Heka.

At the time of the Rasūlids, the *al-haqʿa* period began on 9th or 11th December (Varisco 1994, 93); according to Bin ʿAqīl and his source it begins today on the 22nd of December. Following Bin ʿAqīl (date translated into our calendar), the ritual hunt would thus be performed, if possible, during late December, or during the first week of January.

For what I explained above, the date (the 13 day-period) "al-haqʿa" looks astronomical, but it isn't. It is not connected with the "true", i.e. solar year, but an artificial construction that was introduced into Yemen at the earliest in the 3rd or 4th century AH. It therefore suffers from the same absurdity as the "horoscopes" (which people will never admit they believe in, but will always insist they are reading "just for fun"), the constellations of which have been fixed on the ecliptic two and a half thousand years ago. They are therefore today ahead by one full real constellation on the sky. The reason is the precession of the earth's axis. The precession also works for the lunar stations. Thus, *al-haqʿa* today is two or three stations ahead of what the almanacs still tell us. This explains why Serjeant (1954, 436) wonders (without finding an explanation for it) about how different the dates given are, even in neighbouring regions. *al-haqʿa* therefore is not a good yardstick with which to measure the time of the ritual hunt. For this reason alone, we can not retroperspectivate the date of *al-haqʿa* to the pre-Islamic period. But we can make use of the *vegetation-related* specification given for the date, i.e. that the season *rabīʿ* would begin on the fifth day of *al-haqʿa*, as Bin ʿAqīl told me. According to Serjeant (1954, p. 436), in Tarīm, *rabīʿ* would however begin on the 6th day of *al-hanʿa*. I don't give much weight to all those pseudo-scientific dates; I simply take it as further proof of how subjective these star-calendars are. While the star-calendar date is unreliable, this would not be the case for al-*rabīʿ*, meaning the greening of the land, and therefore depending on the sun and its invariable place within a solar year. Such

a natural phenomenon relating to the vegetation determined by the sun does not change over the years. *al-rabīʿ* is therefore today where it was one thousand years ago, or where it was two thousand years ago, if expressed in the Julian or the Gregorian calendar. In Ḥaḍramaut, the season of *rabīʿ* begins in late December (of our calendar). This season marks the beginning of the agricultural year, and the first appearance of green; it usually rains. al-Mallāḥī (p. 59) even speaks about abundant rain for the Southern Ḥaḍramī region of al-Mishqāṣ. For the 13th of January, Serjeant's Almanac notes "The face of the earth becomes green"; for the 15th, it says "Rain is expected". This January period is the time of the ritual hunt today, and must have been the time of the ritual hunt in the pre-Islamic period. In the case described by Rodionov (1994, 124), the hunt was performed from the 20th to the 25th of January 1990. I think it was also no coincidence that the 25th was the last day of visibility of the moon, with the Dark of the Moon on the 26th and the 27th (the 1st of Rajab 1410 was on January 28).

In other regions of Yemen, I assume that the hunt must have been performed at a time equally commensurate with the local meteorological phenomena. For the Yemeni highlands this would have meant the period shortly before the spring rains, coinciding, as it needs to, with the time when the ibex females were pregnant and would soon give birth to a new generation. I would also like to mention that ibexes may be hunted at other times of the year also. But this would be a "normal" hunt, without any of the ritual specifics or the *community* undertaking of the hunt we are dealing with in this article.

Returning to Abraham and Isaac

The two religious concepts (the sacrifice of Isaac and the ritual hunt in Yemen) have proved to be parallel structures. The Yemeni rite/myth allows for explaining what the Biblical redactors have changed and suppressed, in order to make the story slightly more digestible: Abraham, the Sheikh of the human settlement, depends upon the rains in the faraway mountain. The divine being controlling these rains will grant them only if Abraham's child is sacrificed to him. This will guarantee the rain, i.e. the fertility of the land, and numerous progeny. *The logical split between the god's demand and the god's promise is no more.* In one particular year however, a young hero succeeds in killing the divinity (imagined as a male ibex), and thus liberates the waters. This ensures fertility, both of the land and of his family.

There is now for us only one thing left that must still be proved: if our parallel is right, we should be able to detect, in the Biblical story, the remnants (of course carefully hidden or eliminated by the redactors) of Isaac marrying. Some vestiges of the marriage should be there – but where are they?

In order to find out, we have to go to another enigmatic passage of the Old Testament (Ex 4, 18-26) where the same divine and murderous elements occur as in the Abraham / Isaac story, plus a marriage: Moses, accompanied by his wife Zippora and his son(s), travels from his father's-in-law (Jithro) place to Egypt. At night (Propp, p. 495, 511), he (Moses, according to some interpreters it is his son) is attacked by Yahweh. Yahweh tries to kill him. This is averted by a quick, knowledgeable and courageous reaction of his wife: Zippora takes a flint knife (this informs us of the great antiquity of the rite) and circumcises her son; she then smears "his" (Moses'?) genitalia with the bloody foreskin. The pronomina have puzzled Biblical scholars ever since the Middle Ages, but even more so the story itself: "Why should Yahweh suddenly attack the man he has just commissioned to liberate Israel?" (Propp, p. 499). Then, after having defeated the god, Zippora says (to Moses? or to her son?) "Surely, a bridegroom (*ḥatan*) of bloods (*damīm*) art thou to me". "Then she said, A bridegroom of bloods thou art, because of the circumcision (*mūlah*)", but this last explanatory word rather seems to be added by the Biblical narrator (Ex 4, 25 and 26).

The whole thing makes no sense, at least in Hebrew. What has marriage to do with circumcision? I am not a specialist in Old Testament studies, but I have the impression that most scholars (Propp, p. 507: "innumerable scholars") have accepted Wellhausen's (p. 175) explanation, referring to the Arabic root *kh-t-n* (the number of the letters in the Hebrew alphabet is smaller than in the Arabic alphabet, Hebrew ḥ therefore equates with Arabic kh). In fact, "being related through a woman" (meaning father-in-law, husband, son in-law etc) is *ḥatan* in Hebrew, while circumcision is *mūlah*, i.e. two words for two things, like in other North-West-Semitic languages. In Arabic, both things are expressed by the same word (root), *khatana*. That circumcision is a precondition for marriage is borne out expressly in the Bible (Gen 34, 19), but it has equally been proved ethnologically for Arabia and especially for Yemen (Daum 1985, 166-176, based on own observation, and with the complete references from Dostal, Henninger, Count Landberg, D. H. Müller, and Serjeant). It continues to be performed at

puberty (at around age 14) in Jabal Rāziḥ (Weir, 38), where it is celebrated as a public performance of the age group. The astonishing thing here is that the ceremony clearly mocks a fight.

Circumcision among the al-Mishqāṣ tribe in Ḥaḍramaut

This character of the circumcision as the performance of a fight (and as a precondition for marriage) is borne out in even greater detail in the circumcision tradition of the al-Mishqāṣ tribe in South-Eastern Ḥaḍramaut. While the territory of the Khaulān ibn ʿĀmir (Jabal Rāziḥ) lies in the extreme North-West of Yemen, bordering the Red Sea, and stretching into Saudi-Arabia, the Mishqāṣ live at the opposite end of Yemen. This suggests that the customs observed in these two outlying regions once covered the whole of Yemen; in the more central parts of the country, they were displaced by the official Islamic practice of circumcision at the age of 8 days, a move which the Bible made (or rather expressed) through the alleged change from Ishmael to Isaac.

For al-Mishqāṣ, we are fortunate to have a wonderfully researched anthropological study by a Yemeni scholar. As can be expected from a traditional Yemeni scholar, his interest in the Mishqāṣī circumcision was originally not sparked by ethnographical motives, but by his interest and curiosity in the circumcision poetry (*qaṣā'id khitān al-ṣubiyān*) of the Mishqāṣ (we will not deal with that part of his book). This led him to the study of the ceremonies and customs of the Mishqāṣī circumcision, of which his book provides a truly encyclopaedic description, based on his own observation and a great number of interviews. I am extremely grateful to Mikhail Rodionov for having drawn my attention to al-Mallāḥī's book, but not only that: Mikhail also provided me with a copy of this otherwise inaccessible book.

The large al-Mishqāṣ tribal federation dwells in the South-Eastern part of Ḥaḍramaut, from the village Zaghfa (12 km west of al-Shiḥr) eastwards to the town of Raydat al-Maʿāra, at the mouth of Wādī Masīla, i.e. for about 80 km from West to East. The main towns are al-Shiḥr, al-Ḥāmī, Sharma, and Rayda. In the hinterland, the territory of the tribe stretches north to Wādī ʿIdim, and Wādī Ḥaḍramaut itself, with al-Dīs as its administrative centre. The two most important events in the life of a (male) mishqāṣī are his circumcision (*khitān al-ṣubiyān*) and his marriage. In the mishqāṣī dialect, both events are designated by the same word, *al-ḥarāwa*! If necessary, they can be differentiated as *ḥarāwa khitān* and *ḥarāwa zauwāj* (p. 55). In other parts of Yemen, this

strange non-Arabic root (*ḥarīwū*) means bridegroom, the counterpart of the bride, *ʿarūs* (in city dialects, the word is becoming *ʿarūsa*). Circumcision is performed around age 14; marriage follows sometime later.

Circumcision transforms a boy into a man: he receives his dagger, and is now expected to fight, if need be, and to defend himself and his tribe (p. 56). He is now also expected and entitled to marry. There is however an important difference between both events: circumcision is a community celebration that concerns the (sub-) tribe as such (the tribal leader defines time etc. for the circumcision of the boys, not only those belonging to a single *baṭn*, but for all the boys, belonging to the various *buṭūn*), while marriage is a private affair that concerns only the members of the two extended families. There is another fundamental difference between the two, concerning the place where they are held: marriage is celebrated in the village, while circumcision takes place in the wilderness, and, more specifically, in a Wadi.

The tribal leader will (after consultation with the elders) establish the date for the circumcision; he decrees a general peace of 8 days before and 8 days after it; he invests some of his own money for the expenses; he sends out for the poets who will accompany the ceremonies. During the festivities, a small market springs up in the Wadi, merchants will offer their wares, and the traditional tribal judges (*al-quḍāh al-ʿurfiyūn*) will sit and hear (and immediately resolve) complaints. The chief *ḥakm* of the Southern Mishqāṣ is a Bā ʿAbbād Sheikh, of the world's oldest and still thriving family, a descendant of the divinity Hūd (Daum 2015). The khitān is the great event of the year. It is also the occasion for dancing, both men only, women only, and mixed (no longer so), thus providing an opportunity for choosing a marriage partner.

As we said above, determining the date is a matter of concern for the whole tribe, as is the fest as such. Al-Mallāḥī describes the process of the fixing of the date in great detail. The date is established according to the Ḥaḍramī star calendar, the *taqwīm al-nijmī al-sā'id al-maʿrūf bi-Ḥaḍramaut*, of which we spoke above. I will therefore not go into details, but simply and thankfully take the Gregorian dates provided by al-Mallāḥī.

The preferred date would be the 6th of September, at the end of the season of Kharīf. At this time, the Dhurra harvest would be completed – time for leisure and the great festive celebration. The alternative date would be the 9th of February; this would be after the heavy winter rains

(*wa qad haṭalat al-amṭār fī al-nujūm al-sābiqa*), the connection with rain not being a simple meteorological phenomenon, but a substantive aspect of the ceremonies as is evident from the fact that the circumcision is performed in a Wadi which should ideally still carry some water (p. 59).

The people and the guests would come from far and wide, and gather in the upper part of the Wadi, erecting tents and building small kitchens (cooking areas). The cooking and the bustle of the fest would be here, and so would be the other attraction, the dance floors (mixed). This (upper) part of the Wadi is called *miḥras*, protected.

The mukhtana itself would be performed somewhat down in the Wadi, where it is broader. This lower part is equally called *mukhtana*; the word then has a third and more specific meaning: it is the podium erected here on which the circumcision (*khitān, mukhtana*) is performed. This podium is built from stones and mud; it is app. 5 feet long, two feet wide, and 3 feet high, with steps leading up to the top.

The circumcision is performed in groups: the young men belonging to one baṭn are circumcised one after the other, and then comes the next baṭn. The boy ascends the podium, sits down for the procedure, and then calls out "come, oh circumcisor" (*qurb yā al-khātin*).

At what time of the day is this? towards sunrise, when Venus is brightly visible. Shortly before sunrise, therefore, people move from the miḥras to the *mukhtana*. When the first light appears (i.e. still before sunrise), the men will fire their rifles; the songs sung are the war songs (zāmil) of the tribe.

Now – what happens at the *mukhtana*? The young man receives his Janbīya, he unsheathes it and starts gesticulating with it as if he was fighting. Making the fighting movements, he then ascends the steps, sits down, calls the circumciser, and puts the dagger back in the sheath. The valley reverberates with noise: the women ululating, the men firing their arms, groups singing. After the circumcision, the young man comes down, without any expression of pain (this would ridicule him) and walks away dancing (mocking a war dance), gyrating his dagger against an invisible adversary, moving his arms in a kind of aggressive joy. He will then walk to the family's tent where his mother will care for his wound with traditional plants and medicines (p. 66).

The circumcisions will be completed at some time in the morning. Then, everybody returns (al-muḍwā) to the nearby tents, the open air

kitchens, and the dance floors. That evening and long into the night, the big celebration is held, with singing (mostly zāmil), with poetic contests (celebrating the strength and courage of the circumcised); poets will duel each other, with the bystanders deciding the winner.

The next day the young men have their hair shaved. This recalls the end of the ceremonies in Mecca (i.e. in Minā). It would be sacrilege to think that the mishqāṣī shaving (the whole ceremony is regarded with distrust by religious authorities, and of course it *is* a pagan survival) was somehow inspired by the Meccan custom. No, it must be independent, and go back to the same old roots. But there is more, and more substantive, parallels with Mecca. The Mecca ḥajj (i.e. the killing of the sacrificial victims and the stoning of the Demon) takes equally place in a Wadi (the Wādī Minā). While Prophet Muḥammad changed the time of the pre-Islamic ifāḍa in Minā, i.e. the running of the people in the valley of Minā to the place of the slaughtering (the running was done at the first light appearing before sunrise), this timing is still observed (preserved) at the mishqāṣī circumcision.

Anthropology is observation. Interpretation should not spring out of the observer's brain or come from currently fashionable theories; it should be a bringing into words of what the observed facts logically mean. Detailed observation will thus make the interpretation self-evident. Let us therefore resume the salient features of the al-Mishqāṣ circumcision:

It takes place in a Wadi, in the wilderness. The young men (aged around 14) perform a fight in which they will be victorious. The wound suffered is part of this fight. It concerns that part of the body that is connected with procreation. The circumcision in the Wadi is not an individual thing; it is the great celebration of the tribe as such. We therefore have to ask what it is that concerns the tribe as a whole, and what it means that the greatest celebration of the year is performed in a Wadi. The answer is obvious: water and fertility. The circumcision also works on the level of the individual. It is connected with marriage: both events are designated by the same word, *ḥarāwa*.

At this stage, there is really no need for elaborating further. The perfect parallel with Abraham and Isaac and with the Yemeni ritual hunt is self evident. Each one of these rites (to which the pre-Islamic ḥajj must be added) explains the few elements that time, redactors or prophets have made disappear from the Biblical, Yemeni pre-Islamic and pre-Islamic Mecca-ceremonies.

Recently, I re-read Maximilian Bittner's *Aschenputtel* (I love fairy tales), recorded from a Jibbālī speaker at the end of the 19th century. The Jibbālī language belongs to the so-called Modern South Arabian languages, related to Mehri and the Yemeni cultural ark. There are some clear linguistic hints of an old relationship with the Mishqāṣ. In that fairy tale, the Sultan's son celebrates his circumcision in a grand festivity, with banquet and dancing. The fest is at the same time the occasion for choosing his bride.

Returning to Moses and Zippora

This paper is primarily about Yemen. It uses those dark Biblical passages only for elucidating parallels that go back to the common Syrian-Semitic past. Although it is tempting (libraries have been filled discussing it), I will therefore not deal with the Moses / Zippora story in detail. I think however that – seen from South Arabia – Biblical scholars have simply overlooked one of the major dramatis personae of that story, i.e. Jithro, Moses' father-in-law. We saw that the myth underlying the ritual hunt has three protagonists: The first persona is the lord of the human settlement who sends his daughter (= the number two persona) into the wilderness, where the water deity has his abode. In the next episode, a mortal combat erupts between the mighty water god and a young hero (= persona number three). In the course of this fight, the water deity is being killed, the woman (number two) is liberated, and she and the hero marry, i.e. become wife and husband. The god's blood that was spilled thus allows persons two and three to marry and to establish the sexual union that will ensure progeny. In this way, Moses is Zippora's "bridegroom of bloods", *ḥatan dammīm*. The three persons of the myth are Jithro, Zippora and Moses, and not, what an innocent reading of the text suggests, Moses, Zippora and their son.

In this way, the pronomina "his" and "him" can now safely be attributed: Yahweh, the nightly demon, attacks, but is killed, symbolized by circumcision. The Hebrew text itself suddenly makes sense: in spite of the fact that "bridegroom" and "circumcision" are two unrelated words in Hebrew, Zippora and the Biblical Narrator both use them as synonyms. Which they are. And for what they should also be understood in the Abraham / Isaac story, where circumcision (meaning "marriage") is God's condition for the promise of progeny.

Conclusion

The Abraham / Isaac story and the Yemeni ritual hunt are structurally identical. The child of the lord of the human settlement must be sacrificed to the divine lord of the rains whose abode is in the mountains, in the wilderness. The rains will however also be released if this divine being (imagined as a male ibex) is killed, and the child (who is in fact an adolescent of marriageable age) liberated. The result is fertility (water) and progeny (marriage). Marriage and circumcision are interconnected, the way they were still until recently in some parts of the Middle East and Yemen (circumcision coming with puberty, before and as condition for marriage, like Ishmael). The circumcision symbolizes the killing of the rain god. Both the Old Testament story and the Yemeni tradition are expressions of the same very ancient Syrian myth of the weather and storm god who must be killed in order to guarantee the fertility of the land and of the humans. The sacrifice of Isaac is not an ancient Yemeni myth, but both go back to the same origin, to ancient Syria and its storm and weather god, created at the onset of agriculture.

In this paper, I have avoided bestowing a name on the Yemeni mountain god, the ibex lord, who is both beneficial and inimical, who grants water, but must also be killed. The pre-Islamic texts dealing with the ritual hunt in antiquity do not answer this question either. When they speak of the hunt of ʿAthtar and Krwm (which Müller tends to see as a manifestation of the god ʿAthtar, but would not exclude that it is an independent divinity, or that this divine being might be female, and ʿAthtar's parhedra, Müller 1986, 106 and 1989, 94), it is not clear if this is a genitivus subiectivus or a genitivus obiectivus. But this I will not discuss. (We should add that Maraqten, 222 and Robin 2018, 327 vocalize the name as Kirwam; Müller 1986, 106 and 1989, 93 proposes Karwam, but would not exclude Kirwam or Kurūm. The hunt is also connected with other divinities, but I believe that these are only names.)

The conclusions reached in this paper have a wider bearing on Islam (the stoning of the "Devil" in Mina, and indeed the great sacrifice as such) and on the Old Testament. Concerning the latter, they shed new light on the notion of "sacrifice" (sacrifice is not a *do ut des*), and on the strange fact that the Pessah lamb (and other sacrifices) must be male and fully finished off during the night. As far as I can see, this question (which relates to what anthropologists know is the basic

human classification of male and female and should therefore have awoken the interest of scholars) was never discussed in Old Testament studies (except in a recent and quite superficial feminist attempt).

References

BEESTON, A. F. L.

1991 *The Sayhadic hunt at Šiʿb al-ʿaql, in: Études sud-arabes*, Recueil offert à Jacques Ryckmans, Louvain-La-Neuve, 49-57.

BIN ʿAQĪL ʿA. J.,

2004 *Qanīs al-waʿl fī Ḥaḍramawt*, al-Khubār,Saudi-Arabia.

BITTNER M.

1917 Studien zur Šḫauri-Sprache, III., Wien.

DAUM W.

1985 Ursemitische Religion, Stuttgart.

1987 A Pre-Islamic Rite in South Arabia, in Journal of the Royal Asiatic Society, 5-14.

2015 "Qabr Hūd revisited: The pre-Islamic religion of Ḥaḍramawt, Yemen, and Mecca", in Mounir Arbach, Jérémie Schiettecatte (eds.), *Pre-Islamic South Arabia and its Neighbours: New Developments of Research*, BAR International Series 2740, Oxford, 49-72.

FRANTSOUZOFF S. A.

2016 "A New Rock Inscription of the Ḥimyarite King Abīkarib Asʿad" (in Russian), in *Arabian Routes in the Asian Context*, St Petersburg, 108-119.

GARBINI G.

1988 "The inscriptions of Šiʿb al-ʿaql, al-Gafnah and Yalā/ad-Durayb", in Alessandro de MAIGRET (ed.), *The Sabaean archaeological complex in the Wādī Yalā, A Preliminary Report*, Istituto italiano per il Medio ed Estremo Oriente, centro studi e scavi archeologici, Reports and Memoirs vol. XXI, Roma, 21-40.

HÖFNER M.

1981 Sammlung Eduard Glaser XIV, Wien.

AL-IRYĀNĪ M. A.

1988 "Nuqūsh manṭiqa 'Yalā', naẓra awaliyya", in Alessandro de MAIGRET (ed.), *The Sabaean archaeological complex in the Wādī Yalā, A Preliminary Report*, Istituto italiano per il Medio ed Estremo Oriente, centro studi e scavi archeologici, Reports and Memoirs vol. XXI, Roma, p. 41-75 of the Arabic text, summary in English p. 41-44 of the English text.

KUNITZSCH, P.

1994 „ʿAbd al-Malik ibn Ḥabīb's Book on the Stars", in *Zeitschrift für Geschichte der arabisch-islamischen Wissenschaften*, IX, 161-194.

AL-MALLAḤI ʿA-R ʿA-K

2005 *Al-dalālāt al-ijtimāʿīya wa-al-lughawīya wa-al-thaqāfīya li-mahrajānāt khitān ṣubyān qabāʾil al-Mishqāṣ, Thaʿīn wa-al-Ḥumūm, al-Shiḥr* or *al-Mukallā.*

MARAQTEN M.

2015 "Hunting in pre-Islamic Arabia in light of the epigraphic evidence", in *Arabian archaeology and epigraphy,* 26, 208-234.

MÜLLER W. W.

1986 „KRWM im Lichte einer neuentdeckten sabäischen Jagdinschrift aus der Oase von Mārib", in *Archäologische Berichte aus dem Jemen,* III, 101-107.

1989 "The Meaning of Sabaic KRWM", in Moawiyah M. Ibrahim (ed.), *Arabian Studies in Honour of Mahmoud Ghul*: Symposium at Yarmouk University December 8-11, 1984, Wiesbaden, 89-96.

1997 „Das Statut des Gottes Taʿlab von Riyām für seinen Stamm Sumʾay", in Roswitha G. Stiegner (ed.), *Südarabien interdisziplinär,* Graz, 89-110.

PROPP W. H.

1993 "That Bloody Bridegroom", in *Vetus Testamentum,* XLIII, 495-518.

ROBIN CH.

2018 « La faune de l'Arabie Heureuse: Les textes et les images rupestres de Ḥimā' », in *Vie et climat d'Hésiode à Montesquieu,* Paris, 319-384.

RODIONOV M.

1994 "The Ibex Hunt Ceremony in Ḥaḍramawt Today", in R. L. Bidwell, G. Rex Smith, J. R. Smart (eds.), *New Arabian Studies,* 2, 123-129.

2007 „The Western Ḥaḍramawt: Ethnographic Field Research", 1983-91, Orientwissenschaftliches Zentrum der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg, Heft 24, Halle.

AL-SALAMI M. A.,

2011 Sabäische Inschriften aus dem Ḫawlān, Wiesbaden.

SERJEANT R. B.

1976 *South Arabian Hunt,* London.

SIMA A.,

2000/2001 „Die Jagd im antiken Südarabien", in *Die Welt des Orients,* XXXI, 84-109.

VARISCO D. M.,

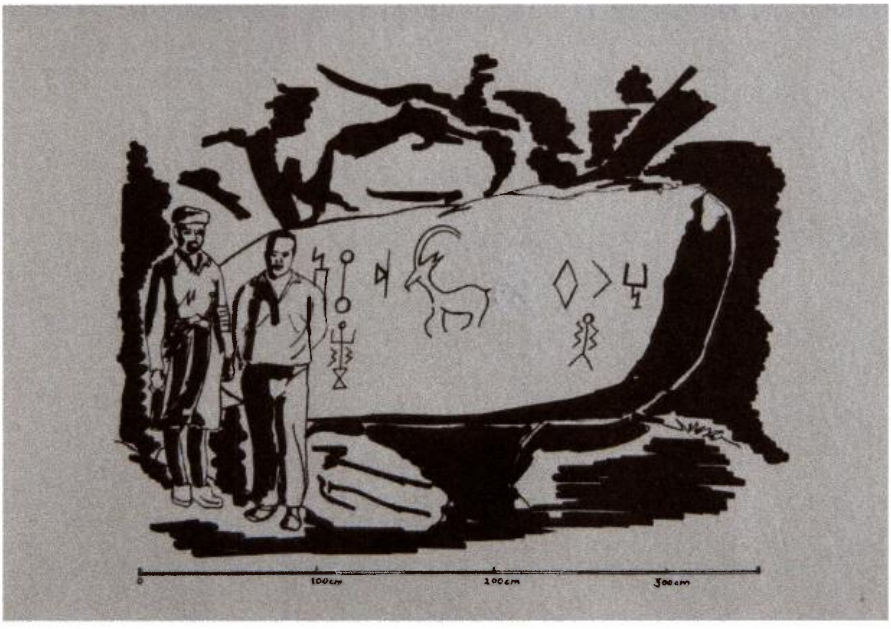
1994 *Medieval Agriculture and Islamic Science* – The Almanach of a Yemeni Sultan, Seattle and London.

WEIR S.,

2007 *A Tribal Order,* London.

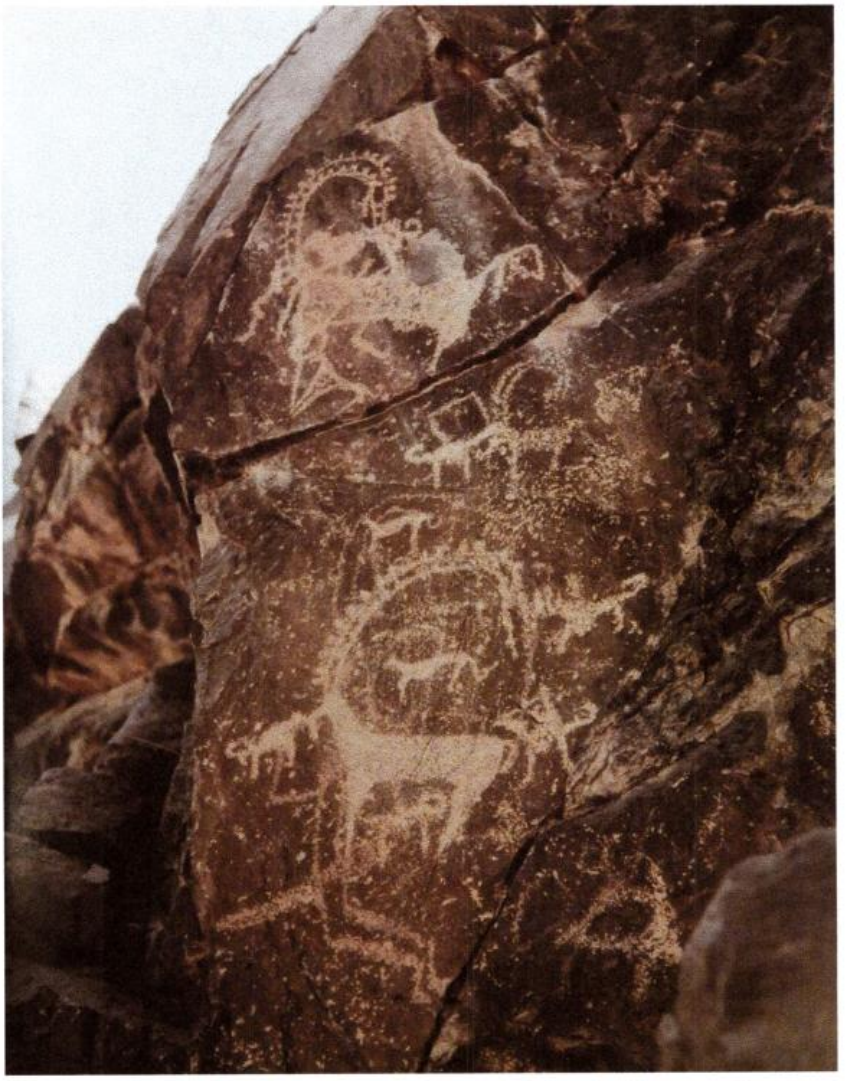
Ibex ailé à tête d'homme

S. Antonini, Sculpture of Southern Arabia, dans: Arabia, Revue de Sabéologie – Rivista di Sabeologia, 1 (2003), p. 210 et tav. 5 e ; 'A. 'Alī 'Aqīl et S. Antonini, Repertorio Iconografico Sudarabico, III, Roma et Paris 2007, p. 57 et 180. Photo courtesy et Copyright Sotheby's.



The ibex shaped god of the rains: Almost altar-like monumental rock engraving and inscriptions showing a male ibex (on my original photograph a large number of horn rings can be seen, characteristic of an old male), and the words *kharīf* (on the right) and *ditha'* (on the left). In Sabaic and still today in Yemeni dialects, these terms designate the two rainy seasons, July/August and February/March. Together with the famous inscription instituting a Jewish cemetery, this engraving was discovered by this author in 1975, at Ḥiṣī (near al-Bayḍā'). This is the only original source which expressly documents the connection of the male ibex with rain, both pre- and post-Islamic, and modern. Dated by Robin to the beginning of our era.

Published in my books: Jemen, Tübingen 1980, p. 26, and Ursemitische Religion, Stuttgart 1985, p. 77; Robin, Les inscriptions de Ḥaṣī, in: Raydān 7 (2001), p. 191 s. and fig. 19.



Gravure rupestre avec deux ibex (deux vieux mâles), à l'est de la vallée du Jawf. La majesté de ces animaux et leur taille, comparées avec celle des chiens de chasse, ne suggèrent pas une scène profane.

Photo et copyright Fritz Kortler.

LE SAC DE SHABWA PAR LES SABÉENS VERS 225-230

Jean-François BRETON

Directeur de recherche CNRS. ArScAn UMR 7041.
Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie, Nanterre

Abstract

Third century AD inscriptions relate some military campaigns of the Sabaeans against Ḥaḍramawt, but only one deals with the siege of the royal palace of Shabwa, *Shaqir*. The long text Muṭahhar al-Iryānī 13 describes stage by stage the capture of the palace, its looting and its burning. It provides also information about the booty and the numbers of the prisoners, the dead and the wounded. Excavating the levels of destruction and fire in the palace fills out epigraphic data and allows an estimation of the wealth of the royal court at the beginning of 3rd century.

The text provides detail about Shabwa defensive system, about South Arabian siege-craft. Although towns had fortifications, they do not appear to have been particularly effective; it was not difficult to penetrate into the town proper, while the defenders would withdraw into the castle or into the "cidatel".

Résumé

Si de nombreuses inscriptions relatent des campagnes militaires des Sabéens contre le Ḥaḍramawt, seul le long texte al-Iryānī 13, retrouvé à Maʾrib, se rapporte au palais royal de Shabwa, *Shaqar*, décrivant minutieusement les différentes étapes de sa prise et de son incendie. Il fournit aussi de nombreux détails sur le butin, le nombre de tués, de blessés et de captifs. La fouille des niveaux de destruction et d'incendie confirme parfois ces données épigraphiques et permet d'évaluer la richesse du palais au début du IIIe siècle.

Les tactiques de combat et de poliorcétique peuvent aussi être appréhendées. Il semble bien que la muraille de Shabwa n'ait pas joué un rôle décisif mais que l'essentiel de la défense de la ville reposait – au moins dans le secteur intra-muros septentrional – sur le palais lui-même, imposant édifice dominant la porte principale.

Un certain nombre d'inscriptions du III^e siècle mentionne des campagnes militaires sabéennes contre le Ḥaḍramawt au temps du souverain sabéen Shaʿr Awtar, il s'agit notamment des textes en provenance du temple d'Awām de Maʾrib (Jamme 636, 637, 632, 741 et 746).

L'un des textes les plus connus, Ir 13[1] et des plus longs (500 mots), parce qu'il renferme des indications très détaillées, relate la prise du château royal Shaqar à Shabwa puis le pillage et la destruction de la ville. La fouille minutieuse de cet édifice permet de corroborer partiellement les indications épigraphiques, d'en préciser les affirmations et les lacunes mais également de fournir quelques données sur les tactiques de guerre en cours au III^e siècle.

Le contexte politique est bien connu. Sous le règne de Ilīʿazz Yaluṭ fils de ʿAmmīdhakhar (218-225 è. chr.) le royaume de Ḥaḍramawt atteint alors son apogée. L'union avec Sabaʾ est consolidée par le mariage du roi Ilīʿazz Yaluṭ et de Malikḥalak, sœur du roi sabéen Shaʿr Awtar, les relations avec l'État ḥimyarite sont normalisées au point que ses ambassadeurs participent aux cérémonies d'al-ʿUqla (Jamme 921, 923, 925, 926). Son investiture en 218 en ce lieu dénommé « le rocher Anwad^um » marque alors le début d'une longue tradition de cérémonies royales[2].

Le territoire soumis par Ilīʿazz Yaluṭ s'étend alors de Radmān à la dernière capitale qatabānite dhāt-Ghayl^um jusqu'au Ẓafār. Mais le pouvoir -semble-t-il- absolu de Ilīʿazz Yaluṭ entraîne de graves problèmes intérieurs. Bien que l'insurrection des tribus ḥaḍramis dirigée par les (gens) « libres » de Yuhabʾir soit matée à l'aide des vassaux radmānites et de son beau-frère (Jamme 640 et al- Miʿsāl 4), les forces du royaume sont ruinées, et le nouveau conflit avec Sabaʾ s'avère fatal pour le Ḥaḍramawt : Shabwa et le port de Qanī sont ravagés et enfin le roi Ilīʿazz Yaluṭ est fait prisonnier.

---

[1] AL-IRYĀNĪ, 1973; J. RYCKMANS, 1974 : 247-261

[2] Cet édifice appelé « le rocher Anwad^um » (*gndl^m ʾnwd^m*) puis « la tour Anwad^um » (*mḥfd^n ʾnwd^m*) dans les inscriptions ne semble guère remplir une fonction défensive. Il s'agit en fait d'un ensemble de quatre bassins dont trois sont étagés autour d'un rocher haut de 6 m environ et d'un quatrième édifié au sommet. Ce dernier formant un quadrilatère de 4,90 m sur 5,00 m, comporte un *podium* associé à de nombreux fragments de dalles décorées de damiers peints en rouge. Un escalier d'accès, aujourd'hui détruit, était aménagé sur la face sud-est. Voir DARLES,1998 : 163-169.

L'identification du château de Shaqar pose quelques problèmes puisqu'aucune inscription trouvée en cours de fouille ne mentionne explicitement ce bâtiment[1]. Seules des monnaies frappées du sigle de S²QR le confirment, mais bon nombre d'entre elles ont été trouvées ailleurs, à Shabwa même mais aussi en d'autres lieux. Finalement, on ne possède qu'un texte en provenance d'al-ʿUqla (Ja 949) qui rapporte des travaux de reconstruction du château de Shaqar par le roi Yadaʿ'il Bayyin après le sac de 225-230[2].

1-Le déroulé des opérations militaires

Le texte Ir 13, est bien connu, publié tout d'abord en arabe par Muṭahhar al-Iryānī (1973), puis en français par Jacques Ryckmans dans *Himyaritica* 3 en 1974[3], puis en anglais par Alfred Beeston en 1976[4] et enfin par Mounir Arbach[5] (fig. 1).

Les lignes 1 à 3 se lisent ainsi :

> *« Fariʿ Aḥsan, intendant du roi Shaʿr Awtar » offre « deux statues d'argent provenant de son butin qu'ils ont enlevé de la ville de Shabwa, quand il a assisté son seigneur(...) lorsqu'il guerroyait contre Ilīʿazz Yaluṭ, roi de Ḥaḍramawt, et contre l'armée et les tribus de Ḥaḍramawt, durant la guerre qu'ils avaient suscitée contre leur seigneur Shaʿr Awtar » (...).*

Fariʿ Aḥsan exprime sa reconnaissance parce que le dieu lui a permis

> *« de briser, mettre en déroute toute l'armée (régulière), la troupe et les tribus de Ḥaḍramawt, dans la région de dhāt Ghaylum au pays de*

---

[1] Dans l'inscription V/76/57 (Pirenne, 1990 : 70-71), le terme « *mwrtⁿ* » peut être traduit par « élévation, aménagement, voie d'accès » (traduction Mounir Arbach) ; mais *S²qrⁿ* comporte la *nunation* post-fixe. Même si l'inscription a été trouvée dans le palais, l'utilisation de *s²qr* à l'état déterminé pose problème. Il s'agit peut-être d'un nom de construction dans le palais ayant le nom homonyme *S²qrn*, mais avec *nunation*. De toute façon Shaqaran ne peut pas être ici le nom du palais Shaqar. De plus, *s²qrⁿ*, à l'état déterminé est bien attesté dans le sens d'achèvement, finition, etc. (Remerciements à Mounir Arbach pour ces précisions).

[2] Jamme, 1963: 49 traduit ainsi la ligne 2: "and had rebuilt in stone the temple, put a roof (and) a pavement in the fortress when they (the temple and the fortress) had broken down because of collapse..."

[3] Ryckmans, 1974 : 247-256.

[4] Beeston, 1976 : 47-48.

[5] Arbach, 2001.

Qatabān, et ils emmenèrent leur roi Ilīʿazz Yaluṭ dans la ville de Mârib... » (ligne 5).

Fariʿ Aḥsan remercie encore la divinité d'avoir pu

« *diriger et accomplir leur pénétration dans le château (de) Shaqar, château de llīʿazz Yaluṭ, roi de Ḥaḍramawt, et dans la ville de Shabwat, comme le lui avait ordonné et l'en avait chargé son seigneur Shaʿr Awtar (lacune) d'occuper ce château (de) Shaqar et de protéger leur maîtresse Malikḥalak, reine de Ḥaḍramawt (sœur de leur seigneur Shaʿr Awtar, roi de Sabaʾ et ḏhū-Raydān, fils de ʿAlhān Nahfān, roi de Sabaʾ* » (...) (ligne 7).

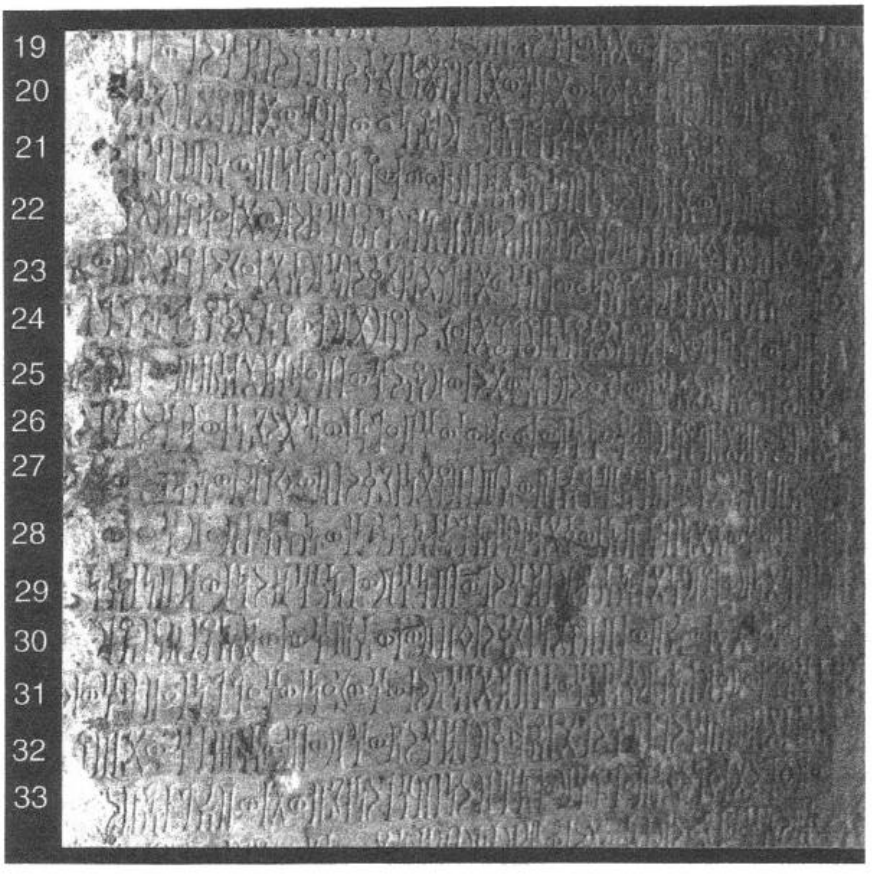


Fig. 1 - Fragment du texte Ir 13 (cliché M. A. Bāfaqīh, 1996).

Le texte décrit donc une double opération militaire, un coup de main qui ne semble pas aboutir et l'arrivée de l'armée sabéenne qui l'emporte et s'empare enfin de la ville.

Il convient donc de décomposer les phases de ces opérations et d'étudier comment la fouille du château royal permet de préciser certaines d'entre elles

La première phase

Le texte ne mentionne aucun siège ce qui suppose un franchissement rapide du rempart. Ruse, surprise, attaque de nuit, secteur dégarni par les défenseurs, prise d'une ou de plusieurs portes simultanément ? rien dans l'inscription ne permet de préciser comment les assaillants pénètrent en ville. Si, la porte principale, n° 3 tout proche du château, tend à emporter notre préférence, elle devait aussi être la mieux gardée (fig. 2).

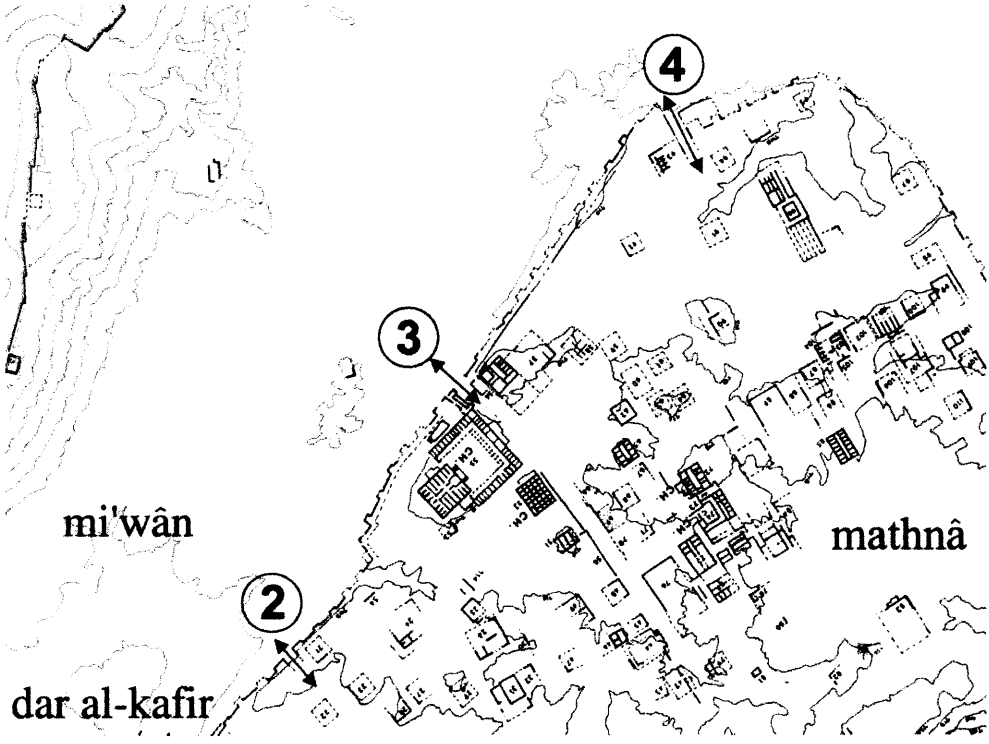


Fig. 2 - Plan du secteur nord-ouest de la muraille (Ch. Darles).

Une fois les soldats arrivés aux abords du château, ils doivent évaluer les possibilités d'attaque. Les abords du château comportent, à l'est un escalier monumental décoré de huit marches à l'origine, et à l'ouest un espace étroit compris entre la muraille (tours n° 31-32) et le soubassement du château. Deux étroites chicanes, puissamment défendues entre les bâtiments A et B du château, mènent à la cour centrale (fig. 3). Du côté est, une chicane étroite d'un mètre mène par quelques marches à la cour. Les défenseurs se trouvent alors au pied du socle de pierre de la maison-tour, haut de près de cinq mètres, surmonté par plusieurs étages. Du côté ouest, un escalier en quart-de-cercle mène lui-aussi à une chicane en baïonnette longue de 2,80 m et large à peine de 1,20 m. Les deux accès à la cour centrale sont donc aisés à défendre par les défenseurs du château.

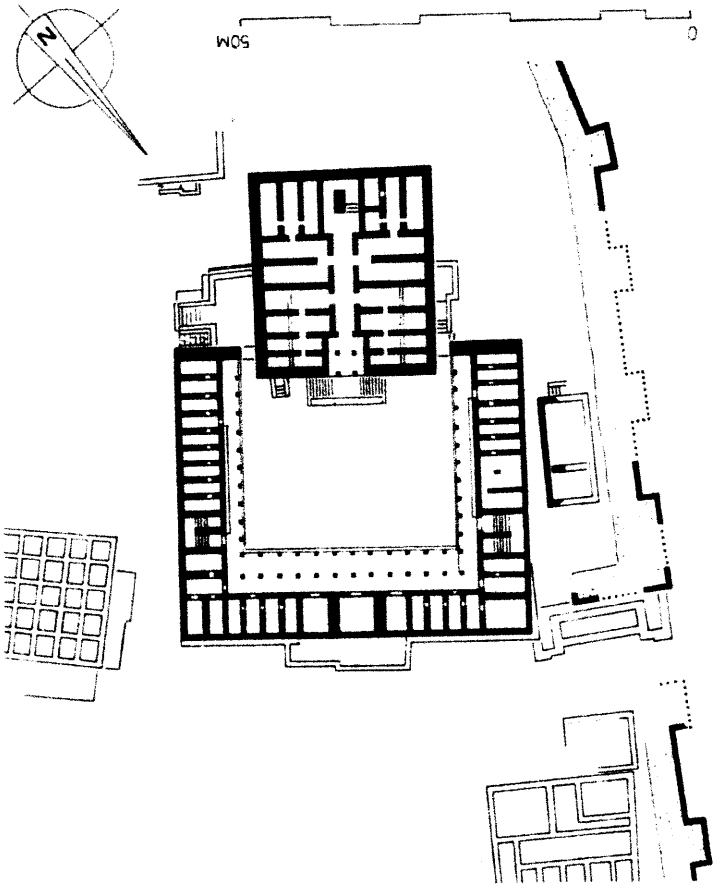


Fig. 3 - Plan du palais royal au début du IIIe siècle (Ch. Darles).

Le texte se poursuit ainsi

« Et ils pénétrèrent dans le château (de) Shaqar, au nombre de trente hommes, et à l'extérieur ils disposèrent quatre hommes. Et le jour même où ils l'envahirent ce château (de) Shaqar, ils tuèrent à l'intérieur et à l'extérieur le fils de llīʿazz, des sujets et gouverneurs du roi du Ḥaḍramawt, et des sujets, et certains qayls, dignitaires et citoyens de la ville (de) Shabwat » (...) (ligne 8).

On peut donc supposer que les premiers combats ont lieu principalement dans le secteur oriental du château.

La ligne 10 de l'inscription rapporte des faits qui se sont déroulés avant ceux qui sont mentionnés en ligne 9 :

« Or donc avaient été envoyés dans la ville de Shabwat 4000 hommes en garde tandis que le roi ḥaḍramī faisait route vers dhāt Ghaylum » *(ligne 10).*

« Quant à Fariʿ Aḥsan et les soldats qui l'accompagnaient, ils se retranchèrent dans ce château de Shaqar quinze (jours) durant, mais il ne se trouvait pour eux pas d'eau dont ils pussent se désaltérer durant treize jours, puis ils se désaltérèrent d'un peu de boisson jusqu'à ce que leur seigneur Shaʿr Awtar, avec ses troupes, fut venu en hâte, après avoir battu les troupes de Ḥaḍramawt dans la région de dhāt-Ghaylum » (ligne 9).

On peut donc supposer que les Sabéens ont réussi à occuper la cour centrale du château, mais n'ont pas pu atteindre les réserves d'eau. Leur situation doit être particulièrement périlleuse puisqu'ils doivent faire face aux défenseurs situés dans la maison-tour principale (Bâtiment A).

Ils tiennent au moins treize jours avant d'être secourus par l'arrivée des troupes sabéennes. Mais ce chiffre treize est sans doute symbolique, on le retrouve notamment dans une inscription un peu plus tardive, Ir 32, qui mentionne des Sabéens pressant les habitants de Shibām (Ḥaḍramawt) pendant treize jours[1]. Les femmes, enfermées dans le château, participent à sa défense, probablement en jetant des pierres voire en tirant à l'arc (?) ; elles font l'objet d'une mention toute particulière (ligne 11).

---

1 RYCKMANS, 1974 : 209. Il s'agit d'un passage relatif aux habitants de Shibām (Ḥaḍramawt) : « (...) Ils attaquèrent leur ville et son dispositif de défense pour les détruire, et ils se pressèrent autour d'eux durant treize jours jusqu'à ce qu'ils se soumissent » (AL-IRYANI, 1973 : l. 25).

La seconde phase

Par la suite, ce qu'il conviendrait de dénommer la seconde phase du sac de Shabwa, un certain nombre de soldats tentent des sorties ou « se réfugient alors dans la "forteresse" ». Selon la traduction de J. Ryckmans : *« en dehors de ceux qu'ils tuèrent durant la "sortie" ou qui fuyaient vers la forteresse de Shabwa... »* (Ir 13, ligne 9*)*.

La traduction de A.F.L. Beeston est quelque peu différente :

"They also killed (bḍ') in hand-to-hand fighting 85 soldiers, not counting those who made their escape outside the castle Shaqar, managing to get out of it into the open (in spite of being) wounded; nor those whom they subsequently killed (hrg) outside of it by making a sortie against the Ḥaḍramites and routing them outside the precinct of the castle; nor those who had rushed to the barricades of Shabwa..."(ligne 9).

A.F.L. Beeston traduit ce terme par « barricades » mais on voit difficilement comment et où les défenseurs auraient pu édifier en si peu de temps des barricades en ville. M. Arbach confirme la traduction de *snwq* par « rue étroite d'une ville »[1], ce qui semble bien correspondre à l'urbanisme de la ville.

La troisième phase

Commence alors la libération des otages. Le texte précise :

« Et il les délivra...- et trouva la sœur Malikḥalak, saine et sauve à l'intérieur du château de Shaqar » (lignes 10 et 11).

La phase du pillage peut alors commencer dans le palais. Il est à croire que la statuaire de bronze intéresse particulièrement les pilleurs, c'est du moins l'impression que donne la fouille des niveaux de destruction qui mêlent des poutres de bois carbonisées, des pierres, des fragments de bronze (parfois des plaques assez larges) mais peu de céramique. En outre, différentes inscriptions rapportent des dédicaces de statues de bronze au retour des campagnes militaires.

Fari' Aḥsan, le premier, participe au pillage avec ses hommes, il offre

« deux statues d'argent (provenant) de son butin qu'ils ont enlevé de la ville de Shabwa » (ligne 1).

---

[1] ARBACH, 2001 : 17.

Les pièces les plus convoitées semblent les statues de chevaux plutôt qu'humaines. C'est ainsi que l'on dispose d'une attestation directe du pillage des statues de bronze de Shabwa, dans le texte SIMA 2000= MA 97[1] qui se traduit ainsi :

- 1. [*Rbm ʾḫṭr* and *Hʿn ʾs¹ʿd*, members of (the clans)] *Gdn*^{m}
- and *(ḏ)-Ḥbtl*^{m} and *Zbnr*, the two sons of *Brq*^{m}
- 2. *Yʿrr*, descendant of *Ḥbtl*^{m} and *Zbnr*,] have dedicated to
- their tutelary deity *Hr*^{n} two horses and their two riders
- 3. [from their booty from the city *S²bw]t* as they accompanied
- their lord *S²ʿr*^{m} *ʾwtr*, king
- 4. [of *S¹bʾ* and *ḏ-Ryd*^{n}, son of *ʿlh*^{n} *Nh]f*^{n}, king of *S¹bʾ*, when they waged war on *Ḥḍrmt*.

Ce texte rapporte que deux fils de *Brq*^{m} *Yʿrr*, descendants de *Ḥblt*^{m} et de *Zbnr*, ont dédié deux chevaux et leurs cavaliers pris pendant le butin de la ville de Shabwa lorsqu'ils ont accompagné leur seigneur Shaʿr Awtar, roi de Sabaʾ et dhū-Raydān. Compte-tenu de la dimension de la dédicace sur le socle en pierre de la statue équestre, près de 1,50 m, on peut supposer deux statues d'une quasi-grandeur nature[2]. On peut estimer – d'après ce texte – que les plus grandes statues étaient découpées en morceaux pour être plus aisément transportées.

Dans le palais de Shabwa, il est en effet à remarquer que les jambes des chevaux (fig. 4) sont découpées au niveau des articulations pour être ensuite probablement réassemblées en d'autres lieux. Une remarque similaire devrait être faite à propos du bras en bronze (n° V/80/177) qui devait être lui-aussi remonté pour constituer une nouvelle statue. Tous ces fragments étaient ensuite mis dans de grands sacs en toile dont quelques fragments subsistent à peine calcinés (Ref.: V/1980/132 dans la couche 4-100). Ces opérations n'ont pu toutes être couronnées de succès car certains de ces sacs ont été retrouvés dans les niveaux d'incendie, perdus ou délaissés plutôt qu'emportés (fig. 5).

---

[1] Rijziger, 2017 : 242-243.

[2] Les dédicaces de deux statues de chevaux et surtout de deux cavaliers semblent assez rares à l'exception de Jamme 489 A (*frs¹ynhn w-rkb-hmy)* et du Musée de Kanit 2 (*frs¹nhn w-rkb-hmy).* Quelques inscriptions mentionnent des statues de chevaux et de ses deux cavaliers, sans toutefois préciser s'il s'agit ou non de butin. Ainsi Ja 489 rapporte qu'il « a dédié les deux statues de chevaux et ses deux cavaliers » à Ghaymān à la fin du IIe siècle de notre ère.

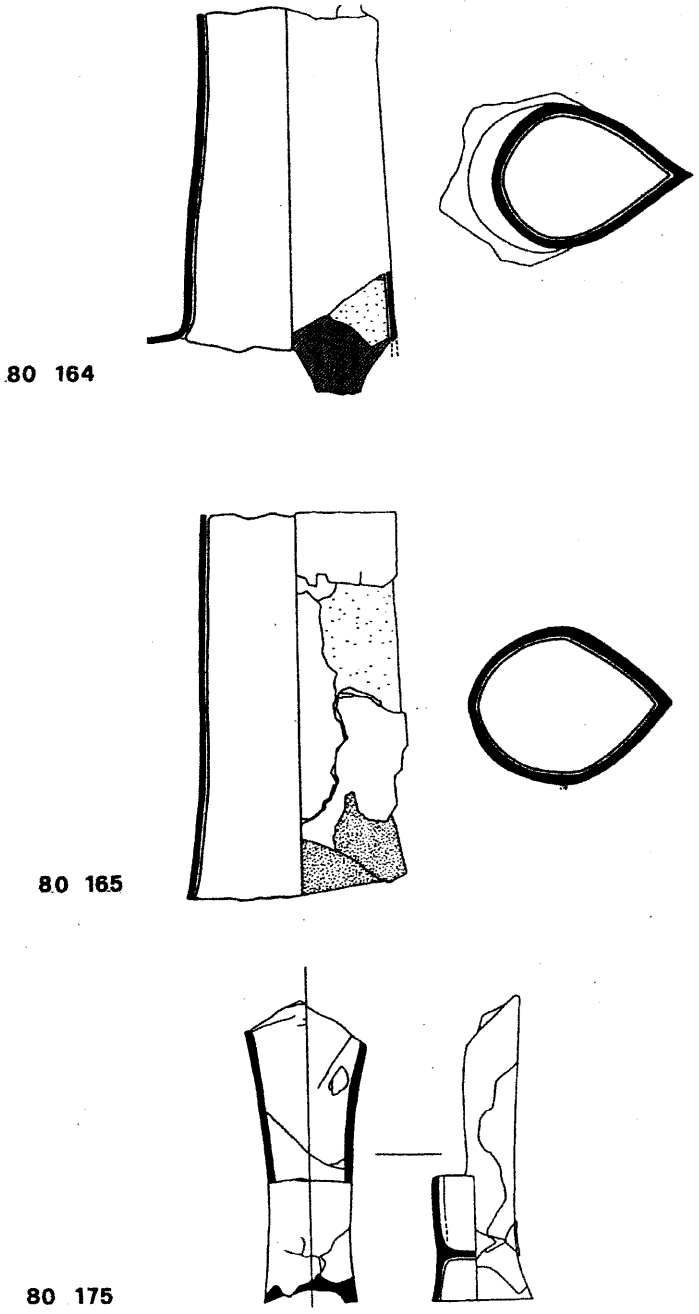


Fig. 4 - Fragment de jambes de chevaux (N°V/80/164 et V/80/165, et d'oreillesN° V/175) (dessin J.-F. Breton).

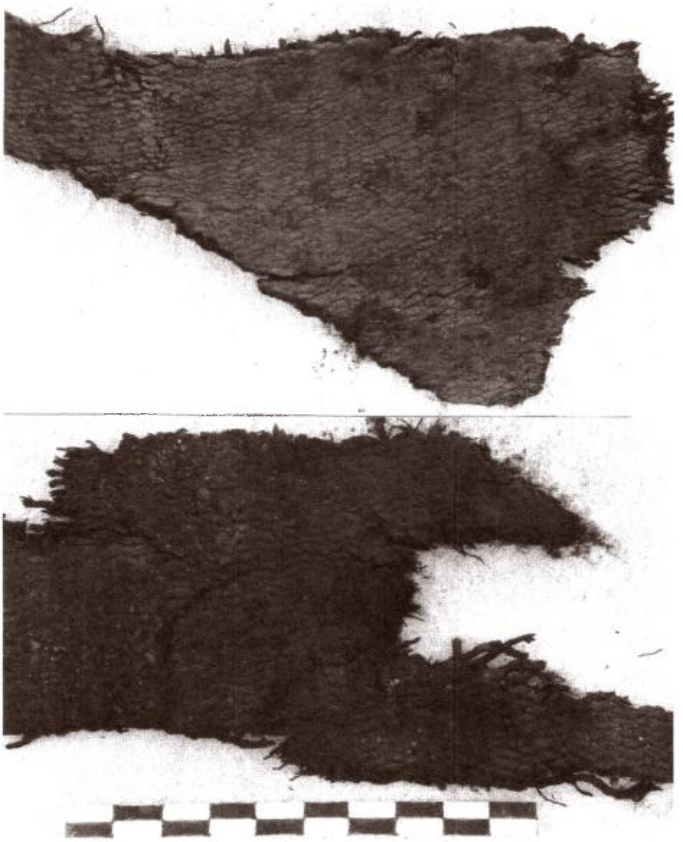


Fig. 5 - Fragments de sacs de toile dans le niveau d'incendie 1 (N° V/1980/132) (cliché : J.-F. Breton).

Les autres fragments de statuaire animale, de lions, de bouquetins et d'ibex, semblent aussi avoir été découpés en petites pièces sans doute pour être aisément transportées et fondues. De même, on a retrouvé en fouille des fragments de doigts, de pieds, de pouces (fig. 6 et 7), de temporaux (avec oreille et cheveux nattés) tous découpés en petits morceaux. Il faut aussi mentionner les appliques de bronze représentant soit des animaux (lion rugissant, ailes de griffons, etc.) soit un archer (V/84/9). Toutes ces pièces de bronze donnent une idée assez précise de la statuaire qui ornait le palais royal[1].

[1] Cet art de cour du début du III[e] siècle peut difficilement être mis en relation avec celui des autres palais ou résidences de la région. Seul le « grand monument de

Fig. 6 - Fragments d'une main de statue de bronze (N°V/84/32) (cliché : Mission archéologique de Shabwa).

Fig. 7 - Fragments de doigts de statue de bronze (N°V/84/31) (cliché : Mission archéologique de Shabwa).

Tamnaʿ » détruit au IIe siècle de notre ère peut offrir quelques comparaisons mais le matériel exhumé par l'*American Foundation for the Study of Man* en 1950-1951 demeure inédit. Nous avons évoqué les programmes d'embellissement du château de Shabwa, lors de sa reconstruction dans les années 230-250, dans BRETON, 2009 : 320.

La quatrième phase, celle de l'incendie du palais, paraît d'autant plus aisée que les étages sont constitués d'une ossature de bois. L'incendie volontaire du palais royal constitue une étape importante dans l'histoire de la ville définissant la première étape d'un long déclin de la ville[1].

La fouille minutieuse des niveaux d'incendie, partout épais de 0,30/ 0,40 m, permet d'imaginer l'ampleur du désastre mais paradoxalement de restituer les ossatures de bois des étages du bâtiment[2]. En effet, les premières poutres de bois se trouvant au-dessous des poutres supérieures, se sont à peine consumées, et pour certaines d'entre elles ont été retrouvées en bon état.

Ces niveaux d'incendie- regroupés en niveau d'incendie 1[3]- sont ainsi datés :

GIF 6287 : Bâtiment B, angle NO, niveau incendie : 1750+/- 100BP Cal. 256-316 (249-321 AD)

GIF 6289 : Bâtiment C, angle Est, niveau incendie : 1840+/-100. Cal 133-207 AD (140 AD)[4]

Du côté est, le niveau d'incendie recouvre tout le dispositif d'accès et donc l'escalier monumental. Ce niveau (correspondant aux couches 84/305 et 85/103 et regroupé sous le niveau 2-9) épais de 0,50 m en moyenne, comporte essentiellement des cendres, des fragments de poutres souvent à peine carbonisées des ossatures de bois (fig. 8), des fragments de dalles piquetées et de plaques d'albâtre. En 1984, dans la couche 84/305, une quarantaine de poutres a été mise au jour (fig. 9). Si les bois des ossatures, exposées à l'air libre un certain temps, ont été majoritairement carbonisées, les poutres au-dessous ont souvent été retrouvées en bon état notamment des planches décorées de denticules et recouvertes de peinture rouge (fig.10). Toutes ces poutres, permettant des restitutions assez fiables des ossatures des murs, sont

---

[1] On peut mettre cet incendie en rapport avec celui du château de Bayt Hanbas qui dura « quatre mois » selon al-Hamdānī (FARIS, 1938 : 39) ou encore celui de Dāmigh (FARIS, 1938 : 42).

[2] Le « Grand monument de Tamnaʿ », dit TT1, a été de même entièrement incendié, mais les archéologues n'ont retrouvé aucune des poutres ; totalement consumées, elles n'apparaissaient qu'en creux dans les remplissages de brique crue des ossatures. Voir BRETON- DARLES - ROBIN-SWAUGER, 1997 : 44-45.

[3] Cette dénomination d'« incendie 1 » est distincte de « l'incendie 2 » daté des environs du Ve s. de notre ère.

[4] BRETON, 2003 : 208.

en cours de publication[1]. Du côté ouest, les couches (80-604, 81-650 et 81-651, regroupées sous le niveau 4-101), ont livré de nombreuses pièces de bois ainsi que des fragments de blocs, des pièces (fragments de statues, plaques, vases, etc.) de bronze.

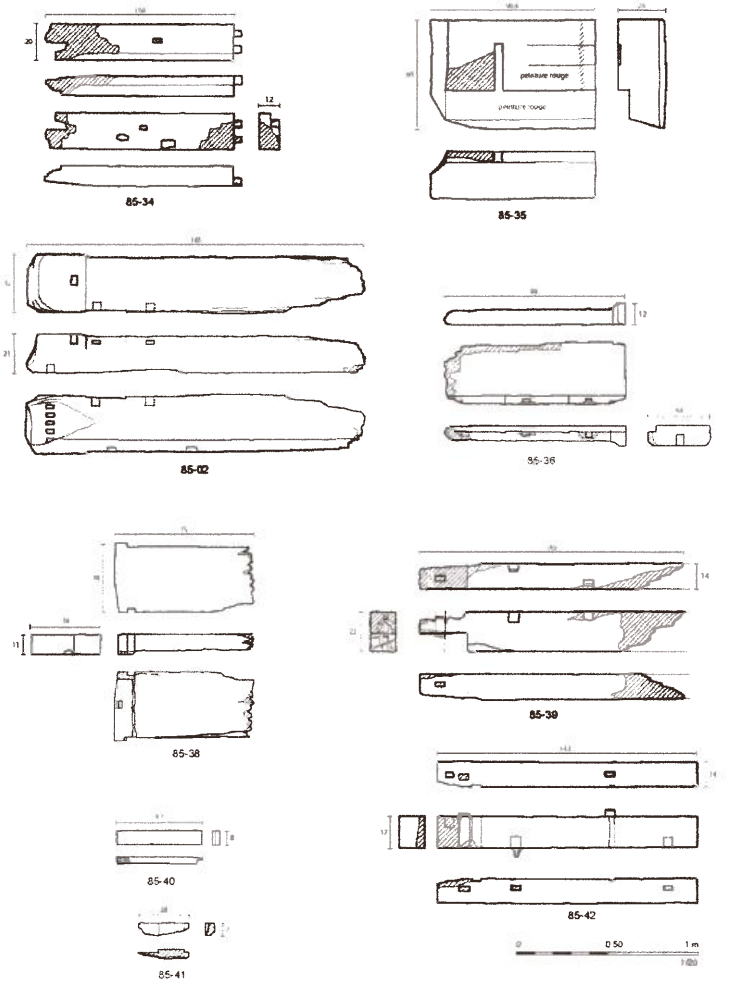


Fig. 8 - Diverses poutres de la couche d'incendie. Niveau : 85/103. Incendie 1 (infographie R. Douaud).

[1] BRETON, Catalogue méthodique des pièces de bois du palais, à paraître dans *Fouilles de Shabwa VI*. Le catalogue compte 117 pièces de bois et 76 dessins.

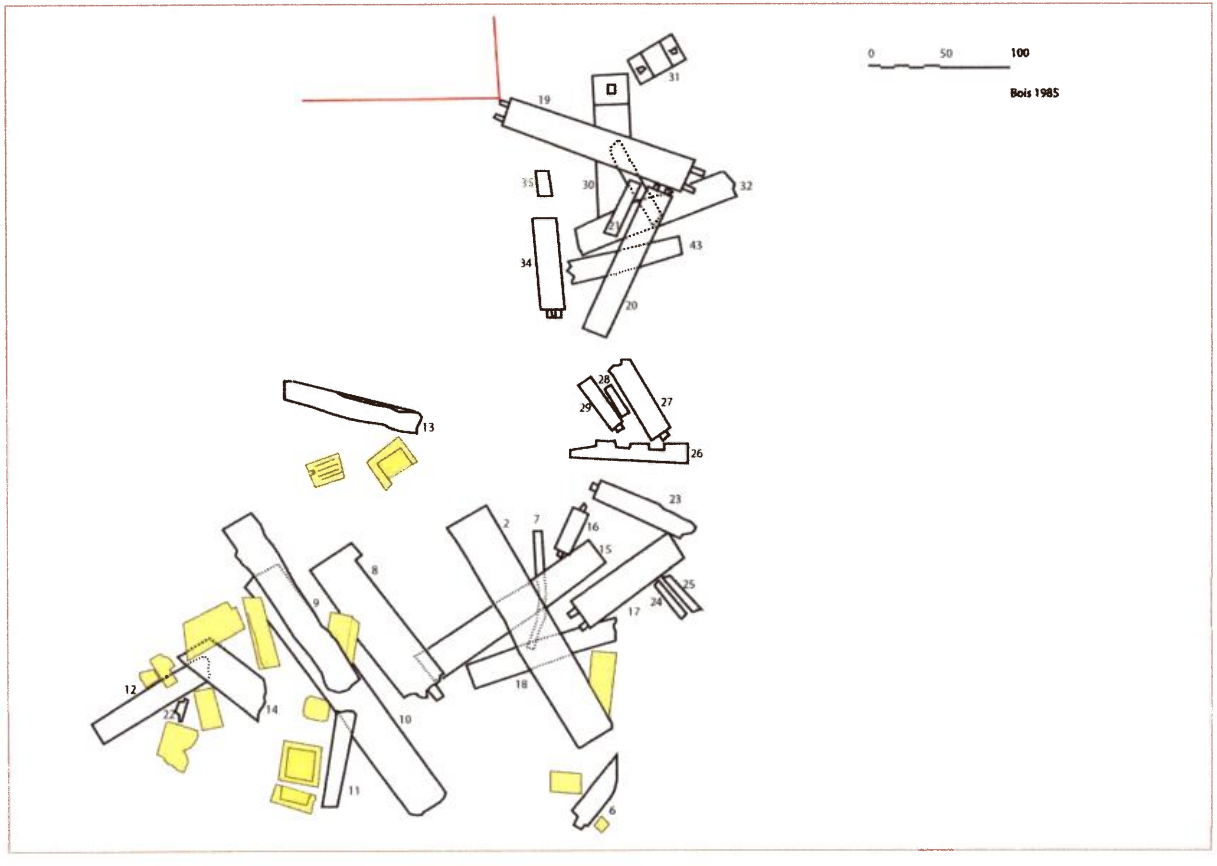


Fig. 9 - Disposition des poutres de bois dans le niveau 85/103 d'incendie, du côté sud du palais (relevés Ch. Darles et J. Seigne, mise au net Ch. Darles).

Fig. 10 - Planche peinte en rouge (N°V/85/35). Niveau : 85/103. Incendie 1 (cliché : Mission archéologique de Shabwa).

La cinquième phase

On peut supposer concomitants les pillages et la destruction des divers monuments de Shabwa. Les premiers viseraient – comme dans le palais – le pillage des statues de personnages ou d'animaux, notamment celles qui ornaient le grand monument situé à l'extrémité méridionale de la grande rue.

Quant à l'incendie de la ville, il est probablement désigné ainsi dans l'inscription Ir 13 :

> « (...) et il les délivra, et envahit, et conquit et incendia la ville de Shabwa » (traduction J. Ryckmans)

mais A.F.L. Beeston traduit, lui, une destruction de la ville et non son incendie (ligne 10).

L'incendie de divers bâtiments a laissé une couche importante qui se retrouve en de nombreux endroits. Dans le sondage stratigraphique notamment, situé non loin du grand monument à l'extrémité de la voie principale, la couche de cendres de la phase 3, épaisse de 40 cm au maximum et datée par le C14 de 1980+/-60BP, soit une calibration de +60 à +220 AD[1], semble bien correspondre à un incendie d'importance.

[1] BRETON - DARLES -ROUX-CAMAS, 2007-2010 : 13.

2. Le bilan des opérations

Le bilan commenté dans Ir 13 est magistral : les Sabéens prétendent n'avoir perdu que huit hommes et avoir tué 85 défenseurs de Shabwa, chiffres qui peuvent paraître sous-estimés.

> *« Et ils tuèrent 85 hommes, en dehors de ceux qu'ils avaient abattus hors du palais (de) Shaqar, qu'ils en délogèrent, blessés, et en dehors de ceux qu'ils tuèrent ensuite à l'extérieur, après qu'ils eurent fait une sortie contre les Ḥaḍramīs et qu'ils les eurent exterminés des parages de l'esplanade de ce château (de) Shaqar, (et) en dehors de ceux qu'ils tuèrent durant la "sortie" ou qui fuyaient vers la forteresse de Shabwa ...et qu'ils n'ont pas "tués". Mais ce carnage fut désirable, en raison des hommes qu'ils avaient "tués"* » (ligne 9)[1] (Traduction J. Ryckmans).

À la ligne 11, on lit encore :

> *« (Fariʿ – et les gens qui l'accompagnaient) "s'acquitta" avec succès de leur mission, sauf huit hommes que tuèrent dans leurs rangs les Ḥaḍramīs, certaines femmes de Ḥaḍramawt et des domestiques dont ils s'étaient emparés dans le château de Shaqar pendant qu'ils occupaient l'intérieur et deux femmes qui sortirent assoiffées (selon A. F. L. Beeston) ou qui y décédèrent de soif* » (selon J. Ryckmans).

Ce maigre bilan pourrait être rapproché à rapprocher du siège de Shibām par les Sabéens, tel que le rapporte le texte Ir 32: au cours duquel 70 hommes seulement sont tués[2].

Le roi Ilīʿazz Yaluṭ est fait prisonnier ainsi que de nombreux membres de sa cour. Quant au butin matériel, il comporte des œuvres d'art, des bronzes, des chevaux (ligne 3), etc. Ces massacres et ce butin qui, selon Ja 580/6 « réjouissent les cœurs », semblent fréquents aux premiers siècles de notre ère, et même parfois tenir lieu de stratégie, selon F. Bron.[3]

---

[1] Ryckmans, 1974 : 248-249

[2] Ryckmans, 1974 : 213 : dans ce passage relatif aux habitants de Shibām, il rapporte la « circonstance où les Sabéens tuèrent 70 hommes » (ligne 25) (commentaire de J. Ryckmans).

[3] Bron, 1999 : 146.

En ce qui concerne les tués ou massacrés, J. Ryckmans[1] fait la différence entre deux termes : BḌʿ (*baḍʿwa*) et HRG (*harag*), deux racines qui expriment la notion de tuer un ennemi en combat. Le texte signale que 85 ennemis furent liquidés sur le mode BḌʿ, à l'intérieur du château et dans ses environs immédiats. Ensuite, sont signalés (mais non totalisés) des hommes simplement tués (HRG), dans d'autres circonstances, notamment des soldats qui s'échappèrent du château en partie occupé par les Sabéens.

Selon J. Ryckmans, le terme BḌʿ a donc le sens technique de « dépouiller un ennemi après l'avoir tué ». Il s'agit donc de dépouilles prélevées par le soldat sur sa victime, et qui lui revenait personnellement et échappaient au partage général[2]. Quant à A. F. L. Beeston, il publie une traduction un peu différente :

> *"They also killed* (bḍʿ) *in hand-to-hand fighting 85 soldiers, not counting those who made their escape outside the castle Shaqar, managing to get out of it into the open (in spite of being) wounded; nor those whom they subsequently killed* (hrg) *outside of it by making a sortie against the Ḥaḍramites"* (ligne 9).

3.L'Art de prendre un chateau

Nous pourrions brièvement conclure sur les enseignements du sac de Shabwa en 225-230 de notre ère.

1.Le rôle du rempart,

très puissant, constitué de deux enceintes imbriquées, semble bien limité ; il n'a pas empêché le coup de main. Il faut donc croire qu'il n'était pas destiné principalement à répondre à ce type d'attaque. On peut notamment observer que les portes n'étaient point munies de dispositifs de fermeture, tout comme la plupart des portes des enceintes sudarabiques. On peut faire plusieurs types d'hypothèses. On pour-

---

[1] Ryckmans, 1974 : 255 « Notre texte atteste pour la première fois le verbe Bdʿ ; il signale que 85 ennemis furent liquidés (sur le mode bḍʿ), à l'intérieur du château et dans ses environs immédiats. Ensuite sont signalés (mais non totalisés) des hommes simplement tués (hrg) dans d'autres circonstances, notamment des soldats qui s'échappaient du château en partie occupés par les Sabéens ».

[2] Nebes, 1996, traduit à la ligne 17 le terme *bḍʿ* par „kampf von Mann gegen Mann" dans l'inscription Schm/Mārib 28. On peut supposer aussi que l'on coupait la main des prisonniers ou des victimes comme la plaque de bronze du wādī Warwar l'illustre bien. Voir Gerlachi, 2003 et la figure 1 de l'article de M. Arbach dans ce volume.

rait supposer tout d'abord que les Sabéens ont fini par submerger les défenseurs, ou que le nombre de soldats garnissant les murs était insuffisant, ou enfin que les assaillants ont fait preuve de ruse ou de surprise, l'une d'entre elles consistant à attaquer de nuit.

Une inscription rapporte qu'un certain QTBN ʾWKN (Qiṭbān Awkan) de Gurat occupe une position stratégique sous le couvert de la nuit (Jamme 631/24)[1] et mène un assaut de nuit (Ja 631/30) contre le camp de Éthiopiens, en tuant 400 hommes, au temps de Ilīʿazz Yanūf Yahṣadiq, roi de Sabaʾ et dhū-Raydān. Mais aucune de ces hypothèses ne peut être ni écartée ni corroborée par le texte Ir 13.

2-Il faut surtout souligner l'importance stratégique du château royal.

Le système défensif des villes reposant principalement sur de hauts bâtiments, munis de plusieurs étages, a déjà été maintes fois mis en évidence, notamment pour les périodes tardives. Les enseignements de l'inscription Ir 13 s'inscrivent dans ce contexte.

Dans les dessins gravés du Khawlān aṭ-Ṭiyāl au lieu-dit Garf al-Yahūdī, publiées par Muḥammad ʿAlī as-Salāmī[2] et datées par l'auteur entre le I^er^ et le III^e^ siècle, on retrouve un système défensif un peu similaire. Un rempart bas, percé d'au moins de trois portes, est dominé par de puissants bâtiments à étages. Les combattants à cheval ou à pied munis de lances ou de boucliers circulaires semblent se presser autour des portes mais l'essentiel des combats devait se dérouler au pied de ces hautes demeures (fig. 11). Au passage, il est intéressant de noter l'importance graphique des portes munies d'arcs de pierre et surmontées de merlons, probablement une spécificité de l'architecture militaire des hautes-terres.

[1] BEESTON, 1976: 26. "... a prearranged position of strategic advantage under cover of night..." (L. 24).
[2] AS-SALAMI, 2012: 94-96.

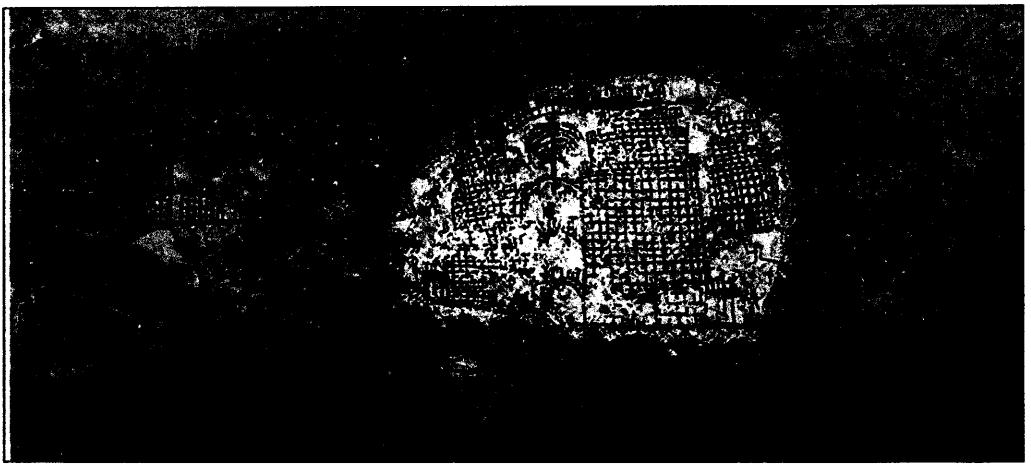


Fig. 11 - Gravure rupestre de Garf al-Yahūdī (Cliché al-Salāmī, 2012, p. 94, fig. 3a). En jaune : le tracé hypothétique de l'enceinte, en rouge : le dessin des tours et des portes.

Le château de Shaqar s'inscrit dans un système défensif similaire (fig. 12). Situé contre et même au-dessus de la porte principale n° 3, il assure la défense de tout ce secteur. Il domine tout d'abord la porte (même si à cette époque, le bâtiment B ne comporte qu'un étage), et aussi la section de la muraille comprise entre les tours 29 et 32 ainsi que le bâtiment 55C. Ces constructions délimitent un espace étroit, large de moins de 7 m en arrière des tours n° 31-32. Du côté ouest, le château domine de tous ses étages les bâtiments 53 et 52.

Le château lui-même, conçu comme une maison-tour, muni d'entrées compliquées faites d'étroites chicanes ou de hauts escaliers, domine encore de près de 5,20 m les abords orientaux (contre 6,50 m à l'origine), et de 3,80 m la cour centrale. Il multiplie les étages dépourvus de larges ouvertures (du moins au rez-de-chaussée). Il est donc aisé de s'y retrancher et de soutenir un long siège pourvu que l'on ait accès à l'eau (par son bassin latéral).

L'objectif même de la campagne sabéenne semble être le château royal, dispositif stratégique central de Shabwa. C'est là que se retrancha la cour royale et non dans la citadelle. C'est à la défense de ce château que semblent participer les fidèles du souverain et quelques femmes.

On trouve un parallèle dans l'opération que mènent des insurgés Maʿrib au temps du roi Yuhaqim, fils de Dhamarʿalī Dhariḥ, roi de Sabaʾ et dhū-Raydān, vers la fin du 1er siècle de notre ère.

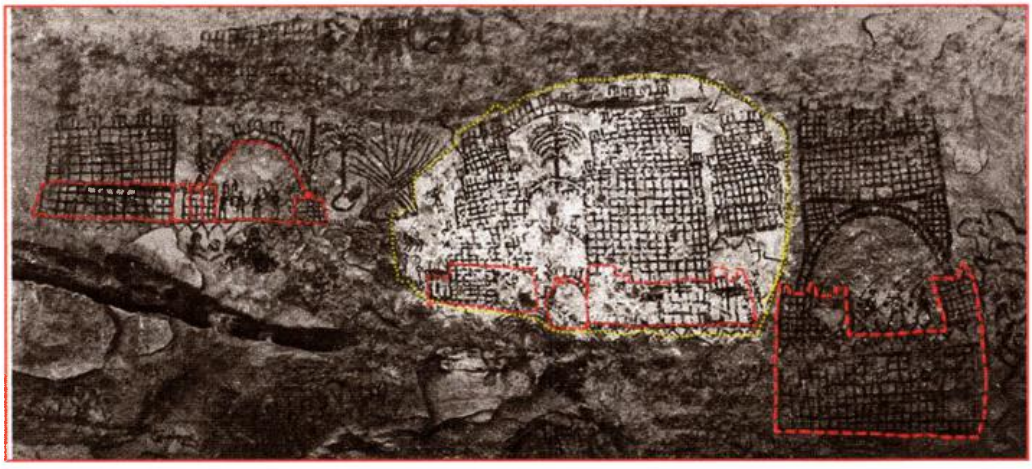


Fig. 11 - Gravure rupestre de Garf al-Yahūdī (Cliché al-Salāmī, 2012, p. 94, fig. 3a). En jaune : le tracé hypothétique de l'enceinte, en rouge : le dessin des tours et des portes.

Le château de Shaqar s'inscrit dans un système défensif similaire (fig. 12). Situé contre et même au-dessus de la porte principale n° 3, il assure la défense de tout ce secteur. Il domine tout d'abord la porte (même si à cette époque, le bâtiment B ne comporte qu'un étage), et aussi la section de la muraille comprise entre les tours 29 et 32 ainsi que le bâtiment 55C. Ces constructions délimitent un espace étroit, large de moins de 7 m en arrière des tours n° 31-32. Du côté ouest, le château domine de tous ses étages les bâtiments 53 et 52.

Le château lui-même, conçu comme une maison-tour, muni d'entrées compliquées faites d'étroites chicanes ou de hauts escaliers, domine encore de près de 5,20 m les abords orientaux (contre 6,50 m à l'origine), et de 3,80 m la cour centrale. Il multiplie les étages dépourvus de larges ouvertures (du moins au rez-de-chaussée). Il est donc aisé de s'y retrancher et de soutenir un long siège pourvu que l'on ait accès à l'eau (par son bassin latéral).

L'objectif même de la campagne sabéenne semble être le château royal, dispositif stratégique central de Shabwa. C'est là que se retrancha la cour royale et non dans la citadelle. C'est à la défense de ce château que semblent participer les fidèles du souverain et quelques femmes.

On trouve un parallèle dans l'opération que mènent des insurgés Maʿrib au temps du roi Yuhaqim, fils de Dhamarʿalī Dhariḥ, roi de Sabaʾ et dhū-Raydān, vers la fin du 1er siècle de notre ère.

Le texte Ja 644 l/6[1]:

5- « et les chefs qui les soutenaient

6- contre leur seigneur Yuhaqim, lorsqu'ils se retranchèrent dans le palais du roi

7- Salḥīn, dans la ville de Maryab...

9-(ils) sont sortis du palais de Salḥīn et se sont rendus et ils ont laissé le palais du roi intact et en bon état (...)

21 (...) la tribu de Ghaymān combattit en outre,

22- six cents hommes qui s'étaient dispersés depuis la ville de Maryab, des hommes

23- qui s'étaient retranchés avec Luḥayʿathat dans le palais de Salḥīn et ils tuèrent tous ces hommes ».

Le rôle de ces châteaux-forts est aussi souligné dans le récit des campagnes de Ilīsharaḥ Yaḥḍub sur les hautes terres himyarites :

Ja 576/ 4 : « Le roi Ilīsharaḥ... a pris le contrôle et forcé à la capitulation le château de S²MTN (Shamatan) et la ville de DLL, et le château de YHR (Yahir) et la ville de ZWR (Zawaran) ».

3- Quelle stratégie pour les assiégés ?

Quelles stratégies les défenseurs d'une ville peuvent-ils mettre en œuvre ? Le texte de Shabwa fournit quelques éléments de réponse que d'autres textes permettront d'enrichir.

Les assiégés ḥaḍramīs tentent une (ou plusieurs) sorties qui semblent se solder par un échec, malgré leur connaissance du terrain et malgré – semble-t-il –le nombre inférieur de Sabéens.

Les textes de cette époque ne semblent guère privilégier, ou en tout cas, mentionner des tentatives de sorties. Une seule sortie semble explicitement mentionnée dans Ja 576 (où il est beaucoup question de siège et de prises de châteaux (cf. *infra*), effectuée par les soldats de la ville de Ḍāf contre une avant-garde sabéenne (Ja 576/9)[2], mais ils ont été repoussés par les Sabéens (ligne 10).

---

[1] Bron, 1998 : 11-22.

[2] Beeston, 1976 : 37-38.

Quelques textes contemporains rapportent aussi que les défenseurs d'une ville se réfugient dans la citadelle de leur ville : Jamme 631/ligne 25[1] fait état des Ḥabashites qui se réfugient dans la citadelle au milieu de la ville (de Ẓafār). Cette tactique qui semble assez rare – en tout cas pour être mentionnée – parait sans doute un héritage de la période archaïque où les citadelles *intra-muros* isolées semblent attestées.

En conclusion la conjonction des données épigraphiques et archéologiques fait de cet événement, la prise du château royal de Shabwa, une illustration remarquable de l'art de la guerre au III^e^ siècle de notre ère.

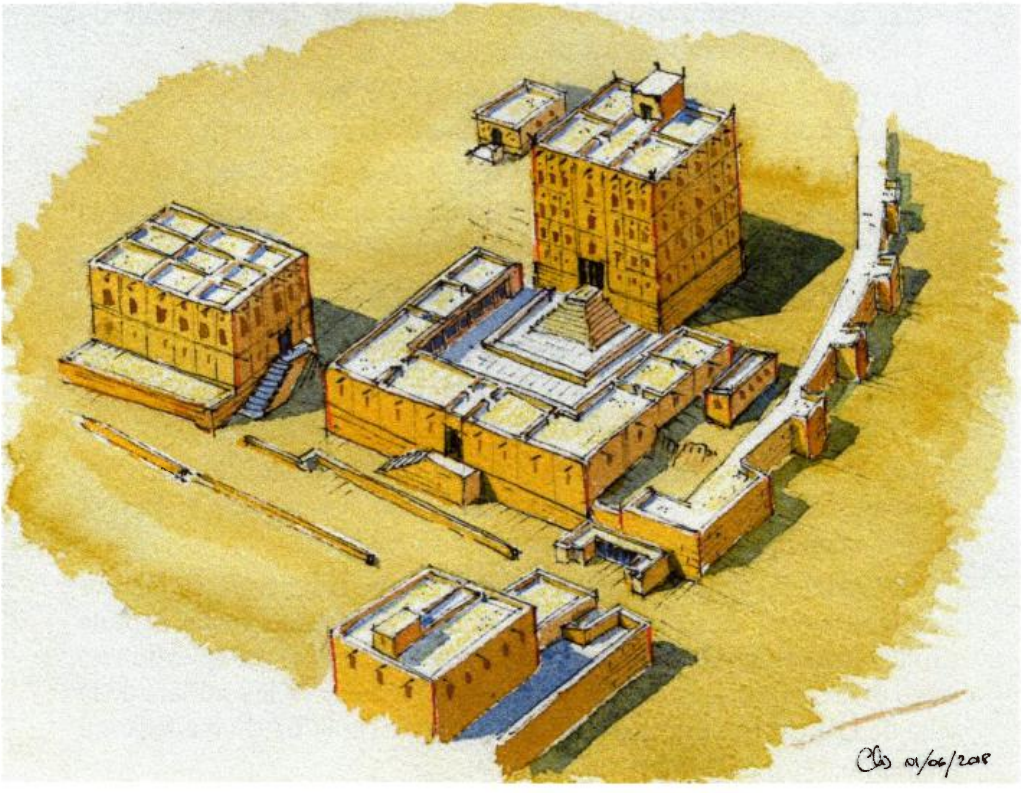


Fig. 12 - Restitution du palais de Shabwa au début du III^e^ siècle (Ch. Darles).

[1] BEESTON, 1976 : 26-27. " ...The commune moved up to Zafār into/ a prearranged position of strategic advantage under cover of night; the Habashites retreated from them up into/ the god's citadel in the middle of the town..." (Lignes 24-25).

ANNEXE

Traduction de l'inscription Ir 13

A.F. L. BEESTON, Warfare in Ancient South Arabia (2nd.-3rd. centuries A.D.), 1976, p. 47-48.

FRʿM AḤṢN of Aqyān, qayl of the commune Bakīl at Shibām, maqtawī of the king SHAʿR AWTAR

1- dedicated these two silver statuettes, from his (portion of the) loot which they got at Shabwat

2- when he did service for his lord the king, when the latter made war on Ilīʿazz king of Ḥaḍramawt and on the khamīs and communal levies of Hadramawt in the war these had initiated against their lord the king

3- in gratitude because the deity granted the king a return safe and sound, with glory, spoils, horses captives and booty to his satisfaction, from the land of Hadramawt and from all the campaigns which he waged against the various khamīs and levies of South and North

4-The dedicant praises the might and power of the deity because He brought his lord the king safely back from all those campaigns

5And in gratitude because the deity favoured his lord the king with the total defeat and routing of the whole khamīs and troops and levies of Hadramawt in the district of dhāt Ghayl in the territory of Qatabān, so that he he was able to carry off Ilīʿazz YLṬ king of Ḥaḍramawt to Marib...

7- Also in gratitude because the deity favoured the dedicant and the troops under his command, and brought to a successful conclusion their operations at the castle of Shaqar, the castle of the king of Hadramawt, and in the town of Shabwa, according to the orders and instructions he had received from their lord the king: namely to occupy that castle of Shaqir and rescue their lady MLKḤLK queen of Hadramawt, sister of the Sabaean king

8. So they made their way to the castle Shaqir with 30 troops, and outside it they posted four men; on the very day that they arrived there, they killed- inside and outside it- the son of Ilīʿazz and the retainers, and the viceroys of the king of Hadramawt and the retainers, together with various qayls, leading men and citizens of Shabwa, amounting to a large number of casualties

9- They also killed in hand-t-hand fighting 85 soldiers, not counting those who made their escape outside the castle Shaqir, managing to get out of it into the open (in spite of being) wounded; nor those whom they subsequently killed outside by making a sortie against the Ḥaḍramites and routing them outside the precinct of the castle; nor those whom they killed in the various sallies (made by Ḥaḍramites), or who had rushed to the barricades of Shabwa, in the period when the dedicant and his men were in occupation of the castle, for these (last) were not killed. But this slaughter of the men whom they did kill was very great

10- Now there had been thrown into Shabwa 4,000 (Ḥaḍramite) trops assigned to the garrison duty there while the (Ḥaḍramite) king campaigned at dhāt Ghayl; and the dedicant with the men under his command were in occupation of the castle for fifteen days, but they had not fresh water there to drink for thirteen days, and had to ratio their drinking supplies strictly, until the Sabaean king and his forces came away, after beating the Ḥaḍramite forces outside dhāt Ghayl, to relieve them. The king marched, gained control of Shabwa, and sacked and destroyed it

11- but found his sister MLKḤLK unharmed in the castle. As for his vassal, the dedicant- the officer whom he had ordered and instructed to campaign in command of those troops – and the troops under his command, their mission was accomplished safely, with loss of only eight men who were killed, either by the Ḥaḍramites, or by various Ḥaḍramite women, or by the servants whom they encountered in the castle; also, while they were inside it, two had been forced out by thirst.

Bibliographie

ARBACH M.

2001 « Une photographie inédite de l'inscription IR13 », *Raydân*,7, p. 13-24.

BEESTON, A.F.L.

1976 Warfare in ancient South Arabia (2nd–3 rd centuries A.D.), Qaḥtān studies in Old South Arabian epigraphy, 3, London: Luzac.

BRETON, J.-F.

1991 « Le château royal : notes d'histoire », *Syria*, t. LXVIII, p. 209-229.

1994 Les fortifications d'Arabie méridionale du VIIe au I er siècle avant notre ère (= Archäologische Berichte aus dem Jemen) (ABADY), VIII, Berlin.

2003 "Preliminary notes on the development of Shabwa", *PSAS*, p. 199-213.

2009 "Le commerce de Shabwa du Ie s. av. J.-C. au IVe s. ap. J.-C.", Fouilles de Shabwa IV. Shabwa et son contexte architectural et artistique du 1er siècle av. J.-C. au IVe siècle ap. J.-C., IFPO-CEFAS, p. 307-326.

BRETON J.-F, DARLES CH., ROBIN CH., SWAUGER J. L.

1997 «Le grand monument de Tamna' (Yémen) : architecture et identification», *Syria*, LXXIV, p. 35-72.

BRETON J.-F, DARLES CH., ROUX J.-CL, CAMMES C.

2010 « Une nouvelle stratigraphie à Shabwa, capitale du royaume antique du Hadramawt (Yémen), (XIIIe siècle av. n. è.- IVe siècle de n. è.) », *Arabia, Revue de Sabéologie*, p. 9-66.

BRON F.

1998 « L'inscription sabéenne Jamme 644 : traduction et commentaire », *Rivista degli Studi Orientali*, vol. LXXII, facs. 1-4, p. 11-22

1999 « Guerre et conquête dans le Yémen préislamique », *Guerre et conquête dans le Proche-Orient ancien*, Antiquités Sémitiques, IV, Paris, p. 143-148.

DARLES CHR.

1998 « Le sanctuaire d'al-'Uqla », *Fouilles de Shabwa III. Architecture et techniques de construction*, Bibliothèque Archéologique et Historique, tome CLIV, IFPAO, Beyrouth, p. 163-169.

DARLES CHR. (avec une contribution de Mounir ARBACH)

(sous presse) Les fortifications, Fouilles de Shabwa V, CEFAS-IFPO.

FARIS N. A.

1938 The Antiquities of South Arabia being a translation from the Arabic with linguistic, Geographic, and Historic Notes of the Eighth Book of Al-Hamdāni's al-Iklīl, Princeton: Princeton University Press.

GERLACHI I.

2003 Un relief en bronze sabéen d'inspiration proche-orientale, *Arabian Humanities*, II.

IRYĀNĪ (AL) M. ʿA.

1973 Fī taʾrīḫ al-Yaman, sharḥ wa-taʿlīq ʿalà nuqūsh lam tunshar, 34 naqshan min magmūʿat al-qādī ʿAlī ʿAbdallāh al-Kuhāl, Markaz ad-dirāsāt al-yamaniyya, Sanʿāʾ, al-Yamen (Titre anglais : In Yemen History, 34 New Inscriptions, Explanations and Interpretation by Motahhar ʿAli Al-Eryani), Centre des Études Yéménites à Sanʿāʾ, Le Caire, 1973/1841, 34.

JAMME A.

1963 The al-ʿUqlah Texts (*Documentation Sud-Arabe, III*), Washington.

NEBES N.

1996 „Ein kriegszug ins Wadi Ḥaḍramawt aus der Zeit des Dhamarʾalī Yuhabir und Taʾrān Yuhanʾim...", *Le Muséon,* 109, fasc. 3-4, p. 279-297.

PIRENNE J.

1990 *Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'Histoire, Fouilles de Shabwa I,* Bibliothèque Archéologique et Historique, tome CXXXIV, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Paris.

RUZIGER S.

2017 "Two new inscriptions mentioning Rabbum ʿAkhtar, a military commander of the Sabaean king in the first half of the third century AD", *Arab Arch Epig,* 2017, 28, 238-245.

RYCKMANS J.

1974 « Himyaritica 3 », *Le Muséon,* V, vol. LXXXVII, p. 237-263.

SALAMI (AL-), M. A.

2012 „Die Felsmalereien von Garf al-Yahūdi im Zentraljemenitischen Hochland Neue Informationen zue Palastarchitektur im vorislamischen Arabien", *ABADY* XIII, p. 91-99.

LES FORTIFICATIONS DU ROYAUME DE ḤAḌRAMAWT

Christian DARLES

Laboratoire TRACES, UMR 5608,
Université de Toulouse II Jean-Jaurès

Abstract

Other than the capital of the Kingdom of Ḥaḍramawt, Shabwa, there are no large towns and each small town is connected to its defined territory and the defence of its immediate interests. The geopolitical reality of South Arabia, where the Kingdoms are sometimes allies and then competitors, explains the complexity of the defensive principles; defence against both external and internal forces.The exercise of power did not result in the regulation of a coordinated defensive system and what can be seen is the control of the mostly isolated, local, sometimes repetitive, often totally integrated into the practical management of the territory and the agglomeration that controls it. Did all of these sites have fortifications ? The answer is clear – we know of no more than a dozen fortified sites, which is few given the size of this vast territory.

Résumé

À côté de la capitale du royaume de Ḥaḍramawt, Shabwa, il n'existe pas de grandes villes, chaque petite agglomération est accrochée à son terroir, parfois bien limité, et à la défense de ses intérêts immédiats. La réalité géopolitique où les diffèrents royaumes du sud de la Péninsule sont en permanence allies puis concurrents explique la complexité des principes défensifs à la fois tournés contre les « autres » mais surtout contre ses « semblables ». La conduite du pouvoir n'a pas abouti à la régulation d'un système défensif coordonné. On constate surtout des comportements de protection isolés et localisés. On les retrouve souvent au sein du royaume, en lien direct avec le contrôle raisonné du terroir agricole.

Ces sites ont-ils tous été dotés de fortifications ? La réponse est claire, on ne connaît pas plus d'une dizaine de sites fortifiés, ce qui est peu à l'échelle de ce vaste territoire.

La présence et la puissance du royaume de Ḥaḍramawt peuvent être expliquées, à travers les multiples variantes d'occupation locales, par la puissance, la vitalité et le rôle économique de sa capitale Shabwa. La langue originale et le culte rendu à son dieu unique Sayyīn renforcent l'unité du pouvoir qui va présenter, cependant, de nombreuses orientations dans la gestion de son territoire. Au tournant de l'ère chrétienne, à l'époque de sa plus grande extension et contrairement à d'autres royaumes, le Ḥaḍramawt possède une superficie importante présentant de notables diversités : des vallées oasis, des plateaux désertiques, un ensemble côtier sur des centaines de kilomètres, et une ouverture vers le grand désert de l'Arabie bordé par plusieurs royaumes qui manifestent des intérêts proches[1]. À côté de la capitale, pas de grandes villes ; chaque petite agglomération est accrochée à son terroir, parfois bien limité, et à la défense de ses intérêts immédiats. Des liens se nouent et se rompent au gré des alliances matrimoniales, des jalousies tribales et des relations commerciales. Les rapines sont fréquentes et soumettent les éleveurs à une vigilance renforcée.

Cette réalité géopolitique où les différents royaumes du sud de la Péninsule sont en permanence alliés puis concurrents, explique la complexité des principes défensifs à la fois tournés contre les « autres » mais surtout contre ses « semblables ». Le commerce caravanier maîtrisé par les Minéens prend véritablement naissance à Shabwa où sont accumulées les résines précieuses récoltées dans tout l'Orient du royaume, jusque dans le Dhofar. La traversée des différents territoires revendiqués par les grands pouvoirs du sud de l'Arabie durant l'Antiquité donne lieu au déploiement d'un arsenal de taxes et de paiements de services qui augmentent sans cesse le prix de l'encens, de la myrrhe et des autres produits issus du commerce extrême-oriental. Shabwa, la Sabota de Pline[2], est ainsi enrichie par la dîme versée à son dieu. Tous ces royaumes, comme ceux de Qatabān ou de Saba', mais également les cités-état du Jawf sont donc autant des alliés nécessaires que de redoutables concurrents. À côté de ce trafic international lucratif existe une vie quotidienne rythmée par les pluies de mousson, la maîtrise de l'irrigation de crue et le contrôle des pâturages. De plus les alliances au sein des familles et les conflits entre les groupes tribaux s'ajoutent à la complexité de l'ordinaire et des pouvoirs autant qu'à celui du statut des élites.

---

1 SCHIETTECATTE 2011 : 173-224.

2 PLINE 1980 : XII, 52 puis 63-64.

Aux grandes ambitions commerciales s'opposent les soucis du quotidien liés à l'éclatement et à la dispersion des structures urbaines souvent fort éloignées. La conduite du pouvoir n'a pas abouti à la régulation d'un système défensif coordonné et on assiste surtout à des comportements isolés, locaux, parfois répétitifs, souvent totalement intégrés à la gestion raisonnée du terroir et de l'agglomération qui le contrôle.

Le royaume du Ḥaḍramawt a fait l'objet de nombreuses missions archéologiques depuis les travaux pionniers de F. Starck, G. Caton-Thompson et E. Gardner à Huraydha. Nous pensons important de refaire un résumé historique de ces recherches scientifiques qui se sont échelonnées, depuis le début des années 1970, durant moins de cinquante années. Au premier rang d'entre-elles, les nombreuses missions et prospections françaises menées par J. Pirenne puis par J.-F. Breton ont permis l'étude, encore en cours de publication, de la capitale Shabwa[1], ainsi que de nombreuses prospections tant à Naqab al-Hajar, l'antique *Mayfaʿat* que vers l'aval du wādī Ḥaḍramawt[2]. Les archéologues russes dirigés par P. A. Grjaznevic puis A. V. Sedov ont finement mené des recherches pluridisciplinaires à Raybūn[3]. Les archéologues français ont étudié la petite ville de Makaynūn et ses environs, représentatifs de l'urbanisation et de la gestion du terroir d'un site de l'Orient du royaume[4]. Une mission franco-russe a passé plusieurs années à étudier, à Biʾr ʿAlī, l'ancien comptoir commercial de Qanā[5] et les archéologues de l'université de Pise travaillent encore sur le site de Khawr Rūrī, colonie de Shabwa et tête de pont de la récolte de l'encens, l'ancienne *Sumhuram* dans le Dhofar omanais[6]. De nombreuses études complémentaires ont également été menées à Jūjā, Ḥusn al-ʿUrr[7], Bā-Qūṭfāh, Mashsgha ou Sūnā[8].

---

[1] PIRENNE 1990 : 1-10, 54-59, BRETON (éd.) 1992, BRETON (éd.) 1998, BRETON (éd.) 2009. À venir, *Les Fouilles de Shabwa V* seront consacrées aux fortifications de Shabwa et le volume VI au palais royal.

[2] BRETON et al. 1987 : 1-20, BRETON 1980 : 61-65, BRETON et al. 1980.

[3] SEDOV et GRJAZNEVIC 1996.

[4] BENOIST et al. 2005 : 59-94, MOUTON et al. 2006a.

[5] SALLES et SEDOV 2010.

[6] Nous retiendrons, parmi les nombreuses publications réalisées, les deux volumes publiés par l'Université de Pise, AVANZINI (éd.) 2002, AVANZINI (éd.) 2008.

[7] KEALL 1995 : 55-63.

[8] BRETON et al. 1980 : 22-32.

La cartographie de ces occupations montre bien que la vallée du grand wādī était densément peuplée et que la totalité de ses affluents ont permis à des communautés villageoises de maîtriser l'eau des crues et, ainsi, de créer des domaines irrigués qui assuraient leur subsistance. Beaucoup de sites n'ont pas été, ou alors très peu, fortifiés, par exemple Huraydha, Raybūn, Jūjā, Masghgha, Sūna, al-Ḥajra ...

Fig. 1 - Le site d'al-ʿAbr, la grande citerne - J.-F. Breton

Ces sites ont-ils tous été dotés de fortifications ? La réponse est claire, on ne connait pas plus d'une dizaine de sites fortifiés, ce qui est peu à l'échelle de ce vaste territoire. L'épigraphie n'est guère plus bavarde sur les systèmes défensifs[1] ; les inscriptions retrouvées à Shabwa sont peu nombreuses et très peu concernent le système défensif[2]. Il faut aller plus loin, dans le royaume de Sabaʾ par exemple, pour trouver la trace d'attaques contre Shabwa et de batailles près de Biʾr Ḥamad et de al-ʿAbr (fig. 1). Les publications des dernières décennies concernant les différents sites sont nombreuses mais seules deux

[1] FRANTSOUZOFF 2000 : 258-265.

[2] PIRENNE 1990 : 43-90. L'une de ces inscriptions signale néanmoins la présence de Minéens qui financent une courtine du secteur occidental du rempart, DARLES 2008b à paraître.

grandes synthèses ont ouvert de nouvelles pistes, tout d'abord la thèse universitaire de J.-F. Breton, ouvrage fondateur consacré aux fortifications d'Arabie du Sud[1] ensuite le remarquable ouvrage de J. Schiettecatte qui tente une approche du phénomène urbain à l'échelle géographique du Sud de la Péninsule dans un cadre diachronique[2]. Chacun de ces chercheurs a fourni un argumentaire important pour tenter de comprendre le rôle et les fonctions du phénomène urbain. Parler de fortifications ne peut, en effet, se référer qu'à des stratégies politiques : il faut défendre les villes, leurs palais et leurs temples, protéger les populations, les récoltes et les troupeaux, enfin sauvegarder les richesses souvent accumulées dans les sanctuaires. À ces deux scientifiques il faut lier S. Frantsouzoff qui pense que la guerre n'est pas dans l'état d'esprit des habitants du Ḥaḍramawt. J.-F. Breton, de son côté, propose une défense qui s'exprime aux marges du royaume – Shabwa à l'ouest et Makaynūn à l'est – alors que J. Schiettecatte dans sa synthèse propose que, si à l'ouest on a une défense affirmée – Shabwa et, dans le wādī Girdan, Hajar al-Barīra et al-Binā' – en lien étroit avec Mayfa'at, l'intérieur ne réagit qu'à des luttes intestines de brigandages locaux.

Le faible nombre de sites fortifiés en Ḥaḍramawt n'a rien d'exceptionnel, comparé à celui des régions occupées du Jawf, de Qatabān ou de Saba', c'est leur hétérogénéité qui frappe. On peut distinguer plusieurs catégories de petits territoires tous différents et souvent liés les uns aux autres :

- Légèrement excentré par rapport à la grande vallée, à l'ouest, a été implanté Shabwa en bordure du grand désert face aux autres pouvoirs hégémoniques (Qatabān ou Saba'). À la capitale du royaume, il faut ajouter les défenses du wādī Girdan qui contrôlent la voie empruntée par les caravanes. L'entrée du wādī Mayfa'a avec Naqab al-Hajar ainsi qu'al-Libnā et bien entendu le port de Bi'r ʿAlī doivent être reliés à ce réseau de places fortifiées.

- L'entrée de la vallée occidentale encore mal connue aux alentours d'al-ʿAbr et de Bi'r Ḥamad[3].

---

1 Breton 1994 : 125-139.
2 Schiettecatte 2011 : 173-224.
3 Crassard et Hitgen 2007 : 43-59.

- La vallée centrale, largement peuplée aujourd'hui, mais encore peu explorée avec les sites de Shibām, Sayʾūn, Tarīm, Jūj ou al-Ghuraf.

- La vallée orientale du wādī Masīla de Tarīm à Makaynūn puis les petits sites religieux de Bā-Qutfah et Qabr Hūd.

- Les grands affluents, tout particulièrement Dawʾan, ʿAmd, ʿIdīm et ʿAyn.

Ces ensembles, diversement occupés avec des terrains agricoles plus ou moins riches – plutôt moins pour Shabwa et le wādī ʿIrma – ne peuvent être comparés avec la vallée du Jawf, malgré une similitude géographique, mêmes vallées, mêmes latitudes..., qui possède des villes fortifiées distantes de quelques kilomètres, en concurrence permanente sur leurs territoires qui se chevauchent parfois.

Pour appréhender cette hétérogénéité des systèmes défensifs, nous proposons ci-dessous une description succincte des sites les plus représentatifs et de leurs fortifications, en suivant un ordre géographique aléatoire.

L'ENSEMBLE OCCIDENTAL

Wādī Girdan

Hajar al-Barīra[1]

Il s'agit d'un enclos fortifié visité par plusieurs archéologues[2] mais jamais étudié en détail. L'enceinte continue mesurait initialement 650 m. Une crue a emporté une fraction au nord-est de son périmètre. Vingt-deux tours scandaient ce rempart doté de deux portes. Plusieurs appareils sont visibles et indiquent plusieurs états de cette fortification dans l'édification du monument.

---

[1] WISSMANN 1968 : 14-18, BRETON 1994: 125-126, DOE 1971 :190-195, DOE 1983 : 135-136, SCHIETTECATTE 2011: 196-198.

[2] Tout particulièrement la mission archéologique de Shabwa et, précédemment, en 1939, WISSMANN 1962 : 177-209.

Fig. 2 - Vue générale du site fortifié de Hajar al-Barīra - J.-F. Breton.

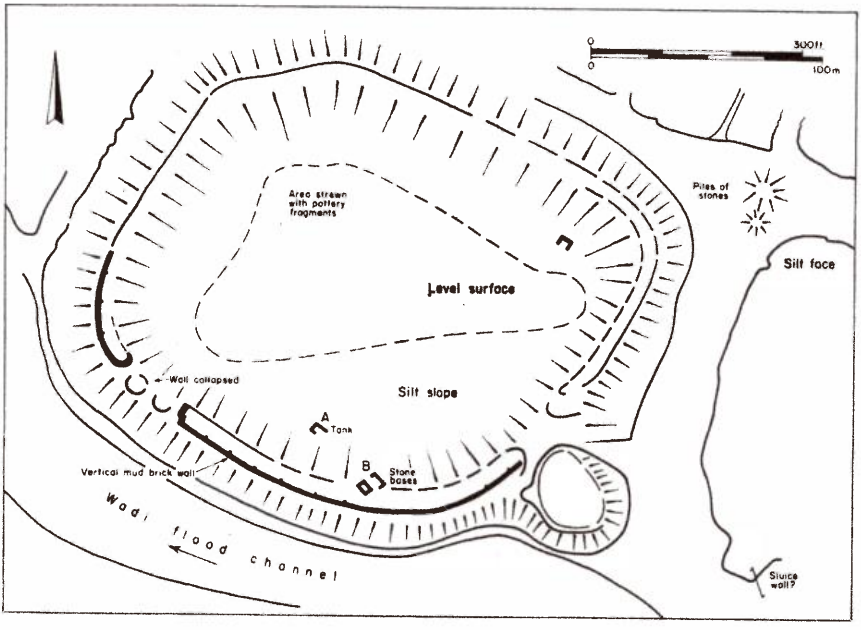


Fig. 3 - Les fortifications de al-Binā' (*Qalat*) – B. Doe.

al-Binā' (Qalat)[1]

Situé à quelques kilomètres à l'ouest du site de Barīrā, ce site a été visité par H. von Wissmann puis par G. L. Harding. L'enclos continue mesure plus de 600 mètres de périmètre. Bâti en briques de terre crue, le rempart était à l'origine protégé par des blocs de pierre. La visite de la mission française de Shabwa a confirmé, à la suite de H. von Wissmann le pillage total de ce parement. Selon Harding, deux phases de construction étaient identifiables lors de sa visite sans qu'elles puissent être datées par une quelconque inscription.

WĀDĪ ʿIRMĀ

Shabwa (Shabwat)[2]

À l'origine des caravanes chargées d'encens qui allaient jusqu'à Pétra et Gaza, la ville est connue depuis la plus haute antiquité, le géographe Pline consacre un long passage à la renommée de la ville et à son rôle commercial, en insistant sur le fait qu'une dîme était systématiquement prélevée pour le dieu Sayyīn[3]. La ville de Shabwa est excentrée mais en relation facile avec la vallée du wādī Ḥaḍramawt par plusieurs passes. Son terroir est limité en superficie, mais la ville, située à une position stratégique, contrôle tout le trafic caravanier qui longe le sud du Ramlat as-Sabʿatayn. La ville, située au débouché du wādī ʿIrma – ʿAtf – a fait l'objet de plusieurs reconnaissances par les voyageurs dont H. St. J. B. Philby[4], d'un sondage archéologique en 1938 par le major Hamilton[5], de visites par B. Doe et de plusieurs missions archéologiques françaises de 1974 à 2002. La publication de ces travaux scientifiques à fait l'objet de quatre volumes, *Les Fouilles de Shabwa*. Une thèse a été soutenue en 2008 à Toulouse par Chr. Darles, elle constitue la base du tome V de la collection qui sera suivi par un VI[e]

---

1 HARDING 1964: 33-34, BRETON 1994: 126-127.

2 DOE 1971: 228-232, PIRENNE 1990, BRETON (éd.) 1992, BRETON (éd.) 1998, BRETON (éd.) 2009, BRETON 1994: 128-131, BRETON 2003 : 202, DARLES 2003 : 215-227, DARLES 2008a : 141-152, DARLES 2008b, SCHIETTECATTE 2011 : 188-195.

3 PLINE 1980.

4 Conseiller du roi Ibn Séoud, Philby put séjourner six jours sur place, acheter quelques inscriptions, faire un croquis du site et reconnaître le piton d'al-ʿUqla.

5 HAMILTON 1942 : 107-123. Les archives des recherches menées par le major Hamilton, Lord Belhaven, ont malheureusement été détruites durant la deuxième guerre mondiale, n'est consultable aujourd'hui que la retranscription de sa communication à la Geographical Society.

dévolu au Palais royal. La ville est inscrite au centre d'un cercle de collines issues de la présence géologique d'un dôme de sel, denrée encore aujourd'hui exploitée. Le site se caractérise par la présence de plusieurs enceintes construites successivement et dotées dans leur totalité de dix portes[1].

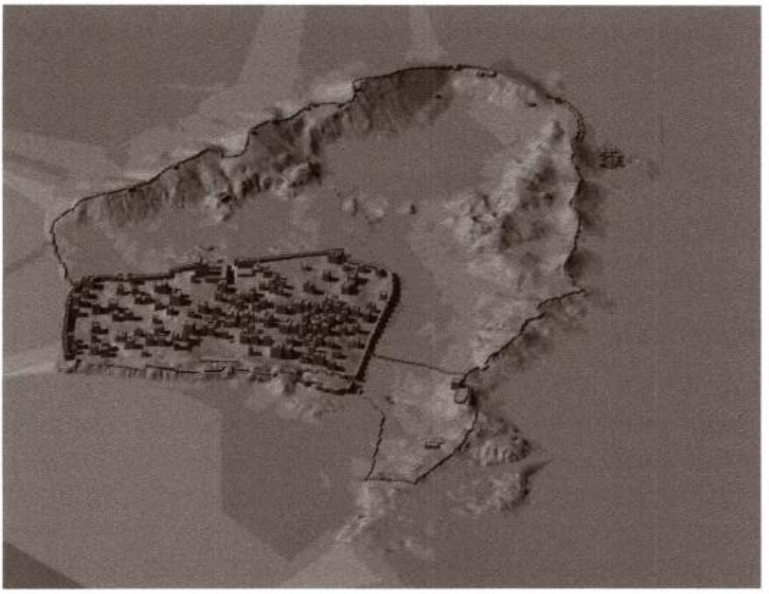


Fig. 4 - Restitution des enceintes successives de Shabwa – Chr. Darles.

La ville *intra-muros* s'appuie contre l'éperon d'al-ʿAqab, elle est protégée par un rempart construit avec une alternance de bastions et de courtines. Long de près de 1600 m, édifié en maçonnerie de moyen et grand appareil qui parementent un large massif de briques crues. Le haut des collines est parcouru par un rempart de 2150 m de long, bâti en crémaillère. La citadelle d'al-Hajar et d'autres édifices défensifs sont entourés d'un rempart en extension des deux premiers qui mesure 680 m. Plusieurs étapes ont été identifiées : un premier rempart qui entoure la partie urbaine, densément occupée. Un temple *extra-muros* est ensuite intégré dans cette zone, il est transformé, par surélévation, en Palais royal et contrôle la porte la plus importante de la ville (porte 3). Le haut des crêtes est ensuite aménagé avec des glacis dotés de loin en loin de bastions. Ce rempart est renforcé aux passages de cols qui

[1] BRETON 2000 : 852-857.

s'ouvrent vers les pistes du Jawf et de Saba. Enfin le troisième rempart au sud-est s'organise autour d'une citadelle qui domine la totalité du site. Plusieurs inscriptions ont été trouvées dans et à proximité du rempart, témoignant des investissements des souverains, l'un de ces textes relate la présence de Minéens qui auraient contribué à l'érection du rempart (Sh/VI/2002). Ces trois remparts n'ont pas empêché les Sabéens de pénétrer dans le Palais royal, puis d'y être assiégés avant de se rendre. On peut suggérer que le premier rempart était avant tout de prestige, le second permettait de parquer les caravanes et les troupeaux, le troisième à usage militaire représentait le pouvoir militaire des souverains du royaume.

L'ENSEMBLE MÉRIDIONAL

Wādī Mayfaʿa

Naqab al-Hajar (Mayfaʿat)[1]

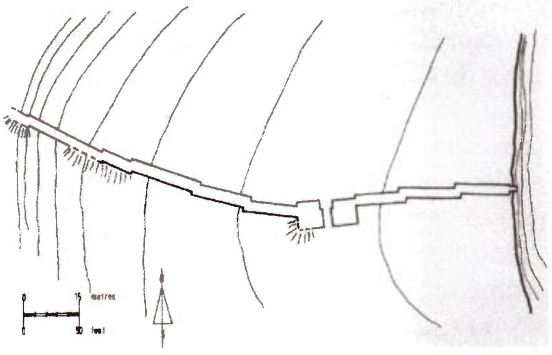
Visité dès le milieu du XIXe siècle, le site est connu par ses inscriptions insérées dans son imposant rempart. Elles sont parmi les premières ramenées en Europe. Le système défensif n'a vraiment été décrit brièvement qu'en 1968 par H. von Wissmann. Le dessin est dû à B. Doe qui l'améliorera en 1971. En 1982, la Mission archéologique française au Yémen sud (MAFYS) entreprit une étude détaillée de cet ensemble monumental. L'agglomération est située au sommet d'un piton rocheux situé entre le lit du wādī au nord et des territoires irrigués au sud. L'enceinte possède un périmètre discontinu de 710 m, les constructions défensives complétant les falaises naturelles. Trente-trois tours scandent la muraille percée par deux portes, au sud et au nord et une poterne à l'est. Deux types d'appareil ont été mis en œuvre parfois sur des hauteurs totales de plus de onze mètres. Quatre inscriptions concernent la construction du rempart, elles sont datées du IVe siècle avant J.-C. Le plan publié par J. Schiettecatte, fondé sur des corrections liées à l'utilisation d'images satellitaires, indique une division en deux parties par un mur peut-être contemporain de la muraille, une acropole occidentale face à l'aval semble séparée d'une zone moins densément occupée à l'est. Nous pensons, en accord avec J.-F. Breton que ce site était avant tout un verrou défensif sur la route caravanière entre l'Océan Indien et la capitale Shabwa.

---

[1] BRETON et al.1987 : 1-20, DOE 1971 : 186-190, DOE 1983 : 141-144, BRETON 1994: 135-137, SCHIETTECATTE 2011 : 199-202.

Fig. 5 - Vue depuis la vallée du site de Naqab al-Hajar (*Mayfa'at*)- J.-F. Breton.

Fig. 6 - Le grand mur d'Al-Binā' (*al-Mabnā*) - B. Doe.



Al-Binā' (al-Mabnā)[1]

Il s'agit d'un rempart qui situé dans un col, dans le wādī al-Mabnā, qui contrôle un passage sensible entre l'Océan Indien et le wādī Ḥajar. Daté du premier siècle ap. J.-C., cet ouvrage s'inscrit, sans nul doute, dans un système défensif sûrement plus complexe. À ce jour et en absence de fouilles archéologiques aucun édifice ne semble concerné par cette proche fortification dotée d'une porte imposante où a été trouvée une inscription dédicatoire installée par un *moukarrib* du Ḥaḍramawt (RES 2687).

[1] DOE 1971: 180-182 (pl. 79-80), BRETON 1994: 137.

Fig. 7 - Le piton volcanique de Bi ʾr ʿAlī (*Qāniʾ*) – Chr. Darles.

Bi ʾr ʿAlī (Qāniʾ)[1]

L'antique port de Qāniʾ est situé sur la côte de l'océan Indien non loin de l'actuel village de Biʾr ʿAlī, au pied du neck volcanique de Ḥuṣn al-Gurāb utilisé comme amer remarquable durant l'antiquité. Ce site correspond au port de débarquement des navires chargés d'encens qui cabotaient le long de la côte en provenance du Dhofar. La céramique découverte montre le rôle majeur, dans le commerce international, de ce port où ont été découvertes, dans des entrepôts, de grandes quantités d'encens. Ce piton et la langue de terre qui le reliait à la côte a autorisé la présence deux ports particulièrement bien protégés des vents de mousson. En 1835, une expédition britannique fait halte dans cette baie et y découvre le premier texte inscrit en langue sudarabique. Les Britanniques du Département archéologique d'Aden, alors dirigé par B. Doe, vont dans les années soixante fournir quelques descriptions et plusieurs plans sommaires. Ce sont les archéologues soviétiques dirigés par A. V. Sedov rejoints rapidement par une équipe française organisée par M. Mouton qui vont durant plusieurs années étudier la ville basse et la citadelle qui domine le piton volcanique. Les premières fortifications ont été identifiées au pied du rocher, il s'agit de tours

[1] DOE 1971 : 182-186, DOE 1983 : 144-147, MOUTON et al. 2006b : 229-242, SALLES et SEDOV 2010, SCHIETTECATTE : 203-207.

massives qui encadrent la voie d'accès au sommet. Les fortifications utilisent la morphologie géologique du site, avec un contrôle de l'accès, un chemin escarpé avec des chicanes et une forteresse sommitale.

Fig. 8 - La porte Sud-Est de Makaynūn (*Mawtar* ou *Thawbat*) – Th. Sagory –Mission archéologique française dans le Jawf-Ḥaḍramawt.

L'ENSEMBLE ORIENTAL :

Wādī Ḥaḍramawt et wādī Masīla

Makaynūn (Mawtar ou Thawba)[1]

La ville est située sur les bords du wādī Masīla dans un site de confluence où se croisent quatre wādīs secondaires. Visité par D. Van der Meulen et H. von Wissmann puis par G. Lankaster Harding, Makaynūn est prospecté par les archéologues français en 1979 qui s'intéressèrent tout particulièrement aux temples. La ville, installée au milieu d'un territoire irrigué, s'étale sur 600 m de long sur 400 m de large. Les recherches menées par la mission archéologique française dans le Jawf-Ḥaḍramawt à partir de 1999 ont permis la mise au jour

[1] BRETON et al. 1980, BENOIST et al. 2007 : 17-35, MOUTON et al. 2006a : 229-242, SCHIETTECATTE 2011 : 176-180.

d'une enceinte maçonnée en pierre discontinue qui délimite un espace ovale de 220 m sur 150 m. Elle est dotée de saillants de six mètres de long pour quatre mètres de profondeur et mesure de 1,40 m à 2,00 m de marge. Plusieurs phases de construction ont été identifiées, la première remontant au IVe siècle av. J.-C, la dernière au Ier s. av. J.-C. Deux portes ont été identifiées au nord-est et au sud-est. Le dispositif de la première (large) se rapproche de celui de la grande porte de Naqab al-Hajar. L'enceinte, outre son rôle de bouclier défensif face à des brigands, paraît avoir eu une vocation d'enclos délimitant un espace symbolique ou politique, se rapprochant en cela du premier rempart de Shabwa. Makaynūn était également défendu par plusieurs postes fortifiés situés à quelques kilomètres, Qārat Kibda, Ḥusn at-Thawba et Ḥuṣn al-'Urr.

Fig. 9 - Le site fortifié de Qārat Kibda – J.-F. Breton.

Qārat Kibda[1]

Ce site, de 400 m est-ouest sur 100 nord-sud) est avant tout un piton fortifié aménagé avec un rempart qui protège de nombreux édifices. Il fait partie, selon J. Schiettecatte d'un réseau de points forts allant de Ḥuṣn al-'Urr à Qārat Kibda situés à quelques kilomètres de part et d'autre de Makaynūn. Le rempart épouse quand c'est nécessaire

[1] Un excellent plan de V. Bernard a été publié dans SCHIETTECATTE 2011 : 181. Une brève notice a été consacrée par J.-F Breton à ce site dans BRETON 1994 : 131-133.

la ligne de crête du piton, il est bâti sous la forme d'un mur continu renforcé de saillants à intervalles irréguliers. Deux portes, à l'ouest et au nord, sont accessibles par des escaliers aménagés dans le massif rocheux. Des saillants plus importants semblent avoir fait office de tours. Le site daterait, selon A. Benoist et J. Schiettecatte qui reprennent Breton et al. 1980 : p.39, de la première moitié du I^er^ millénaire av. J.-C. Cette datation se fonde sur des parallèles céramiques établis avec le site de Hajar Ibn Ḥumayd.

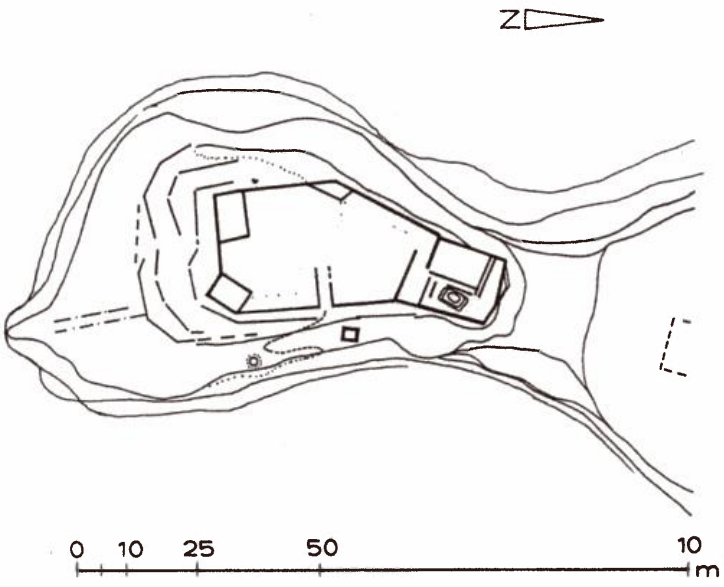


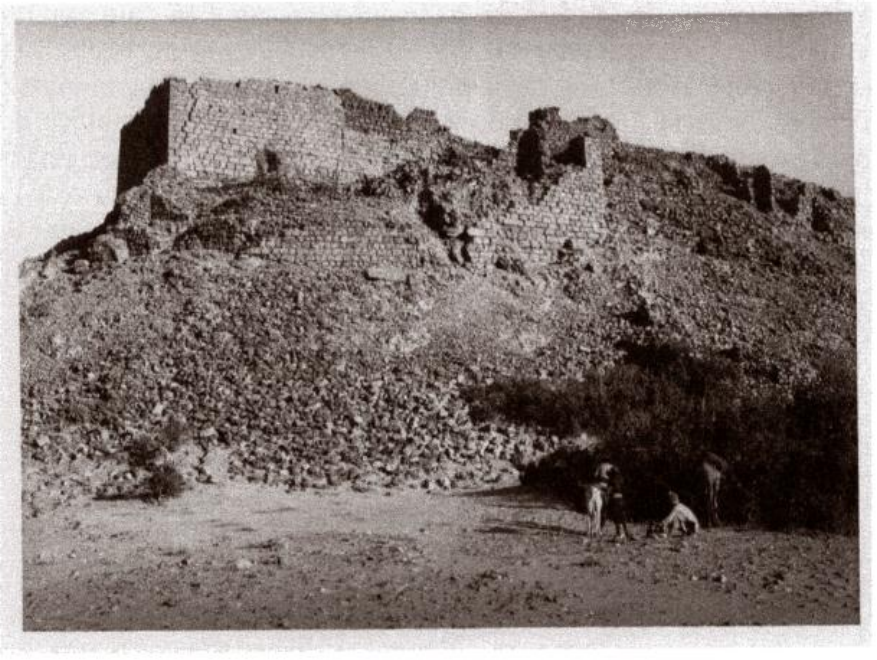
Fig. 10 - La forteresse de Ḥuṣn al-Thawba – J.-F. Breton.

Ḥuṣn al-Thawba[1]

Ce fortin signalé par D. van der Meulen et H. von Wissmann appartient au réseau de fortifications avancées qui entoure Makaynūn. Plusieurs inscriptions attestent de l'occupation du site au III^e^ s. av. J.-C. Les croquis publiés ne permettent pas de se prononcer sur la nature des techniques de construction utilisées. Il s'agit d'une petite forteresse située à 5 km au nord-ouest de Makaynūn dont le proche territoire comportait une dizaine de petits temples.

---

1 VAN DER MEULEN et VON WISSMANN 1932 : 174-177, BRETON 1994 : 134.



أطلال حصن العر The ruins of Husn Al-Urr.

Fig. 11 - Le fortin de Ḥuṣn al 'Urr – J.-F. Breton.

Ḥuṣn al 'Urr[1]

Cette forteresse située au sommet d'un piton isolé au milieu du wādī Masīla faisait parte du réseau défensif des territoires irrigués proches de Makaynūn. Le bâtiment mesure 90 m de long sur 30 m au maximum en largeur. Les réutilisations tardives ont altéré le bâtiment primitif qui n'a été que sommairement relevé. Le site a été visité par H. von Wissmann et par E. Keall, puis par les archéologues français.

[1] KEALL 1995 : 55-63, BRETON 1994 : 133-134.

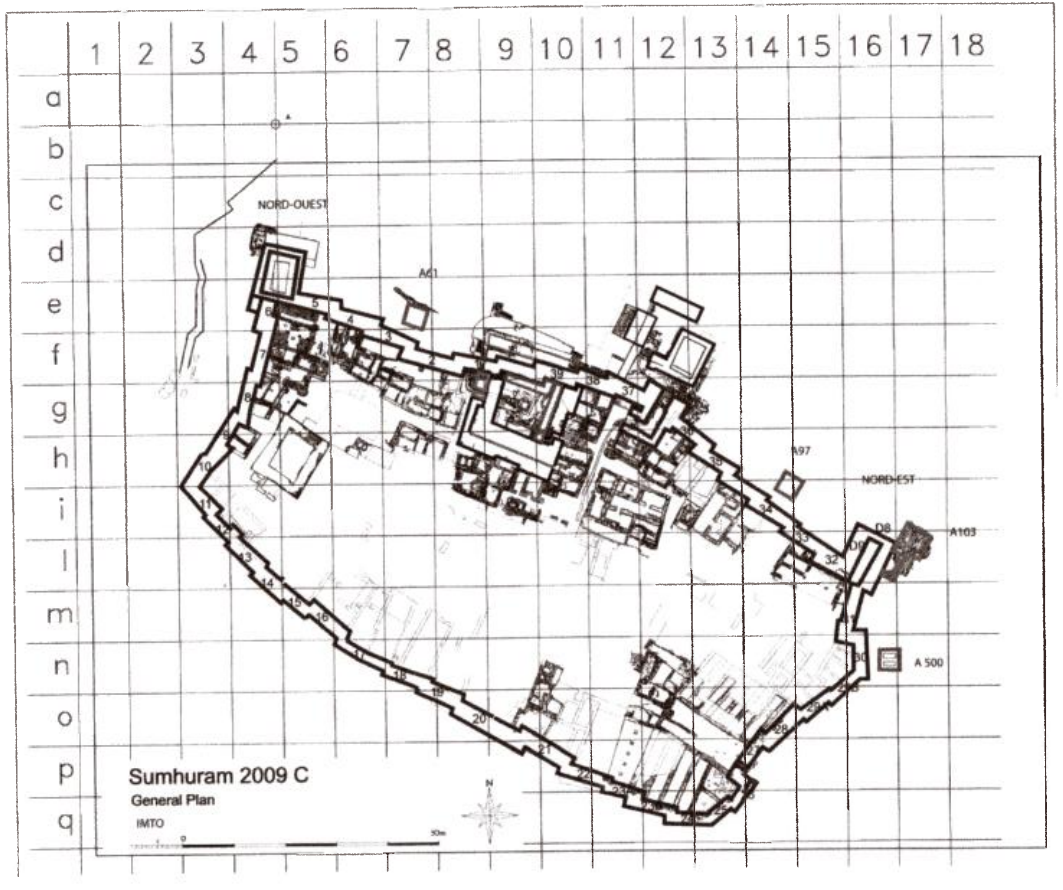


Fig. 12- Le comptoir commercial de Khawr Rūrī (*Sumhuram*) - IMTO et Chr. Darles.

La colonie orientale de Khawr Rūrī (*Sumhuram*)[1]

Partiellement fouillé par l'*American Foundation for the Study of Man* (AFSL) dès 1952, le site de Khor Rori (l'antique Sumhuran) fait l'objet de fouilles extensives depuis 1997 par l'*Italian Mission to Oman* (IMTO) dirigée par A. Avanzini. Cet établissement de moins d'un hectare est défendu par un rempart continu au tracé en crémaillère qui occupe 25% de la superficie totale, contre lequel s'adossent maisons et entrepôts. La muraille septentrionale est munie en son centre d'un puissant dispositif d'entrée encadré de deux tours monumentales et précédé de chicanes. Les dédicaces *in situ*, oeuvre des souverains du Ḥaḍramawt, s'y échelonnent entre le II^e^ siècle av. J.-C. et le III^e^ siècle ap. J.-C. À l'Est, une poterne permet une communication directe avec la lagune. Ce puissant rempart protégeait ce comptoir commercial d'une double menace, l'une venue de la mer et l'autre de l'*hinterland*.

Chacun de ces trois ensembles de systèmes fortifiés répond – ou semblent répondre – à trois types de menaces différentes :

- **L'ensemble occidental**, fait face aux grands États – successifs ou contemporains –, les Sabéeens, les Qatabānites, les Sabéens encore puis les Himyarites, qui disposent d'armées puissantes. D'où les fortifications. conséquentes de Shabwa et Hajar al-Barīra.

- **L'ensemble méridional,** semble-t-il assez tardif – début de notre ère – vise surtout à protéger les voies d'accès au Ḥaḍramawt intérieur (Mayfa'at : directement situé sur une voie vers Shabwa), mais aussi à se prémunir d'attaques de pillards, et d'éventuels pirates.

- **L'ensemble oriental** vise à bloquer les accès du wādī Ḥaḍramawt par l'Est. Quelles populations pouvaient mettre en danger les établissements non fortifiés de la vallée intérieure ? S'agit-il de tribus hostiles ou de rebelles, comme ce fut le cas au III^e^ s avec la révolte de la tribu des Yuha'bir ?

Les systèmes défensifs utilisés sont donc variés :

- Plusieurs enceintes, comme à Shabwa, définissent une zone surprotégée pour les habitants et l'élite, une citadelle et ses annexes pour les militaires : un enclos pour les marchands, les troupeaux et les caravanes.

---

[1] Avanzini (éd.) 2002, Avanzini (éd.) 2008, Darles 2011 : 61-68, Darles 2015 : 63-86, Schiettecatte 2011 : 208-214.

- Des pitons fortifiés, par exemple Naqab al-Hajar, Qārat Qibda, Ḥuṣn al-'Urr, d'où on observe, d'où on surveille et d'où on menace en faisant peur.

- Des boucliers renforcés comme à al-Libnā', Makaynūn, ou éventuellement à Raybūn, nécessaires face aux attaques éventuelles des forces des royaumes ennemis et surtout contre les rapines des voisins.

- Des enclos plus simples mais très bien construits – Hajar al-Barīra, al-Binā' – où tout peut être protégé, habitations et troupeaux.

Les fortifications sont toujours, à l'origine, des ouvrages défensifs destinés à faire peur aux pillards éventuels et aux armées des royaumes voisins, royaumes jaloux. Ces ouvrages militaires sont aussi des constructions de prestiges qui indiquent la puissance politique de ceux qui les font édifier. Ils sont aussi des monuments architecturaux et urbains de vanité et de fierté, peut-être de plaisir. Les inscriptions qui les accompagnent témoignent de l'intérêt porté par les rois et les puissants pour leur édification onéreuse et toujours plus sophistiquée au niveau architectural. Ils cherchent à valider l'expression de leurs pouvoirs et à conjurer leurs peurs. Ce sont également des bâtiments civils qui, en temps de paix, permettent un appui pour les édifices accolés et le regroupement de troupeaux et de caravanes en en contrôlant leurs mouvements. La destruction des royaumes et de leurs établissements urbains passe nécessairement par celle des remparts mais aussi par la dégradation de leurs réseaux irrigués et par la confiscation du cheptel.

Peut-on penser qu'en temps normal, quand tout va bien, on accueille les commerçants et caravaniers, et qu'en période de crise on bâtit des murs pour s'isoler et se garder des vandales ?

D'où peuvent venir les agresseurs ? Excepté Shabwa au bord du grand désert, excentré mais en relation aisée avec la vallée par plusieurs passes, les autres sites fortifiés rassurent plus qu'ils ne garantissent une véritable protection. La limite formée par les remparts, les tours et les bastions, si elle est franchissable par les habitants, serait-elle infranchissable aux « autres » ? Les raids barbares et étrangers ne sont que des expéditions punitives, bien entendu, à des fins de contrôles de richesses commerciales. Il faut insister aussi sur le fait que les portes fortifiées étaient en temps normal de véritables octrois afin de taxer les différents produits qui y transitent.

Bibliographie

AVANZINI, A.

2002 Khor Rori Report 1, Pisa.

2008 Khor Rori Report 2. A port in Arabia between Rome and the Indian Ocean (3rd c. BC-5th c; AD), Roma.

BENOIST, A., MOUTON, M., SCHIETTECATTE, J.

2005 Makaynūn, un centre régional antique sans le Ḥaḍramawt oriental. In : S. Antonini, M. Arbach, A. Sholan (ed), Sabaean Studies. Archaeological, Epigraphical and Histoical Studies in honour of Y. M. Abdallah, A. de Maigret and Chr. Robin on the occasion of their 60th birthdays, Naples, 59-94.

BENOIST, A., MOUTON, M., SCHIETTECATTE, J., LAVIGNE, O.

2007 Chronologie et évolution de l'architecture à Makaynūn : la formation d'un centre urbain à l'époque sudarabique dans le Ḥaḍramawt, *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies 37*, 17-35.

BRETON, J.-F.,

1980 Rapport sur une mission archéologique dans le wādī Ḥaḍramawt (Yémen du Sud) en 1979, *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 1980*, 57-80.

1994 Les fortifications d'Arabie méridionale du 7e au 1er siècle avant notre ère, Archäologische Berichte aus dem Yemen, VIII

2000 Shabwa (Yémen), traditions sémitiques, influences extérieures (IIIe s. a. – IIIe s. ap. J.-C.), *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2000*, 849-882.

2003 Preliminary notes on the development of Shabwa, *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies 33*, 199-213.

BRETON, J.-F. (éd.)

1992 Fouilles de Shabwa II, Rapports préliminaires, Vol. Hors-série, IFAPO 19, Paris.

1998 Fouilles de Shabwa III, Architecture et technique de construction, BAH CLIV, Beyrouth. 2009 Fouilles de Shabwa IV, Shabwa et son contexte architectural et artistique du Ier siècle avant J.-C. au IVe siècle après J.-C., CEFAS- IFPO.

BRETON, J.-F., BADRE, L., AUDOUIN, R., SEIGNE, J.

1980 Le wādī Ḥaḍramawt – Prospections 1978-1979. Aden.

BRETON, J.-F., ROBIN, CH., SEIGNE, J. AUDOUIN, R.

1987 La muraille de Naqab al-Haǧar (Yémen du Sud), *Syria* Tome LXIV, Fascicule 1-2, Paris, 1-20.

CRASSARD, R., HITGEN, H.

2007 From Ṣāfer to Bālḥāf – rescue excavations along the Yemen LNG pipeline route, *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies 37*, 43-59.

DARLES, CH.

2003 Les fortifications de Shabwa, capitale du royaume antique de Ḥaḍramawt, *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies 33, 215-227.*

2008a Derniers résultats, nouvelles datations et nouvelles données sur les fortifications de Shabwa (Ḥaḍramawt), *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies 38, 141-151.*

2008b Les fortifications antiques de Shabwa (Ḥadramawt-Yémen) : analyse structurelle et approches comparatives, thèse de doctorat de l'université de Toulouse II, en cours de publication dans *Fouilles de Shabwa V.*

2011 Les fortifications de Sumhuram- Khor Rorī (Oman), *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies, 41*, Londres, p. 61-68.

2015 Khor Rorī – Sumhuram – Moscha Limen : Des Remparts pour la peur, pour le prestige ou pour la vanité?, *Rencontres Sabéennes 14*, Berlin, *South Arabia and its Neighbours. Phenomena of Intercultural Contacts* (Iris Gerlach, DAI, ed.), Archäologische Berichte aus dem Yemen, 14, p. 63-86.

DOE, B.

1971 *Southern Arabia*, Londres.

1983 Monuments of South Arabia, Londres.

FRANTSOUZOFF, S.

2000 The Society of Raybūn. In: N. N. Kradin *et al* (ed), *Alternatives of Social Evolution*, Vladivostok, p. 258-265.

HAMILTON, R.A.B.

1942 Six weeks in Shabwa, *The Geographical Journal*, vol. C, n° 3, p.107-123, 2 pl.

HARDING, L. G.

1964 Archaeology in the Aden Protectorate, Londres.

KEALL, E.

1995 A second attempt to understand the historical context of Ḥuṣn al 'Urr in the Ḥaḍramwt, *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies, 25*, Londres, 55-63.

MOUTON, M., BENOIST, SCHIETTECATTE, J., ARBACH, M., BERNARD, V.

2006a Makaynūn, an ancient South Arabian site in the Ḥaḍramawt, *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies 36*, 229-242.

MOUTON, M., SANLAVILLE, P., SUIRE, J.

2006b Le port sudarabique de Qanī', paléographie et organisation urbaine, *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2006*, 777-808.

PIRENNE, J.

1990 Témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire, *Fouilles de Shabwa I*, BAH CXXXIV, Paris, Geuthner.

PLINE, Hist. Nat.

1980 *Pline l'Ancien, Histoire Naturelle, Livre VI,* texte établi, traduit et commenté par J. André et J. Filliozat, Paris.

SALLES, J.-F., SEDOV, A. V.

2010 Qanī' : le port antique du Ḥaḍramawt entre la Méditerranée, l'Afrique et l'Inde, Brepols ed.

SCHIETTECATTE, J.

2011 *D'Aden à Zafar,* Orient et Méditerranée / Archéologie, n° 6, Paris.

SEDOV, A. V., GRJAZNEVIC, P. A.,

1996 *Gorodise Rajbun (Raskopi 1983-1987 gg.)* (Trudy Sovetsko-Jemensko kompleksnoj èkspedicii, 2) Moscou.

MEULEN(VAN DER), D. ET VON WISSMANN (VON), H.

1932 Hadramaut, some of its Mysteries Unveiled, Leiden.

WISSMANN (VON), H.

1962 Al-Bāria in Ġirdān im Vergleich mit anderen Stadtfestungen Alt-Südarabiens, *Le Museon,* LXXXV, p. 177-209.

1968 Zur Archäologie und antiken Geographie von Südarabien. Ḥaḍramawt, Qatabān und das 'Aden-Gebiet in der Antike, Publications de l'Institut historique et archéologique de Stamboul, XXIV, Istanbul, 14-18.

THE ASSYRIANS IN ARABIA – THE ARCHAEOLOGICAL EVIDENCE

Romolo LORETO

Università degli studi di Napoli L'Orientale

Résumé

Cet article tente de définir les relations entre l'Assyrie et la péninsule Arabique sur la base des données archéologiques. Les seules sources historiques qui font état d'une guerre entre l'Empire assyrien et la péninsule Arabique proviennent d'Arabie du Nord, d'anciennes tribus arabes et de la ville d'Adumatu. En outre, nous disposons de quelques rares mentions de rois ou de caravanes d'Arabie du Sud et de l'Est. La découverte récente d'un lot conséquent de céramique de tradition néo-assyrienne des VIII^e^-VII^e^ siècles avant notre ère sur le site de Dūmat al-Ǧandal permet de mieux définir l'image fondée jusqu'à présent sur des comparaisons hypothétiques entre du matériel provenant d'une part de Saba' et d'Arabie orientale aux VIII^e^-VII^e^ siècles avant notre ère et d'autre part de l'Empire Néo-assyrien et du Levant.

Abstract

This paper aims to define the state of the art of the relationship between Assyria and the Arabian Peninsula on the basis of the archaeological evidence. The only historical sources which refer details of a warfare between the Assyrian Empire and the Arabian Peninsula are the ones related to Northern Arabia ancient Arab tribes and the city of Adummatu. In addition, only rare mentions of southern or eastern Arabia kings or caravans, in the Neo-Assyrian sources can be detected. The recent discovery of a significant amount of VIII-VII centuries. BCE late Neo-Assyrian tradition ware in Dūmat al-Ǧandal allows one to define a better picture only based on hypothetical comparisons between some Sabaean and eastern Arabia VIII-VII centuries. BCE materials and the Neo-Assyrian or Levantine ones.

Introduction

In the framework of the XXII Rencontre Sabéenne titled *La guerre en Arabie antique*, this paper aims to point out the state of the art regarding the relationship between Assyria and the Arabian Peninsula on the basis of the archaeological evidence. Three areas of the Peninsula seem to have had contacts with the Neo-Assyrian empire: northern Arabia, with a particular focus on the ancient city of Adummatu, capital of the Arabs; southern Arabia, under the kingship of Yaṯaʿʾamar Bayyīn and Karibʾīl Watār; and eastern Arabia, mainly the kingdom of Qadē, under the kingship of Padē. All these regions could have been linked to the Assyrian imperialism by the attempt undertaken by the Assyrian emperors to take control of the commercial routes, by land and by sea.

After the discovery of a significant amount of VIII-VII centuries. BCE late Neo-Assyrian tradition ware from the excavation of the ʿUmar mosque in Dūmat al-Ǧandal (ancient Adummatu), which testifies the very first historical occupation of the oasis during which a clear contact between local *élite* and the Assyrian court took place (Loreto in press), one can propose a first comprehensive panorama of the material evidence in Arabia dated to the Neo-Assyrian period and linked to the imperial world. In particular, this analysis will focus on some luxury or fine ware types that suggest the imitation of *élite* practices, such as ritual banquets or high court behaviour in the Arabian peripheral regions of the Assyrian empire.

The historical context

The question of Assyrian warfare in Arabia falls under the events that follow the reconstruction of the empire which characterises the IX-VII centuries BCE (Ephʿal 1982; Frahm 1997, 1999; Potts 2003, 2010; Anthonioz 2018). After a first revival under Ašur-dan II (934-912) it is since the 32 campaigns of Šalmaneser III (858-824) that Assyria was fully conscious of its overwhelming military might. Still, it was not always successful, like at Qarqar, when in the years 835, among others, "Gindibu king of the Arabs" waged war against Šalmaneser III.

Tiglaṯ-Pileser III (744-727) initiated a period of relentless expansion. In 738 there is the first mention of Queen Zabibe, probably from Qedar, who ruled over a territory that was only tributary. Tiglaṯ-Pileser III seems to have adopted a gradual policy of controlling the caravan routes that were by now in operation, as is attested in other sources, i.e. the episode of the caravan from Taymāʿ and Sabaʾ that was robbed at

Ḫindanu, modern day Abu Kemal, on the Middle Euphrates, by the king of Suḫu (Cavigneaux & Ismail 1990: 351, Robin 1991: 50). Tiglaṯ-Pileser III claims to have received the submission of Taymā' and Sabaʾ, at the border of "the lands where the sun sets". In 733 he confronts Samsi, Queen of the Arabs (*šar-rat* ^{kur}*A-ri-bî*), who had "violated the pact".

Sargon II (721-705) was no less active on the Arab front, continuing to exact tributes from Queen Samsi and recording victories over North Arabian populations. Among those who pay tribute we also find "Itaʾamara the Sabaean" (Yaṯaʿʾamar Bayyīn, *mukarrib* of Sabaʾ).

Sennacherib (704-681) seems to have paid most attention to the Arabs. Herodotus (484-424) mentions him as the "king of the Arabs and the Assyrians" (*St.* II.14). In particular, Sennacherib waged war on Telḫu "queen of the Arabs in the middle of the desert" and Haza'el "king of the Arabs" ("king of Qedar" in the Ashurbanipal sources), first attacking the Arab encampment in a place that has gone unrecorded and pursuing the people of Adummatu (^{uru}*A-du-um-ma-tu* and variants) back into their city. Some precious stones found at Nineveh bear the inscription "*kišitti*^{uru} *Dumeti*" "booty of Duma or Dumetu". The annals of both King Esarhaddon (680-669) and King Ashurbanipal (668-627) confirm Sennacherib's version. Sennacherib even exacted tributes from Karibʾilu (Karibʾīl Watār *mukarrib* of Sabaʾ).

Under Ashurbanipal, Yauta of Qedar is finally defeated and Ašurbanipal himself received during the year 640 a tribute of gold by Padē, king of Qadē at the border of Assyria, in the dwelt of Iskē, modern day Izki in northern Oman (Yule 2014: 17, 29).

Southern Arabia

Since 1996 A. de Maigret suggested a direct link between some of the southern Arabia material culture traditions and the Levant (de Maigret 1996: 174-176). On this regards, comparison between the Sabaean carinated ware and the Levantine bowls (both sharing the typicalcarinated profile and a manufacture characterized by burnished surfaces during at least four centuries) were suggested, with a particular accent on the Neo-assyrian ware (fig. 1). Also A.V. Sedov pointed out several parallels between the red burnished ancient wādī Ḥaḍramawt culture (XIII-VIII centuries BCE) ware and the Late Bronze Age southern Levant ones, suggesting that some of these new pottery traditions can be found in Palestine or northwestern Arabia (Sedov 1996: 70-71, 86).

Other connections supporting the hypothesis of long distance technology exchanges were more recently pointed out by D.T. Potts, B. Sass and F. Fedele: the first based on gifts supporting the theory of diplomatic links between South Arabia and Assyria in the VII century BCE (Potts 2003); the second by demonstrating the Syro-Hittite roots of the Southern Arabia table scenes from the intra *muros* temple of as-Sawdā' (Sass 2007); the third on the base of a peculiar, and unique for Yemen, architectonic evidence emerged from the excavation of the Sabaean levels of the ancient Yaṯil, a masonry block with its face decorated by a gray-greenish vitreous glaze made from a soda-lime technology that can be dated between the VIII-VII centuries BCE and whose only comparisons come from the Mesopotamian or Egyptian contexts (Fedele 2010: 116, fig. 144).

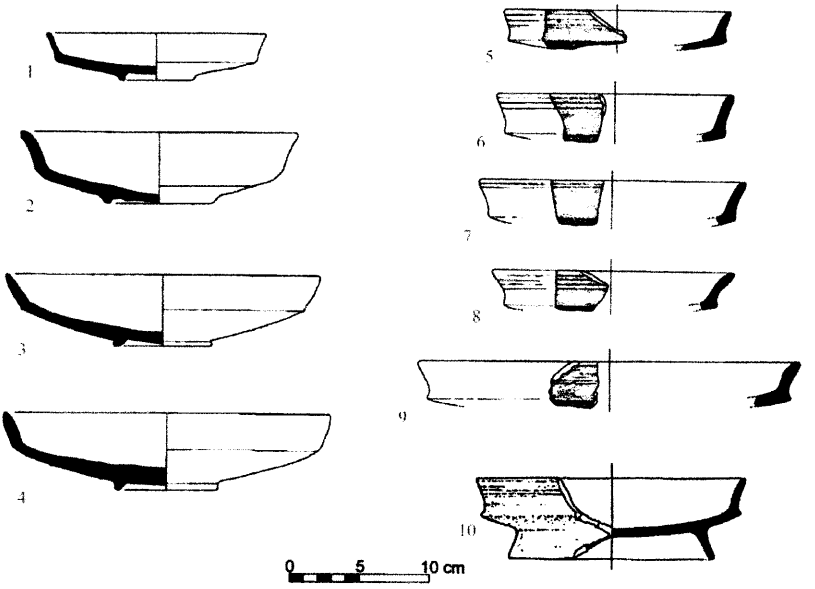


Fig. 1 - Left column: Neo-Assyrian carenated bowl. 1 Tell Aḥmar, 2 Tell Ǧurn Kabīr, 3 Nimrud and 4 Šarqat (Anastasio 2010: Pl.11.2,4,6-7); right column: 5-10 VII-VI centuries BCE carinated ware from Yalā (Loreto 2011: 251, 256).

All these examples, although generic parallels between far regions, could suggest that only *élite* technological traditions could have circulated on such long distances, and that they not necessarily demonstrate allochthonous origins for the emerging of the southern Arabia cultures (Magee 2014: 250).

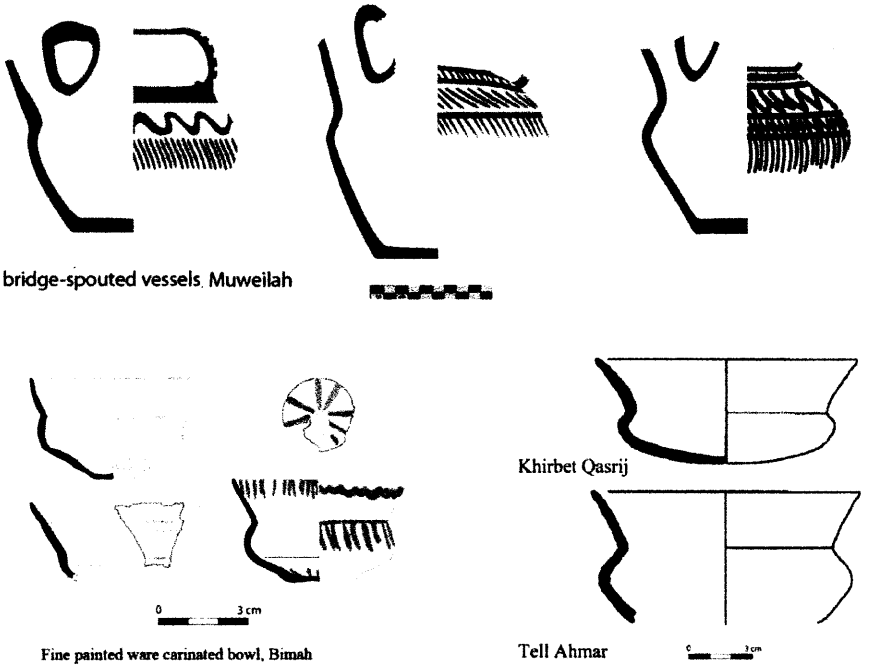


Fig. 2 - Bridge spouted vessels from Muweilah (courtesy P. Magee) and fine painted ware from Bimah, eastern Arabia; Neo-Assyrian carinated small bowls from Ḫirbet Qasrīğ and Tell Aḥmar (Anastasio 2010: Pl.15.2,8).

Eastern Arabia

Particularly interesting are two pottery types grouped in a class of fine ware: the fine painted ware and the bridge-spouted vessels, both from eastern Arabia (fig. 2). The first type is a production typical of the Early Iron Age II (900-600 BCE) whose origin can be traced among the Neo-Assyrian ware and metallic vessels productions (Benoist 2001: 48; Magee 1996: 242, 2010; Petrie *et al.* 2008). The type is characterised by fine small carinated bowls, wide spread in eastern Arabia from Muweilah to Bimah, both along the coast and the inner sites, among many: Lizq (Kroll 2013: fig. 16.1-11, so called "funnel-rim" bowls), Maḥleya (al-Jahwari 2011: fig. 16), Salūt (Iamoni 2009: fig. 7.4-7; Phillips *et al.* 2012: pl. 2.1; Condoluci *et al.* 2014: fig. 6.62), Samad aš-Šān (Yule 1999: fig. 19 painted foot 29 B45, fig. 12 painted bowl 49 B), and Maysar (Yule & Weisgerber 1988: 73.26, 74.61).

The second type is quite common in western and southwestern Iran during the Early Iron Age II and III (900-300) but quite rare in Arabia, where it only emerged at Tell Abraq, Rumeilah and Muweilah, in the latter it was particularly abundant from the monumental colonnade building (Magee 2010). This type of vessel originated during the end of the II millennium BCE from Fars, at Taimuran, and it is quite usual in Achemenid contexts such as Qaleh Kali (Potts *et al.* 2007) and Tol-e Spid (Magee 2010).

Thus, these peculiar luxury or fine ware are part of a material culture that testifies to the adoption by local communities of foreign *élite* behaviour related to banqueting practices coming from Mesopotamia and Fars to the Arabian Gulf regions.

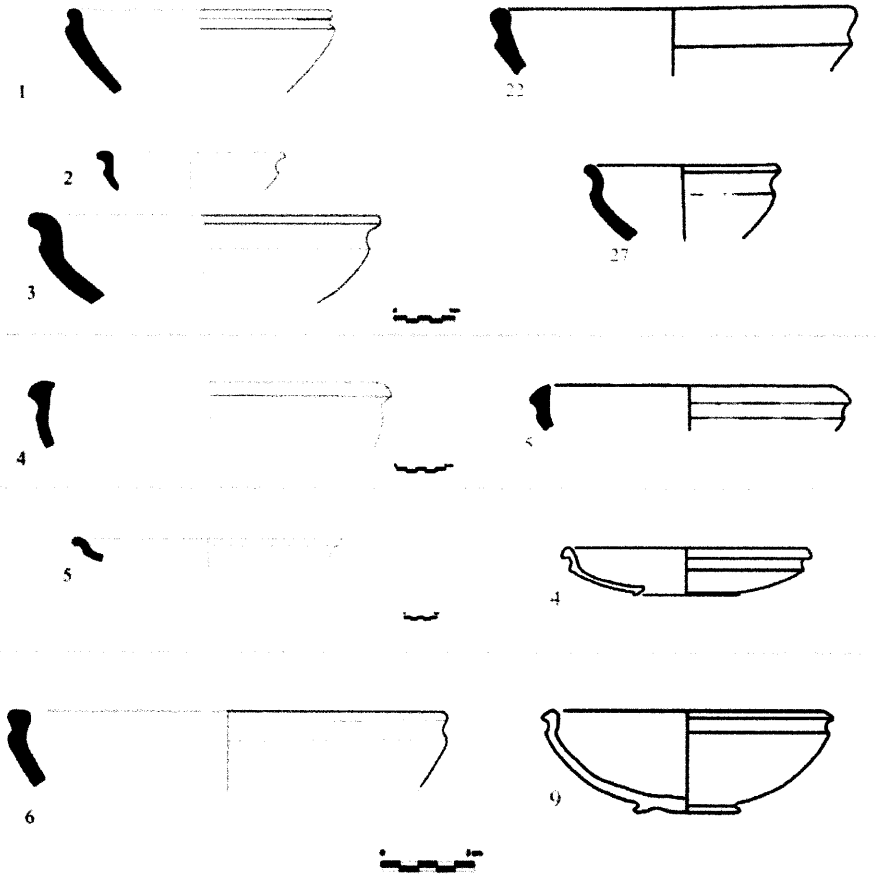


Fig. 3 - Left column: more frequent Neo-Assyrian carinated bowls from Dūmat al-Ǧandal; right column: Neo-Assyrian ware comparisons quoted in the text.

Dūmat al-Ǧandal, ancient Adummatu

All the Neo-Assyrian tradition ware collected came from outside the western flank of the 'Umar ibn al-Khaṭṭāb mosque (Loreto in press). At this stage of the research the pottery collected could be preliminarily classified in two classes: the imported ware and the imitation ware, i.e. the locally made ware.

The class of the imported ware comprises only a single shape: a diagnostic large carinated bowl type with flaring lip, grey fabric (fig. 3.5); it is an index fossil, a typical table ware production of the VIII-VII centuries BC, "by far the most common type from Nimrud" (Oates 1959, 132; Curtis 1989, 47. For comparisons with Qasrij Cliff –Mosul- see Curtis 1989, fig. 24.33; for comparison with Assur see Hausleiter 1996, tav. 13.m, tav. 57.15.2, for comparisons with Nineveh see Hausleiter 1999, fig. 5.17; for comparisons with Nimrud see Oates 1959, fig. 5.18). The class of the local ware imitating Neo-Assyrian models comprises two shapes: bowls and jars, subdivided in 10 types, for a total of 32 sub-types (Loreto in press). Among the bowls the most frequent types are: small carinated bowl (cup) with bulging edge (fig. 4.1) (Anastasio 2010, 105.11); small to large flat carinated bowl with sharp-cut lip (fig. 3.5) (Curtis 1989, fig. 24.20-21; Anastasio 2010, 101.4-5); small to medium shallow carinated bowl with everted sharp-cut or rounded lip (fig. 3.2-3) (Curtis 1989, fig. 10.26-31; fig. 24.26-41; Hausleiter 1996, Tav. 1.n; Tav. 13.m; Tav. 25.b; Tav. 58.19.1; Lumsden 1999, fig. 5.17-23; Schmidt 1999, Tav. 6a); small shallow carinated bowl with round or flat lip (fig. 3.1, 6) (Curtis 1989, fig. 8.18-25, 9.22; Anastasio 2010, 101.9); medium to large shallow carinated bowl with bulging edge (fig. 3.4) (Curtis 1989, fig. 7.4-8; Hausleiter 1996, Tav. 38.7793f; 1999, fig. 5.26). Among the jars are: medium to large jars with everted or vertical neck and thick lip (fig. 4.4) (Curtis 1989, fig. 37.239; Hausleiter 1999, fig. 3.5; Anastasio 2010, 165.1-2); large jars with folded rim (fig. 4.2) (Curtis 1989, fig. 11.52-53); jars with long neck and curved lip (fig. 4.3) (Curtis 1989, fig. 35.205).

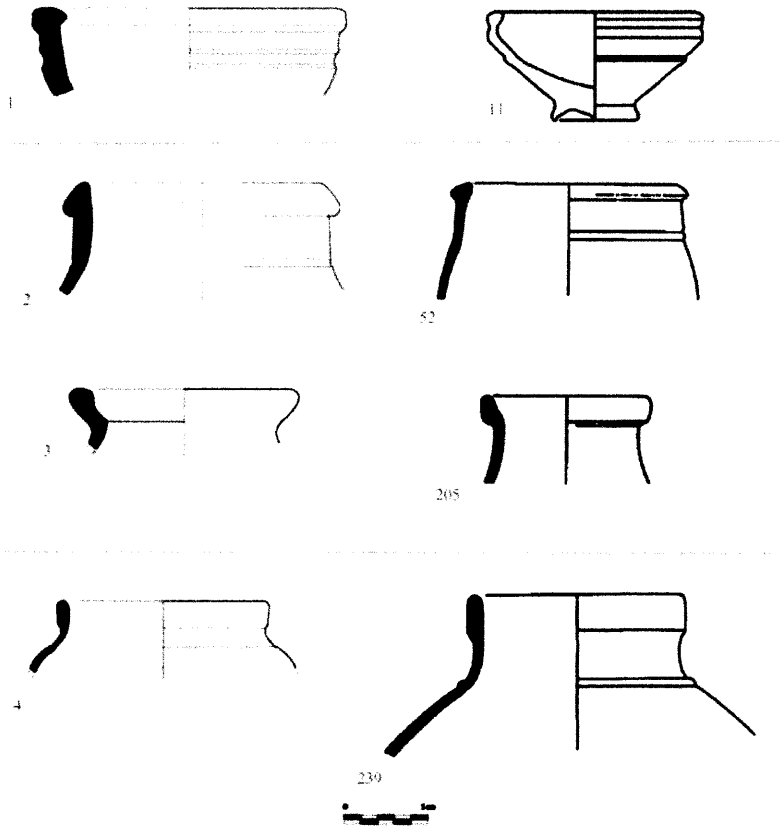


Fig. 4 - Left column: more frequent jars and a medium to large shallow carinated bowl with bulging edge from Dūmat al-Ǧandal; right column: Neo-Assyrian ware comparisons quoted in the text.

Conclusion

The Assyrians were well aware of what was the land of the Arabs and its local people: it is usually stated that they are entering in the *mat aribi* or they are dealing with *šar mat Aribi* or *šarrat mat Aribi*, so the administrative idea of the land of the Arabs ruled by kings or queens is clear, with a particular mention to the Qedarite kings. In addition, when they talk about the Arabs they clearly separate ^{uru}*Adummatu* (the city of Adummatu) from encampments and tents, as they are figured in the famous Ashurbanipal relief now in the Musei Vaticani of the Arab encampments set to fire. Equally, Saba' and Qadē are quite exactly located at the very borders of the empire, far from a provincial status but still paying tributes to the most powerful emperors.

Unfortunately, the continuous occupation of Dūmat al-Ǧandal has almost completely dismantled the ancient architectonic evidence prior to the Nabataean period, so at the present stage of the research it is impossible to say, based on the archaeological evidence, if the Assyrian army really reached Adummatu. Nonetheless, the fact that the majority of identified pottery from the Assyrian level is an imitation locally made of the most common late Neo-Assyrian ware, especially the table ware type of the carinated bowls, testifies to a long period of link and contacts, at least commercial ones, between the oasis and the Assyrian world. Imitating foreign behavior and symbols is not something achieved in a few years, but in decades and generations of exchanges. A phenomenon already seen in the Neo-Assyrian Empire marginal regions, documented, among others, by the carinated bowls, largely distributed in Assyria, Syria and the southern Levant (Anastasio 2010: 24-26).

Finally, although needing further studies in this direction, the materials associated to the Sabaeans and eastern Arabia could provide the evidence for long trade contacts between the Arabian Peninsula and the Near East during the first half of the I millennium BCE.

Acknowledgements

Special thanks to the following Italian and Saudi institutions: Ministero degli Affari Esteri e della Cooperazione Internazionale, Ministero dell'Istruzione Università e Ricerca (progetto SIR), Saudi Commission for Tourism and National Heritage.

References

ANASTASIO, S.

2010 *Atlas of the Assyrian Pottery of the Iron Age*, Turnhout: Brepols.

ANTHONIOZ, S.

2018 "Adummatu, Qedar and the Arab Question in the Neo-Assyrian Sources", Charloux G. & Loreto R. (eds.) *Duma III. The 2012 Report of the Saudi–Italian–French Archaeological Project at Dūmat al-Jandal, Saudi Arabia*, Riyadh: King Fahd National Library Cataloging,17-40.

BENOIST, A.

2001 "Quelques réflexions à propos de l'utilisation des céramiques dans la péninsule d'Oman au cours de l'âge de Fer (1350-300 av. J.C.)", *Paléorient* 27.1, 45-67.

CAVIGNEAUX A. & ISMAIL B.K.

1990 "Die Statthalter von Suḫu und Mari im 8. Jh. V. Chr.", *Baghdader Mitteilungen* 21, 321-456.

CONDOLUCI, C., M. DEGLI ESPOSTI & C. PHILLIPS

2014 "Iron Age settlement patterns at Salūt c. 1300-300 BC", *Proceedings ofthe Seminar for Arabian Studies* 44, 99-120.

CURTIS, J.

1989 *Excavations at Qasrij Cliff and Khirbet Qasrij*, London: British Museum Publications.

EPH'AL I.

1982 *The Ancient Arabs: Nomads on the Borders of the Fertile Crescent, 9th-5th Centuries B.C.*, Jerusalem: Magnes Press.

FEDELE, F.

2010 "Barāqish, over wall excavations 2005-2006: stratigraphy, environment and economy of the Sabaean-Islamic sequence", *Arabia* 4, 97-162.

FRAHM, E.

1999 "Perlen von den Rändern der Welt", Van Lerberghe K. & Voet G. (eds.) *Language and Cultures in Contact: at the Crossroads of Civilizations in the Syro-Mesopotamian Realm*, Leuven: Peeters, 79-99.

1997 *Einleitung in die Sanherib Inschriften*. Horn: Österreich.

HAUSLEITER, A

2014 "Pottery groups of the Late 2nd/Early 1st millennia BC in North-West Arabia and new results from the excavations at Tayma. With a contribution by Małgorzata Daszkiewicz", Luciani M. -Hausleiter A. (eds.) *Recent Trends in the Study of Late Bronze Age Ceramics in Syro-Mesopotamia and Neighboring Regions*, Rahden: Leidorf, 399-434.

1999 "Neo-Assyrian Pottery from Kalḫu/Nimrud – with special reference to the Polish excavations in the "Central Building" (1974-76)", Hausleiter A. - Reiche A. (eds.) *Iron Age Pottery in Northern Mesopotamia, Northern Syrian and South-Eastern Anatolia*, Münster: Ugarit-Verlag, 17-60.

1996 *Chronologische und typologische Untersuchungen zur neuassyrischen Keramik im Kerngebeit Assyrien* (PhD Diss.), Munich: University of Munich.

IAMONI, M.

2009 "The Iron Age ceramic tradition in the Gulf: a re-evaluation from the Omani perspective", *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* 39, 223-236.

AL-JAHWARI, N.S.

2011 "A Late Iron Age Settlement in Maḥleya, Oman", *Journal of Oman Studies* 17, 73-100.

KROLL, S.

2013 "The Early Iron Age Fort at Lizq, Sultanate of Oman", *Zeitschrift für Archäologie Aussereuropäischer Kulturen* 5, 159-220.

LORETO, R.

in press "Finding Adummatu", *Proceedings of the 1st international congress the Archaeology of Saudi Arabia, 2017*, Riyadh.

LUMSDEN, S.

1999 "Neo-Assyrian Pottery from Nineveh", in Hausleiter A. & Reiche A. (eds.) *Iron Age Pottery in Northern Mesopotamia, Northern Syrian and South-Eastern Anatolia*, Ugarit-Verlag, 3-15.

MAGEE, P.

2014 *The archaeology of prehistoric Arabia*, Cambridge, Cambridge: University Press

2010 "Iran and the Gulf in the first half of the first Millennium BC", Avanzini A. (ed.) *Eastern Arabia in the First Millennium BC*, Roma: L'Erma di Bretschneider, 45-56.

1996 "The Chronology of Southeastern Arabian Iron Age", *Arabian Archaeology and Epigraphy* 7, 240-252.

de Maigret, A.

1996 *Arabia Felix. Un viaggio nell'archeologia dello Yemen*, Milano: Rusconi.

OATES, J.

1959 "Late Assyrian Pottery from Fort Salmaneser", *Iraq* 20, 130-146.

PHILLIPS, C., C. Condoluci & M. Degli Esposti

2012 "Further consideration of Bronze and Iron Age settlement patterns at Salūt", *Egitto e Vicino Oriente* 35, 193-217.

PETRIE, C.A., P. Magee & M.Nasim Khan

2008 "Emulation at the edge of empire: the adoption of non-local vessel forms in the NWFP, Pakistan during the mid-late 1st millennium BC", *Gandhāran Studies* 2, 1-16.

POTTS, D.T.

2003 "The *mukarrib* and his beads: Karib ʾīl Watar's Assyrian diplomacy in the early 7th century B.C.", *Isimu* 7, 197-206.

POTTS, D.T., A. Asgari Chaverdi, C.A. Petrie, A. Dusting, F. Farhadi, I.K. McRae, S. Shikhi, E.H. Wong, A. Lashkari & A. Javanmard Zadeh

2007 "The Mamasani Archaeological Project, Stage Two: Excavations at Qaleh Kali (Tappeh Servan/Jinjun [MS 46])", *Iran* 45, 287-300.

ROBIN, CH. J.

1991 *L'Arabie antique de Karibʾīl a Mahomet.* Aix-en-Provence : Édisud.

SASS, B.

2007 "From Maraş and Zincirli to es-Sawdāʾ: The Syro-Hittite roots of the South Arabian table scene", in S. Bickel, S. Schroer, R. Schurte & C. Uehlinger (eds.) *Bilder als Quellen Images as Sources*

Studies on ancient Near Eastern artefacts and the Bible inspired by the work of Othmar Keel, Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht.

SCHMIDT, C.

1999 "Die Keramik der Areale A-F in Kar-Tukulti-Ninurta", in Hausleiter A. - Reiche A. (eds.) *Iron Age Pottery in Northern Mesopotamia, Northern Syrian and South-Eastern Anatolia*, Münster: Ugarit-Verlag, 61-90.

SEDOV, A.V.

1996 "On the origin of the agricultural settlements in Hadramawt", Ch.J. Robin (ed.), *Arabia antiqua: Early origins of south Arabian states*, Rome: IsMEO, 67–86.

YULE, P.

2014 *Cross-roads. Early and Late Iron Age South-Eastern Arabia*, Abhandlungen der Deutschen Orient-Gesellschaft 30, Wiesbaden: Harrassowitz.

1999 *Studies in the Archaeology of the Sultanate of Oman*, Orient Archaeologie, Band 2, Rahden: Leidorf.

YULE, P. & WEISGERBER G.

1988 *Samad Ash Shan: Excavations of the pre-islamic cemeteries. Preliminary report.* Bochum: Selbstverlag des Deutschen Bergbau-Museums

À PROPOS DE L'ARMEMENT DES TROUPES ḤIMYARITES AU VIe SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

Christian ROBIN

Abstract

Although war occupies a large place in the South Arabian epigraphy, almost all of its modalities are unknown. The countless rock engravings that have been carved on the desert rocks are beginning to fill this gap. They often represent characters wielding weapons that could be warriors.

The present contribution is limited to examining the armament of combatants who belonged to the 6th century Ḥimyarite armies, as indicated by their association with large dated texts. The documentation consists of an infantryman named Tamīm, of whom there are three representations, and images of riders belonging to Abraha's army. Surprisingly, these Ḥimyarite fighters are very lightly armed and do not wear helmets or cuirasses; the most common weapon that seems flexible would be a slingshot. The image of these fighters is very different from that of the heavily equipped Arab knights, wielding the sword and protected by a helmet and chain mail, which ancient poetry and scholarly tradition describe in the manner of the Sasanid Persian knights.

Résumé

Bien que la guerre occupe une grande place dans l'épigraphie sudarabique, on ignore presque tout de ses modalités. Les innombrables gravures rupestres qui ont été incisées sur les rochers du désert commencent à combler cette lacune. Elles représentent assez souvent des personnages brandissant des armes qui pourraient être des guerriers.

La présente contribution se limite à examiner l'armement de combattants qui appartenaient aux armées ḥimyarites du VIe siècle, comme l'indique leur association avec de grands textes datés. La documentation se compose d'une part d'un fantassin appelé Tamīm dont on a trois représentations, d'autre part des images de cavaliers appartenant à l'armée d'Abraha. De manière surprenante, ces combattants ḥimyarites sont très légèrement armés et ne portent ni casque ni cuirasse ; l'arme la plus courante qui semble souple serait une fronde. L'image de ces combattants est bien différente de celle des chevaliers arabes lourdement équipés, maniant le glaive et protégés par un casque et une cotte de maille, que la poésie ancienne et la tradition savante décrivent à la manière des chevaliers perses sāsānides.

Un colloque dont le thème est la guerre invite à s'intéresser à l'armement, même si la documentation est bien maigre (Yule & Robin 2005). Alors que les inscriptions sudarabiques évoquant des conflits, des batailles et des raids sont innombrables, les données textuelles sur l'équipement des combattants sont fort pauvres. Cela tient au fait que les commanditaires de textes ne mentionnent jamais leurs armes. Sur ce point, les noblesses sabéenne et ḥimyarite sont bien différentes des princes arabes du 6e siècle pour qui la possession d'une épée fameuse et d'une armure coûteuse était un titre de gloire. Tout au plus un texte ḥimyarite du 3e siècle énumère-t-il les armes – « lances, boucliers et arcs » – prises à l'ennemi éthiopien (al-Miʿsāl 2, lignes 12-13).

Si on se tourne vers les armes antiques retrouvées en fouille ou apparues sur le marché des antiquités, la récolte se limite pour le moment à quelques glaives (Robin & Antonini 2017, fig. 35). Il reste enfin à se demander si, dans le répertoire iconographique, des armes sont représentées soit seules soit sur des personnages équipés pour le combat ; à nouveau, la quête est presque infructueuse, notamment parce que, sur les stèles funéraires, on préférait représenter le mort dans des activités quotidiennes, comme la chasse ou le voyage.

Deux fragments d'une stèle de Ẓafār, qui daterait des 4e-5e siècles, semblent faire exception (Yule & Robin 2005 ; dans cette contribution, fig. 01 et 02). Ils comportent deux registres superposés. Celui du haut est occupé par un bandeau épigraphique de deux lignes et celui du bas par une scène héroïque représentant l'affrontement de deux chevaliers probablement identiques ; ces derniers, protégés par une cotte de maille et un casque, brandissent avec la main droite une lance dont ils frappent leur adversaire et tiennent avec la main gauche les rênes du cheval et un bouclier ; chacun de deux chevaliers est flanqué par un valet d'arme maniant la hache avec la main droite et tenant un petit bouclier avec la main gauche (Yule & Robin 2005). Les armes représentées rappellent évidemment l'équipement des combattants de l'époque de Muḥammad tel que les traditionnistes le décrivent.

Il y a une quinzaine d'années, je supposais que ce panneau appartenait à une stèle funéraire représentant le défunt (assurément un guerrier de haut rang) au combat. Avec le recul, cette interprétation me paraît infondée. Tout d'abord, le caractère funéraire du monument est fort douteux parce que rien, dans le texte qui subsiste, ne l'implique ; d'ailleurs, il est possible que le texte commémore une construction si on complète le *br[...]* du petit fragment en *brʾ*, « il a édifié ». En second

lieu, dans la scène qui est symétrique, aucun indice ne permet d'identifier le commanditaire du texte (ou le défunt) avec l'un des deux chevaliers. Il en résulte qu'il ne s'agit nullement d'une illustration des hauts faits d'un personnage réel, mais d'un thème décoratif héroïque dont le modèle pourrait être perse sāsānide.

Fig. 1 - Fragment de stèle ḥimyarite avec une scène de combat entre deux chevaliers. Dans les années 1970, il était conservé dans la réserve de Ẓafār, mais a disparu aujourd'hui. Voir aussi Fig. 2. Dessin Paul Yule.

Fig. 2 - Petit fragment non jointif de la stèle ḥimyarite avec une scène de combat entre deux chevaliers, représentée Fig. 1 (British Museum). Dessin Paul Yule.

On ne dispose guère, en fin de compte, que des gravures rupestres. En principe, les seuls dessins qui devraient être retenus sont ceux qui sont accompagnés par un texte en écriture sudarabique et sont donc

susceptibles de nous éclairer sur l'armement sudarabique. Les dessins flanqués par un texte en écriture thamūdéenne ḥimāʾite (celle de la zone Ḥimà-Tathlīth au nord de Najrān) ont des auteurs qui appartiennent à des populations vivant en marge de la Sudarabie. Mais cette distinction, habituelle quand on traite de langues, d'organisation sociale et de divinités, est quelque peu illusoire quand il s'agit de la guerre parce que les armées ḥimyarites recrutaient aussi bien dans les populations de la Sudarabie que dans celles de la périphérie.

Fig. 3 - Un premier type de poignard dans l'art rupestre de Ḥimà (Arabie séoudite). Photographie MAFSN.

L'art rupestre de Ḥimà-Tathīth est riche en données sur l'armement qui mériteraient un inventaire détaillé. Je me limiterai ici à esquisser un début de typologie en mentionnant : les dessins de dague, assez rares (fig. 03 et 04) ; les personnages énigmatiques, debout, tenant soit un arc et des flèches soit un bouclier, avec un glaive passé à la ceinture (fig. 05 et 06) ; les cavaliers et les chameliers paradant avec leur armes, soit brandies (un glaive et un bouclier comme dans la fig. 07) soit simplement attachées à l'arrière de la selle (un glaive comme dans les fig. 08 et 09) ; enfin les représentations de combat, très exceptionnelles (comme celle de la fig. 10 où les adversaires s'affrontent avec des arcs et des flèches). Presque toujours, ces dessins ne peuvent pas être datés de façon précise.

À ces innombrables dessins s'ajoutent les trois images du guerrier Tamīm, qui a été au service des rois ḥimyarites Maʿdīkarib Yaʿfur en 521 et Yūsuf Asʾar Yathar en 523, et celles des cavaliers de l'armée

d'Abraha, une trentaine d'années plus tard. C'est seulement à ces images bien datées que je voudrais m'intéresser désormais, parce qu'elles donnent une image inattendue de l'armée ḥimyarite.

Fig. 4 - Un second type de poignard dans l'art rupestre de Ḥimà. Le poignard dont la patine est plus claire est une copie (récente ?) de celui dont la patine est sombre. Photographie MAFSN.

Fig. 5 - Personnage énigmatique brandissant un arc et des flèches. Noter également le glaive relativement court passé à la ceinture. Ḥimà, photographie MAFSN.

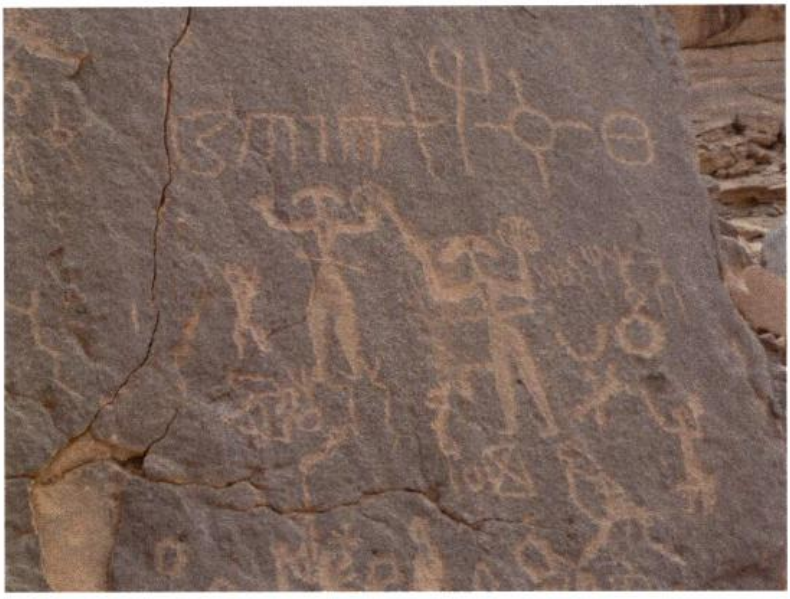


Fig. 6 - Personnages également énigmatiques, sur le même panneau que celui de la Fig. 5. Ils brandissent un petit bouclier ou un tambourin et portent aussi un glaive relativement court passé à la ceinture. Ḥimà, photographie MAFSN.

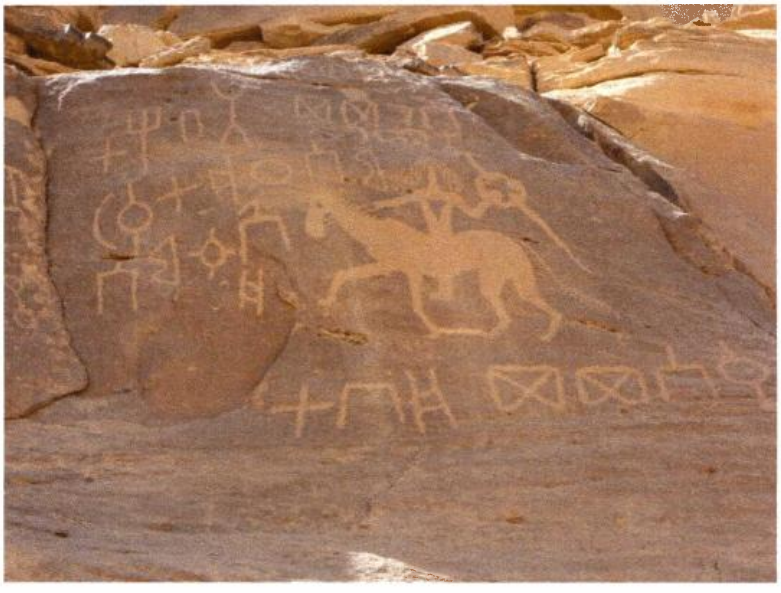


Fig. 7 - Cavalier paradant avec ses armes, un long glaive et un bouclier. Comme les textes associés au dessin sont en écriture thamūdéenne ḥimāʾite, il est hautement vraisemblable que ce cavalier appartient à la population locale, hypothétiquement la tribu arabe de Madhḥig^{um} (arabe Madhḥij). Ḥimà, photographie MAFSN.

Fig. 8 - Cavalier sur un cheval bondissant, à droite du personnage énigmatique de la Fig. 5. Il est préislamique si le dessin est bien associé avec le texte qui est gravé dessous « Qunnat » (*Qnt*). Noter le long glaive attaché à l'arrière de la selle. Ḥimà, photographie MAFSN.

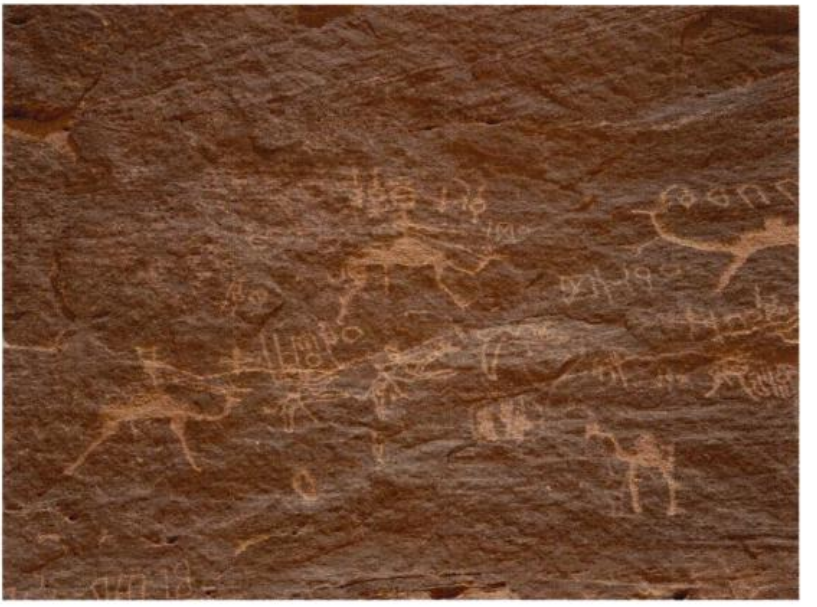


Fig. 9 - Chameliers sur des montures bondissantes, avec un long glaive attaché à l'arrière de la selle. Au-dessus de celui du haut, le texte se lit « Qunnat a gravé » (*Qnt-wqr*). Il est vraisemblable que ce Qunna est l'auteur du dessin de la Fig. 8. Ḥimà, photographie MAFSN.

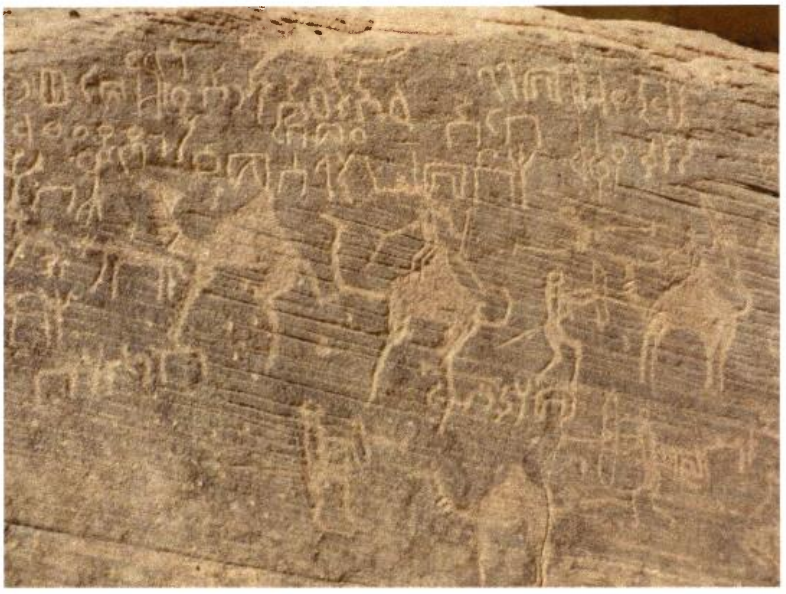


Fig. 10 - Scène de combat entre des chameliers et des fantassins armés d'arcs et de flèches. Ḥimà, photographie MAFSN.

A. L'armement de Tamīm, fantassin de Maʿdīkarib, puis de Joseph

À Maʾsal al-Jumḥ, dans le Najd, à 200 kilomètres à l'ouest de la moderne al-Riyāḍ, à savoir au cœur de l'Arabie, trois souverains ḥimyarites ont fait graver une inscription commémorant une opération militaire ou une réforme institutionnelle. À 3 mètres au-dessus de l'inscription de Maʿdīkarib Yaʿfur (Maʾsal 2 = Ry 510), l'image d'un guerrier est gravée sur une surface verticale avec, au-dessus, la légende « Tamīm » (*Tmm*) (fig. 11 et 12). L'expédition Philby-Ryckmans-Lippens a publié ce document sous le sigle Ry 511 = Ry 451, avec le commentaire :

> « Sous l'inscription un personnage de profil vers la gauche, la barbe en pointe, revêtu d'un pagne. De la main droite il tient la hampe d'une lance dont le fer, en forme de triangle allongé, est dirigé vers le sol. » (Ryckmans 1953, p. 310-311 et Pl. VI).

L'hypothèse que Tamīm porte une « barbe en pointe » semble infondée. Cette barbe ne se reconnaît de manière assurée sur aucune des trois gravures représentant Tamīm. Aujourd'hui, il n'est plus possible de le vérifier à Maʾsal parce que le tracé du visage a été abîmé, apparemment par des jets de pierre.

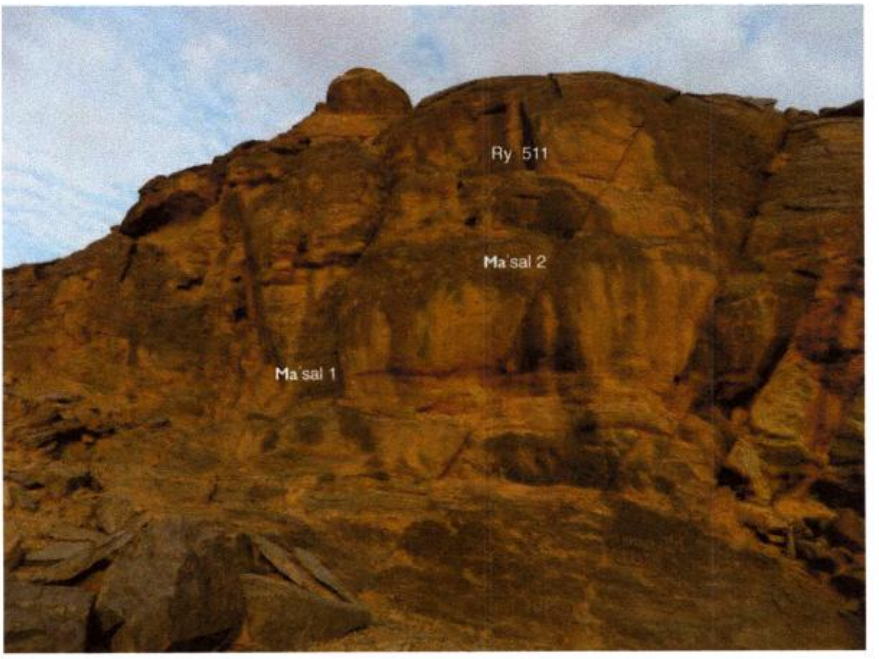


Fig. 11 - Maʾsal al-Jumḥ (Najd, Arabie centrale) : la falaise sur laquelle les inscriptions royales ḥimyarites sont gravées. Le texte et dessin Ry 511 se trouvent au-dessus de Maʾsal 2 = Ry 510. Maʾsal al-Jumḥ, photographie MAFSN.

Fig. 12 - Le dessin du fantassin Tamīm (*Tmm*, Ry 511), probable participant à l'expédition du roi ḥimyarite Maʿdīkarib Yaʿfur au-delà de l'Euphrate (Maʾsal 2). Maʾsal al-Jumḥ, photographie MAFSN, octobre 2015.

Fig. 13 - La photographie du même dessin Ry 511 en 1952 (d'après Ryckmans 1953, Fig. VI).

Dans l'exécution du dessin de Maʾsal, on retiendra notamment le simple trait pour représenter le personnage, la forme du crâne, la position du bras gauche, la taille étroite, les pieds épais ou le tissu représenté par des hachures inclinées. Tous ces particularités se retrouvent dans les deux autres dessins (Ry 514 et Ja 1030, ci-dessous).

Les deux caractères les plus singuliers de cette illustration sont l'arme et le vêtement. La lance est munie d'un fer de grandes dimensions dont la longueur est supérieure au tiers de la longueur totale. Le rapport entre les longueurs du fer et de la lance ne peut pas être calculé de manière exacte parce que la longueur de la hampe (qui se confond avec le segment vertical du *mīm* de gauche) est incertaine. Une lance avec un tel fer et une hampe plutôt courte est inhabituelle, tout comme le fait de la tenir verticalement avec le fer dirigé vers le sol.

Le vêtement de Tamīm se limite à un simple pagne ou plutôt à une pièce de tissu enroulée autour du corps, entre les reins et le mollet, identique à la moderne *fūṭa* du Yémen contemporain. Un tel vêtement n'est pas surprenant en soi. Ce qui l'est, en revanche, c'est l'absence de toute armure puisque Tamīm est un militaire ḥimyarite en campagne.

Il n'est guère douteux en effet que Tamīm participait à l'une des trois expéditions royales ḥimyarites commémorées à Maʾsal : presque toutes les gravures du site sont des inscriptions ḥimyarites tardives associées aux grands textes ; seuls un ou deux textes thamūdéens au-dessus du site et d'autres à une centaine de mètres ont peut-être une date différente.

Il est même possible d'être plus précis : comme la figure de Tamīm se trouve au-dessus de l'inscription de Maʿdīkarib Yaʿfur (fig. 11), c'est probablement à la campagne de ce dernier, en 521, qu'il participe. Cette hypothèse, qui serait fragile si on ne disposait que de ce seul argument, est heureusement confirmée par deux autres dessins de Tamīm que nous allons examiner maintenant, datant de 523 : une telle date exclut donc que Tamīm ait été un militaire au service de Abīkarib Asʿad (Maʾsal 1, dans les années 440) ou de Shuriḥbiʾīl Yakkuf (Maʾsal 3, en 474-475).

Dans la zone de Ḥimà (à une centaine de kilomètres à l'est-nord-est de Najrān), l'armée ḥimyarite que le roi Yūsuf Asʾar Yathʾar a chargé de réprimer la révolte de Najrān en 523 a laissé de nombreuses traces de son passage qui sont principalement quatre grandes inscriptions et une dizaine de textes plus courts et de graffites, près des grandes inscrip-

tions ou ailleurs. Ce sont également deux nouveaux dessins de Tamīm, toujours identifié par un petit texte.

Le premier a été découvert au-sud-est du jabal al-Kawkab, à l'extrémité orientale de la zone de Ḥimà, par l'Expédition Philby-Ryckman-Lippens (fig. 14). Le texte à droite se lit :

Tmm Yz(2)*d mqtw* (3) *Lḥyʿt* (4) *d-Gdn*^{m}

« Tamīm Yazī(3)d, officier de (3) Laḥayʿat (4) dhu-Gadan^{um} » (Ry 514)

Selon Gonzague Ryckmans, l'homme est représenté debout,

> « de profil vers la gauche, ... revêtu d'un pagne. Il a la barbe en pointe ; il tient de la main droite la hampe d'une lance dont le fer, en forme de triangle allongé, est posé sur le sol. La main gauche est posée sur un poignard recourbé, fixé à la ceinture ».

Fig. 14 - Le dessin du fantassin Tamīm Yazīd à Ḥimà, jabal al-Kawkab (Ry 514). Photographie MAFSN.

La « barbe en pointe » de Gonzague Ryckmans est moins douteuse que précédemment : le menton de Tamīm présente effectivement un appendice pointu. Mais nous supposons que cet appendice est une maladresse du graveur, dont on a d'autres exemples dans le dessin, parce que Tamīm ne porte vraisemblablement pas de barbe dans ses deux autres portraits.

Quant au « poignard recourbé, fixé à la ceinture », c'est en réalité un glaive rectiligne, d'une longueur appréciable, de l'ordre de 100 cm, puisque sa longueur atteint 60% de la hauteur de Tamīm.

On ajoutera que la longueur du fer de la lance avoisine les 60 cm : elle atteint en effet les 35% de la longueur totale de la lance qui est légèrement supérieure à la taille de Tamīm. On notera encore que les seins et le nombril sont représentés ici par des petites cavités.

L'identification du Tamīm d'al-Kawkab avec le Tamīm de Maʾsal repose sur les modalités d'exécution du dessin et sur trois éléments qui se répètent : le nom, le vêtement et la lance avec un énorme fer, tourné vers le sol.

Les nouveautés n'en sont pas moins multiples. La principale est le grand glaive de Tamīm qui est une arme très coûteuse et très recherchée : la possession d'une telle arme signale que Tamīm est monté en grade. Le texte associé au dessin le confirme : Tamīm se déclare « lieutenant » (*muqtawī*) d'un prince sabéen qui seconde le prince ḥaḍramawtique commandant l'armée. En outre, Tamīm s'appelle désormais « Tamīm Yazīd », avec l'épithète « Yazīd » ajoutée à son nom. En principe, seul les membres de la haute aristocratie sabéenne et ḥimyarite portent un nom épithète. Mais il arrive aussi que des personnages d'extraction modeste (comme le signale l'absence de nom de lignage) en aient un, quand ils exercent d'importantes responsabilités. Le meilleur exemple est le juif Yahūdā Yakkuf qui commémore la construction d'un palais à Ẓafār (la capitale ḥimyarite) et est un proche du roi Dharaʾʾamar Ayman (Gar Bayt al-Ashwal 1). Dans le cas de Tamīm, on ignore ce que signifie l'ajout de l'épithète.

L'inscription est gravée au sommet d'un vaste panneau sur lequel on peut lire, de droite à gauche, les inscriptions Ry 508 (auteur, le prince yazʾanide du Ḥaḍramawt qui commande l'armée ḥimyarite ; date juin 523), Ry 512 (auteur, un demi-frère du même prince ḥaḍramawtique), Ry 513 (auteur, Tamīm, lieutenant du prince sabéen Laḥayʿat Yarkham dhu-Gadan^{um}) et Ry 515 (auteurs : deux lieutenants du prince ḥaḍramawtique) (fig. 15). Il est donc assuré que Tamīm Yazīd participe aux opérations militaires commémorées dans Ry 508 qui est daté de juin 523. Ces inscriptions soulèvent cependant un petit problème. Ry 513 se lit :

Tmm mqtw (2) *Lḥyʿt Yrḫm* (3) *ḏ-Gdn*^{m} *w-**trḥm*** (4)*ly ʾbny Mlk*^{m} (5) *ḏ-Gdn*^{m} ***Rḥmn***^{n} *w-**ʾmn***

« Tamīm lieutenant de Laḥayʿat Yarkham dhu-Gadan^{um}. Que Raḥmānān soit miséricordieux avec les descendants de Mālik^{um} dhu-Gadan^{um}. Amen »

Le Tamīm de Ry 513 est-il identique au Tamīm Yazīd de Ry 514 ? Il semblerait bien que oui. Non seulement le nom, le titre et le seigneur sont les mêmes, mais aussi la graphie défective de *muqtawī* (d'ordinaire *mqtwy,* mais ici *mqtw*). Si c'est le cas, pourquoi Tamīm a-t-il gravé deux inscriptions l'une au-dessus de l'autre ? La réponse réside probablement dans les différences que présentent les deux textes : le plus tardif pourrait avoir ajouté des éléments qui n'apparaissaient pas dans le premier.

On peut postuler que Ry 513 a été gravé en premier, en même temps que les textes Ry 508 et 512, parce que ces trois inscriptions sont alignées et composent un même panneau épigraphique. Ry 514 qui est plus haut et à l'écart, a probablement été gravé postérieurement. Si cette hypothèse était exacte, la finalité de Ry 514 pourrait avoir été de célébrer l'octroi à Tamīm de son nom épithète ou de son superbe glaive.

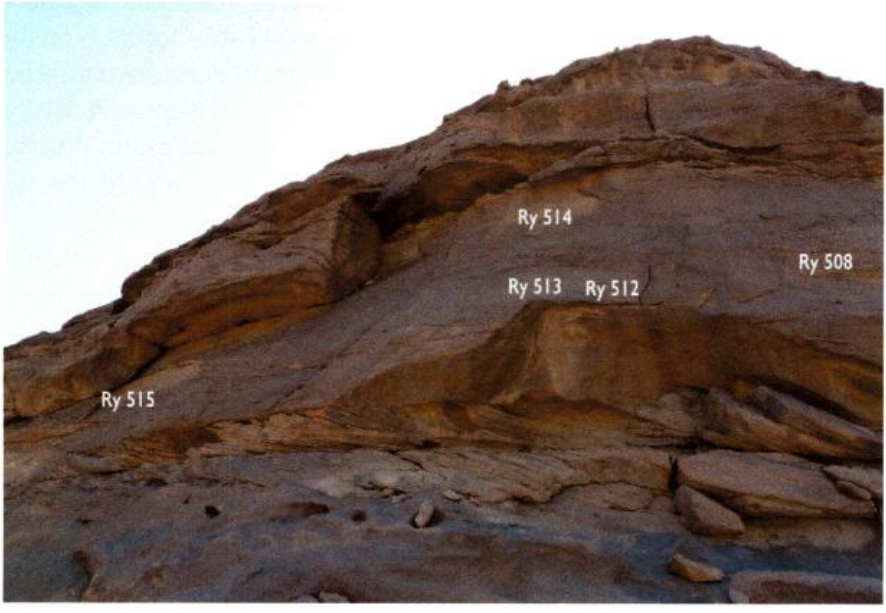


Fig. 15 - La distribution des inscriptions sur le panneau d'al-Kawkab. Ḥimà, Photographie MAFSN.

Fig. 16 - Le dessin du fantassin Tamīm (dhu-Ḥaḍyat) aux puits de Ḥimā (Ja 1030). Photographie MAFSN.

Toujours dans la zone de Ḥimà, mais cette fois à proximité des puits, Yazīd a gravé un troisième dessin, lui aussi accompagné d'un texte (Ja 1030, fig. 16). L'identification de l'auteur de ce dessin avec le Tamīm (Yazīd) de Ry 511 et Ry 514 repose sur les modalités d'exécution du dessin et sur l'identité du nom. Tamīm, toujours debout, vu de profil et tourné vers la gauche, n'a pas de barbe. Ici, les seins et le nombril sont représentés par des petits cercles. La principale nouveauté réside dans l'armement qui se limite désormais au seul glaive.

La lecture et l'interprétation du texte sont problématiques. Celles qui ont été proposées jusqu'à présent se fondaient sur l'hypothèse d'un texte unique. Or, il est manifeste que trois mains sont intervenues. On peut en reconnaître deux à la ligne 1, qui sont distinguées par la hauteur des lettres et l'épaisseur des traits (main 1, *Tmm*^{m} ; main 2, *ḏ-Ḥḍyt*) et une troisième à la fin des ll. 4 et 5 (avec des lettres plus grandes, plus épaisses et inclinées).

Nous faisons l'hypothèse qu'un premier texte A (fin des ll. 4 et 5) a été gratté et remplacé par le dessin et le texte B des ll. 1-4. Enfin, ce texte B aurait été complété et corrigé pour donner le texte C.

Ja 1030 – texte A (gratté)

4 *...]//*

5 *...](ḏ)-Yzʾn*

Ja 1030 – texte B

Dessin 1 *Tmm*^{m}

2 *mqtw*

3 *Lḥyʿt*

4 *ḏ-Gd(n)[*^{m}*]*

« Tamīm^{um} lieutenant de Laḥayʿat dhu-Gadan^{um} »

Ce texte reproduit Ry 514, avec deux petites différences. La principale est l'omission du nom épithète. La seconde est l'ajout de la *mīmation* à Tamīm, qui traduit un plus grand souci de correction formelle, résultant probablement de la promotion sociale.

Ja 1030 – texte C

1 *Tmm*^{m} ***ḏ-Ḥḍyt***

2 *mqtw**y-lbnyhn***

3 *Lḥyʿt* ***Yrḫm***

4 *ḏ-Gd(n)[*^{m}*]*

Les hypothétiques ajouts au texte B sont en caractères gras.

Ligne 2 : noter le *h* semblable à un *ṣād* pivoté de 180°. La signification est incertaine. Si on analyse le mot *lbnyhn* comme un duel de *lb{ʾ}*, la traduction pourrait être « les deux lions », c'est-à-dire le deux chefs d'armée (hypothétiquement dhu-Gadan^{um} et dhu-Yazʾan).

Ligne 3 : il n'est pas sûr que l'épithète *Yrḫm* ait été ajoutée par la seconde main.

Ligne 4 : la surface érodée ne permet pas de savoir s'il y avait du texte après *ḏ-Gd(n)[*^{m}*]*.

Il reste le début de la l. 5 qui se lit apparemment *wt(f Lqm)*. Il semblerait que le premier mot *wt(f)* appartienne au texte B ou au texte C (noter que ce mot évite d'empiéter sur le pied), tandis que le second mot, aux lettres plus hautes, relèverait du texte A.

Fig. 17 - Gravures rupestres (dessins et graffites) dans le défilé qui conduit aux puits de Murayghān (Arabie saʿūdite). Photographie MAFSN.

La lecture *w-ḏ-Yʾzn* proposée par Albert Jamme à la l. 4 (*ḏ-Gd(nᵐ)w-ḏ-Yzʾn* (5) *wtf Lqyb ḏ-Yzʾn* ; voir aussi le fac-similé dans Jamme 1966, fig. 17, avec *w-Yzʾn*) n'a aucun fondement. La photographie en lumière rasante (fig. 16) montre que l'on ne distingue pas la moindre trace de lettre après *ḏ-Gdnᵐ*.

Il faut encore noter que Tamīmᵘᵐ dhu-Ḥaḍyat (*Tmmᵐ ḏ-Ḥḍyt*) n'est pas un inconnu : c'est le secrétaire qui supervise la rédaction et la gravure du grand texte voisin, Ja 1028, daté de juillet 523 (voir ligne 12).

L'ensemble de ces observations est difficile à interpréter. Il semblerait que Tamīm Yazīd (Ry 514) et Tamīm dhu-Ḥaḍyat (Ja 1028) soient un seul et même homme. Mais si on les identifie, il faut supposer un scenario assez compliqué :

1. Dans un premier temps, Tamīm (Yazīd), simple lieutenant d'un prince sabéen, aurait gravé Ja 1030– Texte B ;

2. Peu après, Tamīm aurait été chargé par le prince yazʾanide du Ḥaḍramawt qui commande l'armée de superviser la réalisation de la grande inscription ; du fait de cette élévation, il aurait reçu un fief lui permettant de prendre le nom de dhu-Ḥaḍyat dont il se prévaut dans Ja 1028 ;

3. Enfin, Tamīm aurait complété et maladroitement corrigé Ja 1030, donnant un caractère étonnamment composite et énigmatique au texte qui nous est parvenu.

En revanche, si on supposait que Tamīm Yazīd (Ry 511 et Ry 514) et Tamīm dhu-Ḥaḍyat (Ja 1028) sont deux personnages différents, il faudrait conjecturer que Tamīm dhu-Ḥaḍyat s'est approprié l'inscription Ja 1030 gravée par Tamīm Yazīd en ajoutant son nom de lignage. Mais une telle usurpation paraît d'autant moins plausible que l'armée ḥimyarite n'a fait qu'une brève halte à Ḥimà.

Le secrétaire qui compose l'inscription Ry 507 s'appelle lui aussi Tamīm, plus précisément « Tamīm fils de Maʿdān dhu-Qasmallāt le Sabéen » (*Tmm*^{m} *bn Mʿdn ḏ-Qs*^{1}*mlt s*^{1}*bʾy*^{n}). Comme les deux inscriptions Ry 507 et Ja 1028 sont gravées à la même date (juillet 523), l'une et l'autre à proximité des puits de Ḥimà, on peut suspecter une rivalité entre les deux Tamīm qui composent ces inscriptions. Le fait que le Tamīm de Ry 507 mentionne une ascendance prestigieuse a pu inciter le Tamīm de Ja 1028 (apparemment d'extraction moins noble, probablement arabe) à faire de même, ce qui expliquerait les ajouts apportés à Ja 1030– Texte B.

En bref, nous possédons trois représentations d'un même individu engagé dans deux opérations militaires. La première est une expédition du roi ḥimyarite chrétien Maʿdīkarib Yaʿfur, au-delà de l'Euphrate ; cette expédition qui a été coordonnée avec un raid des Arabes de Muḍar, commandés par les banū Thaʿlabat, est commémorée en juin 521 à Maʾsal en Arabie centrale, à 1120 km à vol d'oiseau au nord de la capitale ḥimyarite, Ẓafār (Maʾsal 2). Lors de cette expédition, Tamīm est un militaire de rang modeste. Il se représente en fantassin armé d'une lance et revêtu d'une simple *fūṭa*, sans la moindre protection. Par ailleurs, il se nomme sans donner ni épithète ni nom de lignage.

Deux ans plus tard, le même Tamīm se représente deux fois dans la zone de Ḥimà, à 490 et 470 km au nord de Ẓafār. Cette fois, il n'est plus au service d'un roi chrétien, mais à celui d'un roi juif ou, pour être plus précis puisque les textes le permettent, au service d'un prince sabéen et d'un prince ḥaḍramawtique qui servent un roi juif.

En juin 523, à al-Kawkab, Tamīm est monté en grade. Il fait graver un petit texte à son nom à côté de la grande inscription dans laquelle le prince yazʾanide du Ḥaḍramawt, qui commande l'armée, commémore les premières opérations contre Najrān (Ry 508). On peut supposer qu'il participe à la rédaction et à l'exécution de cette inscription, mais sans être formellement investi d'une telle responsabilité. Par ailleurs, Tamīm grave lui-même un peu plus haut, sur le même panneau, sa propre image, accompagnée d'un petit texte d'identification ; l'hypo-

thèse qu'il est l'auteur du dessin se fonde sur le fait que ce dessin est très semblable à celui d'Arabie centrale. Tamīm se représente à nouveau revêtu d'une simple *fūṭa,* mais désormais armé d'une lance et surtout d'un glaive très long (qui est une arme de grand prix). Dans le texte, il se donne une épithète, Yazīd.

En juillet 523, aux puits de Ḥimà, à une trentaine de kilomètres au sud-ouest d'al-Kawkab, il se confirme que Tamīm est devenu un personnage important. C'est expressément lui, désormais appelé « Tamīm dhu-Ḥaḍyat », qui est chargé de la rédaction et de l'exécution de la grande inscription Ja 1028. Il est toujours vêtu de sa *fūṭa,* mais son armement se limite maintenant au glaive, ce qui indique sans doute qu'il appartient à l'encadrement.

Cette série de dessins présente le grand intérêt de représenter un fantassin de rang intermédiaire et d'illustrer sa promotion à un poste de responsabilité. Il s'agit assurément d'un fantassin parce que, si Tamīm avait été un cavalier, il se serait dessiné monté sur son cheval.

Une dernière observation peut être faite. Tamīm sert un roi chrétien puis, deux ans plus tard, un roi juif. Comme militaire, peu lui importe que ses supérieurs soient engagés dans telle ou telle coalition ou adhèrent à telle ou telle religion.

B. L'armement des cavaliers de l'armée d'Abraha

Les gravures rupestres nous renseignent également sur la cavalerie ḥimyarite du 6^e siècle. Le visiteur qui entre dans la vallée où se trouvent les puits de Murayghān (à 240 km au nord de Najrān) est immédiatement frappé par les gravures qui ornent les parois. Ce sont quelques dizaines de dessins de cavaliers et de nombreux graffites dans les écritures sudarabique et thamūdéenne ḥimāʾite, souvent peu lisibles, parce que le granite se prête mal aux incisions (fig. 17).

Les gravures (textes et images) de Murayghān ont été copiés et parfois photographiés par l'Expédition Philby-Ryckmans-Lippens en décembre 1951. À cette documentation presqu'entièrement inédite, mais dont le Fonds Ryckmans de l'Université de Louvain a bien voulu nous donner une copie s'ajoutent les photographies prises lors de deux brèves visites touristiques de la Mission archéologique franco-saʿūdienne de Najrān, en avril 2009 et en octobre 2011.

La manière de représenter les cavaliers et les chevaux présente une remarquable unité de style. L'image du cavalier ne retient que la tête,

les bras et le tronc qui est vu de face ; le bras droit tient les rênes qui guident le cheval ; la main gauche tient une arme. Les jambes du cavalier ne sont pas représentées sauf exception. Le cheval, au galop, est cabré, avec des pattes très fines et bien individualisées ; toujours tourné vers la gauche, il semble léger et aérien. La queue, très longue, dessine une courbe. Les pattes avant sont dressées et pliées à angle droit.

Les surfaces sont abrasées de façon superficielle. Elles le sont en entier à l'exception, parfois, du flanc du cheval (fig. 22) ou d'un triangle sur la poitrine du cavalier (fig. 18-21). Il arrive aussi que la silhouette du cheval soit plus fortement abrasée que la surface du corps (fig. 18).

Fig. 17 - Gravures rupestres (dessins et graffites) dans le défilé qui conduit aux puits de Murayghān (Arabie saʿüdite). Photographie MAFSN.

Fig. 18 - Cavalier de l'armée d'Abraha, armé d'une lance, et graffites aux puits de Murayghān. Photographie MAFSN.

Fig. 19 - Cavalier de l'armée d'Abraha, hypothétiquement armé d'une fronde. Murayghān, photographie MAFSN.

Fig. 20 - Cavaliers de l'armée d'Abraha, hypothétiquement armés d'une fronde. Murayghān, photographie MAFSN.

Fig. 21 - Graffites et cavaliers de l'armée d'Abraha, parmi lesquels l'un est hypothétiquement armé d'une fronde tandis qu'un autre brandit peut-être un glaive. Murayghān, photographie MAFSN.

Fig. 22 - Cavalier de l'armée d'Abraha, hypothétiquement armé d'une fronde. Murayghān, photographie MAFSN.

Fig. 23 - Cavalier hypothétiquement armé d'une fronde, datant peut-être des premiers siècles de l'Islam. Ḥimà, photographie MAFSN.

La représentation du cheval, légèrement stylisée, et l'attitude du cavalier sont propres aux quelque 40 dessins de Murayghān : en dehors de ce site, on n'en connaît que deux autres exemplaires, un à Ḥimà (à 160 km au sud-sud-est de Murayghān) (fig. 25) et un à Turbān (à 210 km au nord-nord-est de Murayghān) (fig. 24) sur lesquels je vais revenir. On peut donc parler de chevaux de « style Murayghān ».

Fig. 24 - Cavalier de l'armée d'Abraha, hypothétiquement armé d'une fronde. Turbān, d'après Khan 2012, Fig. 10.4, p. 336.

Les autres représentations de cavaliers préislamiques présentent des différences substantielles comme on peut s'en rendre compte en parcourant les images rassemblées dans Robin-Antonini 2017.

Fig. 25 - Cavalier de l'armée d'Abraha (en haut à gauche), hypothétiquement armé d'une fronde. Ḥimà, photographie MAFSN.

Le fait que tous les cavaliers du style de Murayghān présentent la même facture et suivent – tout au moins dans les grandes lignes – les mêmes conventions suggère que tous ces cavaliers ont été dessinés pendant un laps de temps relativement court. Il ne semble pas qu'ils aient été dessinés par un même artiste puisqu'on observe de nombreuses différences de détail dans :

- la représentation des jambes du cavalier ;
- le dessin du torse ou de la tête du cavalier ;
- l'arme tenue par le cavalier ;
- le pourtour du corps du cheval qui peut être souligné ou non ;
- la position des pattes, de la queue et de la tête du cheval ;
- la présence occasionnelle de surfaces non abrasées, etc.

Mais, si tous les cavaliers n'ont pas été dessinés par le même artiste, ils l'ont assurément été par des artistes s'inspirant d'un même modèle et appartenant à une même « école », hypothétiquement un même artiste et ses assistants.

Concernant la date, il est sûr que ces chevaux datent de la période 3e-6e siècles. Tout d'abord, ils sont presque toujours associés à des inscriptions en écriture thamūdéenne ḥimāʾite ou sudarabique. Deuxièmement, leur style tranche radicalement avec les dessins de chevaux d'époque islamique, que Jacques Ryckmans a appelé au « galop volant » (Robin-Antonini 2017). Troisièmement, le cheval ne devient relativement commun en Arabie méridionale que vers le 3e siècle de l'ère chrétienne : dans le récit des campagnes militaires sabéennes et ḥimyarites, les chevaux se comptent en unités au 1er siècle de l'ère chrétienne, en dizaines au 2e siècle et en centaines au 3e siècle[1].

Mais il est apparemment possible d'aller plus loin. Si les puits de Murayghān sont relativement riches en gravures rupestres (dessins et textes), ils constituent une exception dans une zone qui n'en a pas, à cause de la nature de la pierre, le granit, qui est difficile à entailler. Cette zone de Murayghān se distingue fortement des collines gréseuses plus à l'est qui comptent un nombre incalculable de gravures, comme à Ḥimà.

On peut encore observer que, sur les 38 dessins que la Mission franco-saʿūdienne de Najrān a photographié à Murayghān, 34 représentent des chevaux. Les autres sont deux dromadaires et deux personnages hiératiques. C'est une distribution très différente de celle des autres sites où les dessins de dromadaires, d'autres animaux et de personnages hiératiques sont considérablement plus nombreuses que ceux de chevaux antiques. Enfin, sur les 34 chevaux de Murayghān, 1 seul est d'époque islamique. Quant aux textes associés à ces chevaux, ce sont quelques centaines de graffites préislamiques contre un seulement d'époque islamique.

En bref, nulle part ailleurs, on trouve un tel ensemble de chevaux préislamiques. Dans l'immense zone de Ḥimà, qui compte probablement des centaines de milliers de gravures rupestres, le nombre des chevaux préislamiques enregistrés par la Mission franco-saʿūdienne est encore inférieur à 10.

Tous ces caractères remarquables suggèrent que les gravures de Murayghān, sauf quelques rares exceptions, datent d'un événement unique qui est probablement une étape de l'armée d'Abraha à Murayghān, la seule armée dont le passage soit explicitement commémoré à cet endroit. Ce sont trois inscriptions qui en attestent. Une

[1] Robin 1996 ; Sima 2000, p. 76 ; Robin & Theyab 2002 ; Robin et Antonini 2017.

grande inscription royale datée de septembre 552 célèbre le succès d'une campagne d'Abraha qui s'est conclue par la soumission de la confédération tribale de Maʿaddᵘᵐ à Ḥalibān (ou Ḥulubān), dans le Najd, en Arabie centrale (Murayghān 1 = Ry 506). Une deuxième inscription royale du même Abraha qui n'est pas datée énumère les régions qui se sont soumises (Murayghān 3). Enfin un petit texte a été gravé par un prince ḥimyarite qui participait aux opérations (Murayghān 2).

Il est vrai que toutes les armées ḥimyarites se dirigeant vers le Najd sont vraisemblablement passée par là où à proximité. On en a la preuve pour l'armée de Maʿdīkarib Yaʿfur qui commémore en août 521 son passage à al-Ḥamḍa, à une soixantaine de kilomètres au sud-sud-ouest de Murayghān (Ja 2484). Mais, à Murayghān, l'attribution des gravures rupestres à l'armée d'Abraha est évidemment plus vraisemblable que celle à l'armée d'un autre roi.

Si notre analyse est exacte, on dispose à Murayghān d'une documentation très exceptionnelle, visuelle et textuelle, sur une armée antique. On a pour la première fois la preuve que nombre des membres de cette armée maîtrisaient l'écriture sudarabique et l'écriture thamūdéenne ḥimāʾite. Plus remarquable encore, c'est la première fois que des textes thamūdéens ḥimāʾites peuvent être datés du 6ᵉ siècle de l'ère chrétienne, alors qu'on estimait précédemment que l'usage du thamūdéen avait disparu plusieurs siècles plus tôt.

L'onomastique des membres de cette armée est remarquable. On y relève deux anthroponymes théophores, *Qēsmanāt* (*Qs*^{1}*mnt*) une dizaine de fois et *Zēdmanāt* (*Zdmnt*) une seule fois, mais aucun nom assurément juif ou chrétien (si on excepte *Mns*^{1} qui a été rapproché très hypothétiquement de l'hébreu Manassé, *Mənashsheh*).

Mais c'est l'armement des cavaliers de Murayghān qui est le plus surprenant. L'arc n'est pas attesté et le glaive peut-être une seule fois. La lance est exceptionnelle (fig. 18). Presque toujours, le cavalier a le bras gauche tendu vers l'arrière et tenant un long objet horizontal (fig. 19-22). L'identification de cet objet est problématique. Majeed Khan pensait reconnaître une baguette (Khan 2012, fig. 10.4, p. 336, légende), mais dans une gravure de Ḥimà, datant probablement du tout début de l'époque islamique, il est clair que ce n'est pas le cas (fig. 23). L'hypothèse la plus plausible est que cette arme est une fronde que le cavalier faisait tournoyer derrière lui. L'usage militaire de la fronde en Arabie du Sud est effectivement mentionné par Strabon.

Lorsque l'armée d'Aelius Gallus pénètre dans le Jawf du Yémen (probablement en 25 avant l'ère chrétienne),

> « les barbares engagèrent le combat : une dizaine de milliers d'entre eux tombèrent, pour deux Romains seulement : car, dans leur totale inexpérience de la guerre, ils se servaient maladroitement de leurs armes – arcs et piques, épées et frondes, et, pour la plupart d'entre eux, haches à deux tranchants ».
>
> (Strabon, *Géographie,* 16.4.24 ; traduction d'après Pirenne 1961, p. 95).

Mais l'hypothèse de la fronde surprend quelque peu parce que, dans le monde antique, les frondeurs (comme ceux des îles Baléares) étaient des fantassins et non des cavaliers.

Le style très particulier des cavaliers de Murayghān se retrouve sur deux autres sites, Turbān et Ḥimà (fig. 24-25). Comme ces deux sites se situent sur une piste conduisant de Najrān à l'Arabie centrale, ils dessinent probablement l'itinéraire qu'Abraha a emprunté quand il s'est rendu à Ḥalibān (Robin à paraître).

Le fait que l'armée d'Abraha soit passé par Ḥimà est d'autant plus probable que l'on y trouve également, à Idhbāḥ, une inscription avec le nom d'Abraha (Idhbaḥ JFR01.29) et trois dessins représentant un éléphant (Robin 2015, p. 46-48). D'ailleurs, toutes ces gravures (le cavalier, les éléphants et l'inscription) se trouvent sur l'itinéraire qui mène des puits de Ḥimā' à Najd Sahī, à savoir sur celui qui conduit vers le nord.

Si nos raisonnements sont exacts, leurs conséquences sont importantes. Pour la première fois, nous avons une image de l'équipement des troupes montées à cheval au 6^e siècle, à la veille de l'Islam. Ce sont des combattants très légèrement équipés, bien différents des chevaliers lourdement armés et protégés par des cottes de maille et des casques, à la manière des Byzantins ou des Perses, que l'on imaginait.

Il reste cependant une question en suspens. Les cavaliers de Murayghān représentent-ils toute la cavalerie ḥimyarite ou seulement les forces mobiles recrutées dans les tribus arabes ? Pour l'heure, il n'est pas possible de répondre de façon argumentée à cette interrogation.

Bibliographie

Jamme, A.

1966 *Sabaean and Ḥasaean Inscriptions from Saudi Arabia* (Studi semitici, 23), Roma (Università di Roma, Istituto di Studi del Vicino Oriente), 1966.

KHAN, M., with contributions by BEDNARIK R. et MACDONALD M.

2012 The Arabian Horse, Origin, Development And History / al-Ḥiṣān al-ʿarabī, al-aṣl wa-ʾl-taṭawwur wa-ʾl-taʾrīkh, Riyadh (Z Company for Advertising & Public Relations), 2012 AD (1433 h).

PIRENNE, J.

1961 Le Royaume Sud-Arabe de Qatabān et sa Datation, d'après l'Archéologie et les Sources Classiques jusqu'au Périple de la mer Érythrée (Bibliothèque du Muséon, 48), Louvain (Université de Louvain, Institut orientaliste, Publications universitaires), 1961.

PRIOLETTA, A. et ARBACH, M.

2016 « Ḥimyar en Arabie déserte au ve siècle de l'ère chrétienne : une nouvelle inscription historique du site de Maʾsal, Arabie séoudite », dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Comptes rendus, 2016, p. 917-954.

ROBIN, C. J.

1996 "Sabaeans and Ḥimyarites Discover the Horse", dans Furusiyya, *I. The Horse in the Art of the Near East*, David Alexander, General Editor, Riyadh, King Abdulaziz Public Library, 1996, pp. 60-71.

2015 « L'Arabie dans le Coran. Réexamen de quelques termes à la lumière des inscriptions préislamiques », dans François Déroche, Christian Robin et Michel Zinc, *Les origines du Coran, le Coran des origines (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Actes de colloque)*, Paris (Diffusion De Boccard), 2015, p. 27-74.

à paraître « Les expéditions militaires du roi Abraha dans l'Arabie désertique (années 548-565 de l'ère chrétienne) », à paraître dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes rendus*, 12 octobre 2018.

ROBIN, C. & Antonini de Maigret, S.

2017 « Le cheval dans l'Arabie méridionale antique », dans *Arabian Humanities*, 8, 2017, p. 1-81.

(édition électronique : http://cy.revues.org/3284)

ROBIN, C. et THEYAB, S S.

2002 « Arabie antique : aux origines d'une passion », dans *Chevaux et cavaliers arabes dans les arts d'Orient et d'Occident*, Catalogue de l'exposition présentée à l'Institut du monde arabe, Paris (Institut du monde arabe et Éditions Gallimard), 2002, p. 28-35.

RYCKMANS, G.

1953 « Inscriptions sud-arabes. Dixième série », dans *Le Muséon*, LXVI, 1953, p. 267-317 et pl. I-VI. [Ry 499-519].

SIMA, A.

2000 *Tiere, Pflanzen, Steine und Metalle in den altsüdarabischen Inschriften* (Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mainz, Veröffentlichungen der Orientalischen Kommission, *46)*, Wiesbaden (Harrassowitz), 2000.

YULE, P. et ROBIN, C J.

2005 "Ḥimyarite Knights, Infantrymen and Hunters", dans *Arabia*, 3, 2005-2006, pp. 261-271 et figs. 157-169 (pp. 358-363).

Sigles et abréviations

Pour les textes cités, leur illustration et la bibliographie, sauf indication contraire, on se reportera à la base en données en ligne DASI : http://dasi.humnet.unipi.it/.

Gar Bayt al-Ashwal 1

Idhbaḥ JFR01.29 : voir Robin à paraître.

Ja = Jamme (Albert)

Ja 1028

Ja 1030

Ja 2484

Maʾsal 1 = Ry 509

Maʾsal 2 = Ry 510

Maʾsal 3 : voir Prioletta et Arbach 2016.

MAFSN : Mission archéologique franco-saʿūdienne de Najrān.

al-Miʿsāl 2

Murayghān 1 = Ry 506

Murayghān 2

Murayghān 3

Ry = Ryckmans (Gonzague)

Ry 506 : voir Murayghān 1

Ry 507

Ry 508

Ry 510 : voir Maʾsal 2

Ry 511

Ry 512

Ry 513

Ry 514

Ry 515

DEFENCE DURING THE SAMAD PERIOD – NOTES

Paul A. YULE

Sprachen und Kulturen des Vorderen Orients - Semitistik
Ruprecht-Karls-Universität Heidelberg

Résumé

Depuis la parution du rapport de terrain de 2001 sur l'Âge du fer tardif de Samad (LIA), la perception de cette période a continué à se préciser bien que les opportunités de terrains aient été rares. En dépit de la modestie des recherches pour cette période des assemblages en Oman, une mise à jour des systèmes de défense parait utile. Les tombes forment des contextes fermés qui font en général défaut à la période précédente.

Abstract

Since the final Samad Late Iron Age (LIA) field report of 2001 appeared, thought regarding this period has continued to develop, although field-work opportunities have been rare. Despite the modest amount of research for this period/ assemblage in Oman, an update regarding defence is worthwhile. The graves constitute closed contexts generally missing in the preceding period.

Introduction

Warfare dominated antiquity in general and more specifically pre-Islamic Arabian individuals and polities, the subject of this note. Till now for south-eastern Arabia what little has been published about this topic, usually departs from a standpoint of the origin of certain weapons (e.g. Potts 1998; Yule 2001 I: 197–200; Mühle–Schreiber 2011). A. Beeston's study of warfare in ancient south-western Arabia of 1976, conceived for all of early Arabia, is based on texts and completely lacks knowledge or mention of archaeology. Although we cannot date even a single Late Iron Age (Samad LIA: post 300 BCE–300 CE) military engagement, the wealth of excavated weapons provides 'smoking gun' evidence for attack and defence as basic occupations. A revived interest in the warfare of the Greco-Roman world has resulted in new synthesizing historical and historiographic works (e.g. Sabin et al. 2007). In south-eastern Arabia inhumation burials form a plentiful type of

evidence for this topic. They have been used widely for inferences about many past societies in different parts of the world. In the archaeology of different areas they reveal, for example, social organisation, i.e. the wealth, status and roles of individuals, and the structures of various communities (Härke 1997: 19). In what follows we focus on the demographic setting, the fortifications and defensive organisation (in greater detail: Yule in press 2).

Sources known from a 200 years research tradition for the Mediterranean region based on texts, inscriptions and archaeology dwarf south-eastern Arabian archaeology which began in the 1980s. Understandably, the latter are far less tangible. Whatever deficits this Arabian archaeological subfield might have, the Samad LIA offers the advantage of having single burials as a main source which leads to a good differentiation of women's and men's burial customs – not prone to multi-period use and re-use. It is fair to state that for the field of the LIA, Oman suffers from a lack of both goal-oriented archaeological research and of meaningful dialogue. Characterisations regarding the archaeology of central Oman which depart from the vantage point of the archaeology of the neighbouring United Arab Emirates are unsuccessful because the archaeological assemblage there, the *Période pre-islamique récente* (PIR) shares both similarities and differences with the Samad LIA. Also, the PIR has benefitted from far more research than the Samad LIA. My own revised patchwork chronology for the latter period, unfortunately without the benefit of radiocarbon (Yule 2016: 65 fig. 31), can easily change by means of even a small project.

As once put, '...the Samad assemblage represents the contemporary settlement in this vast region, and it cannot be ignored' (Mouton–Schiettecatte 2014: 77). If and when goal-oriented research will occur in order to date and define this period, one expects important changes.

The setting

The pre-industrial climate and water resources of Oman sustained one of the thinnest populations on the earth, to judge from pre-industrial censuses. In 1913 it was estimated to be 500,000 (Lorimer 1908: 1411, 1412), using the area measurement of the Sultanate at that time (309,500 km^2). The population amounted to 1.61 persons/km^2, a tiny fraction of today's density. As in recent pre-oil Oman, one assumes a very high mortality for children up to the age of five. Until recently, central Arabia shared this meagre density with Oman. Nominally held

to be Bedouin (*badawī*) in economy, in reality most of the Samad LIA population more likely were *ḥaḍarī*, settled mostly in watered oases. Although this dichotomy may be over-simplified (Wilkinson 1987: 94–5, without taking advantage of archaeology) for central Oman, the concentration and kind of graves at Samad and al-Moyassar suggest the LIA population, as we know it, to be a settled one. First, the graves decidedly imitate permanent dwellings rather than tents. Nor has one encountered earth burials, as one might expect from the Bedouin. The diet of the Samad LIA population is that of settlers, not Bedouin (cf. Rosenzweig 1968; Kunter 1983: 339, 341).

The LIA of central Oman appears distributed over a core area of some 17,000 km^2 (smaller area than of neighbouring Kuwait), by virtue of graves with infra – and intersite shared common artefacts. Anthropological diagnoses from here identify the skeletons of both sexes and of different age groups. The main weapons-users appear to be males c. 16 years of age or older (Yule 2018b).

A few general observations regarding the economy: That nomads, semi-nomads and settlers mostly were tribally organised in LIA Arabia cannot be questioned. The settlers required the Bedouin for trade and the Bedouin the settlers as a market and a source for agricultural produce. While Oman offered certain natural resources, the little-understood LIA economy does not appear to have exploited all of them, as did its predecessor. Main reasons for the poverty of this period may lie in unfavourable climatic developments, insufficiency of water and other basic resources, social turbulence and a lack of exports. For the Samad LIA one can question if the *falağ* is the rule or the exception, since only one is really proven at that time (M46).

In LIA central Oman, alone the environmental resources, tribal structure and thin population preclude elaborate forms of social and military organisation known from other parts of the ancient world. A lack of roads need not be a logistical problem for Bedouin raids and the Azd tribes somehow arrived in Oman without them in the first place: However, the enormous logistical infrastructure e.g. of the Neo-Assyrian, Neo-Babylonian, Achaemenid, Greek, Roman or Sasanian states, with large, even standing armies, is implausible to our region, if for no other reason than owing to the tenuous population. On the other hand, Arabian tribal organisation is textually well-documented, and defensive units can only have cleaved along tribal lines. Our understanding of the means to wage war and defence is limited by the

parameters set by this social organisational potential. On present data, instead of cumbersome siege machines, Roman legions or Greek *phalanges*, we will have to accept the irregular lightly armed tribal militia as the basic military form in SE Arabia at this time. Its form adapts from available resources and is a response to the overall defensive military situation there. Most important in the question of defensive strategic parameters is the economic base of the population. The central part of Oman is largely without water resources and isolated from the rest of Arabia. Metal weapons were rare and expensive. It can hardly be expected that there was any way to unify basic aspects of weaponry and strategy at this early date.

Iron Age fortifications

Aside from the documented EIA Ḥuṣn Salūt, Muweilah and less so Lizq L1, what little we know about IA forts amounts to recent accidental finds and find notices. Within both the EIA and LIA and compared to each other, fortifications in south-eastern Arabia are heterogeneous in shape, size and details of construction, and reflect purely local solutions to defence challenges. No pre-Islamic unfortified military camps have yet been identified in Arabia, such as those numerous in Roman Europe. The fortification builders were unaware of the siege methods of the west (Breton 1994). For example there is no evidence of circumvallation, as at Roman and Sasanian Hatra, Lilybaeum, Sicily in 250 BCE and Capua, southern Italy in 212 BCE (Sabin 2007: 424). Nor is there evidence for siege-tunnelling.

Muweilah, with walls and trenches, has the most developed defences known during the EIA. Trenches combined with walls are not unique in SE Arabia, however. They also came to light at Tell Abraq (Magee et al. 2017: 210 fig. 2) and Kalba (Carter 1997: fig. 15, section 42 east; pers. comm. S. Karacic). However, no forts of the IA are suitable to accommodate chariots, an indication that they did not exist in this region. Aside from Muweilah, with baffled entrances and defensive trenching, the most elaborate yet to be documented (e.g. Karacic et al. 2018: 33 fig. 10), the preservation of the fort entrances in our region is generally poor (figs. 1.1–4, 2.2, 2.5–6) – the most important part of the defence for the attacker and defenders. In the EIA walled open settlements such as Fizḥ 2 (fig. 1.1) and Bithnah 24 are rare (heidICON, SKVO "Oman" pool: Bithnah 24). Fizḥ may have been full, like Muweilah, of dwellings. EIA Salūt is a walled settlement which defends

itself and its recently discovered surrounding settlement. The geometric regularity of the Hili H14 plan contrasts all others, except those of the subsequent PIR in the Emirates (e.g. Mleiha forts CW and H, Mouton–Schiettecatte 2014: 60–1 figs. 47, 49). Only Salūt and Lizq L1 have a heavily walled external keep, perhaps to protect a well.

As at LIA ʿUmq al-Rabaḫ (heidICON, key word: Umq al-Rabakh)[1], in the field some sites are nearly impossible even to even recognise as a fortified or to re-construct the perimeter wall on paper (Yule–Rasibi 2015). The plan of the LIA fortified settlement Ibrāʾ I52 is difficult to understand for preservation reasons and its 3 m high defences seem to flank both the north and south sides of a mountain crest (cf. fig. 2.3 with Schreiber 2005: 260 fig. 7). The settlement itself lies some 15 m to the south of the crest.

The largest of these fortified settlements, Ṭīwī TW2, hides behind the cusp of a volcanic crater wall, and was hardly visible from the coast (fig. 2.1). Immediately after being worked on in 2002, this site was thoroughly plundered of its stone and vandalised by bull-dozing (Yule 2016: 60–1). The use of room-walls inside the exterior walls in LIA central Oman appears to be a novum, as at J. Ṣunṣunah and M34 (figs. 2.5–2.6), but is known from contemporary outside sites, e.g. Masada in the mountains of Judea. Basic statistics for a comparison of the forts appear in fig. 3. The surface area and outer wall thickness of each fort vary considerably. Unusually thick are those of Ḥuṣn Awhala (fig. 1.4, Potts et al. 1996), which may have been re-enforced in the sub-recent period. In both periods large, stout fortifications existed, but also small ones.

Although fortified settlements are essential for the LIA survival strategy, they do not improve on forts of the preceding period. Aside from this, hilltop fortlets such as M34 or S1 (figs. 2.6 & 2.4), with walls perhaps little more than 2 m in height were only temporary havens against razzias for a few hours or days. Large, well-designed EIA forts, over 3000 m² in surface area, require a central organisation for their building. The large LIA settlement on the J. Ṣunṣunah owe their size to accumulations of agricultural surpluses to enable such projects. Perhaps best-preserved is the LIA settlement at Qaryat al-Saiḥ which was built over in the sub-recent period (fig. 2.2). None of these LIA settlements preserve recognisable traces of violent destructions. Given

[1] *heidicon.ub.uni-heidelberg.de*, the pool SKVO "Oman".

the poor preservation conditions, these would be indeed difficult to identify. For example, mud brick has survived badly, except at H14 and Salūt where at least a plan is recognisable. A sudden destruction only seems plausible with the EIA fort Lizq L1, as the excavators in fact interpreted in the blocked off upper defences (Kroll 1981: 228). Striking is the relatively small size of the forts, a reflection of the thin population who needed them.

Defensive Organisation

Relevant Sabaic inscriptions lie far away in south-western Arabia which leave no doubt about the constant state of warfare in neighbouring south-western and central Arabia (Beeston 1976; Schippmann 1998: 91–6; Yule 2001 I: 197–200). The Bedouin habitually fought and fighting became a function of society (Khadduri 1986: 180). War (*ḥarb*) fulfilled purposes such as vendetta and retaliation. Payment of *diya* in the case of homicide or other injuries may take the form of money or goods (Tyan 1991: 340). This may partially explain the lack of combat injuries in the skeletons excavated. *Diya* was originally a pre-Islamic institution bound up with the tribal organisation of Arabia. It is a substitute for the law of private vengeance. Raids provoked counter-raids.

Models for the mentality of the village warriors derive in part from Arabic texts which are rooted centuries before in the *jāhiliyya*. A key factor in our discussion of warfare models is the meagreness of the LIA south-eastern Arabian population. For northern Arabia we learn about the tenor of the times from the *ayyām al-ʿArab* – (the battle days of the Arabs, recently, Toral-Niehof 2014). There is a pre-Islamic code of honour, ethics or manners known as *murūʾa* for war and warriors (eds. 1993).

Usually taken to be a main source, the difficult Arabic oral history *kashf al-ġumma* (Ross 1874; Klein 1938; Sālimi *Tuḥfa*) recounts, as a result of being barked at by a dog, Mālik bin Fahm's Arab tribe depart from the Yemen to Oman with 6,000 cavalrymen and infantrymen. They settle in Oman's al-Jawf (between Salūt in the interior and Qalhād on the coast), take up battle with the Persian 'Marzuban... Dárá bin Dárá bin Bahmān ibin Asfidiya' and his troops, who they vanquish (Sālimi *Tuḥfa* 21). This information does not jibe with what is known of the archaeology of the period, since the LIA around the EIA Salūt fort (fig. 1.5) is represented by only a few graves – assuming that the

burials found there represent the population mentioned in the *kashf*. This oral history seems not to refer to the Samad population, which lies some 100 km to the ENE of Salūt. Nor does it have any real knowledge of the *jāhiliyya*. As expected in such heroic accounts, the small Azdi army vanquishes the far larger 'Persian' (Parthian or Sasanian?) force. None of the mixed Persian personal names or titles in the *kashf* are historical but rather are somehow Persian-sounding text-building stones. A 'Persian' army of '30000–40000' is implausible in Oman, since it poses insuperable logistical problems. Also the use of combat elephants (cf. Bosworth 1986: 194) is unlikely and too expensive for Oman, notwithstanding their use in other parts of the ancient world. Persian military goals in Oman could have been reached with a far more modest force, as in the case of Khosroe's I (531–79) invasion of the Yemen or Portuguese attacks on Oman, carried out partly with local mercenaries (Yule 2001 I: 182).

In the LIA one hardly expects planned frontal battle formations and strategy, but rather asymmetric spontaneous actions. We have to think in terms of razzias and single combats, the fending off of such and at al-Moyassar the temporary use of fortlets such as M34 as main *modi* of attack and defence. The basic defence situation for the Samad settlers must have been waiting and watching, possibly from towers, for marauding mounted groups of Bedouin to attack, to judge from historic times. Admittedly none of the towers, which dot today's landscape, is datable to the LIA. Conflicts between tribes brought all able-bodied men into action, but without military organisation, combat was often settled by individual feats of arms (Cahen 1991: 504).

Given the poor communications, the LIA defenders had to react to a razzia instantaneously. Razzias might take place within a few hours or extend a few days, rarely weeks, although feuds persist over decades. While defenders might retreat to a fortlet, the attacker could take his time plundering the shady oasis gardens. *Ghazis* or *murabiṭūn* are not battles, but rather sudden raids which on the way back are delayed by transporting the booty which consisted of livestock (Cahen 1986: 183). Pitched battles were risky and probably relatively rare. Besieging a fort could bind large numbers of opposing troops, and are thus expensive. Greek and early Roman opposing forces often were aware of one another's presence and could take steps to prepare for or avoid battle (Sabin 2007: 403). Greco-Roman battles often showed relatively light casualties compared with the mutual bloodbaths of gunpowder era

battles (Sabin 2007: 413). 'Repeated charges', as in the case of the Punic/Roman Zama are explicable if the engagement is not particularly intense and bloody, but this may draw out the war. It masks minimally intensive infantry contests (Sabin 2007: 428). Since combat wounds never have been observed in the Samad LIA skeletal material, conflicts may have been resolved without arms – or else the fallen were buried together in a special place. Frequently, as happened later, LIA warriors probably attempted to organise ambushes either by taking advantage of a mountain pass or by trying during battle to lure the enemy into places difficult to defend.

To judge from the fortification of LIA villages, settlers must have been constantly threatened by marauding Bedouin: Artefacts from the EIA metal-working site of ʿUqdat al-Bakrah are perhaps an example of a Bedouin raiding base hidden in the dunes on the edge of the Empty Quarter, arguably consist largely of grave booty plundered from EIA tombs in and around ʿIbrī (Yule 2018a: 140). Mobile scavengers conceivably recycled the goods at a distance safely away (70 km) from the victimised families from the ʿIbrī area, who would have sought revenge for the grave-robbing.

Flags (*liwāʾ*) or standards must have been necessary for at least a rudimentary organisational point, although not uncovered in excavations in south-eastern Arabia. Possible examples are depicted in contemporary Ḥimyarite reliefs (Yule–Robin 2005–6: 363 figs. 167 & 168). Battles were lost because their fall had been taken as a sign of defeat (Cahen 1986: 182).

It is unfavourable to campaign during the date harvest season in July–August. Once the battle was won, the warriors could pillage the enemy camp. Male and female prisoners served as slaves or could be sold.

As noted above, militias must have been small and in LIA SE Arabia large campaigns and siege operations (*ḥisār*) would be illusory. In Oman large armies seem to have been fielded at first during the 9th century Abbasid invasion with 25,000 infantrymen and 3,500 armoured cavalry (King 2001: 86). Evidently, the Abbasids had far greater resources to solve the logistical problems which the small Samad population could not master. They must have had an enormous infrastructure and funds to manoeuvre in the field. Islamic armies of the day usually had three ranks: First the archers and crossbowmen, second the infantry, protected by swords and shields and third the

heavy cavalry (Cahen 1986: 182) – far more elaborate than seems possible in LIA central Oman. For the logistical reasons cited above a tribal militia might be limited to upwards of 40 warriors. Except during certain episodes of the Ḥimyarite period distantly in south-western and central Arabia, we cannot expect a standing army, and the equipment it needed (uniforms, standard arms etc.). There, armies with up to 2,000 infantry and 3,500 mounted camel soldiers are recorded in the 4th century CE (Yule–Robin 2005–6: 267 table).

It is difficult to conceive of a formal military training and drilling for the Samad LIA warrior farmers, the way we know them for Greek city states of the 5th century BCE. Discipline must have been problematic. For LIA Oman one assumes the beginning of archery training at an early age. A few children's graves contained arrow-heads (graves Bu6/2, S10823). Present-day notions of the age of adulthood have little bearing on those in the LIA. But the villagers lacked the intellectual tools fostered by the training of a military culture, for example like those of Spartan or Roman armies, presumably lacking intensive military training and a military culture. Military tactics can hardly have been as developed as those practiced and carried out by professional Greek and Roman armies. Tribal chiefs were heroic leaders and not battle managers.

A comparison of the military situation between the *jāhiliyya* tribal fighting and the far-flung Muslim-Arab conquests shows both similarities and differences. The conquests yielded enormous amounts of battlefield booty which provided a motivation to participate. But surely there must be other connections between the two owing to having common technical goals. A main result of the Arab conquests is the importation of Persian and Asian influence into Arabia.

References

Abbreviations are those of the Deutsches Archäologisches Institut.

Other abbreviations:

EI *Encyclopedia of Islam*, Leiden: Brill

JOS *Journal of Oman Studies*

PSAS *Proceedings Seminar of Arabian Studies*, London

AVANZINI A. - PHILLIPS C.

2010 Outline of recent Discoveries at Salut in the Sultanate of Oman, in: Avanzini, Eastern Arabia, Rome, 93-108.

BEESTON, A.

1976 *Warfare in ancient South Arabia (2nd–3rd centuries A.D.)*, Qahtan studies in Old South Arabian epigraphy, 3, London: Luzac.

BENOIST A.

2013 La Vallée de Bithnah au cours de l'Âge du Fer, Oxford : *BAR international series* 2510.

BRETON, J.-F.

1994 Les fortifications d'Arabie méridionale du viie au ier siècle *avant notre ère* (*ABADY*, 8) Berlin.

CAHEN, C.

1986 "Ḥarb in the caliphate", *EI 3*, 181–4.

1991 Djaysh, *EI 2*, 504–9.

CARTER, R.

1997 Defining the Late Bronze Age in southeast Arabia: ceramic evolution and settlement during the second millennium BC, 2 vols., unpublished dissertation, University London.

DEGLI ESPOSTI, M. – CONDOLUCI, C.

2018 2. Husn Salut in the Iron Age, in: Avanzini, A.–Degli Esposti, M. (eds.), *Husn Salut and the Iron Age of south east Oman*, Rome, 33–60.

EDITORS

1993 Murūʾa, EI 7, 636–8.

HÄRKE, H.

1997 The nature of burial data, in: C. Jensen–K. Nielsen (eds.). *Burial & society the chronological and social analysis of archaeological burial data,* Aarhus: Univ. Press, 19–27.

KARACIC, S. –HÄNDEL, M. –HAMMER, E. –MAGEE, P.

2018 The architecture of the Iron Age II fortified settlement at Muweilah (Sharjah, United Arab Emirates). *Arabian Archaeology and Epigraphy* 29, 27–54.

KHADDURI, M.

1986 *Harb*, EI 3, 180–1.

KING, G.

2001 The coming of Islam and the Islamic period in the U.A.E., in: I. al-Abed –P. Hellyer (eds.), United Arab Emirates. A new perspective, London: Trident, 70–97.

KLEIN, H.

1938 Kapitel 33 der anonymen arabischen Chronik *Kašf al-Ġumma al Ğāmiʾ li-ahbar al-Umma* betitelt *Ahbār ahl ʿOmān min auwal islāmihim ilā ʾhtilāf kalimatihim* (Geschichte der Leute von ʿOmān von ihrer Annahme des Islam bis zu ihrem Dissensus) Diss. Univ. Hamburg.

KORN, L.– HÄSER, J.– SCHREIBER, J.– GANGLER, A.–NAGIEB, M. – SIEBERT, S.– BUERKERT, A.

2004 Ṭīwī, ash Shab and Wādī Ṭīwī: The development of an oasis on the north-eastern coast of Oman, JOS 13, 57–90.

KROLL, S.

1981 Die Burgfestung Lizq-1, in Weisgerber et al., Mehr als Kupfer in Oman. *Der Anschnitt* 5–6, 226–31.

KUNTER, M.

1983 Chronologische und regionale Unterschiede bei pathologischen Zahnbefunden auf der arabischen Halbinsel, *Archäologisches Korrespondenzblatt* 13, 339–43.

LORIMER, J.

1908–15 *Gazetteer of the Persian Gulf, Omān and Central Arabia*, 2 vols., 6 fascicles, Calcutta: Supt. Government Printing, reprint Gregg International.

MAGEE, P.– HÄNDEL, M.– KARACIC, S.– UERPMANN, M.– UERPMANN, H.-P.

2017 Tell Abraq during the second and first millennia BC: site layout, spatial organisation, and economy, *Arabian Archaeology and Epigraphy* 28,2, 209–37.

MOUTON, M.–SCHIETTECATTE, J.

2014 In the desert margins the settlement process in ancient South and East Arabia, Rome: Bretschneider.

MÜHLE, B.– SCHREIBER, J.

2012 Ein römisches Schwert aus dem Gräberfeld von ʿUmm al-Māʾ, in: Baker, H.–Kaniuth, K.–Otto, A. (eds.), *Stories of long ago Festschrift für Michael Roaf*, Winona Lake, in: Ugarit, 373-83.

POTTS, D.

1998 Some issues in the study of the pre-Islamic weaponry of southeastern Arabia. *Arabian archaeology and epigraphy* 9, 182–208.

POTTS, D. –WEEKS, L. –MAGEE, P. –THOMPSON, E. –SMART, P.

1996 Husn Awhala: A late prehistoric settlement in southern Fujairah, *Arabian archaeology and epigraphy*, 7,2, 214–39.

ROSENZWEIG, K.

1968 Dentition of Bedouins in Israel: I. Epidemiology, *Journal dental research,* 3, 407–10.

ROSS, E.

1874 Annals of ʿOmán, from early times to the year 1728 A.D. from an Arabic MS by Sheykh Sirhāʾn b. Saʿīʾd bin Sirhāʾn bin Muḥammad, of the Benū ʿAlī tribe of ʿOmān, translated and annotated, *Journal Asiatic Society of Bengal* 43.1, 111-96.

SABIN, P.

2007 Battle, in Sabin, P.–van Wees, H.–Whitby, M. (eds.), *The Cambridge history of Greek and Roman warfare*, v. 1, Cambridge: CUP, pp. 399–460.

SĀLIMĪ (AL-), Nūr ad-dīn ʿAbdullāh bin Ḥumayd

1969–72 *Tuḥfat al-aʿyān bi-sīrat ahl ʿUmān*, 2 vols., Cairo 1380–1361h.

SCHIPPMANN, K.

1998 Geschichte der alt-südarabischen Reiche, Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

SCHREIBER, J.

2005 Archaeological survey at Ibrāʾ in the Sharqīyah, Sultanate of Oman PSAS 35, pp. 255–70.

TORAL – NIEHOF, I.

2014 Talking about Arabic origins: The transmission of the ayyām al-ʿarab in Kūfah, Baṣrah and Bagdad". Scheiner, J.–Janos, D. (eds.): The place to go contexts of learning in Baghdād, 750-1000 C.E., Princeton: Darwin, pp. 43-69.

TYAN, E.

1991 Diya, EI 2, 340–3.

WILKINSON, J.

1987 The imamate tradition of Oman, Cambridge.

YULE, P.

2001 Die Gräberfelder in Samad al Shān (Sultanat Oman) Materialien zu einer Kulturgeschichte, Deutsches Archäologisches Institut, Orient-Archäologie vol. 4, Rahden/Westfalia: Marie Leidorf.

2014 Cross-roads Early and Late Iron Age south-eastern Arabia. Abhandlungen Deutsche Orient-Gesellschaft, vol. 30, Wiesbaden: Harrassowitz.

2016a A Valorising the Samad Late Iron Age, AAE 27/1, 2016, pp. 31-71.

2016b Bildarchive für die Archäologie Arabiens: ein Rennen gegen die Zeit, in: Festschrift für Walter Raunig zum 80. Geburtstag, Müller, C.- Mergenthaler, M. (eds.), Ethnographische Streifzüge, Dettelbach, pp. 163-8.

2018a The finds, in: Yule, P.–Gernez, G. (eds.), *Early Iron Age metal-working workshop in the Empty Quarter, Sultanate of Oman,* Universitätsforschungen zur prähistorischen Archäologie, 311, Bonn: Habelt, pp. 33-146.

2018b Toward an identity archaeology of the Samad period population (Sultanate of Oman). Zeitschrift für Orient-Archäologie 11, pp. 438-86.

in press Defence during the Samad period - a first attempt at an archaeology of conflict in south-eastern Arabia, *Jounal of Oman Studies.*

YULE, P. – AL-RASIBI, KH.

2015 *ʿUmq al-Rabaḥ, al-Sharqīyah*, unpublished internal report for the Ministry of Heritage and Culture, Sultanate of Oman, 13.04.2015.

YULE, P. – ROBIN, C.

2005–6 Himyarite knights and infantrymen, two reliefs, *Arabia 3*, 2005–6 [2007], 261–71, figs. 157–69 on pp. 358–63.

URL: http://archiv.ub.uni-heidelberg.de/propylaeumdok/volltexte/2008/112/

Image sources

Fig. 1.1 Fizḥ 2: Google Earth. 1.2 Lizq L1: data J. Heckes. 1.3 Hili H14: Boucharlat–Garczynski 1985, pl. 67. Ḥuṣn Awhala: Petrie 1998 248 fig. 1.4 Salūt: Degli Esposti – Condolucci 2018, 62 pl. 1.5 Karacic et al. 2018, 29 fig. 2. Fig. 2.1 after Korn et al. 2004, 70 fig. 4; 2 –5 Yule. 6 after Weisgerber & Heckes.

2018b Toward an identity archaeology of the Samad period population (Sultanate of Oman). Zeitschrift für Orient-Archäologie 11, pp. 438-86.

in press Defence during the Samad period - a first attempt at an archaeology of conflict in south-eastern Arabia, *Jounal of Oman Studies.*

YULE, P. – AL-RASIBI, KH.

2015 *ʿUmq al-Rabaḥ, al-Sharqīyah*, unpublished internal report for the Ministry of Heritage and Culture, Sultanate of Oman, 13.04.2015.

YULE, P. – ROBIN, C.

2005–6 Himyarite knights and infantrymen, two reliefs, *Arabia 3*, 2005–6 [2007], 261–71, figs. 157–69 on pp. 358–63.

URL: http://archiv.ub.uni-heidelberg.de/propylaeumdok/volltexte/2008/112/

Image sources

Fig. 1.1 Fizḥ 2: Google Earth. 1.2 Lizq L1: data J. Heckes. 1.3 Hili H14: Boucharlat–Garczynski 1985, pl. 67. Ḥuṣn Awhala: Petrie 1998 248 fig. 1.4 Salūt: Degli Esposti – Condolucci 2018, 62 pl. 1.5 Karacic et al. 2018, 29 fig. 2. Fig. 2.1 after Korn et al. 2004, 70 fig. 4; 2 –5 Yule. 6 after Weisgerber & Heckes.

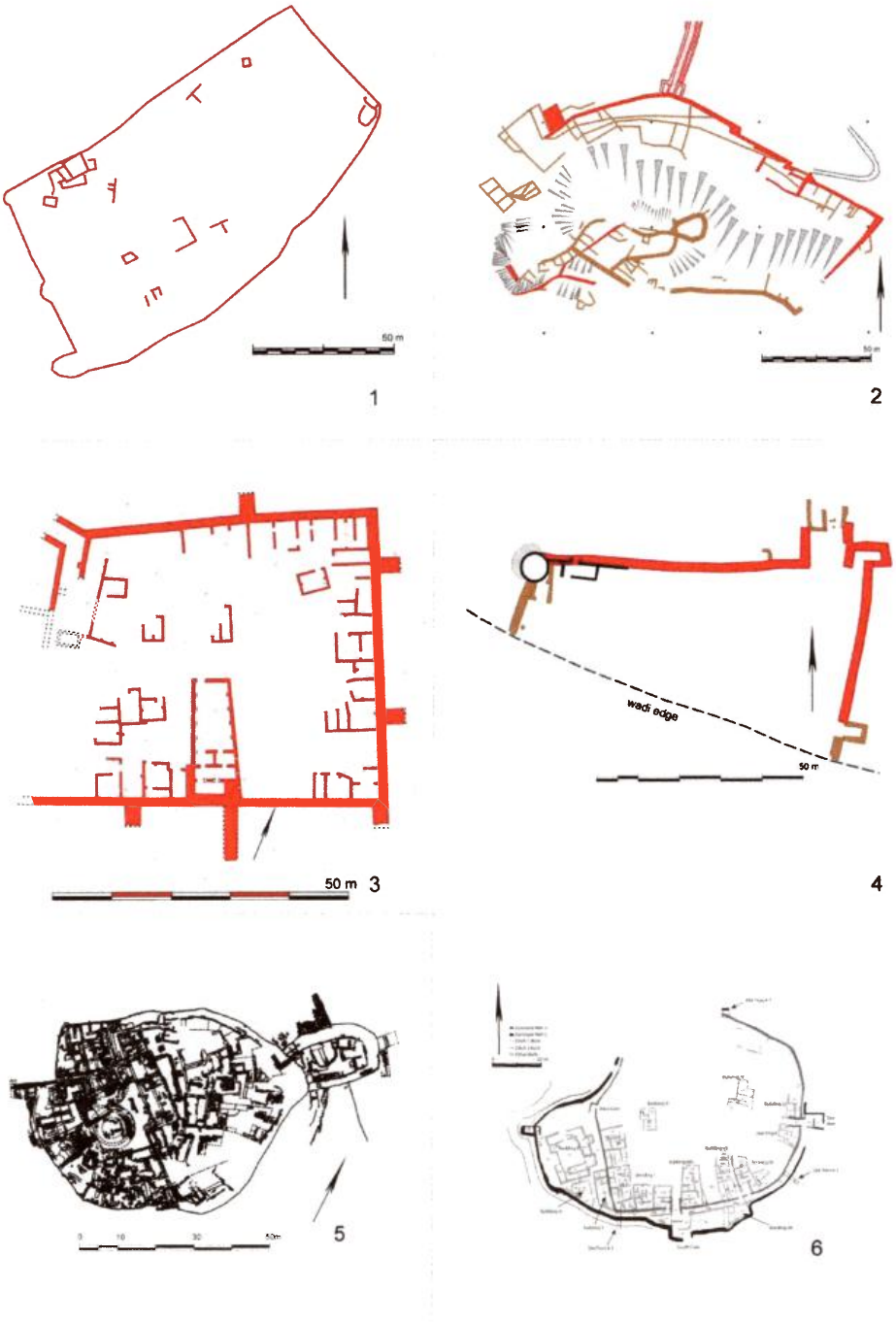


Fig. 1. Selected EIA forts: 1 Fizḥ 2. 2 Lizq L1, 3 Hili H14, 4 Ḥuṣn Awhala, 5 Salūt, 6 Muweilah.

Fig. 2. Known LIA forts and fortified settlements in central Oman. 1 Ṭīwī TW2; 2 Maḥram/Qariyat al-Saiḥ; 3 Alāyat Ibrāʾ/al-Qanāṭir I52; 4 Samad S1; 5 al-ʿAtqiyah/ J. Ṣunṣunah; 6 al-Moyassar fortlet M34. Different scales.

no.	place	EIA	LIA	wall th.	literature
1	Fizḥ 2	10500 m²	-	c. 1.5 m	Costa-Wilkinson 1987, 105; Yule 2014, 36 fig. 14.1
2	Lizq L1	20000 m²	-	1 m	Kroll 2013, 195 fig. 33
3	Hili H14	>3000 m²	-	1.5 m	Boucharlat–Lombard 1985, pl. 67
4	Ḥuṣn Awhala	>3500 m²	-	4 m	Petrie 1998, 248 fig. 2
5	Salūt	4500 m²	-	max. 2 m	Avanzini–Phillips 2010, 98 fig. 8
6	Bithnah 24	5500 m²	-	1 m	Benoist et al 2013, e.g. 43 fig. 12
7	Muweilah	8000 m2		2 m	Karacic et al 2018, 29 fig. 2
8	Ṭīwī TW0002	-	42900 m²	-	Korn et al 2004, 70 fig. 4
9	Ibrāʾ I00052	-	16500 m²	1.5 m	Schreiber 2005, 260 fig. 7
10	J. Ṣunṣunah	-	16200 m²	1.3 m	Yule 2016a, 59–60 fig. 20
11	Qaryat al-Saiḥ	-	4000 m²	1 m	Yule 2016a, 63–4 fig. 30
12	Samad S1	-	1600 m²	0.9 m	Yule 2016a, 62–3 fig. 27
13	ʿUmq al-Rabaḥ	-	-	-	Yule–al-Rassibi 2015
14	al-Moyassar M34	-	1256 m²	1 m	Yule 2016a, 65 fig. 31.12

Fig. 3. Comparison of EIA and LIA forts and fortified settlements shows both had to adapt to a variety of different survival situations.

WHAT EVIDENCE FOR THE 6TH CENTURY CONFLICT IN THE FARASĀN ISLANDS?

Solène MARION DE PROCÉ

Chercheur associé, CNRS-UMR7041 ArScAn / CEFAS-Koweit

Résumé

Les îles ont de tous temps représenté des avantages en périodes de conflit, dans le sens où elles offrent une base éloignée qui s'avère utile pendant la préparation d'un conflit. L'archipel des îles Farasān, dans le sud de la mer Rouge, ne fait pas exception : il a joué un rôle stratégique pendant plusieurs des conflits qu'a traversé la région (la guerre opposant Ḥimyar à Aksum au VIe s. de l'ère chrétienne et aussi récemment que pendant la Première Guerre Mondiale). Cette contribution se propose de présenter le dossier historique et archéologique qui documente les évènements du VIe s. (l'intervention aksumite en Arabie du Sud) ainsi que des découvertes récentes de la mission archéologique franco-saoudienne des îles Farasān.

Abstract

Islands have always represented an asset in times of war in the sense that they offer a remote base useful when it comes to preparing a conflict. The Farasān islands, in the Southern Red Sea, are no exception: they have played a strategic role during several of the historical conflicts the region has been through (the Aksum – Ḥimyar conflict in the 6th century and as recently as the First World War). This paper offers to present the historical and archaeological traces that document the role of the archipelago in the context of war as an introduction. Focus will then more specifically be given to the 6th century events that opposed Ḥimyar to Aksum and on the recent discoveries of the Saudi-French Mission in the Farasān Islands.

Introduction

The Farasān islands in the southern Red Sea (Saudi Arabia) are mostly known through the two Latin inscriptions[1] that have made them famous. Following this discovery, additional archaeological surveys to the ones realised in the 1980's[2] have been carried out, revealing a rich archaeological heritage of a hundred sites recorded so far ranging from early historical periods to the 19th century[3].

---

1 PHILLIPS, VILLENEUVE and FACEY, 2004

2 ZARINS 1981, COOPER and ZAZZARO, 2014, MARION DE PROCÉ, 2017.

3 The prehistorical periods are studied by a Saudi-British team from the University of York and King Saud University (dir. G. Bailey and A. al-Sharekh).

During the long history that the islands have been through, some sites date to periods marked by conflict in the Southern Red Sea. The first centuries AD and the Roman military occupation of the islands – probably as a result of the annexation of the provinces of Egypt (29 B.C.) and Arabia (106 A.D.) and motivated by the will to secure trade in that part of the Red Sea – are illustrated by the two Latin texts[1]. The first one, dated 144, mentions a detachment of the 2nd *Legio Trajana Fortis* stationed in Egypt in Nicopolis[2]. The second text reflects the presence of another legion, the *Legio VI Ferrata*, that had its main legion at Boṣra (Syria). The strategic advantages of the archipelago, drove them to take advantage of it. Regarding this occupation however, the Farasan remains (inscriptions and isolated architectural blocks) are the only sources that we have so far: no external sources gives a broader context to the military presence in Farasān.

The second period of political tension known in the Red Sea, which we will focus on in this paper, dates to the 6th century when the kingdoms of Aksum and Ḥimyar waged war against each other in Southern Arabia following the persecution of Christian communities, in Najrān and in the coastal regions[3]. Epigraphical and literary sources mention Farasān in that context. Glimpses of archaeological traces can now be added to the documentation.

After a general outline of the 6th century Southern Red Sea conflict, the various sources documenting this episode will be presented ; finally new archaeological evidence from the Farasān archipelago will be presented.

The 6th century Southern Red Sea conflict

The powers considered here are Aksum on the Western shore of the Red Sea and Ḥimyar on its Eastern shore. The archipelago is located right in the middle, between the two regional powers. The tensions opposing the Aksumite leaders to the kings of Ḥimyar start as early as the third century AD[4] a time when the former occupied the Tihāma coastal plain. In 523, the Christian communities of Southern Arabia

[1] See VILLENEUVE, 2007 and SPEIDEL, 2015

[2] The Roman presence is evidenced by architectural blocks identical to examples found in Marina al-Alamein, but in local stone, see MARION DE PROCÉ, 2017.

[3] GAJDA, 2002; ROBIN, 2010, 2012.

[4] Regarding this period, see ROBIN, 1995.

underwent a violent campaign by the Jewish king of Himyar Yūsuf As'ar Yath'ar. The massacre of the Christian population of Najrān, had a loud echo as we know from sources like the *Guidi Letter* likely authored by Symeon of Beth Arsham and the *Martyrdom of Saint Arethas*[1]. Aksumite king Kaleb retaliated by sending a fleet to attack Ḥimyar from the port of Aksum, Gabaza. The fact that communities on the coastal plain and on the neighboring islands were sensible to the Christian faith facilitated the Aksumite maneuver that led a to 50 years occupation of South Arabia by Aksum[2].

Literary sources

The literary evidence documenting the 6th century AD events and situation, briefly presented below, provides the historical frame of the archaeological remains found in Farasān. In the *Martyrdom of Saint Arethas*[3], when describing the fleet that Aksum put together before setting off to South Arabia, it is written that « Farasān », most likely referring to the islands, contributed with seven ships.

Another source is the travel account of a Byzantine ambassador named Nonnosos preserved in the works of Photius. Around the years 540, an embassy led by Nonnosos is sent by Justinian (527-565) to Arabia and Ethiopia (Photius, *Bibliothèque,* t. I, cod. 3). Apart from the diplomatic mission itself, a short paragraph is of particular interest to us since it mentions *Pharsan*, the islands, and the people he met there on the last island (Disān?) before setting off to Africa : "human-like creatures, of very small size, that were covered in hair, living naked, and speaking a human language, not understood by their neighbors, they collect shells and fishes for food and are not aggressive at all". The description hints at a desire to emphasize the " exotic " aspect of this community living a modest life on a remote island. We do know however, from literary and archaeological sources that at the same time, the main island of Farasān was home to communities living in important sites with monumental architecture and necropolises.

Finally, in Bi'r Hima, north of Najrān along the caravan trail, three inscriptions commemorate the same event, the very year it happened. The texts are ordered by a ḥimyarite qayl Shara'hil ḏhu-Yaz'an. Ja 1028 is a Late Sabaic inscription dated 633 Ḥim / 523 AD which

[1] See the volume edited by BEAUCAMP, BRIQUEL-CHATONNET and ROBIN, 2010.
[2] See HATKE, 2012.
[3] BAUSI and GORI 2006; DETORAKI, 2007.

describes military actions taken by Yūsuf As'ar Yath'ar against Christians in several locations. Among the listed tribes, the texts mentions **Frs[1]n**, and its inhabitants the **Frs[1]nytm.** All mentioned locations are known to have hosted Christian communities, hence the campaigns led against them by the Ḥimyarite power. They are mostly from Najrān, Ẓafar and the coastal region. The military campaign is said to have concerned Farasān, whether it was actually led also on the archipelago isn't explicit. It could also have have been in the mainland on a territory occupied by Farasānis.

Later, in the 10th century, yemeni geographer al-Ḥamdāni mentions Farasān, the tribe of the Taǧlib, settled around Mocha, that would have given their name to the islands, where there were ruined churches and "communities that still carried out trade with Ethiopia"[1]. This could indicate a survival of the community up until that time, given that a bishop of Yemen and Ṣan'ā' is mentioned in the 9th century and that in the early 10th, a Yemeni priest is mentioned in the literature. Finally, a Christian community is still living in Najrān in the 13th and in Soqoṭra in the 16th[2].

Literary sources and archaeological sources don't always count the same history : what is the situation in Farasān ? Are the events mentioned in the sources confirmed by archaeology ?

New archæological data from Farasān

The surveys of the islands have revealed several sites most likely ascribable to Late Antiquity (4th-7th centuries AD)[3]. The campaigns of the French-Saudi mission have so far concentrated on the eastern part of the main island, closest the mainland; all the sites mentioned below are therefore located in this area (fig. 1).

---

[1] BECKINGHAM, 1965.

[2] See the recent account on Christianity in the Arabian peninsula: ROBIN, 2017 and BOWERSOCK, 2012, 2014.

[3] See COOPER and ZAZZARO, 2014.

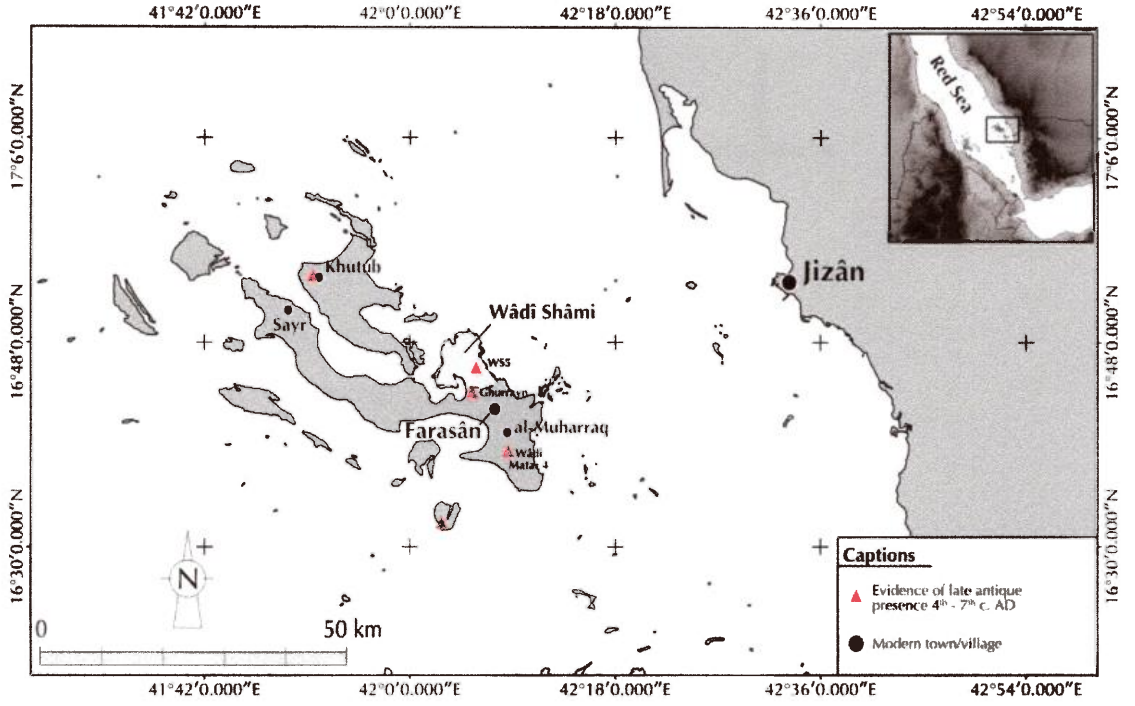


Fig. 1 - General map of the Farasān Islands with location of the Late Antique material identified, ©MIFA.

The evidence consists of blocks (funerary or architectural) bearing engraved crosses in Ǧurrayn and Wādī Shāmi or in the shape of crosses (figs. 2 and 3). They are of various shapes, from simple crosses to crosses *fourchées* and crosses *pattées.* Similar examples are known in Soqoṭra Island[1] and the Eastern Arabian Peninsula[2]. Some pottery finds on different sites also point to the 4th-7th centuries AD, they mainly consist of Ayla-Aqaba amphorae sherds known to date from that chronological span[3]. At least one sherd, found at al-Quṣar, is most likely a piece of Adulitan ware, dated to the 6th century. Toponymy also yields some hints of the Christian past of Farasan: a small natural relief north of Farasān city is called Jabal al-Kniseh but surveys have failed to evidence any remains there.

---

1 DOE, 1970: fig. 30.
2 LANGFELDT, 1994: fig. 24; POTTS, 1994.
3 MELKAWY *et al.*, 1994.

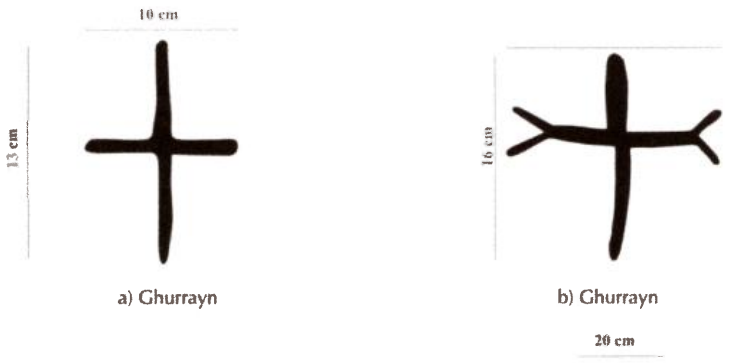


Fig. 2 - Engraved crosses from Ghurrayn ©MIFA

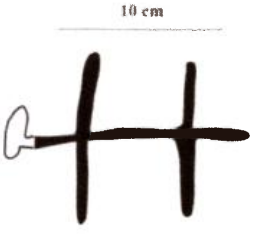


Fig. 3 - Stelae and crosses from the site Wādī Shāmi 5, cemeteries 1 and 3, ©MIFA.

The site of Wādī Shāmi 5

The site of Wādī Shāmi 5, first visited in 2011, is located in the northern part of the island. The Wādī Shāmi is a broad rocky difficult to access area with small reliefs, roughly covering the northeastern part of the main island. It is now mostly uninhabited, apart from seasonal farming activities. Several sites have been recorded there so far, from Prehistory (aceramic shell middens and tombs) to deserted islamic villages. Despite the desolated and desert aspect of the area, surveys revealed a high concentration of archaeological remains.

Wādī Shāmi 5 (fig. 4), locally designated as the "Christian cemetery", is located at the northern tip of a small plain, at the eastern foot of a rocky outcrop (*ca.* 10 m high), from which one can see the sea, some 3 km to the east. The entire site covers an area of about 1,7 ha, and is composed of the following elements (fig. 5):

Fig. 4 - General view of Wādī Shāmi 5, cemetery 1, to the east, © MIFA.

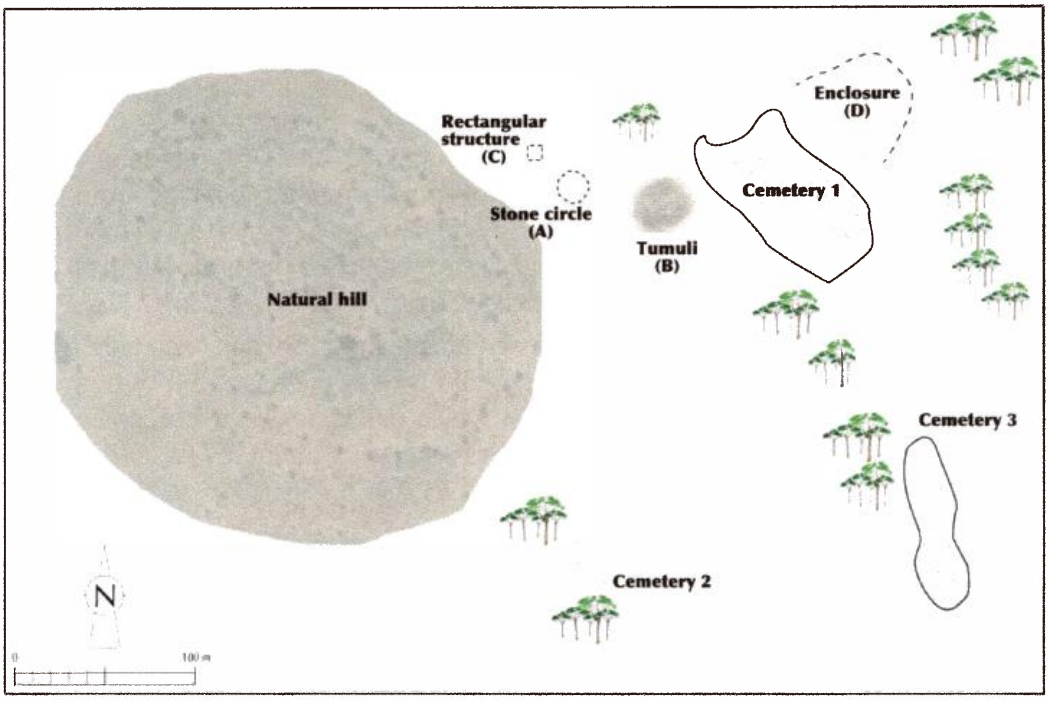


Fig. 5 - Schematic plan of Wādī Shāmi 5, © MIFA.

- a discontinued circle of unhewn standing stones (A), 10 m in diameter, made of high irregular monolithic stones planted in the ground. A *ca.* 0,80 m entrance was recorded to the south, being composed of two monolithic standing doorjambs.
- a large tumular area (B), some 10 m to the east of the stone circle, which has a diameter of 20 m and reaches a height of 1,20 m.
- a small rectangular building (4 x 2,5 m) made of single facing walls built with quite large slabs roughly hewn (0,40 x 0,30 x 0,20 m), preserved to a height of two courses maximum. In this area, a small monolithic stone basin is visible (L. 80 cm, l. 40 cm, depth:0,20 cm);
- a big enclosure delimited by small blocks deeply inserted in the ground (only 30 cm is emerging) (D), roughly pentagonal with rounded angles. The maximum length is 35 m, inside the soil is flat and sandy without any visible structures.

- **cemetery 1** (see below), immediately east of (B), extending to the east and mostly to the south, measuring 40 m east-west and about 70 m north-south;
- **cemetery 2**, about 150 m to the south of cemetery 1, contains about 25 tombs oriented east-west arranged in lines and rows. The tombs are delimited by small rocks marking an oval measuring 1,90 m maximum, some are shorter and some are most likely children's tombs. Several are characterized by a stone inserted in the soil in the center, marking a woman's tomb, following a regional tradition. In some cases, one can observe on the eastern side or on both sides, a higher stone placed standing but without particular mark. The general organization and tombs orientation could indicate that these are muslim tombs but this remains uncertain at this point.
- **cemetery 3**, about 100 m to the east of cemetery 2 and 50 m south of cemetery 1 covers an area of 95 m (NNW/SSE) by 25 m (WSW/ENE). There are about 35 tombs here roughly organized in lines and rows. Similarly to cemetery 2, the tombs are oval in shape and delimited by unhewn rocks, sometimes marked by a small standing slab at the extremities. Their overall dimensions are 1,60 m to 2 m maximum, they are separated by 30 to 60 cm spaces at most. Women's tombs are also marked by a stone placed in the center, and children's tombs seem absent. Some tombs are bordered with standing stones on the side, that appear to have been taken from cemetery 1, leading us to believe that this cemetery is of more recent date that cemetery 1 and is probably an early Islamic necropolis.
- two wells, to the north-east of the cemeteries.

Cemetery 1, the largest one, is oriented NNW/SSE and on a west-east slope. It is composed of a vast tumulus (600 m^2) and of over two hundred west-east oriented smaller tumuli (over 2000 m^2) separated by one meter at most. The tombs repartition seems to be quincunxed rather than following a line and rows organization. The small tumuli have an oval general shape (L. 2,50 m, l. 1,50 m) made of medium-sized unhewn rocks (30 x 20 x 20 cm) (fig. 6).

Fig. 6 - Tombs of Wādī Shāmi 5 in the eastern part of cemetery 1, to the south-east, © MIFA.

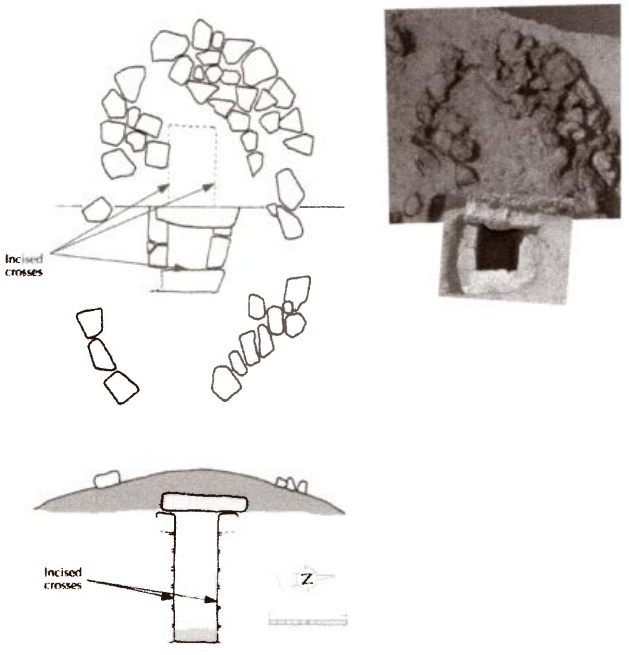


Fig. 7 - Top plan and section of the plundered tomb, © MIFA/ C.S. Phillips and S. Marion de Procé.

On and next to several tombs, stelae have been broken recently. The base of some of these is still inserted in the soil in the center of the tumulus. Some seem anthropomorphic in shape, while others are clearly cruciform (see figs. 2 and 3). The tombs of this cemetery were marked in different ways: some with a block or slab with an engraved cross at the western end of the small tumuli (with the cross facing west), others with a slab placed in the center of the tumulus and displaying a cross or carved as an anthropomorphic figure. The signification of theses different markings is still obscure for now but as most of the tombs appear undisturbed, there is hope that excavation will shed some light on the variety of practices.

One of the tombs located close to tumular area (B) was left wide open after it was robbed. The plunderers, while completely disturbing the tomb, have revealed how the interior was built under this tumulus (fig. 7), bigger than the common ones (interior dimensions:1,95 m x 60 cm). Under the oval mound of stones, three 20 cm thick slabs cover a nicely built pit-tomb, two of which are still sealed in place. They are resting on seven courses of finely carved blocks measuring roughly 30 cm in height. Little holes and protruding stones have been intentionally left there in order to climb out of the tomb. Other than that, no protrusion was observed, indicating the absence of different floors to lay the bodies. They could have been buried in coffins, of which we have seen no evidence in the plundering rubble. The fine masonry was covered with a thin coat of plaster, on which we could observe three little incised crosses (fig. 8), a few centimeters above the level of the bones, on the north, east and south sides. These fortuitous observations could indicate that part of or all tumuli in the cemetery cover similar pit-tombs; or that this is a particular tomb (it is bigger than most of the tumuli) or area of the cemetery: it could belong the tumular area (B) being an eastern extension of it, either anterior or of different status that the majority of the cemetery.

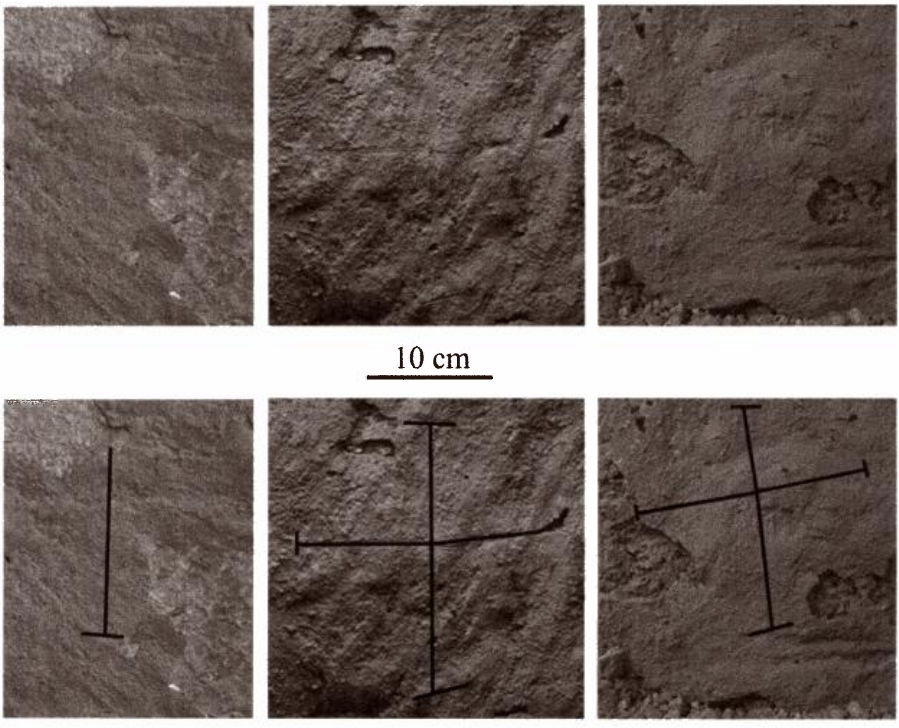


Fig. 8 - Crosses incised on the plaster inside the plundered tomb, North, East and South respectively, © MIFA/ C.S. Phillips.

The pottery finds, four undiagnostic sherds in total (fig. 9/c), from the superficial cleaning we carried out in 2014 may or may not come from the tomb. A proper excavation of another tomb will be necessary to date the necropolis accurately. The disturbed human remains were collected, the ensemble seem to be a multiple inhumation and await further study. Work was stopped as seemingly undisturbed levels were reached The western part of the tomb has been completely damaged by the plundering, as well as the northern part as a tunnel was dug inside the tomb from the side.

The pottery collected on the surface of the necropolis appears late antique and Islamic: green ribbed ware, possibly from Ayla-Aqaba amphorae or Late Roman Amphora 1. The survey yielded a large *sgraffiato* (?) sherd as well as some glazed fragments that are yet to be studied (fig. 9/a-b, d).

In 2017, a new site, Wādī Shāmi 10 was recorded 200 m north west of the necropolis, likely to be associated with the Wādī Shāmī 5 necropolises. The visible remains cover 100 x 150 m, bordered in the south by a very ashy area. The buildings are mostly rectangular with an entrance often located in the middle of a long wall. In at least one building, a large storage jar rim is showing on the surface close to an area with basalt fragments and evidence of heating.

Fig. 9 - Pottery collected on the surface of Wādī Shāmi 5, © MIFA.

The surface is scattered in pottery sherds. As far as we can tell for now, this material points mainly to an Early Islamic occupation of the site in the 9th-10th centuries (fig. 10/a, c-d, possibly e and f) as parallels have been established with the early phases of the site of Zabid[1]. So far, no Aksumite sherd has been identified.

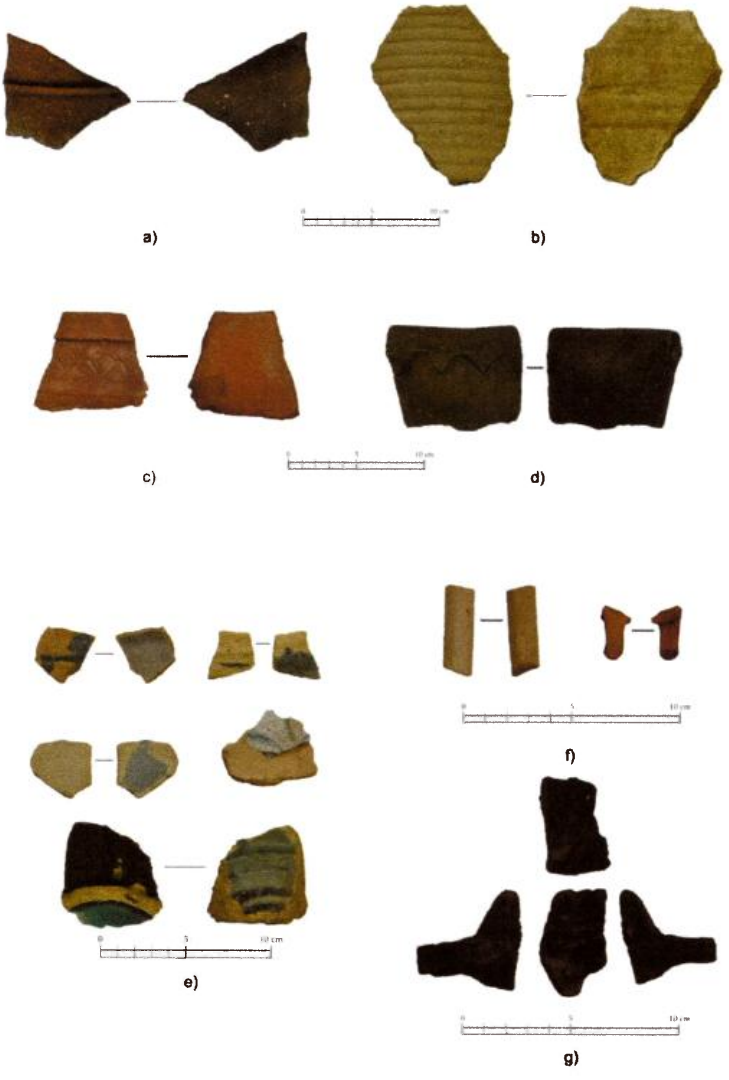


Fig. 10 - Pottery collected on the surface of Wādī Shāmi 10, © MIFA.

[1] The identification was confirmed by E. Keall upon photographs, see CIUK and KEALL, 1996: pl.95/24.g; pl.95/22d; pl.95/30a, b; pl.95/31c; KEALL, 2008: fig. 4/1-2.

Apart from the pottery, several objects were collected: glass bracelet fragments, a clay weight, a copper alloy plaque (mirror ?), fragments of incense burners (fig. 10/g), also characteristic of the 9th-10th century. Similar objects are known in the Zabid region and as far east as the port of Sharma[1]. The material of this site clearly dates the last occupation of the area. The question remains to know whether there is an earlier settlement underneath the Early Islamic phase, which will only be solved after excavations are carried out. So far, the 4th-7th centuries period is only hinted at by a few ribbed sherds possibly dating to Late Antiquity (fig. 10/b). The crosses make it clear that a Christian community was living in the area. The date however can only be proposed by external literary sources so far. To say that this is a 6th century site, however tempting, is a leap we must wait to take.

The archaeological traces that we have on the archipelago could be contemporary to the 6th century conflict opposing Aksum and Ḥimyar, therefore providing an archaeological evidence of the Farasāni community involved in it., otherwise only documented through external sources. As this is still a hypothetical assumption awaiting archaeological confirmation, we must also note the possibility of the persistence of a Christian community until the 9th-10th centuries, as examples are known in the region as seen above, but this has yet to be clarified in the case of Farasān.

Acknowledgements

The author would like to thank the Saudi Commission for Tourism and National Heritage (Dr. Abdallah al-Zahrāni in Riyādh, MM. Rostom al-Kubaisi, Ḥaidar Modare, Ḥussayn Mofarreh, Muḥammad Sabie in Jazān, Abdelrahmān al-Aqīli in Farasān), the French Ministry of Foreign Affairs for their support (the Cultural Section of the French Embassy in Riyādh). University Paris 1 Panthéon Sorbonne, the Centre Français d'Archéologie et Sciences Sociales (Koweit) have also provided financial and scientific support for our fieldwork. In Farasān, the local governor and the Sheikh of Farasān Muḥammad al-Rajhi have also welcomed us in the kindest way. Lastly, the work presented here could not have happened without the enthusiasm and excellent work of team members (P.-M. Blanc, C.S. Phillips, F. Villeneuve, B. Riba, G. Davtian).

[1] ROUGEULLE, 2007: fig. 3/23. We would like to thank S. Le Maguer-Gillon for her help in identifying the incense-burners based upon photogaphs.

References

PHOTIUS

Bibliothèque, t. I, Codices 1-84 (edited by Henry, R.), Paris: Les Belles Lettres, 1959.

English and French

BAUSI, A., GORI, A.

2006 Tradizioni orientali del « Martirio di Areta » : la prima recensione araba e la versione etiopica, Florence: Università di firenze.

BEAUCAMP, J., BRIQUEL-CHATONNET, F., ROBIN, C.

2010 Juifs et chrétiens en Arabie aux v^e^ et vi^e^ siècles : regards croisés sur les sources, Paris.

BOWERSOCK, G.W.

2012 *Empires in Collision*, Waltham: Brandheis.

2014 *Le trône d'Adoulis*, Paris : Albin Michel.

CIUK, C., KEALL, E.

1996 Zabid Project pottery annual 1995: pre-Islamic and Islamic ceramics from the Zabid area, North Yemen, Oxford.

COOPER J., ZAZZARO C.

2014 "The Farasān Islands, Saudi Arabia: towards a chronology of settlement", *AAE* 25/2, 147-174.

DETORAKI, M.

2007 « Le Martyre de Saint Aréthas et de ses compagnons » (BHG 166), Paris.

DOE, B.

1970 Socotra; an archaeological reconnaissance in 1967, Field Research Projects, Coconut Grove.

GAJDA, I.,

2002 « Monothéisme en Arabie du Sud préislamique », *Chroniques Yéménites* 10, 2-14.

HATKE G.

2012 "Holy Land and Sacred History: A view from Early Ethiopia", in: Pohl W., Gantner C., Payne, R. (eds.), *Visions of Community in the Post-Roman World, The West, Byzantium and the Islamic World, 300-1100,* Farnham ; Burlington: Ashgate, 259-275.

KEALL, E.

2008 "The changing positions of Zabīd's Red Sea port sites", *Chroniques Yéménites* 15, 111-115.

LANGFELDT, J.A.

1994 "Recently discovered early Christian monuments in North-eastern Arabia", *AAE* 5, 32-60.

MARION DE PROCÉ, S.

2017 "The Farasān Archipelago in the Red Sea Context during Antiquity", in: Agius, D. *et al.* (eds), *Human Interaction with the environment in the Red Sea*, Leiden: Brill, 130-147.

MELKAWY, A., 'AMR, K., WHITCOMB, D.

1994 "The excavation of two Seventh Century Pottery Kilns at Aqaba", *ADAJ* 38, 447-468.

PHILLIPS, C.S., VILLENEUVE, F., FACEY, W.

2004 "A Latin Inscription from South Arabia", *PSAS* 34, 239-250.

POTTS, D.T.

1994 "Nestorian Crosses from Jabal Berri", *AAE* 5/1, 61-65.

ROBIN, C.

1995 "La Tihāma yéménite avant l'islam: notes d'histoire et de géographie historique", *AAE* 6, 222-235.

2010 "Nagrān vers l'époque du massacre : notes sur l'histoire politique, économique et institutionnelle et sur l'introduction du christianisme (avec un réexamen du Martyre d'Azqīr)", in : Beaucamp, J., Briquel-Chatonnet, F. et Robin, C. (eds), *Juifs et chrétiens en Arabie aux v^e et vi^e siècles : regards croisés sur les sources*, Paris, 39-106.

2012 "Arabia and Ethiopia", in Johnson, S.F. (ed.), *The Oxford Handbook of Late Antiquity*, New York: Oxford University Press, 247-332.

2017 « Le christianisme dans la péninsule Arabique », *in* : Ziadé, R. (ed.), *Chrétiens d'Orient, 2000 ans d'histoire*, Paris : Gallimard/Institut du monde arabe, 58-65.

ROUGEULLE, A.

2007 "Ceramic production in medieval Yemen: the Yadhghat kiln site", *PSAS* 37, 239-252.

SPEIDEL, M.

"Wars, Trade and Treaties. New, revised and neglected sources for the political, diplomatic and military aspects of imperial Rome's relations with the Red Sea basin and India, from Augustus to Diocletian" in: Mathew, K.S. (ed), *Imperial Rome, Indian Ocean Regions and Muziris: New Perspectives on Maritime Trade*, New Delhi, 83-128.

VILLENEUVE, F.

2007 « L'armée romaine en mer Rouge aux ii^e et iii^e s. apr. J.-C. » in: Lewin, A. (ed), *L'esercito romano tardo-antico nel vicino oriente da Diocleziano alla la conquista araba*, Rome: BAR-Archaeopress, 13-27.

ZARINS, J., MURAD, A., AL-YAISH, K.

1981 The Second Preliminary Report on the Southwestern Province, *Atlal* 5, 9-42.

THE ETHIOPIANS IN SOUTH ARABIA

WHAT INFORMATION DO WE HAVE ON ETHIOPIA? THE ARCHAEOLOGICAL DRAMA

Michela GAUDIELLO

Polish Centre of Mediterranean Archaeology, Warsaw University

Résumé

La plupart des archéologues et des spécialistes des études éthiopiennes sont le plus souvent intéressés par quelques questions : reconstruire les anciens réseaux d'échanges avec l'Arabie du Sud au Ier millénaire avant notre ère ; analyser le développement des premières sociétés, communautés ou États durant cette période, et comprendre l'influence et le rôle des royaumes sudarabiques dans la formation des structures sociales et politiques de l'Éthiopie.

Vient ensuite l'étude de la montée et du déclin du puissant empire axoumite (vers 50 av. J.-C -vers 700 apr.) : la conversion au christianisme, les relations entre le patriarcat d'Alexandrie et Byzance, le commerce avec la Méditerranée, et les multiples questions sur les raisons de la chute d'Axoum. Le Négus a soumis des tribus voisines, envahi à plusieurs reprises le territoire de Méroé et mené à deux reprises des expéditions en Arabie du Sud. Les sources éthiopiennes nous renseignent peu sur l'expansion militaire d'Axoum, à l'opposé des sources sudarabiques. Pourquoi enfin les historiens et archéologues ne s'intéressent pas plus à l'art de la guerre et à l'armement ? Là aussi les inscriptions et archéologie devraient fournir quelques réponses.

Abstract

Most of the nowadays archaeologists and scholars of Ethiopian studies are always and mostly interested in few topics: reconstruct the ancient exchange network with the South Arabian kingdoms during the 1st millennium BCE; imprint the developments of the first societies, communities or chiefdoms in Ethiopian during the same period of time, and understand which was the influence and the role played by the South Arabian kingdoms in that socio-political Ethiopian formation. After that, we suddenly jump to the study of the rise and collapse of the powerful kingdom of Aksum (ca. 50 BCE-700 CE): the conversion to the Christian faith, the strong relations with the Alessandria and Byzantium patriarchates, the trade contacts with the Mediterranean area, and afterwards the possible multiple explanations of Aksum's collapse. The Aksumite Negast subjugated the neighbouring tribes, invaded the Meroitic territory in the Sudanese Nile Valley and controlled, apparently for two times, part of South Arabia. What do we really know

about the Ethiopian military expansions in South Arabia during the 3rd and 6th CE, from the Ethiopian sources, if we don't take in account the detailed linguistics studies. And above all, why there is a lack of interest of the archaeologists and historians in the Ethiopian warfare and weaponry? This experiment will not go deeper into the linguistics matter but, using the inscriptions and the literature sources, I will try to develop an archaeological interpretation of what the Ethiopians had done and what they did not register in their own accounts.

Introduction

Most of the archaeologists who have been working in Ethiopia, are mostly focused on understanding the development of the first societies in the Northern Ethiopian region, Tigray, during the 1st millennium BCE. (D'Andrea *et al.*; Fattovich *et al.* 2012; Gerlach 2012; Japp et al. 2011; Sernicola *et al.* 2013, 2015; Schnelle 2017: 12–15; Wolf 2016: 38-39; Wolf et al. 2015; Wolf & Nowotnick 2010). Other sites offer a multi-stratified chronology from the pre-Aksumite to the Aksumite and Late Aksumite periods (Dugast–Gajda; Phillipson 2000; Wendrich–Moy 2015–2017) which give us important insights on the settlement patterns of historical Tigray. The socio-economic developments and transformations have involved, in a very long time frame, both parts of the Central and Eastern Tigray. Nevertheless, despite the efforts of the archaeologists who attempt to date a given site, analyse its landscape, material culture, societal structure and the relations with the neighbours, the history of Tigray is still riddled with obscure and unknown historical gaps. The powerful Aksumite polity (c. 400/300 BC–AD 800, Fattovich 2018: 2) developed not exclusively by internal changings but as result of disparate well played activities and achieved interests: contacts and influences with the facing Red Sea countries; subjugation of nearest local tribes, expansion into the northern African kingdom of Meroe (Sudan, Hatke 2013) and intensive long-distance trade between the Mediterranean and Indian Ocean. Indubitably, the relations and the type of contacts with the South Arabian kingdoms (Curtis 2004; Dugast & Gajda 2015a; Fattovich 1997) are the most investigated, because they embrace a large period of time, from the prehistory (Fattovich 1997: 273), to the Late Antiquity and also because they concerned several disciplines: archaeology, history, architecture, numismatic, epigraphy, linguistic, material culture and ethnography.

Indeed, "*a more complicated pattern of interaction emerged in the 3rd-2nd millennia BC*" (Fattovich 1997: 274) and then developed during the 1st millennium BCE in an economic-socio-linguistic and cultural *koine* «*eritraica*» that enveloped the two shores of Red Sea (Lusini 2000:101). Nevertheless, some of their material affinities are not so easily noticeable within the archaeological remains. Therefore, when years ago Fattovich strongly affirmed that, thanks to a multi-disciplinary approach, the archaeology can be considered as a unique mature discipline that enables

> *"to identify and date the ancient communities, understanding deeply the social structure, economic organization, environment milieu, partially the ideological conceptions, and capable of analysing the transformations and developments"* (1992: 72),

his assumption is unfortunately inexact. The criticism moved by Bausi (2003: 161) in reply to that personal concept, to the immeasurable self-importance of archaeology in conjunction with the devaluation of the linguistics and the neglection of history, numismatic, religious and literature sources (Fattovich 1992:71), is in turn considerable. In fact, despite the efforts of the archaeologists in reconstructing the history of the Horn of Africa, from the proper historical time to late antiquity, their last books report just few words (Anfray 1990:83–86; Phillipson 2012), or sometimes provide information that is more than vague (Fattovich 2010; 2018) about some period of the Aksumite history. Especially when the archaeology is not directly involved or not properly interested in topics which do not attain marvellous monuments or archaeological discoveries. This is the case of king Kaleb: his sovereignty, his time and the war in Ḥimyar.

King Kaleb and the "royal propaganda"

The 6th century CE was the last flourishing period for the Aksumite polity, settled in Aksum city, before its slow decline and collapse c. 600-800 CE (Fattovich 2018: 12). After the so-called Late Aksumite times, follows the rise of the unknow and "unplaced" Zagwe dynasty (Sergew Hable Sellassie 1972: 239–287) and the renaissance of new Ethiopian kingship, the "Solomonic dynasty" established in Lalibela city. Immediately before king Lalibela, the famous last Aksumite *negus* was Kaleb, dated to the early-6th century. Nevertheless, if we avoid the religious literature and the external undirected sources, very scant are the finds related to this important king of Aksum. Such shortage of archaeo-

logical remains and other kinds of objects rise a question: in what kind of artefacts can we recognise the king Kaleb "*royal propaganda*" (Phillipson 2012: 79)? How did he promote and get his power and activities known to their communities, allies and enemies? How did Kaleb celebrate himself, in order to imprint his name and his military activities in his present and in the posterity knowledge? For an amateur and connoisseur of the most famous Aksumite kings, these questions arise spontaneously, especially if we compare the material evidence of Kaleb with the evidence left by his reputable predecessor Ezana (mid-4th century). In fact, those two Aksumite kings are the best known in the Ethiopian history thanks to local and external written sources, coins and stone inscriptions.

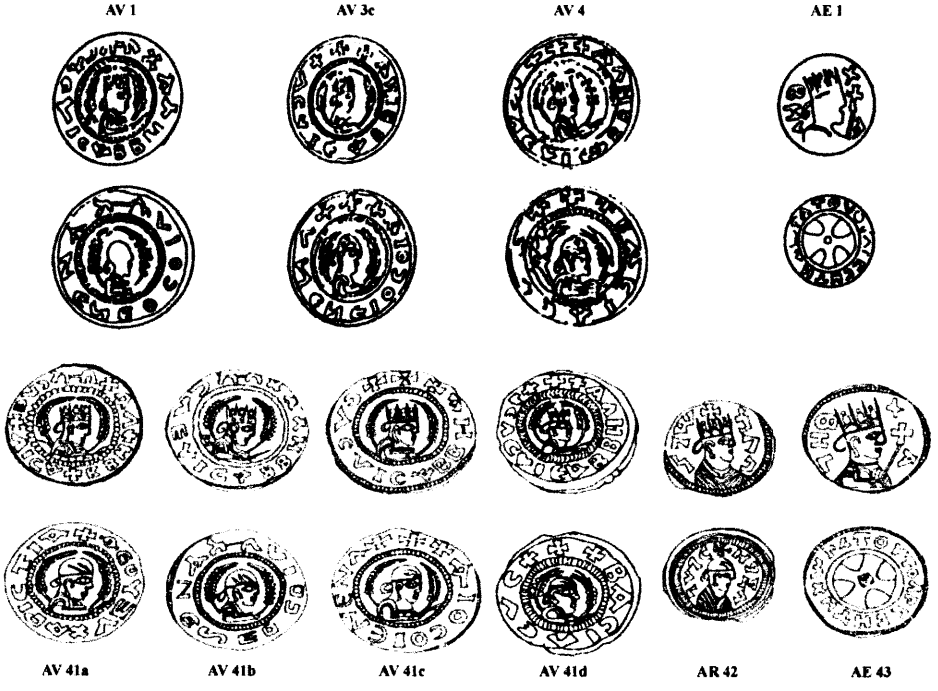
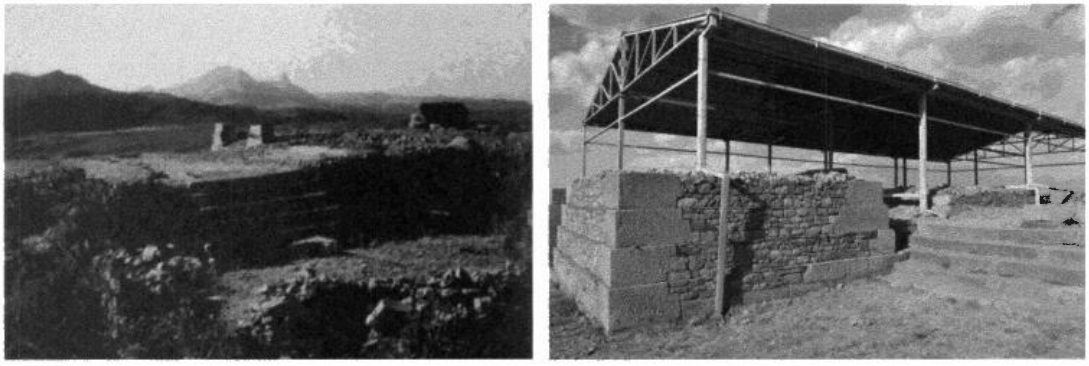


Fig. 1 - Kaleb's coins: AV 1–AE 1 drawn by Munro-Hay (1991: 84,86); AV 41 to AE 43 drawn by Hahn (2000: 309). The coins with the code AV are the golden ones, AR is the silver and AE the bronze coins. On the reverse of AV 1 is written in Greek words "son of Tezena". Coins AV 41a,b are the latest coins of al-Madhariba hoard while the later AV 41c celebrate the victory against Dhū Nuwās.

Kaleb's name appeared, of course, in the lists of Aksumite kings (Conti Rossini 1909), and in his coinage: Greek-inscribed gold coins and Geʿez-inscribed silver and copper coins (Phillipson 2012:189, fig. 1), found in Aksum and in South Arabia (Hahn 2000:283). In the north-west outskirt of Aksum centre, behind Mai Qoho hill and on the internal path to Abba Pantalewon monastery, there are two tombs attributed to King Kaleb and his son Gabra Masqal. They were described as two "*houses under the ground*" by Alvarez in the 16th (Munro-Hay 1991:113), excavated and described later on by Littmann in 1906 and then studied by Neville Chittick of BIEA in the 1972–4 (fig. 2).



F. 2 - Tomb of Kaleb: left picture, photo of the tombs of Kaleb and Gabra Masqal taken by BIEA in 1970s (Munro-Hay 1989: 132). Right picture, photo of Kaleb tombs (Michela Gaudiello 2016).

The tombs are customarily dated to the 6th century and commonly attributed to kings Kaleb and Gabra Masqal. Those are characterised by a double superstructure arranged in several columned halls and reachable by a large staircase. The superstructure of the Tomb of Kaleb counted probably eight or ten columned room. On the west sides of the superstructures the staircases approached to the underground tomb-chambers. Nevertheless, except for some incised crosses on the biggest left tomb, which easily suggested its association with Kaleb' son[1], any archaeological evidence and materials can sustain this traditional idea. Indeed, Munro-Hay reported that the Kaleb area yielded coins dated to the 4th and early-5th century, but none of them are related to King Kaleb (1989: 179-180). The BIEA excavation and the analysis of the masonry, coins and objects yielded by "KAL" trenches (Munro-Hay 1989: 42–47),

[1] In Ethiopian language Masqal means cross.

offer new understandings about the whole architecture, the area and its dating. The superstructure, that was investigated by DAE (Deutsche Aksum-Expedition, directed by Littmann in 1906), is composed by the famous Aksumite recesses and rebates, and it was constructed in more than two periods. In association with the BIEA excavated trenches[1], the whole complex is dated from the late 4th to early-7th centuries, with a little few earlier structures (1989: 157-158). The comparison of "Kaleb and Gabra Masqal" tombs with other buildings in Aksum and in Matara (Eritrea) suggested as hypothetical date the mid-6th century, therefore Chittick and Munro-Hay asserted that the traditional attribution of these building to Kaleb and Gabra Masqal could be acceptable (1989:158).

If we exclude the textual sources and the external documents, which will be reported shortly afterward, Kaleb, one of the most celebrated kings of Aksumite polity, imprints very shortly his powerfulness and warfare in only one inscription (RIÉ 191). Phillipson, in the last publication *Foundation of African Civilization*, correctly asserts that sporadic and significant information of Aksumite polity were achieved by political statements of its leadership and "*essentially royal propaganda*" (2012:79). For this reason, it is not surprising that we did still not gather enough information about the organization of the local administration and especially the lower level of Aksumite society. The best example in the Aksumite context of that sort of selected information, focalised on enhancing the sovereign, is given by Ezana in the mid-4th century. The adoption of Christian faith by the king and his kingdom is evident in the material culture[2], on the new coins' symbology and legends, and by the conventional opening formula and closing dedications in his inscriptions. Contrary to Kaleb, Ezana could be considered the "master of royal propaganda", because he commissioned numerous inscribed stones, scattered in Aksum and outside Ethiopia (Phillipson 2012: 58, fig. 17; Marrassini 2014: 212). Those inscriptions

[1] KAL I was dug to east of Tomb of Kaleb superstructure; KAL II was opened to the south of the superstructure of the tomb of Gabra Masqal, KAL III is a Shaft Tomb north-west of the trenches KAL I and KAL II; KAL IV is a room in the large structure north of Kaleb's tomb (MUNRO-HAY 1989:32).

[2] On the shoulder of one pot stored at Archaeological Museum at Aksum are applied two symbols, which apparently show the transitional period from a polytheist to the monotheist Christian faith. The applied decorations are the half-moon, symbol of the South Arabian deity Almaqah, and on the opposite side there is a cross.

provide basic insights on his actions and indirect information concerning other aspects of Aksumite kingdom: expansionist and military activities, defeated tribes with sometimes the name of their chiefs, Aksumite troops' name, some toponyms of Aksumite domain and landscape configuration, royal family members and their occupations. At the same time those inscriptions of Ezana offer a good trace to study the linguistic Ge'ez developments: starting with the utilisation first of South Arabian characters than the Greek language (Marrassini 2014: 212–246; Phillipson 2012: 59–61; Bernard et al. 1991: 241–250, 255–271, 363–372). The texts incised on the stones are pure warfare chronicles. For each successful battle, Ezana recorded the event in one or more than one inscriptions. The military expeditions against the Begia[1], is carved in Greek, un-vocalised Ge'ez and Ethiopian in South Arabian characters (RIÉ 270, RIÉ 185 II, RIÉ 185 I) on the granite stone nowadays re-located on the so-called Ezana park, at the eastern entrance of Aksum. A copy of this inscription was found and it is actually visible in a small structure, near the Tomb of Kaleb. The courtyard of Maryam Ṣəyon church is the place of the inscriptions RIÉ 187, describing the expedition against the ʾAgʷezāt[2], and RIÉ 188 against Sarane and four additional rebel tribes. The next two inscribed stones, probably part of a stone throne (RIÉ 189, RIÉ 190 and RIÉ 271), report the war against the Noba[3], the destruction of their villages characterised by straw and bricks walls and the erection of a throne to commemorate the victory. Differently to the previous ones, they began and ended with the new religious Christian formulae. One, broken in several pieces (RIÉ 189) is also located in Maryam Ṣəyon church courtyard, while the second bilingual one (RIÉ 190, RIÉ 271) was discovered in association with Kaleb (RIÉ 191)(fig. 3) and his son Wazeba (RIÉ 192) inscriptions. All three inscriptions are said to be stored in the Treasure of Maryam Ṣəyon.

---

[1] Conventionally they are located between Sudan and Eritrea. Based on some toponyms in the text, Marrassini suggested the Eritrea area, west of Asmara (2014: 222-223, note 9).

[2] Marrassini is convinced that the ʾAgʷezāt people are wrongly confused with the Agazi (2014: 24-25), which usually are located in the Akkale Guzay, the southernmost region of Eritrea.

[3] The Noba/Nuba are the ancient Sudanese tribes living along the Nile, from Atbara to Khartoum, on the east shore of the Nile that separated them from the Meroitic Kingdom. Kingdom legendary destroyed by Ezana.

In the 1969 Francis Anfray re-discovered the three inscriptions of Ezana, Kaleb and Wazena (RIÉ 190, RIÉ 191 and RIÉ 192), which were discovered during the construction of a building in the west side of the Aksum and re-buried for about ten years (Marrassini 2014: 236; Bernard et al. 1991: 268). The Kaleb inscription was translated by Schneider in the '70s and re-proposed in the *Recueil* as well as in the last Marrassini monograph. Most probably, the out of context discovery, the few attentions posed by scholars, the choice of new location and the scarcity of additional contemporaneous remains, made Kaleb and his wars as mere (unknown) legend.

Figure 3 RIÉ 191 - Kaleb inscription about the military intervention against the 'Agwezāt and the expedition to Ḥimyar. (Bernard et al. 1991, vol. II, pl. 129)

Walking recently in Aksum, looking to take a new photo of RIÉ 191, no-one was able to indicate the place of Maryam Ṣəyon Tresure, but more dramatically, nobody, including the chief of the church and the employers at Tigray Tourism and Culture Bureau, knew about Kaleb inscription. The only known inscriptions and accomplished endeavours, are those of Ezana. Nevertheless, Kaleb in such way is a vivid mythic figure in the memory of Aksum citizens, like the legendary meeting between Queen of Sheba and king Solomon. In the current Aksumite traditional tales and representations, Kaleb is depicted as the one who defeated Finehas, abdicated, giving the throne to his son Gebra Masqal, and retired to a hermit life at Abba Pantalewon monastery. Who is Finehas for the Aksumite citizens and mainly, where is the reference to Kaleb's Ḥimyarite war? Why some archaeologists (Finneran 2007:150) did not recognise RIÉ 191 as material bequest of Kaleb? Taking as a reference model Ezana and his numerous inscriptions, each one necessary to celebrate his diverse military campaigns, after about a hundred years, why did Kaleb request only one inscription to record at the same time his two military interventions and dedicated only the last few lines to the Ḥimyarite war? Did the

leadership propaganda change? Apparently, this extravagant king, described by one Justinian's ambassador in ostentation his barbaric magnificence, dressing in a linen garment, embellished with goldwork and straps sewn with pearls, wearing more than five armlets, golden rings, a golden necklace, sitting in a high cart endorsed by four elephants (Munro-Hay 1991:153), was not properly interested in self-celebration and in maximizing his battles in more than one inscription. Luckily, the persecution of his Christian co-nationalists carried out by the Jewish Ḥimyarite king is disproportionally repeated in the ecclesiastic tales, in the Syriac, Greek, Latin and Ge'ez sources. Returning to the assumption made by Fattovich, the history of Ḥimyarite war and Kaleb intervention is absolutely impossible to reconstruct following the scientific method of archaeological research. Other disciplines, and a selection of their information can provide to figure out and date the successions of events during the Classical and Middle Periods (Fattovich 2010: 152) and collocate the first presence of the Aksumites in South Arabia, which is then reflected in the royal titulary.

The *Ḥbs²t* in South Arabia

The Aksumite presence in Yemen is certainly prior to Kaleb and Ezana. They do not mention any war in South Arabia because the Aksumite authority was, for a short time, therein established during the 3rd century AD. The valuable paper of Christian Robin about *La première intervention Abyssinie en Arabie Méridionale* (1989) offers an exhaustive and complete framework of the events in South Arabia, organised in a chronological order, from the eclipse of Saba' and Dhū-Raydān kingdom to the rising of Ḥimyarite (de Maigret 1996: 158, 185, 211, 217–232). From the South Arabian inscriptions, it appears clear that the Abyssinians were involved in this local warfare and political development that took place in the 3rd century. Robin listed and analysed 19 inscriptions for the so-called Period of Saba' and Dhū-Raydān (c. 290 CE) (1989: 147, 149–151), and then one dated to the Ḥimyarite Period (c. 290 to 518/519 CE) (1989: 148,152). The first inscriptions, in chronological order, are of exceptional importance for the reconstruction of Ethiopian history. CIH 308 mentions a first attempt of alliance proposed by the king of Saba' 'Alhān Nahfān (c. 200 CE) to the king of Abyssinian, called Gadarat. King Gadarat from the South Arabian inscriptions has been associated and identified by several scholar with an Aksumite king, whose name appeared once incised in one metal object found in Addi Gelemo (Tigray):

GDR / NGŠ / ʾKSM / TBʿL / MZLT / LʾRG / WLLMQ

GDR *negus* (king) of Aksum *tbʿl mzlt* (?)[1] *ʾRg and Lmq*[2]

The palaeographical and linguistic studies of this object, dated GDR to the beginning of the 3rd century. Therefore, historians and archaeologists had accepted that name in the nowadays recognised succession of Aksumite kings. The association and the linguistic difference between GDR in RIÉ 180[3] and GDRT in the Arabian inscriptions are a linguistic issue.

In the first South Arabian inscription, CIH 308[4] a delegation of *Gdrt, king of Ḥabashites* (*Gdrt mlk Ḥbs²tn*, CIH 308/11) reached the king ʿAlhān Nahfān in order to seek a military alliance, between the kingdom of Sabaʾ and Dhū-Raydān and *Gdrt and the army of Ḥabashites... an alliance between Salḥīn and Zrnn, therefore, between ʿAlhān and Gadarat* (*Gdrt w-mṣr ḥbs²n...ytʾḫwnn* (S¹)[*lḥn w*]-(Z)*rnn w-ʿlhn w-Gdrt*, CIH 308/12-13) against Ḥimyar. The alliance was modelled on the previous accord between Sabaʾ and Ḥaḍramawt.

The chronologically following inscriptions, dated to Shaʿar Awtar, son of ʿAlhān Nahfān, described a different situation and the end of the stipulated coalition. Noteworthy are the areas of the conflicts and Aksumite incursions. The Aksumites waged battles, with the support of Arabs tribes and Bedouins on the north-west and west of Sabaʾ, as well as in the Najrān region (Robin 1989: 150) and Ẓafār, where later the Christian Ethiopians were settled and persecuted. In Ir 12, the Sabaeans are busy to perform garrison duty and protect the borders of the tribe Ḥs²DM, where the *Abyssinians and they supporters from S¹whrn*

---

[1] *Annales d'Éthiopie I*, 1995: Marrassini reproposed the translation of several linguistics (2014:193).

[2] No comparison and translation have been proposed for these two words. They have been considered as name of deities or toponyms (MARASSINI, *ibidem*).

[3] The object is registered at the National Archaeological Museum of Addis Ababa as JE 5 and the inscription recorded as RIÉ 180 (BERNARD et AL. 1991: 219-220; MARRASSINI 2014:192–194; CAQUOT, A. & DREWES A. J. 1995: 32–39, pl. XII-XIII; DREWES, A. J. 1995: 123).

[4] Most of the South Arabian inscriptions, cited by ROBIN and MARRASSINI, have been consulted from DASI-CSAI (Digital Archive for the Study of pre-Islamic Arabian inscription – Corpus of South Arabian Inscription) web site of Pisa University, where pictures, transliteration and translation are available. Except in few cases, the transliteration and translation are kept from DASI-CSAI.
The translation of CIH 308 and annotations about the Sabaean-Ethiopians alliance are available also in AVANZINI 2016: 221–223.

and Ḫwln waged war (ʾḥbs²n w-ḏ-kmn kwn-hmw bn S¹whrn w-Ḫwln, Ir 12/1). Previously, the *Abyssinians advanced and made an assault with 2500 men and some Bedouins made an assault in the valley ḏ-Wʿrm in the west of Ḥāshīd (ʾḥbs²n nḥql-mw drm ḏ-ʿdww w-bʿww ʾḥbs²n b-ḫms¹ mʾnm w-ṯny ʾlfn ʾs¹dm w-bʿww ḏ-bn ʾʿrbn b-s¹rn ḏ-Wʿrn b-mʿrb Ḥs²dm,* Ir 12/2). During the reign of Shaʿar Awtar, another Sabaean army conducted offensive operations against the rebelled troops and tribes living on the northern and southern coast as well as in the interior part of the kingdom, which had waged war against their King (Ja 635). The Sabaean military campaign moved then to *the region of the town of Najrān against the troops of the Ḥabashites and their supporters and at the town of Qryt ḏt Khlm (ʿdy ḫlf hgrn Ngrn [b-ʿl]y ḏbʾt ʾḥbs²n w- ḏ-kwn kw-n-hmw w-ʿdy hgrn Qrytm ḏt Khl-m,* Ja 635/23–25). The last inscription dated to Shaʿar Awtar period, is Ry 533. It is another chronicle of battles, Sabaean victories, booty, near the town of Qnʾ, from Raydan in the territory of Rayda and against *the detachments and auxiliaries of the Ḥabashites, when they had campaigned against Ḥaḍramawt (ʾgys² w-ʾṣḥb ʾḥbs²n b-k (n) [s¹]-bʾw b-ly ʿḤḍrmt,* Ry 533/21-22). The most interesting aspect of those first inscriptions is that they insist on the current presence of Aksumites in South Arabia. They did not arrive from Ethiopia, on the contrary the Ḥabashites are supported by local tribes. The Aksumite appeared already stronger and well "encamped" in the Sabaean area, but when did they effectively go ashore in South Arabia? Were they already politically and socially organised and merged with the locals?

An attempt of reconciliation with the Aksumite, during the negus Gadarat is commemorated in a Sabaean military officer's inscription, at the time of Laḥayʿathat Yarkham, king of Sabaʾ and Dhū-Raydān. The commander (?) remembers his heroic military accomplishments, when the territories of the previous king, from the coast and the inland were attacked by local tribes. The rebelled tribes and the repressions acted by Sabaean army, recall the events of the inscription Ja 635. Once regained the control of the area, a new Sabaean delegation moved to the land of Abyssinia to Gadarat, king of Abyssinia and of the Aksumite *(ʿdy ʾr-ḍḥbs²t b-(ʿ)br Gdrt mlk Ḥbs²t w-ʾks¹mn,* Ja 631/12-13), in order to renovate the Sabaʾ-Aksum alliance. Unfortunately, the recovered peace was short lived, as the one mentioned in the inscription Ir 12 immediately after the new Aksumite incursions to the west of Ḥāshīd, because the same commander moved afterwards to the city of Ẓafār.

Bygt, son of the negus, and the Abyssinian army moved and marched to the city of Ẓafār and encamped near the town of Ẓafār (*Bygt wld ng²yn w-mṣr ʾḥbs²n ʿdy h-grn Ẓfr w-ḫyrw b-ḫlf hgrn Ẓfr,* Ja 631/21-22).

The Sabaean reached the city and forced the Ḥabashites to withdraw to the centre of the city where they were massacred. The battle against the Ḥabashites continued for days. Troops and tribes of Dhū-Raydān assaulted the encampment of Ḥabashites (*ḫyrt ʾḥbs²n,* Ja 631/30), and about 400 were killed. Then, other Abyssinians were massacred with some of the cavalry of Mʿfrm. The defeated Ethiopians withdrew first into their encampment and finally, the Ḥabashites moved from the territory of Ẓafār, hungry, and came back to Mʿhrtn (*ʾḥbs²n bn ḫlf Ẓfr gwʿm w-wrdw Mʿhrtn,* Ja 631/35-36).

The last Sabaean inscriptions are dated to the last kings of Sabaʾ and Dhū-Raydān, Ilīsharaḥ Yaḥḍub and his co-regent brother Yaʾzil Bayyin (c. 250 CE), and Nashaʾkarib Yuhaʾmin Yuharḥib (last decades of 200 CE). Even if the *ʾqwl* (prince or baron) was eager to record the Sabaean armies' victories, the internal political situation was generally dramatic. Tribes from the coast, the inner land, the north and south lands of Sabaʾ revolted against their Lords. In support to the local tribes there were the Ḥabashites, or probably it was the contrary (?). The information kept from those texts, apart from the chronicles of the military events, are basically the name of the tribes linked to the Ethiopians, the citation of another *negus'* son, the development of the previous alliance, and the Ethiopian political tactics until the emergence of the Ḥimyar kingdom. Only one inscription is attributed by Robin to the last Sabaʾ and Dhū-Raydān king, Nashaʾkarib Yuhaʾmin Yuharḥib: Ir 20. Herein the *ʿqwl* remembered when he *carried on an expedition to the west and they came back with spoils and prisoners and booty from the Abyssinians who had attacked with Rs¹m and some of those of S¹hr* (*b-kn s¹bʾ mʿrbn b-qht mrʾ-hmw mlkn w-ʾtww b-ʾḥllm w-s¹bym w-gnmm bn ʾḥbs²n ḏ-ʿsww b-ʿm Rs¹m w-ḏ-bn ʾS¹hrn,* Ir 20/1).

Undoubtedly, more interesting are the inscriptions of his predecessors, because more numerous and more informative than those of the other kings. In the inscription Ir 19, the committees returned with their army and their cavalry from the expeditions they made and fought against the Ḥabashites and ʿkm and ḏ-S¹hrtm and all their supporters in S¹hrtn (*w-ḫms¹-hmy w-ʾfrs¹-hmy bn s¹b-ʾt s¹bʾy w-ḏbʾ b-ʾly Ḥbs²t w-ʿkm w-ḏ-S¹hrtm w-kl ḏ-kwn-hmw b-S¹hrtn,* Ir 19/6–8). Another Sabaean

'qwl was appointed to take reprisals on the Ḥabashites and the people of S¹hrtm, for the hostile actions they had committed in their villages in the valley of S¹hm (*b-nqm ʾḥs²n w-ḏ-S¹hrtm b-ḥrbt ḥrbw b-qr-hmw b-s¹rn ḏ-S¹hm,* Ja 574/3-4). Then the king, with his army waged war against the troops of Ḥabashites, which were concentrated in the cultivated part of the valley S³rdd. Then they came into conflict with those Ḥabashites and people of S¹hrtm at the two humps of Wsftn and Wdyfn, and the cultivated countryside of Lqḥ. They fought at those two humps with 25 patrols Aksumites and Gmdn and ʿkm together with some patrols of the people of S¹hrtm (*w-b-ʿm-hw ḏ-bn ḫms1-hw w-ʾhw b-ʿly ʾḥzb Ḥbs²t w-ʾʿṣd-hmw ʿdy ʾgn s¹rn S³rdd w-yḥrbw hmt ʾḥbs²n w-ḏ-S¹hrtm b-kdnn ḏ-Wdftn w-Wdyfn w-frs²t Lqḥ w-ḥrbw b-hmyt ʾkdnn ḫms¹t w-ʿs²ry ʾdwrm bn ʾdwr ʾks¹mn w-Gmdn w-ʿkm w-ḏ-bn ʾdwr ḏ-S¹hrtm,* Ja 574/5–8).

After the victories on those tribes, the Sabaean army returned to Ṣanʿāʾ, where it received a delegation of Gmdn in submission and was offered their children as hostages, to avoid new revolts. Another mention of Ṣanʿāʾ is given in the inscription Ja 575. The Sabaean moved from Ṣanʿāʾ to reprise the Ḥabashites, and they went down to S¹hrtn against the enemy concentration (*w-wrdw S¹hrtn* Ja 575, 3).

Once the enemies saw the Sabaean on the slope of the mountain Wḥdt, they moved into the coastland. The Ḥabashites with the ʿkm and some dwellers of the S¹hrtm (*ʾḥbs²n w-ʿkm w-ḏ-kwn kwn-hmw ḏ-S¹hrtm,* Ja 575/5) moved to help their allies and waged war. After a few battles, the Sabaean defeated all their enemies, including the Ḥabashites. The inscriptions Ja 576+Ja 577[1] are more detailed when it comes to the fights, the toponyms and the succession of events, that took place in the Najrān region. As in the inscription Ry 533, the battle is placed in Ẓafār, also for Najrān we have a name of one son of *negus*. The text reports that the two Sabaean co-regents offered several silver statues to the God Almaqah after they defeated the armies and the tribes which waged war against them from the north, the south, the coast and within the land. The king Ilīsharaḥ Yaḥḍub overcame the armed bands of Ḥabashites and those of S¹hrtm and on S²mr Dhū-Raydān and the tribes of Ḥimyar (*ʾḥzb Ḥbs²t w-ḏ S¹hrtm w-S²mrḏ -Rydn w-ʾs²ʿb Ḥmrym,* Ja 576+577/3) because the new allies infringed the

[1] Transliteration and translation DASI-CSAI. Other reference AVANZINI 2016: 228–231.

oaths they swore previously. The king moved from Maryb to Ṣnʿw and waged war against S²mr Dhū-Raydān and the tribes of Ḥimyar Radmān[1] and Mḍḥym (*S²mrḏ -Rydn w-ʾs²ʿb Ḥmrym w-Rdmn w-Mḍḥym*, JA 576+577/3).

Ilîsharaḥ Yaḥḍub with his army arrived to the Ḥimyarite land and destroyed, seized. Overthrew, forced to capitulate the palace of S²mr, the city Dll, the palace Yhr, the city ʿẓwr on the border of the land of Qs²mm (*ʾrḍ Ḥmrym w-ṯbrw w-hbʿln w-qnʿ w-hs1bʿn bytḏ - S2mtn w-hgrn Dll w-byt Yhr w-hgrn ʿẓwr b-wṯnn b-ʾrḍ Qs²mm*, JA 576+577/4).

At the border of the city Bʾsˡn Ilīsharaḥ Yaḥḍub and his army confronted and defeated the Ḥimyarite soldiers and they continued to fight the man of S²mr Dhū-Raydān on the plain of Rgʿn, the land of Mhʾnfrm, to the pass of Ylrn, then they seized the city of Tʾrmn and returned victorious towards the city of Nʿḍ. From that city moved detachments of Sabaean army. One marched up the eastern part of the land of Qs²mm, subjugated the city of ʾyḍmm and return to Nʿḍ, while the other marched up to the land of Mhʾnfrm, conquered the city of ʿṯy and moved to the city of Ḍfw and before going back to Nʿḍ, fought against the *ʾqwl* of Raydan and the Ḥimyarite army near the city of Ykl'. The internal political situation between the kingdoms of Sabaʾ and Ḥimyarite seems changed. After many defeats, the king S²mr Dhū-Raydān sent to Ilīsharaḥ Yaḥḍub an ambassador for an alliance and at the same time he sent a delegation to *ʿAḏhbah, king of Aksumite (ʿḏbh mlk ʾksˡmn*, Ja 576+577/11) requesting his military support against the king of Sabaʾ. As a reaction, the Sabaean waged war for the second time against S²mr Dhū-Raydān and the tribes of Ḥimyar, Radmān and Mḍḥym. They made several incursions in the plain of Ḥrwr, ʿrsˡm, Drgʿn, in the land of Qrb where they overthrew the city of Qrsˡ, and then in the lands of Yhbs²r, Mqrʾm, S²ddm, until they seized the palace Rʾsˡ and forced the city of Rʾsˡw, place of Sˡnfrm palace. The Sabaean victories continued, destroying the cities of Ẓlm, Hrn and ḏmr. Once Ilīsharaḥ Yaḥḍub returned to the city of Ṣnʾw,

> *"Garma, son of the Negus and with him armed bands of Ḥabashites and of Sˡhrtm committed hostilities against the kings of Sabaʾ"*

---

[1] The ancient capital of the Radmān tribes was called Waʿlān and is nowadays known as Al-Miʿsāl Robin studied three inscriptions regarding the Ethiopians in South Arabia during the 3rd century. Those inscriptions are labelled Mafray-al-Miʿsāl 2, 3 and 5 (ROBIN 1981).

(Grmt wld ngs²yn w-b-ʿly ʾmlk Ḥbs²t w-ḏ-S¹hrtm ḍrm b-ʿly ʾmlk S¹bʾ, Ja 576+577/19).

The Ḥabashites and their allies S¹hrtm were several times faced and defeated, once on the hill of *ʾḥdqm*. The Sabaean king and army counted important military and territorial victories: revenge on Garma, son of the Negus, who didn't respect the oath he swore and supported S²mr Dhū-Raydān request; subjugation of the tribe in Najrān which revolted against their lords and all the other insurgent tribes; siege the city of *Ẓrbn* because of the protection requested to the king of Ḥaḍramawt against their Lords, as well as their support to the rebelled Najrān tribe. The kings as well

"heard that those of Najrān had sent ambassador to the armed bands of Ḥabashites for helping the viceroy of the Negus in the city Najrān and its tribe... but made it unnecessary by their own commitment to oversee the column of Ḥabashites"

(w-ys¹m ʿw k-nblw hmw ʾgrn b-ʿbr ʾḥzb Ḥbs²t l-hʿnn ʿqb ngs²yn b-hgrn Ngrn w-s²ʿb Ngrn ...w-hḫw-hw b- mwʿd l-nṣrʿnt ḥbs²n, Ja 576+577/26).

In fact, the Sabaean army waged war in the two valleys of Najrān and made raids upon the Ḥabashites and Najrān tribes in the valley Rkbtn. The defeated Najrān tribe and the Ḥabeshat viceroy S¹hqlm tendered submission to the kings of Sabaʾ and Dhū-Raydān. Also, in the inscription CIH 314+CIH 954[1] is recorded the act of humiliation and submission of the king S²mr Dhū-Raydān and Ḥimyar and the Ḥabashites which helped and gave military support to the king S²mr to fight against his Lords. The last Sabaean inscription dated to those kings is Ja 585 and it refers to a Sabaean delegation to Ḥabashites which kidnapped the ambassador for a long time in the city of *S³wm*. The ambassador went back home thanks to the intervention of his Lords who

"humiliated all the enemies who rose up against them in the highlands and in the lowlands of the sea and of the land; and because was defeated the adversary Grmt, son of the Negus, the king of the Aksumites when he went to war and were defeated this adversary Grmt and the armed bands of the Ḥabashat".

[1] Translation in DASI-CSAI made by Christian ROBIN.

(b-wḏ ʿkl ʾḏrr yfʿ-hm[w] b-ʿltm w-s¹fylt bḥrm w-ybs¹m w-b-ḏt s²kr ʾs¹n Grmt wld n[g]s²yn mlk ʾks¹mn b-kn ʿdw b-ḍrm w-ts²kr hʾ ʾs¹n Grmt w-[ʾḥ]zb Ḥbs²t, Ja 585/13–16).

The inscription Ir 28, dated to the "période Ḥimyarite ou période des rois à titulature longue" refers to an overseas delegation sent by the king of Sabaʾ and Dhū-Raydān and Ḥaḍramawt and Ymnt to

"the land of the Ḥabashat and the Aksumites, to the negus...and he brought him back in safety and the two legates of the Ḥabashites"

(ʾrḍ Ḥbs²t w-ʾks¹mn b-ʿbr ngs²yn...k-tʾwl-hw b-wfym w-tnbltn ʾḥbs²n, Ir 28/1-2).

The last three inscriptions analysed by Robin are Ḥimyarite ones and they were placed in the sanctuary of Al-Miʿsāl site, the ancient Waʿlā (Wʿlⁿ). The inscriptions Mafray-al-Miʿsāl 2, 3 and 5 show a different relation between Ḥimyar and Ḥabeshat. Robin reports that in Mafray-al-Miʿsāl 3, two sons of negus and dhu-Maʿāfir occupied temporarily, during c. 250 CE the region of Ẓafār. While Mafray-al- Miʿsāl 5 recorded that about twenty years later another invasion of Ḥimyar was led by two kings of Ḥabashites, *Dtwns*[1] and *Zqrns*[1] and dhū-Maʿāfir (Robin 1989: 147, 151; 1981: 319, 323, 326, 327).

After this long excursion on the South Arabian inscriptions dated to the 3rd century, where the Ḥabashites/Aksumite were deeply involved in the internal military and historical developments in the South-west Arabia, from the eclipse of Sabaʾ and Dhū-Raydān to the rise of Ḥimyar kingdom, we can resume some noteworthy data of Ethiopians presence in the overseas lands. The Ethiopians controlled a wide territory. Along the coast, from the Tihāma (Avanzini 2016: 221), where the loyal tribe of *S¹hrtn*, which appeared in most of the inscription, constantly supported the Ethiopians, to the south of Tāʿizz, where the tribe of *Maʿfīr* and their city *S³wm*[1] hosted the Ethiopians and the sons of negus. Aside the general definitions of nomads and Arabs, the other local allies of Ethiopians were: the *ʿAkk*, another Tihāma tribes located west of Ṣanʿāʾ, the *Khawlān-Ṣaʾda* in north part of Yemen, the *Wuṣāb* to the west of Ẓafār, and Robin reports other tribes in the Aden region (1989:154). We know from the inscription that Bayga, probably son of the negus Gadarat (Ja 631), occupied Ẓafār, while Garma maybe son of

[1] The ancient city of *S³wm*, where the Ḥabashites kidnapped the Sabaean ambassador (Ja 585), corresponds to al-ḥuğariyya (Robin 1989:151).

the negus ʿAḏhbah, with the support of *S¹hrtm* waged war in Najrān region (Ja 576+577). The association <negus–son of negus> is quite explicit in the inscriptions, because in both texts we had first the name of the *negus* of Aksum followed by the name of the son (*wld*). Regarding the use of mostly Ḥabashites words and the rare use of Aksum-Aksumite Robin comments that

> *"Ḥbs²t est une appellation plus vague, désignant tout un ensemble de tribus d'Abyssinie*[1]*, tandi que ʾks¹mⁿ nommerait l'élément dominant* (1989: 153)".

From the study of those inscriptions and those dated to the immediately following periods, Robin concluded that the Ethiopians were active in South Arabia from the 200 to 270 CE (1989: 152). After that, we must jump to the 6th century and to the Najrān persecution to assist to the overseas expedition of King Kaleb to Ḥimyar. Now, my spontaneous question is: should there be any connection between the presence of an Abyssinian viceroy in Najrān, the Ethiopian siege in Ẓafār and the explicit citation of *negast'* sons connected with those cities during the 3rd century and the Ethiopian Christian communities in the same cities in the 6th century?

RIÉ 191: The unique Kaleb' inscription in Ethiopia

The Kaleb's epigraphy RIÉ 191, broken in the upper left corner, counts 40 lines of Geʾez language written in South Arabian characters (fig. 3). As the other royal inscriptions, it is organised in several standardized parts: the introduction section with God's praises and glorification, followed by the royal titles and king's genealogy, then the section with the chronical of the military campaign and the enemies defeated, and at the end the closing part with the God's worship and the curse motto to prevent anyone to destroy or damage the inscription.

In summary the epigraph remembers the military incursion in the ʾAgwezāt and ḤST territories to pacify the rebellions and reaffirm the Aksumite political control in the area. It also shortly evokes the first Kaleb overseas expedition to Ḥimyar. Following the transliteration of Bernard et al. (1991: 272-273), the translations of Munro-Hay (1991:

[1] It is worth noting that linguistics like ROBIN and AVANZINI translate the word *Ḥbs²t* as Abyssinians. In the present day, for my personal knowledge, the term *Ḥbs²t* is used by the Ethiopians of Amhara and Tigray regions as appellation to distinguish themselves from the foreign people, called instead *farenji*.

159, 230) and Marassini (2014: 274–252) with his comments, few elements will be highlighted, which could be interesting from a historical-archaeological point of view. The linguistic, epigraphic and philological aspects are left out of the discussion.

The first seven lines homage the Lord and Jesus Christ's magnificence and gracefulness, because they donate a strong and powerful kingdom, They bring him forth invincible and incapable of being defeated, They posed him on the Aksumite throne.

The second part, from line 8 to 11, is important for Kaleb's lineage and the list of lands under Aksumite political control. Even if most of the lands are a simple repetition of those in Ezana's inscriptions, those help to understand the territorial extension of the Aksumite domain. The list of South Arabian regions, instead, associates Kaleb mostly to the Yemeni titulary scheme than that one adopted by his Ethiopian predecessor (line 9). The formal protocol to order and cited the territorial dominion, is nevertheless the same: Aksum, South Arabia and African lands (Munro-Hay 1991: 159).

7. ... / klb / ʾ
... / Kaleb

8. *l / ʾṣbḥ / wld / tzn / bʾs / lzn / ngš / [ʾ]ksm / wḥ[mr /] wzrydn / w*
Ella ATSBEHA, son of TAZENA, bisi[1] of LAZEN, negus (= king) of AKSUM and ḤI[MYAR]and DHŪ RAYDĀN and

9. *sbʾ / wslḥn / wṭdm / wz[y]m[n]t / wthmt / w[ḥ]ḍr[m]wt / wkl / c*
SABAʾ and SALḤN and the HIGH COUNTRY and YAMANAT and the COASTAL PLAIN and ḤAḌRAMAWT and all their

10. *rbm / wzbg / wnb / wzks / wṣym / wzdrbt / [...]t / zm*
ARABS and BEJA and NOBA and KASU and ṢIYAMO and DRBT [...] the

11. *dr / ʾtfy / ...*
the land of ATFY ...

---

[1] Ella Atsebha, is the throne name of Kaleb, means "he who brought forth the dawn"; while the word Bisi, utilised in the inscriptions from the period of Endubis (end-3rd) to Wazeba (mid-6th), means "man of". Munro-Hay suggested that Bisi could indicate a sort of king's affiliation to a clan division, or to a military regiment (1991:159).

If we compare the titulary of RIÉ 191 with those adopted by Ezana in the inscription RIÉ 190 (RIÉ 271 is its Greek version) in the Christian epigraph RIÉ 189, regarding both the expedition against the Noba, as well as in all his other pagan inscriptions, the list of appellatives is shorter. Ezana defines himself "*son of Ella ʾAmida, man of (=Bisi) Ḥalen, negus of Aksum and Ḥimyarite and Raydan and Saba*ʾ *and Salḥel and Ṣiyamo (*or Tiamo in the Greek version*) and Beja and Kasu*". It appears clear the continuity of Aksumite control on some African tribes and Arabian regions. Kaleb inherited the dominion on Ḥimyar, Dhū-Raydān, Sabaʾ, Salḥel, Ṣiyamo/Tiamo[1] in Arabia and on Beja, Kasu[2] and the defeated Noba in Sudan. Regarding the other places in Yemen, Munro-Hay and Marrassini agreed that "High Country and Yamanat and the Coastal Plain and Ḥaḍramawt" represent a loan and the adoption of Ḥimyarite titulary.

The second main part of the inscription describes the Kaleb expedition to subjugate the tribes of *ʾAgwezāt* (*ʾgzt*) and *Ḥst*. The *ʾAgwezāt* were already defeated by the alleged Ezana's brother, Sazana (RIÉ 186/8 *ʾgḍt*) and by Ezana himself (RIÉ 187/2,10, 16 *ʾAgwezāt*), in the years just before his conversion to Christian faith. Respecting some sort of structure of military narrative the Ethiopians troops, the different fights, and the booty are listed. Differently from Ezana' intervention against the *ʾAgwezāt*, the reason of the fight was not the unpaid tribute of *ʾAbaʾalkʾo*, negus of *ʾAgwezāt* (RIÉ 187/5), but *they killed the ṮRY and killed the ʾAgwezāt because adhering to a false belief* (*wqtlwm / l̊.ṭrn / wqtl[wm / lʾ]gzt / zʾmn*, RIÉ 191/18). As also Marrassini highlighted, the Kaleb inscription is extremely interesting because it contains and merges the

> *"political Aksumite soul, aims to conquer the local African populations and the new religious spirituality advocacies to safeguard its co-regionalists and the Christian faith itself"* (2016:252).

I would like to note that, another translation for **ZʾMN** is provided with the word "heretic/pagan" (?) That means that the subject of the whole inscription is the new religion: repressing the unbelievers and assisting the oppressed Christians. If this is true, the lack of details about the second war makes one think that the inscription refers to the first overseas expedition sent by Kaleb to Ḥimyar and not to the great

---

[1] It probably comprises the eastern part of Tigray.

[2] Ancient Sudanese tribe living around the confluence of Atbara and Nile rivers.

war. Otherwise we can expect more details, as it has been done with the description of *ʾAgwezāt* fight. For example, more mentions about the Najrān persecution, the Byzantium support, and all the other military elements that we can easily gather from the external sources. In this uninterrupted personal speculation on the missing information in the last part of RIÉ 191, I still wonder why the names of Dhū Nuwas, or Aretha or simply Najrān are not mentioned. The only possible answer could be that the Najrān persecution and the Kaleb invasion Ḥimyar had not happened yet.

Even with such lack of data on the second Kaleb expedition, from RIÉ 190 we can at least try to understand how the Aksumite army was more or less organised. In fact, despite the absence of archaeological records of the soldiers' weapons and tombs, except for a few regalia carved on Stele 4 and found in the Tomb of Brick Arches (Phillipson 2012: 85–87), we can extrapolate a few words necessary to depict the composition of Kaleb's army. Probably, these unfounded material culture of the lower Aksumite classes, has caused recent archaeologists to lose interest in understanding the Aksumite army. In fact, except for Kobishchnanov (1979: 208–214) and Munro-Hay (1991: 214–221), no-one takes times to describe the human potential of negus' army, figure out how it was organised and where it was based. In Kaleb's inscription the army looks like composed by several troops, maybe with different specialities/characteristics:

13. wḍbʾkwm / kfly / [ʾ]ḥzby / zy [ḍbʾ] / nqḥt ...

I fought them, having divided my troops, those who fight promptly[1]...

15. wʾnh / ḍbʾk / msl / srwt / hgry / wmsl / DKN /

I fought myself with the army of my Country and with the DĀKEN

16. ... ᶜfr / bʾs / lḤR / wlDKN / wl.Ḥ / wlNSN / wlBR

... ᶜFR to the battle for the ḤARĀ, the DĀKEN, the Ḥ, the NSN, the BR

19. ... / wfnwk / ʾTGW / wGṬL / ...

I sent the ATAGAW and the GTL ...

---

[1] Marrassini translates ***zy [ḍbʾ] / nqḥt*** as "*quelle che combattono alacremente*". Then he lists the different name of troops (2014: 248), while Munro-Hay completely omitted that part.

20. wfnwk / FLḪ / wZBN / ...
I sent the FALḪA and the ZBN ...

21. ... / w ʾnh / tlwk / msl̊ / symy / wmsl / ʾḫ[zby / ...
... and myself I followed with my officials and my army ...

22. ... / mǧbʾ / mrd̊ / ... / srwt ...
... / the assembly area ... the troops

Some of the troops listed herein and some expressions are known from other inscriptions, mostly from the ones of Ezana. First of all, the military detachment or troop are designed as *sarwe*, plural *sarawat*. In Ezana's inscriptions the name of the troops is always preceded by the word *sarwe*. The *DĀKEN* corps are cited in RIÉ 187 in the expressions: *they sent the Sarwe DĀKEN ... and they met the three detachments of DĀKEN, ḪARĀ AND MƎṬIN in ʾADABO (fanawa / sarwe / dāken and watarākabu / śalasatu / sarāwāt / dāken / waḥarā / wamәṭin / baʾadabo,* RIÉ 187/21, 24-25). In RIÉ 188: *we sent the troops, the Sarwe MAḪAZĀ, Sarwe DĀKEN and Sarwe ḪARĀ (fanawna / sarāwita / sarwe / maḥazā / wasarwe / dākwen / wasarwe / ḥarā* RIÉ 188/9-10). Another regiment cited in RIÉ 191 and which appeared also in Ezana inscriptions are the *Sarwe ḪARĀ*. They fight with the *DĀKEN* in the aforementioned battle against the ʾAgwezāt, the Ṣarane and rebelled four tribes (*ʾangāda*). As well as we read that while the *Sarwe DĀKEN* met the other two corps, the *Sarwe ḪARĀ* are sent to Zawaʿata (RIÉ 187/25-26). In RIÉ 189, the Ezana's war against the Noba, the king sent *for a military expedition the Sarwe MAḪAZĀ Sarwe ḪARĀ, the DAMAWA, the FALḪA and ṢƎRĀʾ (marāda / sarwe / maḥazā / wasarwe / ḥarā / wadamawa / wafalḥa / waṣ̌ərāʾ* RIÉ 189/30). And *thereafter I sent the Sarwe ḪALEN, the Sarwe LUKEN, the Sarwe SABARĀT, the FALḪA and the ṢƎRĀʾ (fanwku / sarwe / ḥalen / wasarwe / luken / wasarwe / sabarāt / wafalḥa / waṣ̌ərāʾ* RIÉ 189/34-35). It seems clear that Ezana and Kaleb have shared in their respective armies a few troops and soldiers and at the same time used different regiments. The *FALḪA* which appeared in conjunction with the ZBN in Kaleb and with the *ṢƎRĀʾ* in Ezana inscriptions respectively, they are not entitled as Sarwe but simply listed by their name. In fact, after the list of *Sarawat*, the *FALḪA* and the *ṢƎRĀʾ* appear for the first time alone and at the end of the fragmented RIÉ 187 without any association with the aforementioned troops (RIÉ 187/34). Therefore, we can newly speculate

that the army of Kaleb was composed by specialised military corps/ regiments the *Sarawat ḤARĀ and DĀKEN* and probably with groups of soldiers/warriors, without a proper military training. Another word used to define the troops/army in Marrassini and Munro-Hay translations is *ḫzb*. The root "*ḫzb*" appears in RIÉ 191 twice as *ʾḫzby* and it is translated respectively with the meaning of "*my troops, my army*", but in Ezana's inscriptions there are other forms: *ʾḫzbhm* (*I wage war* RIÉ 185/6), *ʾəḫzāba* (*people* RIÉ 189/8,9. Referred to the Sudanese tribes), *ʾəḫzābəya* and *ʾəḫzābiya* (RIÉ 189/18, 38 *my people* Munro Hay 1991:228; *my troops* Marrassini 2014:233, 235). Except for the use of *ʾəḫzāba* to describe the Sudanese people, the other words seem to concern the whole assemblage of regiments. It has not, therefore, the same specific meaning of *sarwe*, but it could be a general definition to describe all the fighters who constitute the Aksumite army. Nevertheless, in the other inscription against the Noba RIÉ 190, the unspecified corps are called *lśrwt, wssẘtśm* and *sšwtm* and translated with the generic meaning of troops.

A part the verb *ḍbʾ wage war/fight* and all his different conjugations, the expressions mǥbʾ / mrḏ *the assembly area* is matched elsewhere. In Ezana we have the same expression with the addition of the place where the troops have been gathered: *məgbāʾa / marād*[1] */ maqano (RIÉ 187/32) məgbāʾa / marād / ʿālāhā* (RIÉ 188/11-12).

After the fight in the possible Eritrean territory, against the ʾAgwezāt, Kaleb concludes the inscription citing the military intervention in Ḥimyar:

34. *wᶜḏ.ḫ / wʾt / whbn / sm / ʾby / km / ʾḍbʾ / ḥmr / wfnwk / ḥ*

so far He (the Lord) gave me a great name, so that I make war (to/in?) Ḥimyar and I sent Ḥ

35. *yn / ślbn / zsmr / msl / ʾḫzby / wtklk / mqds / bḥmr / bʿq*

YN ŚLBN ZSMR with my army and I built a maqdas (sanctuary/ church) in Ḥimyar in (at ?) ʿQ

36. *nʾl / qnʾy / bʾnt / sm / wld / ʾgzʾ / bḥr / zʾmnk / bt / wgbzh*

NʾL in the name of the Son of God, in whom I put my reliance and the GABAZ

[1] Marrassini notes that the word Marād has been interpreted by Littmann as "*raiding corps*" and as "*raid/military expedition*" by Schneider (2014: 228, note 6).

37. *ḥnṣk / wqdsk / bḥyl / ʾgzʾ / bḥr / ...*

I built and consecrated by the power of the Lord...

39. ... *ʾmz / ymsn / wynšt / wysbr / w*

... If someone will destroy, pluck up or break it and

40. *z / nšt / wʾmsn / yšt / ʾgzḥbr / bbt / wbsbs [...*

who would tear up or destroy, let the Lord tear up in his house wbsbs [...

As mentioned before, in these last inscribed lines, are missing the details of the Ḥimyar war, that happened c. 525 CE. Following the Marrassini list of epigraphic, textual and hagiographic sources (2014: 109 – 178) concerning Kaleb and his overseas military expeditions, it is possible to comprehend and organise the chronological sequence of events and mostly clarify the meagre references cited by few archaeologists and the most recent publications. For instance, de Maigret referred:

> "*The ancient settlement of Najrān was still inhabited since the 6th CE. The Byzantine historian Procopious reported that Ḥimyarite king Dhū-Nuwās was killed by the Ethiopian general Abrāhā in 525 CE, who was sent by his king to help the Christians in Najrān...The inscriptions referred to the military operations carried out in the region by Ḥimyarite king Yusūf Asʿar Yathʾar (better known as Dhū-Nuwās), in the same year he started the horrible persecution against the Christian in Najrān, in 523 CE. The martyrdom of Ḥimyarite Christians arose preoccupations in the Eastern Christianity, and the Ethiopia reacted immediately, probably under the pression of Rome. In the year 528 the Abyssinian king Caleb, landed in Arabia, defeated the Ḥimyarite army and conquered the whole Yemen*" (1996: 101, 222-223, 237).

To this general description of the main events, the Etiopist archaeologist Anfray provided some additional references :

> « Cosmas se trouvait à Adoulis vers 517 : "...au début du règne de Justin, empereur des Romains, Ellatzbaas, pour lors roi des Axoumites, sur le point d'aller en guerre contre les Ḥimyarites". L'Empereur demande à Timothée, patriarche d'Alexandrie, d'intervenir auprès du roi d'Axoum pour l'inciter à user de représailles contre Dhou-Nouwas. Justin fit envoyer des bateaux au port de

Gabaza près d'Adoulis pour le trasport des troupes de Kaleb. Les Ḥimyarites furent défaits en 518, mais ils recommencèrent leurs persécutions ce qui entraina vers 525 un retour des Axoumites. Cette fois Dhou-Nouwas est tué. Les Axoumites s'établissent à Sanaa où ils construisent une église. Ils mettent sur le trône un Ḥimyarite chrétien Sumyafaᶜ Ashwaᶜ. Peu de temps après, Abraha, un Abyssin, prend la couronne. L'Arabie du sud va demeurer une sorte de protectorat axoumite jusqu'à l'invasion perse, vers 572 » (1990 : 84).

Also Finneran, as de Maigret, re-proposed Procopious as source to remember that

"Byzantine Emperor Justinian wrote to King Kaleb of Aksum asking him to take military action against Dhu Nuwas, King of the Ḥimyar in south-western Arabia, who was persecuting Christians there... In AD 520, acting upon the promptings of the Byzantine emperor Justinian, Kaleb moved against the 'Jewish' king Yusuf Asar Yathar ...With the success of the expedition, southern Arabia was now brought under more direct political control of Aksum with the appointment of a 'viceroy', Sumyafaᶜ Ashwaᶜ. Ashwaᶜ was soon deposed by a senior Ethiopian figure named Abreha who actively resisted Aksum and essentially set up his own semi-independent state" (2007: 23,158).

Few additional pieces of information to reconstruct the whole history are given by Phillipson

"towards the end of the second decade of the sixth century, when the Aksumites under King Kaleb are reported to have begun military preparations for an expedition to southern Arabia. On the assumption that this operation did subsequently take place, it was the first of several incursions that Kaleb made across the Red Sea, and perhaps the occasion when he set his own appointee – Maʾdikarib Yaʾfur – on the throne of Ḥimyar. Later, perhaps c. 522–3, the non-Christian faction led by Yusuf Asʾar Yathʾar, also known as Dhu Nuwas, sought to reinforce or re-establish Ḥimyarite authority. He attacked Zafar, the old capital of Ḥimyar in the highlands c. 150 km north of Aden, killed many of the Ethiopians there and burned the church. He then raided settlements in the Red-Sea coastal plain, taking steps to prevent a counter-invasion from Aksumite territory. Forces were then dispatched northwards, followed by Yusuf himself, and Najrān, 400 km north of Zafar in what is now southern Saudi Arabia, was besieged; it eventually capitulated and many Christians were burned to death in their church along with their leader, the Arab chieftain

Harit [Arethas in Greek]. When news of the Najrān siege reached Constantinople, the emperor Justin sought the assistance of the Alexandrian patriarch in urging Kaleb to intervene on behalf of the Christian Najrānites, apparently promising assistance and support. A fleet was assembled at Gabaza, adjacent to Adulis, from a variety of sources, several of which were ports under Byzantine and/or Egyptian control on more northerly shores of the Red Sea. Despite difficulties caused by Yusuf's defensive measures, Kaleb's army eventually landed on the Arabian shore, proceeded to Najrān, and defeated Yusuf...In the aftermath to this successful operation, several new churches were established, whereupon Kaleb and much of the Aksumite army withdrew c. 529–30, leaving their own appointee, one Sumyafa Ashwa, as the new ruler of Ḥimyar paying annual tribute to Aksum... Ḥimyarite opposition to Sumyafaᶜ Ashwaᶜ continued, leading to his deposition and replacement by Abraha as the Aksumite-appointed ruler of Ḥimyar later in the 530s" (2012: 204-205).

Najrān and the 'religious' war: Kaleb in Ḥimyar

The ancient site/oasis of Najrān, once part of Ḥimyarite territory and nowadays located in Saudi Arabia, is famous in several documents for the persecution of its Christian inhabitants made by the Jewish Ḥimyarite king Dhū-Nuwās. The archaeology, meant as properly excavation activities, ^{14}C dating and chronological sequences of anthropic and architectonical phases, does not help at all in understanding the events succeeded in Najrān. As well as it did not offer any contributions in reconstructing, indirectly, part of the Ethiopians history, when the Aksumite King Kaleb was personally involved. Therefore, we must turn to other disciplines and sources to figure out the main characters, the direct and indirect interests, and the information gathered from several tales and texts, in order to organise a whole narrative frame of the beginning of 6th century. Some documents, which will be described later on and some of the accounts by archaeologists report that the Byzantine Emperor Justinian and Alexandrine Patriarch Timothy requested and supported the military intervention of the Aksumite king Kaleb in Ḥimyar, against the Jewish King Dhū-Nuwās, to avenge the massacre and the persecutions of Christians in Najrān and Ẓafār. As previously seen, those cities were already scenes of Aksumite presence in the 3rd century: an effective thereness, completed with the personal involvement of *nagast'* sons (Ja 631, Ja 576+577). Unfortunately, it is not known, what were the Aksumite interests in those cities and if,

after the fights, part of the Aksumite/Ḥabashites remains therein living with the local dwellers. The material finds which witness the long-term contacts, the arrivals and the Aksumite wars in South Arabia are the inscriptions and several coins[1]. But the main textual source to get to know the so-called "Najrān events" is the Greek text titled *"The Martyrion of Aretha and his companions"*. It is composed by a first hagiographical part, derived according to the majority of scholar from the Syriac *"First Letter of Simeon of Beth Arsham»*, according to others, from the *"Second Letter"* of Simeon or from the *"Book of Ḥimyarite"*. The second part of the text narrated the Aksumite intervention in Ḥimyar. Marrassini listed all the derivated versions of the *Martyrion* and their respective studies and the historical, literary and philological comments. At least three Arab versions are counted, from one of them was translated the Ge'ez version, and finally one Armenian and one Georgian version (2014: 110–112). All those editions that apparently derivate from the same text(s), dated the Christian persecution to the year 835[2] of Alexander, therefore the 524 CE. Other references to Kaleb's expedition, Najrān persecution and Christian martyrs are shortly mentioned in the *"Life"* of the Ethiopian Saints, « *Synaxarium* », in the Ge'ez translation of a lost Arab version of the *"Chronical"*, which was originally written by the Greek Bishop Johannes Madabbar in the 6th CE. Some of the Late Antiquity and Byzantine textual sources are partially useless in that context, because of some historical inaccuracies, new exaggerated information in support to their ideological and religious issues, and because in turn they rise up other unresolved questions. One historical mistake or transcription misunderstanding (?), common in several of those texts is the name of the Eastern Roman Emperor Justinian, sometime identified with his predecessor Justin. Nevertheless, as also Guidi proposed, the Abyssinian expeditions were two (Marassini 2014:141-142): the first one around 518-519 and the second important and much more well documented in 523-524. Therefore, is it possible that the first one was during the reign of Justin and the second with Justinian. The two military campaigns can partly explain the confusion made in reporting the names of the two empe-

[1] The coins found in South Arabia and studied by many scholars, among them Munro-Hay, are not discussed in this paper.

[2] This year is based on the Seleucid Era (SE) or "Anno Graecorum" (AG). This Era and/or calendar started with the first year of reign of Seleucus Nicator in 312/311 BC.

rors involved in such battles. And, from my point of view, these would explain why Kaleb does not give much information about the war. I think, on the basis of the stories that describe the victorious campaign and the immediately subsequent choice of Kaleb to become a hermit, that he was no longer interested in leaving to posterity the memory of the horrible massacre of Christians and the war in general. An interesting untruthful element concerning the figure of Kaleb in some texts, depicts the negus as a pagan king who, after had won the war, embraced the Christian faith (Johannes Malala « *Chronographia*[1] », Theophanes Continuatus « *Chronographia*[2] », Nicephorus Callistus « *Ecclesiasticae Historiae*[3] », Georgius Cedrenus « *Historiatum compendium* »)[4]. Since the conversion of Ezana, in the mid-4th century, we do not have any mention of non-Christian Aksumite kings and/or period. Therefore, there is no reason to believe in a pagan Kaleb, but we can interpret those expressions as a symbolic expedient or *adynaton* to justify the strength of Christianity, the miracles described in some hagiographic text and the choice of Kaleb to change religion and live as a hermit.

Coeval and sometimes principal sources for the *"The Martyrion of Aretha"* and latest texts, are three Syriac documents which deserve more attention. In fact, those three and some religious-propagandistic texts that I selected from Marrassini's list, can help to reconstruct the succession of the events and to better understand the question of how many Abyssinian interventions might have occurred. Both Georgius Cedrenus and Nicephorus Callistus referred in the first part of their respective documents, to the martyrs in Najrān during the reign of Justin and then the victory of Ἐλεσβαάν on the Jewish king. For this first part, Nicephoros cited also the martyrion of Aretha, while Georgius was most specific about the dating: the 5th year of Justin. The second parts, are focused on the figure and conversion of Kaleb. In addition, Georgius mentions a second battle during the 15th year of Justinian.

---

[1] Malala referred to a war against Ἄνδας and Δίμνος and the conversion of Kaleb to Christianism. See for the comments and criticisms to Malala edition and text, D'AGOSTINO PIETRO 2014, GIOVANNI MALALA e il re ANDAS (*CHRON.* 18,15). Proposta per un'identificazione. *Νέα 'Ρώμη. Rivista di ricerche bizantinistiche*, 10 (2013): 3–22.

[2] War against the pagan king 'Αδάδ, against Δαμιανός.

[3] The protagonists are here known initially as Ἐλεσβαάν, the pagan king of Ethiopia and Δουναάν the Jewish Ḥimyarite one. In another chapter they are called: Δανίδ, the Christian, and Δαμνος the Jewish.

[4] MARASSINI 2014: 119–123.

Around the 525 CE[1], probably before this second battle, the merchant Cosmas Indicopleustes («*Topographia christiana*») was in Adulis:

> *"Now when I was in this part of the country some five and twenty years ago, more or less, at the beginning of the reign of the Roman Emperor Justinus, Elesbaan, who was then King of the Axomites, and was preparing to start on an expedition against the Homerites on the opposite side of the Gulf wrote to the Governor of Adule directing him to take copies of the inscriptions on the Chair of Ptolemy and on the tablet, and to send them to him. Then the Governor, whose name was Abbas, applied to myself and another merchant called Menās, [...] and at his request we went and copied the inscriptions"*[2].

Almost at the same time of the visit of Cosmas in Adulis a diplomatic meeting of Byzantine and Arabs delegations took place in Ramla, near Ḥira[3]. The First Letter of Simeon of Beth Arsham, which concerns that topic, dates the council to the end of 523, beginning of 524. During the diplomatic negotiations, Simeon came to know about the Christian persecution that took place in Najrān and reported the news in this famous letter, written in the 835 year of Alexander, to one of his bishop friends. The same subject is reported in the so-called Second Letter, whose authenticity is still uncertainty.

The Book of Ḥimyarite, with its narrative similar to the ecclesiastical aforementioned *First Letter* and the *Acta of S. Arethae* (Moberg 1924: xxiv), seems mostly based on the latest. It appeared more detailed about the religious situation in Ḥimyar before the Dhū-Nuwās persecutions and it also hinted at a first Aksumite expedition, which preceded the well-known war. Moberg, briefly summarised and compared the contents of the *Acta* and the *Book of the Ḥimyarite*, which both started with the name of Elesbaas and Dunaas and the war waged between the Abyssinians king and his Tributary king of Ḥimyar (*ivi*: xxvii). The fragmentary Chapter IV, accounted to the Bishop Thomas when he went to Aksum (?) and informed the Abyssinians that the Ḥimyarite where persecuting the Christians. The brief Account V concerns the first arrival of ḤYWN' and the Abyssinians to Ḥimyar (*ivi*: ci). That part is more than important because, even if Moberg assumed that Ḥywn

---

[1] McCrindel J.W. (ed) 2010, *The Christian Topography of Cosmas, an Egyptian monk*. Cambridge Library Collection, Cambridge University Press: vii, x.

[2] *Ivi*, 55-56/141.

[3] Ancient city and capital of Lakhmid dynasty, located south of al-Kufa, in Iraq, at that time under the control of Mundir.

could have been an Abyssinian king or a general, we found a similar name in RIÉ 191 *"I sent Hyn"*. The second part of the Acta, corresponding to the Chapters V–IX of the *Book of the Ḥimyarite*, narrates the killing and massacre of Abyssinians in Ẓafār left therein by Kaleb after his return to Ethiopia. They follow the accounts about the beginning of the persecutions of Christians by the Jewish king in Najrān, the martyrdom of Arethas and of several Christians. The meeting between Byzantine and Arabs delegations is recalled in the *Acta*, while in Chapter XXV of *Book of the Ḥimyarite* only the contents of a letter that Dunaas (herein called Masrūq) sent to the Lakhmid prince Mundhar/ Mundir are indicated. Unlike the *Book of the Ḥimyarite*, that alluded to a direct Ethiopian knowledge of the martyrdoms in Najrān, the *Acta* (§§27,28) brought up the measures taken by the Emperor Justinian and the Alexandrian Patriarch Timotheus to convince Kaleb to succour the Christians. It is also interesting the paragraph which deals with the fleet preparation that Cosmas described in his *Topography*. Chapter VII dealt with the departure of Ethiopians, their garrison in Ẓafār surrendered by the Jewish king, the gathering of Ḥimyarite troops and the first attack to the Abyssinian stronghold. The particulars of the war and the story of the iron chain set at Bab el Mandeb are described only in the *Acta*. The last part of the documents related to the Abyssinian landing at two different places, the war and the defeat/killing of Dhū-Nuwās and the rebuilding of churches. Kaleb left the Country leaving behind some troops and a governor in Najrān and, based on the *Acta*, the victorious King Elesbaas once in Aksum abdicated the throne and became a monk (*ivi*: xxvii–xxxvi).

Other important documents attesting the Ethiopian presence and war in Ḥimyar are one of five Geʾez inscriptions and five South Arabic ones. The first inscription, RIÉ 195, re-assembled from three broken pieces found in Tāʾizz and Ṣanʿāʾ, is badly preserved and hardly readable and addresses the ending of the Ethiopians war, with the defeat of Dhū-Nuwās and the fire of a palace in Saba. The main information we can extrapolate and connect with the histories from other sources and/or with the aforementioned inscriptions are: *overstepped* (or) *destroyed the port* (*doku marsa* fr. I/3), probably it refers to the chain set by Yusuf at Bab al Mandeb to block the Abyssinian fleet; *my troops* (*ʾaḥzābi* fr. I/4, *ʾaḥzābəya*,11,12,13; fr II/11) fr. I/4), *the troops* (*ʾaḥzāba* fr. I/8), term used to define the army or generically several regiments; *ship* (*ḥamar* fr. I/9); *and killed [...] nʾel the king of Ḥimyar*

deposed (*waqataka* / [...] n'el / *nəguśa* / *ḥamer* / *səᶜur fr.* II/16-17), probably the same city (?) N'EL where in RIÉ 191 was built a church; and *I set fire the palace in Saba'* (*wa'waᶜāyku* / *tāᶜkā* / *sabā' fr.* II/18). The remaining 4 Ge'ez inscriptions (RIÉ 263–266) are so fragmented that are practically illegible[1].

Three South Arabian inscriptions[2] are dated to the 633[3] ḥimyarite era (523 CE) and referred to hostile activities against the Abyssinians in Ẓafār, the destruction therein of churches and the military advance to Najrān (Gajda 2009: 82–109). In Ry 508 one *qayl* of Yusuf recorded the military expeditions *against the Ḥabashites in Ẓafār when they burnt the church...They fought against Makhwān and they killed all its inhabitants, burnt the church and attacked all the fortresses of Shamīr* (Tihama region, Gajda 2009: 89)*...Then the king sent them to fight against Najrān...The king provided support against the Ḥabashites to reinforce the chain of Mandab (ʿly ' ḥbs²n b-Ẓfr w-dhrw qls¹n w-wrd...w-ḥrb Mḫwn w-hgrg kl ḥwr-hw w-dhr qls¹n w-ḥrb kl mṣnʿ S²mr...mlkn l-qrn ʿly Ngrn...w-mlkn h-rzy b-mqrnt Ḥbs²t w-l-ṣnʿn s¹s¹lt Mdbn*, Ry 508/2–4,6,8). The inscriptions Ry 507, commissioned by the same *qayl* in the same year, reported similar events, with the addition of some more details. They attacked the *fortresses of Shamīr, Rakbān, Rimaᶜ, Makhwān...Then he sent to Najrān, in order that hostages might be exacted from them, otherwise he would wage war on them; but there was no surrender of the hostages, on the contrary they committed criminal aggression on them* (*S²mr w-Rkbn w-Rmᶜ w-Mḫwn...b-ʿly Ngrn l-yhʿlhn bn-hmw rhnm f-'w yḥrb-hmw yḥkk w-k-d' whbt rhnn w-s1tġrw ʿl-hmw mgrmtm w-ky*, Ry 507/4,6-7). Same content for the last commemorative text Ja 1028. The last two inscriptions, Istanbul 7608*bis* and CIH 621 were commissioned by Sumyafaᶜ Ashwaᶜ and his sons, new king of Ḥimyarite and viceroy of Aksumite kingdom and dated to him. 640. They remember the end of the war, and departure of Abyssinians, when the king of Aksum *appointed them for the defence of the sea and the maintenance of order in Ḥimyar* (*tḫl-kmw lzʿ bḥrn w-l-ṣlḥ Ḥmyrm*, Istanbul 7608*bis*/9) and when they repaired in the fortress of Mwyt: *its walls, its gate, its cisterns and its routes of entry* (*k-ṯwb-hw gn't-hw w-ḫlf-hw w-m'glt-hw w-mnqlt-hw,* CIH 621/7).

---

[1] Marrassini 2014: 115-116, 253–259; Bernard et al. 2011: 284–288, 350–353).

[2] The transliteration and translation are again taken by DASI-CSAI. Sometimes for the translation and specially the comment I re-proposed Gajda version (2009).

[3] Iwona GAJDA anticipates of one year the first Ḥimyarite attack and she dates the inscriptions Ry 508 to 632 ḥim., therefore 522 CE (2009: 88)

What happened later, Abraha the usurper, the conflicts between Aksum and the Aksumite in South Arabia and the choice of Kaleb to abdicate and retire in the monastery of Abba Pantalewon, does not concern the Aksumite "religious" war in South Arabia in the 6th century. Summarizing, the main protagonists of the Ḥimyarite episode reported in most of the historical-narrative and hagiographic documents are: 1) Kaleb, also known with his throne name ʾƎlla ʾAṣbəḥa (Ἐλεσβαᾶ, Ἐλεσβοᾶ), Ellēstheaīos (Ἐλλεσθεαβαῖος); 2) Dhū-Nuwās, known also as Yūsuf Asʾar Yathʾar (*Ys¹fʾs¹ʾr Yṯʾr*), simply Yūsuf (*Yws¹f*), Joseph or Masrūq; 3) Aretha, the chief of Najrān; Sumyafaᶜ Ashwaᶜ (*S¹myfʿs²wʿ*) or Esimiphaios (Ἐσιμιφαῖος) governor/viceroy of Sabaʾ then usurped by the Cristian Ethiopian slave Abraha/ʾAbrəha (Αβραμος).

Conclusion

To conclude, reconstructing the history and the past of any kind of culture and ancient society is a hard work, but not a prerogative of archaeology. If there are not material remains and excavations, the archaeologists must listen and pay attention to other disciplines, as epigraphy, historical and hagiographic literature, because, as it has been seen in this specific case, they contribute to fill the historical gaps in the Ethiopian past. Without an interdisciplinary communication between the scholars is impossible to obtain a complete historical scenario of the developments and transformations of the Aksumite kingdom and interpret sometimes our archaeological remains. At the same time, non-archaeological inputs can stimulate new ideas, new archaeological projects and new collaborations.

The long-term contact between the two shores of Red Sea determined strong and well-established relations and influences between the pre-Aksumite and the Sabaean kingdoms during the 1st millennium BCE, attested in the epigraphic, archaeological, architectonical and ideological aspect of Ethiopian culture. After the first arrival of the Sabaean in the mid-1st millennium BCE in Tigray, the inscriptions found in South Arabia remand to a first Abyssinian military intervention in South Arabia during the 3rd century CE. These external documents helped to recognise the king Gadarat as a possible Aksumite king who does not appear in the Aksumite king-list, but he is known from one metal object RIÉ 180 as "GDR negus of Aksum". At the same time, that first Ethiopian presence in the overseas country can justify the successive adoption of South Arabian titles in Ezana and Kaleb

inscriptions. And again, only thanks the South Arabian epigraphic findings, the hagiographic and narrative documents, we can retrace all the possible moments and speculate on the number of military expeditions that Kaleb lead in Ḥimyar, which he recorded very shortly in his inscription RIÉ 191.

After this adventurous and risky experience in the documentary world, I could desire, first of all to understand where RIÉ 191 is nowadays located, because as cultural heritage of Aksum, it deserves a place in the spotlight within the city and in the public knowledge. At first, I was convinced that the western part of the ancient city of Aksum, where RIÉ 190- RIÉ 191 and RIÉ 192 were found, could be a favourable place to search for other remains of the Late Aksumite period. After having briefly analyzed some hagiographic texts and considered, very cautiously, the stories shared by them on the victorious Kaleb who becomes a hermit, I find it almost improbable to find a second detailed inscription about the Ḥimyar battle. Because I consider the experiences and the new ideological / religious needs of Kaleb completely changed, especially if compared to the needs of his predecessor or his own needs before the events of Najrān. From my personal standpoint, it is way more interesting to pay attention to discovering the low-classes of Aksumite society and understand the organisation of its army which allowed the kingdom to conquer lands, subjugate tribes and that made the kingdom of Aksum strong enough to compete and at the same time be required by the Roman Empire in the battles in Ḥimyar and then against the Persians. Nevertheless, the lack of weapons finding and troopers graves in Aksum and the information extrapolated by the inscriptions suggest that the kings of Aksum did not have a permanent military service and a dedicated place in the city. The use of different words to define different regiments: *sarwe*+specific name, *ʾaḥzāba*, the tribe name and specialities of battle (*marāda*=raid, *zyḍbʾ nqḥt*=fight quickly) prompts that the Aksumite army was composed probably by warriors from different tribes, summoned in case of emergency and war. Some regiments and armed people were employed by Ezana and Kaleb as well, other were different based on the kings and the enemies fought. To understand where they came from, where they lived or have armed, is an interesting topic that can be thoroughly explored only through a close collaboration with linguistics and ethnographers. I strongly believe that is possible to try and collocate the different troops in different places, comparing the name of *sarawat* and *tribes*

with the numerous present-day names of *tabia* (hamlet) and *woreda* or search their ethnical origin in the oral tradition tales. Being every culture organised and characterised by different societal levels, the interest in the monumental remains of the Aksumite elite group (stele, monumental tombs, palaces) has been partially shifted towards the archaeological discovering of middle and lower classes system in the Aksum outskirts and far from the ancient core of the kingdom. Where the kingship authority was less powerful it is possible to interpret the micro-variations of material culture, the interconnections, exchanges, influences between native neighbourhood and foreign communities, as well as daily life and social organization of the "common" people. We can aim to understand the socio-economic and cultural developments of a culture, only if we archaeologists start collaborating with more humanistic disciplines in analysing the social complexity, instead of abusing the technological approach to predict with algorithms the human life.

References

ANFRAY, F.

1990 Les anciens Éthiopiens, Colin, Paris.

AVANZINI, A.

2016 By land and by sea. A history of South Arabia before Islam recounted from inscriptions. «L'ERMA» di BRETSCHNEIDER, Rome.

BAUSI, A.

2003 Numismatica Aksumita, linguistica e filologia. *Annali dell'Istituto Italiano di Numismatica* 50: 156–175.

BAUSI, A.–GORI, A.

2006 Tradizioni orientali del «Martirio di Areta». La prima recensione araba e la versione etiopica. Edizione critica e traduzione. *Quaderni di Semitistica 27*, Dipartimento di Linguistica, Università degli studi di Firenze.

BERNARD, E. et AL.

1991-2000 Recueil des inscriptions de l'Éthiopie des périodes pré-axoumites et axoumite. 3 vols. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris.

CAQUOT, A.–DREWES, A.J.

1955 Les monuments recueillis à Maqallé (Tigrè). *Annales d'Éthiopie I*, 17–41.

CONTI ROSSINI, C.

1909 Les listes des rois d'Axoum. *Journal Asiatique série 10* : 263–320.

CURTIS, M.C.

2004 Ancient interaction across the southern Red Sea: new suggestions for investigating cultural exchange and complex societies during the first millennium BC in: Lunde, P.–Porter, A. (eds.) *Trade and Travel in the Red Sea Region*, BAR International Series 1269, 57–70.

D'ANDREA, C.A. et AL.

(in prep) The Pre-Aksumite Period: Indigenous Origins and Development in the Horn of Africa. *World Archaeology*

2008 The Pre-Aksumite and Aksumite Settlement of NE Tigrai, Ethiopia. *Journal of Field Archaeology 33, 151–176.*

DE MAIGRET, A.

1996 *Arabia Felix.* Un viaggio nell'archeologia dello Yemen. Rusconi, Milano.

DREWES, A.J.

1955 Problèmes de paléographie. *Annales d'Éthiopie I*, 121–126.

DUGAST, F.–GAJDA I.

2015a Reconsidering contacts between southern Arabia and the highlands of Tigrai in the 1st millennium BC according to epigraphic data. 18th International Conference of Ethiopian Studies Movements in Ethiopia / Ethiopia in Movement, Oct 2012, Dire Dawa, Ethiopia. <halshs-00865945>. *HAL* https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00865945

2015b Report on fieldwork. Investigation on the Site of Wakarida (Saʿesiʿe Tsʿada Emba Woreda / Tigrai), November 7th - December 6th 2013: 3rd Season. Report to the Federal Democratic Republic of Ethiopia (ARCCH). [Research Report] French-Ethiopian project of archaeological and epigraphic investigations in Tigrai region, Ethiopia. 2014. <halshs-01146180>. *HAL* https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01146180

2013 Report on fieldwork. Investigation on the Site of Wakarida (Saʿesiʿe Tsʿada Emba *Woreda* / Tigrai), November 15st - December 15th 2012: 2nd Season. [Research Report] French-Ethiopian project of archaeological and epigraphic investigations in Tigrai region, Ethiopia. 2013. <halshs-00865947>. *HAL* https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00865947

2012a Report on fieldwork – Preliminary survey in Tigray Region, Ethiopia (March 22nd - April 2nd 2010): To the Federal Democratic Republic of Ethiopia (ARCCH). [Research Report] French-Ethiopian project of archaeological and epigraphic investigations in Tigrai region, Ethiopia Pre-Aksumite and Aksumite period (8th c. BC-AD 7th c.). 2010. <halshs-00662856>. *HAL* https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00662856

2012b Report on fieldwork - First investigation on the site of Wakarida (March 21st - April 2nd 2011): To the Federal Democratic Republic of Ethiopia (ARCCH). [Research Report] French-Ethiopian project of archaeological and epigraphic investigations in Tigrai region, Ethiopia – Pre-Aksumite and Aksumite period (8th c. BC-AD 7th c.). 2011. <halshs-00662850>. *HAL* https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00662850

FATTOVICH, R.

2018 From Community to State: The Development of the Aksumite Polity (Northern Ethiopia and Eritrea), c. 400 BC–AD 800. *Journal of Archaeological Research*, Springer. https://doi.org/10.1007/s10814-018-9122-x

2010 The Development of Ancient States in the Northern Horn of Africa, c. 3000 BC – AD 1000: An Archaeological Outline. *Journal of World Prehistory 23: 145–175.*

1997 The Contacts between Southern Arabia and the Horn of Africa in Late Prehistoric and Earl Historical Times: a View from Africa in Avanzini A. (ed) *Profumi d'Arabia: Atti del Convegno*, «L'Erma» di Bretschneider: 273–286.

1996 The Afro-Arabian circuit: contacts between the Horn of Africa and Southern Arabia in the 3rd – 2nd millennia B.C. in L. Krzyzaniak, L.–Kroeper, K.– Kobusiewicz, M. (eds.), *Interregional Contacts in the Later Prehistory of Northeastern Africa, Studies in African Archaeology* vol.5: 395–402, Poznan.

1992 Lineamenti di storia dell'Archeologia dell'Etiopia e della Somalia. *Annali dell'Istituto Orientale di Napoli, Supplemento 71.*

FATTOVICH, R. et al.

2012 Archaeological expedition at Aksum (Ethiopia) of the Università degli Studi di Napoli, "L'Orientale" (2010 field season: Seglamen). *Newsletter di Archeologia CISA 3: 111–228.* http://www.unior.it/userfiles/ workarea_231/ file/NewsletterArcheologia%20numero%203/3_Fattovichetalii(1).pdf

FINNERAN, N.

2007 The archaeology of Ethiopia. Routledge, London.

GERLACH, I.

2012 Yeha: an Ethio-Sabaean site in the highlands of Tigray (Ethiopia) in Sedov, A. (ed) *New Research in Archaeological and Epigraphy of South Arabia and its Neighbours*, Proceedings of the "Rencontres Sabéennes 15": 215–240, Moscow.

HAHN, W.

2000 Aksumite Numismatics – A critical survey of recent Research. *Revue numismatique*, 6e série, Tome 155: 281–311.

HATKE, G.

2013 *Aksum and Nubia: Warfare, Commerce and Political Fictions in Ancient Northeast Africa.* Institute for the Study of the Ancient World & New York University Press, New York.

JAPP, S. et al.

2011 Yeha and Hawelti: cultural contacts between Saba' and DcMT. New research by the German Archaeological Institute in Ethiopia, Proceedings of the Seminar for Arabian Studies, vol. 41: 145–160.

KOBISHCHANOV, Y. M.

1979 *Axum*. The Pennsylvania State University.

LUSINI, G.

2000 A proposito delle iscrizioni sudarabiche d'Etiopia. *Studi Epigrafici e Linguistici sul Vicino Oriente Antico 17*: 95–103.

MARRASSINI, P.

2014 Storia e leggenda dell'Etiopia tardoantica. Le iscrizioni reali aksumite. Paideia, Brescia.

MCCRINDLE, J.W.

1897 (ed.) The Christian Topography of Cosmas Indicopleustes. Hakluyt Society, London.

MOBERG, A.

1924 The Book of the Himyarites. Fragments of a hitherto unknown Syriac work. Acta Reg. Societatis Humaniorum Litterarum Lundensis VII.

MUNRO-HAY, S.C.

1991 Aksum, An African Civilization of Late Antiquity. Edinburgh University Press, Edinburgh.

1989 Excavation at Aksum. An account of research at the ancient Ethiopian capital directed in 1972–74 by the late Dr Neville Chittick. Memoir 10 of British Institute in Eastern Africa, London.

PHILLIPSON, D.W.

2012 Foundation of an African Civilisation: Aksum and the Northern Horn 1000 BC – AD 1300, James Currey, Woodbridge.

2004 The Aksumite roots of Medieval Ethiopia. *Azania* 39: 77–89.

2000 *Archaeology at Aksum, Ethiopia, 1993-7*. The British Institute in Eastern Africa & The Society of Antiquaries of London, London.

1998 Ancient Ethiopia: Aksum, Its Antecedents and Successors, British Museum, London.

ROBIN, C.

1989 La première intervention abyssine en Arabie méridionale (de 200 à 270 de l'ère chrétienne environ) in : Taddesse Beyene (ed.) *Proceedings of Eighth International Conference of Ethiopian Studies, vol. II, 147–162*.

1981 Les inscriptions d'Al-Mi'sāl et la chronologie de l'Arabie méridionale au III^{e} siècle de l'ère chrétienne. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2: 315-339.*

SCHNELLE, M.

2017 Die Baustelle – Baulogistik in der Antike. Archäologie Weltweit. *Magazin des Deutschen Archäologischen Instituts* 2 · 2017, 10–19.

SERGEW HABLE SELLASIE

1972 Ancient and Medieval Ethiopian History to 1270. Addis Ababa, United Printers.

SERNICOLA L. ET AL.

2013 Archaeological Expedition at Aksum (Ethiopia) of the Università degli Studi di Napoli "L'Orientale" 2011 Field Season: Seglamen. *Newsletter di Archeologia CISA 4: 343–439. http://www.unior.it/userfiles/ workarea_231/ file/NL4/Articoli/09_Sernicola%20et%20alii.pdf*

2015 Archaeological Expedition at Aksum (Ethiopia) of the Università degli Studi di Napoli "L'Orientale" 2013 Field Season: Seglamen. *Newsletter di Archeologia CISA 6: 265–277. http://www.unior.it/userfiles/ workarea_231/ file/NL6/Notiziario2014/020_Sernicolaetalii(2).pdf*

WENDRICH, W.–MOY R.

2017 The UCLA Shire Archaeological Project, Mai Adrasha, Field Report, 2017, unpublished preliminary report.

2016 The UCLA Shire Archaeological Project, Mai Adrasha, Field Report, 2016, unpublished preliminary report.

2015 The UCLA Shire Archaeological Project, Mai Adrasha, Field Report, 2015, unpublished preliminary report.

WOLF, P.

2016 A Sabaean Sanctuary in Ethiopia. The libation altar from the Almaqah Temple in Wuqro. *Archaeology Worldwide. Magazine of the German Archaeological Institute 1 ·2016, 38-39.*

WOLF, P., ET AL.

2015 *The Almaqah temple of Wuqro in Tigray/Ethiopia.* Gesellschaft zur Foerderung von Museen in Aethiopien e. V. (Society for he Promotion of Museums in Ethiopia), Berlin.

WOLF, P.– NOWOTNICK, U.

2010 The Almaqah temple of Meqaber Gaᶜewa near Wuqro (Tigray, Ethiopia). *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies 40 (2010), 367–380.*

YULE, P.A.

2013a *Himyar. Late Antique Yemen.* Linden Soft Verlag.

2013b (ed) *Late Antique Arabia. Ẓafār, Capital of Ḥimyar.* Harrassowitz Verlag, Wiesbaden.

YULE, P.A. – ROBIN, C.

2005-2006 Ḥimyarite Knights, Infantrymen and Hunters. *Arabia 3, 261– 271, 358–363.*

Other references

Other references

Arbach, M. et al.

2011 Première, deuxième, troisième, quatrième campagne de la Mission archéologique franco-saᶜūdienne dans la région de Najrān. Rapport préliminaire. 2007 (<halshs-00581431>), 2008 (<halshs-00581438>), 2009 (<halshs-00581437>), 2010 (<halshs-00581439>). *HAL* https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00581431 ; https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00581438; https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00581437; https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00581439

SAVING THE HERITAGE OF SOUTH ARABIA: THE GLASER COLLECTION ONLINE

A NEW PROJECT AT THE AUSTRIAN ACADEMY OF SCIENCES

Ronald RUZICKA

Dipl.-Ing. Dr.techn. BA MA. Simutech Vienna.
Austrian Academy of Sciences

Résumé

La collection d'Eduard Glaser, explorateur et savant autrichien, fut acquise en 1911 par l'Académie Impériale Autrichienne des Sciences à Vienne. De ses explorations en Arabie du Sud dans les années 1880 et 1890, Glaser rapporta une quantité considérable de manuscrits médiévaux, d'inscriptions sur pierre et d'estampages, aussi bien que des photographies, des clichés sur verre, des journaux de voyage, des notes d'une grande importance. Le nouveau projet consiste à numériser ses photos et ses notes et ses cinq carnets inédits de voyage d'une grande valeur ethnologique, historique et linguistique. Un autre volet du projet consiste à lier l'analyse des textes par le logiciel KALAM aux inscriptions de toutes les langues d'Arabie du Sud, ce qui serait d'une grande aide pour comprendre les passages et graphèmes obscurs, en fournissant aussi des informations grammaticales et des traductions. Toutes ces entrées, une fois cataloguées et mises sur internet, seraient visualisées sur une carte.

Abstract

The collection of the Austrian scholar and explorer Eduard Glaser was acquired in 1911 by the Imperial Austrian Academy of Sciences in Vienna. From his excursions to South Arabia in the 1880s and 1890s Glaser brought back a huge amount of medieval Arabian manuscripts, stone inscriptions, and squeezes of the non-transportable inscriptions, as well as photographs and glass-negatives, diaries and notes of historical importance. In the course of a new project, Glaser's photographs, glass negatives, diaries and notes will be digitally preserved and published online for the benefit of the international scholarly community. This applies, above all, to the glass negatives and photographs with historical significance and the five so far unexamined diaries with their ethnological, historical and linguistic documentation. Another part of the project will be the linking of the linguistic text analysing tool KALAM to the inscriptions written in Ancient South Arabian languages. This would aid in the interpretation of illegible passages and graphemes, while giving the full grammatical information with translation. All these items, once catalogued and searchable in a web-application, will be visualised in a map.

History

Eduard Glaser

Eduard Glaser was born in Prague, at that time part of the Austrian Empire, in 1855. He was a Semitist and explorer who was one of the world's first specialists in the field of South Arabian studies, more specifically the study of ancient South Arabia. While traveling in the Arab world he adopted the name himself Ḥusayn bin ʿAbd Allāh al-Birāqī, meaning Ḥusayn son of ʿAbd Allāh, from Prague. In the course of four expeditions, he explored parts of current Yemen and southern Saudi Arabia:

1882-1884: region northwest of Ṣanʿāʾ, visiting Ṭawīla, Ḥajja, Sūda, Rayda, Dhī Bīn, and Riyām

1885-1886: the region west and southwest of Ṣanʿāʾ, including the towns of Manākha, Mafḥaq, and Sūq al-Khamīs

1887-1888: the area between Ṣanʿāʾ and Mārib

1892-1894: from Ṣanʿāʾ to Aden, the towns of Laḥij, Taʿizz, Ibb, Yarīm, Dhamār, and Maʿbar

Eduard Glaser in 1882[1].

During his South Arabian journeys Glaser collected many items, like smaller stone and metal artifices, took squeezes and pictures, in addition to writing detailed diaries on his excursions. All of these constitute what is now known as the *Glaser Collection*.

---

[1] Source: Wikipedia, https://de.wikipedia.org/wiki/Eduard_Glaser (2019-01-21)

History

Eduard Glaser

Eduard Glaser was born in Prague, at that time part of the Austrian Empire, in 1855. He was a Semitist and explorer who was one of the world's first specialists in the field of South Arabian studies, more specifically the study of ancient South Arabia. While traveling in the Arab world he adopted the name himself Ḥusayn bin ʿAbd Allāh al-Birāqī, meaning Ḥusayn son of ʿAbd Allāh, from Prague. In the course of four expeditions, he explored parts of current Yemen and southern Saudi Arabia:

1882-1884: region northwest of Ṣanʿāʾ, visiting Ṭawīla, Ḥajja, Sūda, Rayda, Dhī Bīn, and Riyām

1885-1886: the region west and southwest of Ṣanʿāʾ, including the towns of Manākha, Mafḥaq, and Sūq al-Khamīs

1887-1888: the area between Ṣanʿāʾ and Mārib

1892-1894: from Ṣanʿāʾ to Aden, the towns of Laḥij, Taʿizz, Ibb, Yarīm, Dhamār, and Maʿbar

Eduard Glaser in 1882[1].

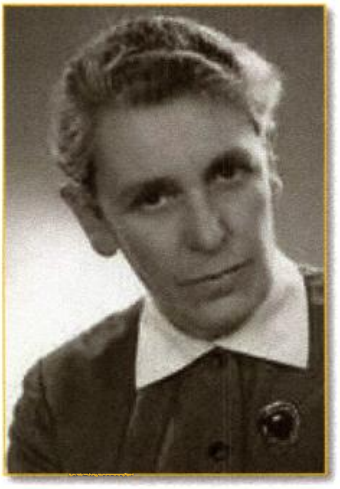
During his South Arabian journeys Glaser collected many items, like smaller stone and metal artifices, took squeezes and pictures, in addition to writing detailed diaries on his excursions. All of these constitute what is now known as the *Glaser Collection*.

[1] Source: Wikipedia, https://de.wikipedia.org/wiki/Eduard_Glaser (2019-01-21)

The Glaser Collection

Glaser died in 1908. In 1911, the *Kaiserliche Akademie der Wissenschaften* (Imperial Academy of Sciences) bought the materials left by Glaser. Until 1939, these materials were stored in a depot in the papyri collection of the Austrian National Library. Then from 1944 to 1964 the collection was kept in Tübingen in Germany. At that time, Maria Höfner wrote her thesis on the collection and took care of maintaining it. In 1964, Maria Höfner was appointed professor at the University of Graz, Austria and took the collection with her.

Between 1996 and 2008 the transfer of the collection to the Austrian Academy of Sciences in Vienna took place.



Maria Höfner in the late 1940s[1].

The first project: Prototype 3D scanning

In 2015, a first project at the Austrian Academy of Sciences with the title *Prototype 3D scanning* was initiated with the aim of preserving the contents of the squeezes of the Glaser Collection. By that time the collection had suffered a great deal of damage caused by water and mildew at the National Library, as well as the improper storage of the squeezes, as a consequence of which many of them had been pressed flat by the weight of other squeezes piled on top.

---

[1] Source: Homepage of the University of Tübingen: https://uni-tuebingen.de/en/66551

Hence the need to save the contents of the squeezes and create a database to preserve them online. The database contains:

signatures

date and provenance of the original inscription

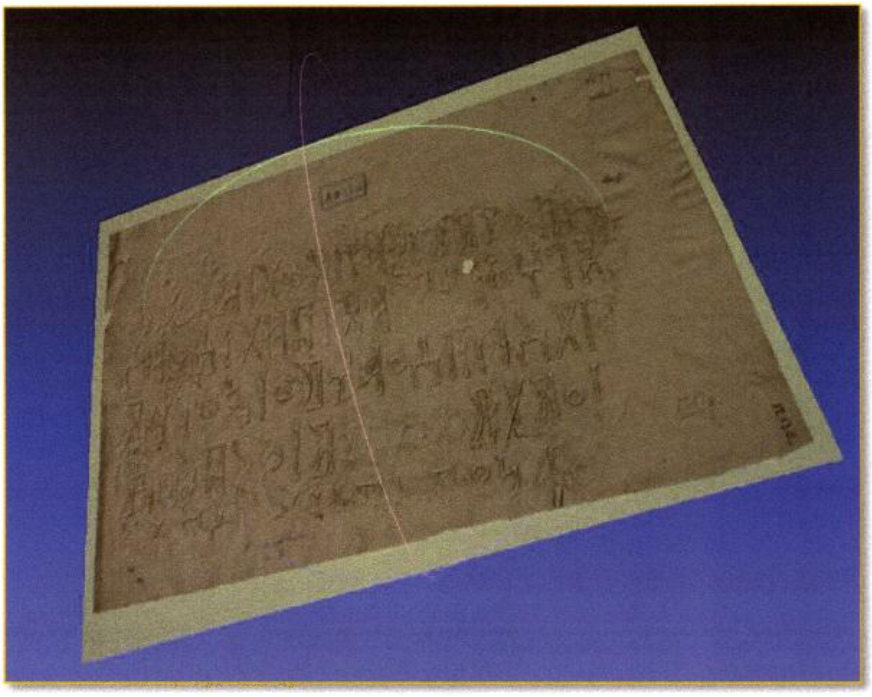
language

transcription, translation

quality, damages

notes on drawings, concordance

pictures of the squeeze in 2D and 3D

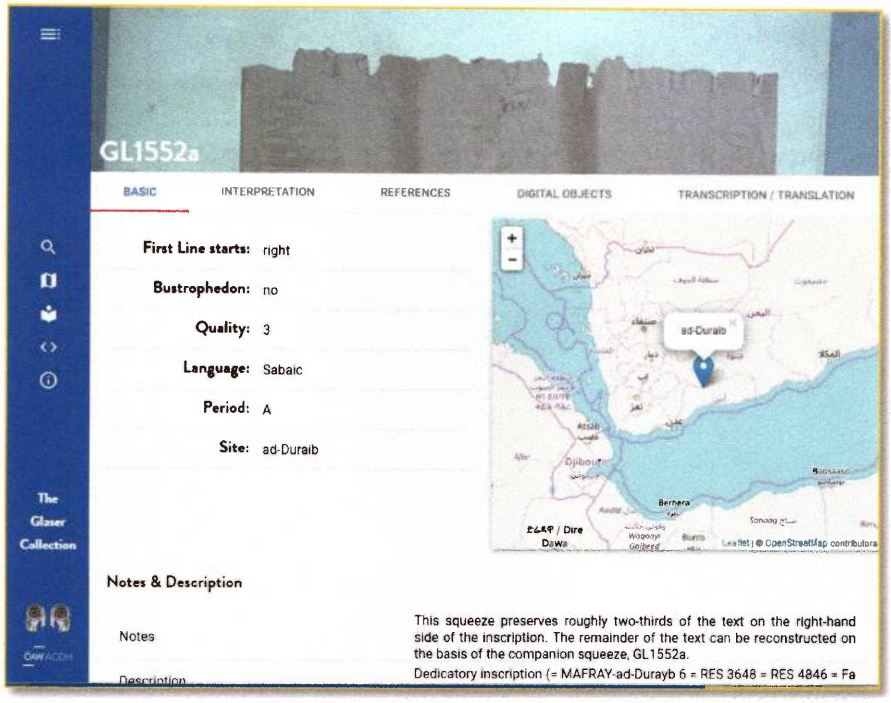


Sample 3D-scan of a squeeze[1].

A basic web application has been built up to provide public access to the data. By the end of the project in 2017, nearly 700 of the squeezes of the Glaser Collection have been scanned, transcribed, translated and linked to an online bibliography.

---

[1] Source: taken by Ronald RUZICKA from a scanned squeeze


GL1552a
BASIC
INTERPRETATION
REFERENCES
DIGITAL OBJECTS
TRANSCRIPTION / TRANSLATION
First Line starts: right
Bustrophedon: no
Quality: 3
Language: Sabaic
Period: A
Site: ad-Duraib
ad-Duraib
The Glaser Collection
Notes & Description
Notes
This squeeze preserves roughly two-thirds of the text on the right-hand side of the inscription. The remainder of the text can be reconstructed on the basis of the companion squeeze, GL1552a.
Dedicatory inscription (= MAFRAY-ad-Durayb 6 = RES 3648 = RES 4846 = Fa

Web application and map[1].

The new project: Glaser Collection Open Access

In 2018, a new project started at the Austrian Academy of Sciences entitled *Glaser Collection Open Access*. This project[2], which will terminate at the end of 2019, aims at a broader goal, namely the presentation of all elements of the Glaser Collection in a web application, including:

all of the 2855 squeezes

glass negatives

photographs

rolls of films

diaries

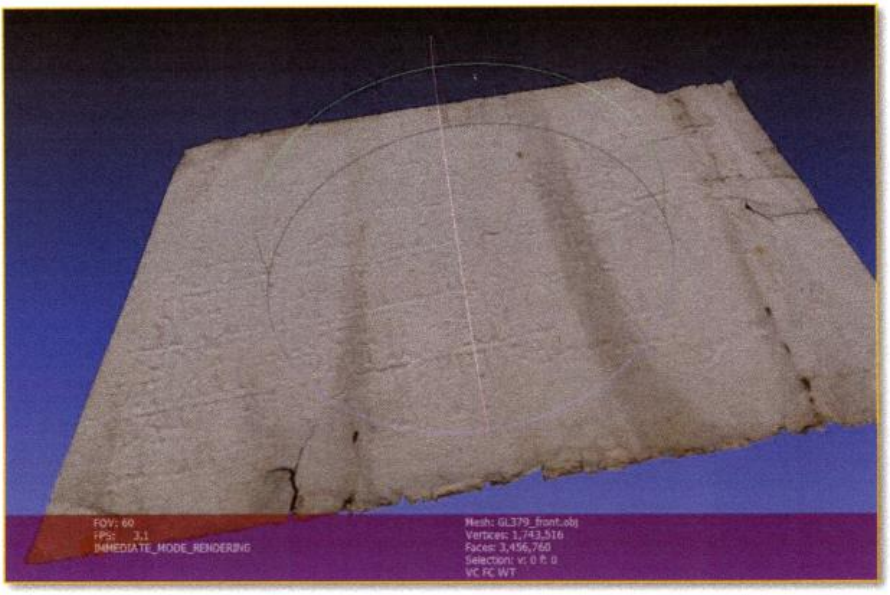
---

1 Source: sample of the web application of the first project, http://glaser.acdh.oeaw.ac.at/.

2 The project is financed by the *Österreichische Nationalstiftung für Forschung, Technologie und Entwicklung.*

Squeezes

The remaining squeezes will be scanned with a new 3D scanning method in higher resolution, from the front and the back side. This time the database will contain only the sigla (according to Glaser, Müller, Höfner) and the provenience.



Higher resolution Scan[1].

Photographs

The 2592 photographs and 256 glass negatives show such things as:

pictures from collection sites and squeezes

landscapes

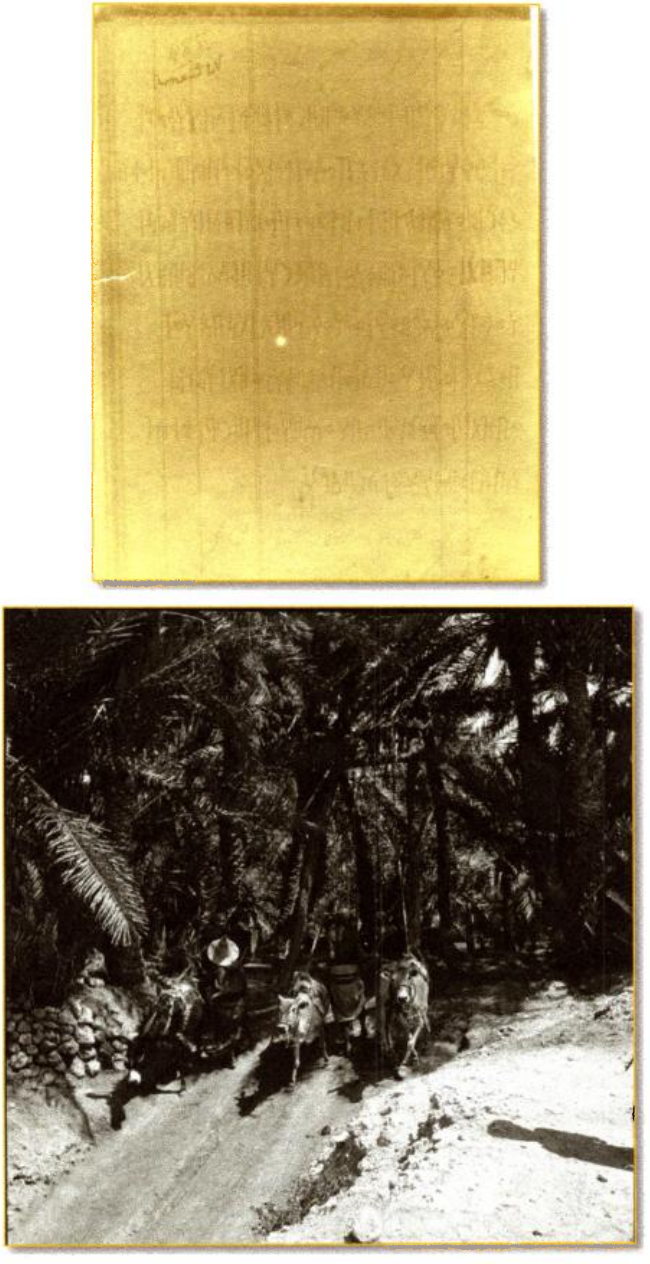
people

- farmers, settlers
- soldiers

In this manner, the photographs provide not only philological information but also ethnographical and political information about the area of today's Yemen in the years 1890 to 1900. The following pictures have all been taken by Glaser.

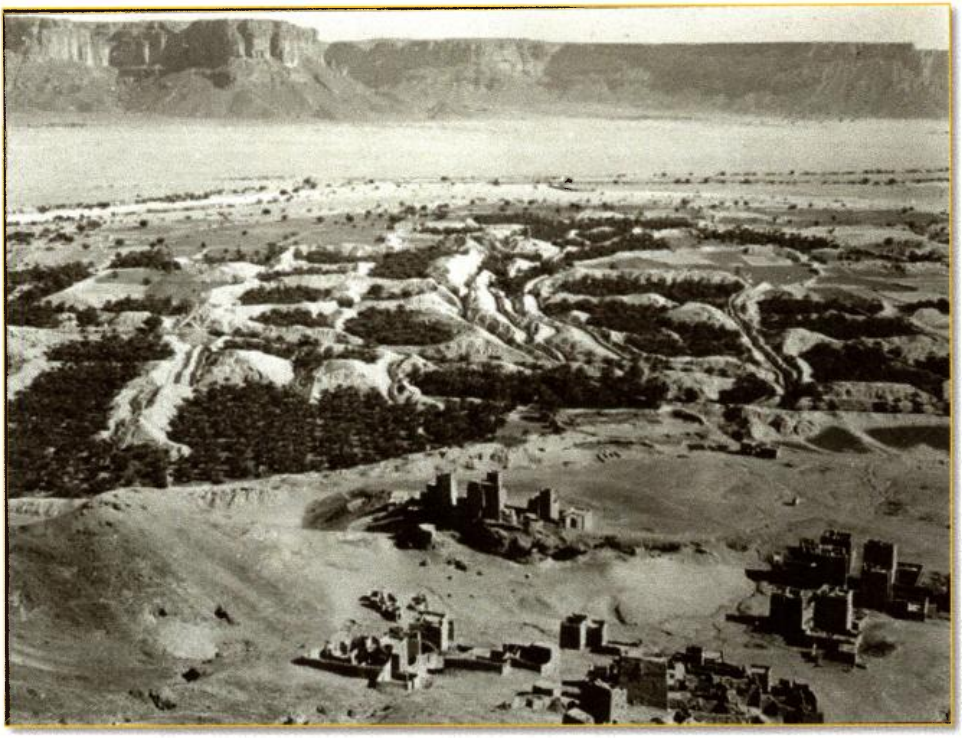
---

[1] Source: taken by the author from a squeeze scanned with the new method.



Squeeze GL485: Irrigation scene from Ḥaḍramawt[1]

[1] Original description: *M 28/2 W. Hadramaut, Palmenhain, Bewässerung zwischen Sibam und Lewim.*



Overview of the antique garden area in Horēda[1].

The photographs and glass negatives will be scanned, put into the database and then linked to other items of the database.

Diaries

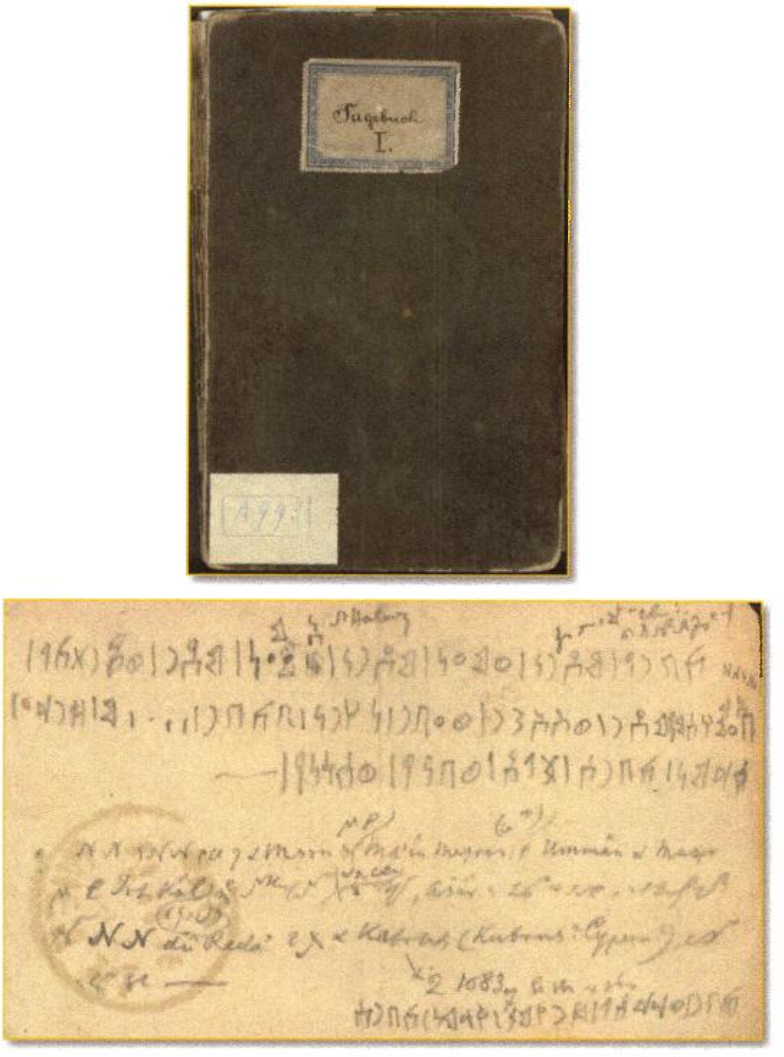
Glaser had originally written 17 diaries. Some of them have been translated by Walter Dostal at the University of Vienna in 1993. His main concern was with ethnographical studies.

In the course of time four of these diaries have been lost, while five others remain unexamined (specifically Diaries 5, 12, 13, 14, and 16). These five diaries will be scanned, transcribed, translated and finally linked electronically to the squeezes which they describe.

The diaries are mainly written in shorthand script ("Gabelsberger"), mixed with Arabic and Ancient South Arabian characters. Therefore, only a few specialists can read and understand their contents.

---

[1] Original description: *W 13a6 Horēda gegen Norden, Blick auf die Fläche mit Resten antiker Gartenanlage*



Cover and part of a sample page of a diary.

KALAM Reloaded

Part of this new project is also the further development of the KALAM program, developing this from a word-analysing to a sentence-analysing tool on the basis of the KALAM tool as it currently stands, as well as the pre-tagged TEI-texts from the first project at the Austrian Academy of Sciences. These texts have been tagged manually in order to distinguish between names (persons, tribes, villages, countries, states) and ordinary words.

The goal is to develop both a grammatical-tree representation of these texts and a tool which can tag the texts automatically. The stages in this new project are as follows (data flow as numbers in brackets):

a) Annotated tree: The pre-tagged texts are tagged partially manually into an annotated tree (1), using the current state of KALAM and complete sentences stored in tree representation in a database (2).

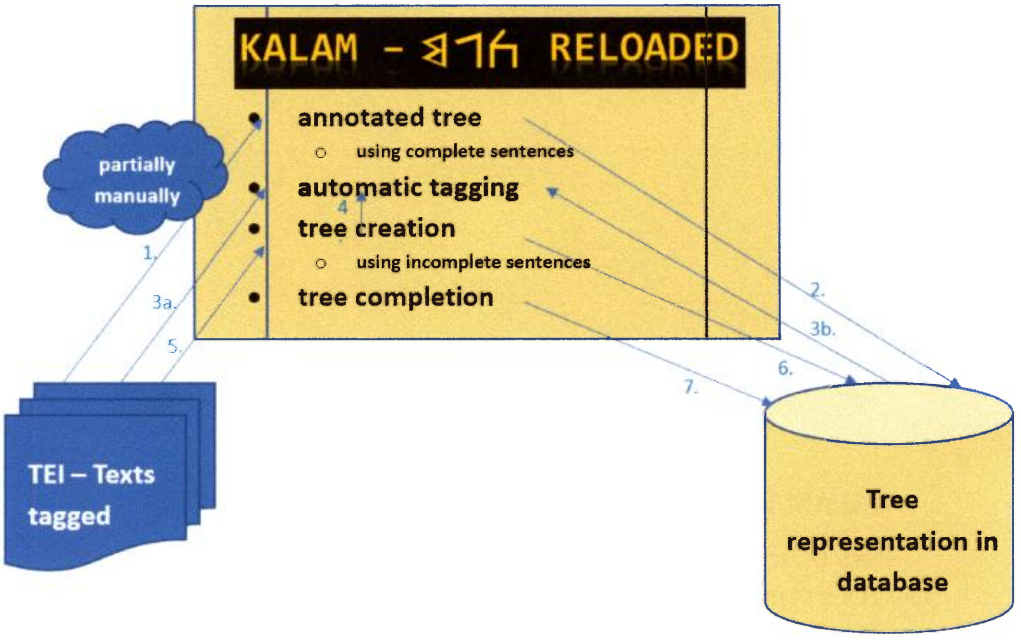
b) Automatic tagging: KALAM is used to tag the pre-tagged (3a) texts automatically, using pre-existing tree representation (3b) of step

c) and to create the annotated trees automatically (4).

d) KALAM should create trees of incomplete sentences (5, 6).

e) KALAM is used for (at least helps with) the completion of tress (7).

The following picture shows the process described above:



Picture of development steps for KALAM reloaded.

References

DOSTAL, W.

1990 Eduard Glaser – Forschungen im Yemen. Eine quellenkritische Untersuchung in ethnologische Sicht. Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienna.

DOSTAL, W.

1993 Ethnographica Jemenica. Auszüge aus den Tagebüchern Eduard Glasers mit einem Kommentar versehen. Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienna.

GLASER, E.

1884 *Meine Reise durch Arhab und Haschid.* Petermanns Geographische Mitteilungen 30: 170-83, 204-13.

GLASER, E.

1886 Von Ḥodeida nach Ṣan'ā' vom 24. April bis 1. Mai 1885." Petermanns Mitteilungen 32: 1-10, 33-48.

GLASER, E.

1890 Skizze der Geschichte und Geographie Arabiens von den ältesten Zeiten bis zum Propheten Muhammad nebst einem Anhange zur Beleuchtung der Geschichte Abessyniens im 3. und 4. Jahrhundert n. Chr. Weidmannsche Buchhandlung, Berlin.

GLASER, E.

1895 *Die Abessinier in Arabien und Afrika.* Verlag von Hermann Lukaschik, Munich.

GLASER, E.

1897 Zwei Inschriften über den Dammbruch von Mārib. Ein Beitrag zur Geschichte Arabiens im 5. u. 6. Jahrhundert n. Chr. Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft. 6. W. Peiser, Berlin.

HÖFNER, M.

1933 Die sabäischen Inschriften der südarabischen Expedition im Kunsthistorischen Museum in Wien (I). Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes 40: 1-36. Vienna.

HÖFNER, M.

1935 Die qatabanischen und sabäischen Inschriften der südarabischen Expedition im Kunsthistorischen Museum in Wien (II). Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes 42: 31-66. Vienna.

HÖFNER, M.

1938 *Die Inschriften aus Glaser Tagebuch XI (Mārib).* Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes 45: 7-37. Vienna.

HÖFNER, M.

1943 *Altsüdarabische Grammatik.* O. Harrassowitz, Leipzig.

HÖFNER, M.

1944 *Die Sammlung Eduard Glaser.* Sitzungsberichte der Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse 222/5. Brno-Munich-Vienna.

HÖFNER, M.

1973 *Inschriften aus Ṣirwāḥ, Ḫaulān. I Teil. Sammlung Eduard Glaser* 8. Sitzungsberichte der Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse, 291/1. Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienna.

HÖFNER, M.

1976 *Inschriften aus Ṣirwāḥ, Ḫaulān. II Teil. Sammlung Eduard Glaser* 12. Sitzungsberichte der Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse, 304/5. Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienna

HÖFNER, M.

1981 *Sabäische Inschriften. Letzte Folge. Sammlung Eduard Glaser* 14. Sitzungsberichte der Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse, 378. Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienna.

MÜLLER, D.H. & RHODOKANAKIS, N. ED.

1913 *Eduard Glasers Reise nach Marib.* Sammlung Eduard Glaser I. Kaiserl. Akad. D. Wissenschaften, Vienna. Nachdruck 2005 Georg Olms Verlag, Hildesheim.

ROHRBACHER, P.

2006 *„Wüstenwanderer" gegen „Wolkenpolitiker" – Die Pressefehde zwischen Eduard Glaser und Theodor Herzl.* Anzeiger der philologisch-historischen Klasse 141., p. 103-116. Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienna.

RUZICKA, R.

2018 *KALAM reloaded.* Proceedings of the seminar for Arabian studies, Volume 48., p. 321ff, Archaeopress, Oxford.

www.eslam.de (2019-01-21) Enzyklopädie des Islam: Eduard Glaser; http://austria-forum.org/af/Wissenssammlungen/Biographien/Glaser,_Eduard

Risks of War on Yemeni Cultural Heritage

Mohanad Ahmed Al-Siyani

Chairman of General Organization for Antiquities, Museums and Manuscripts (GOAM). Sana'a, République du Yémen

What the Yemen has experienced from brutal and destructive war, in which a number of states allied for nearly four years, that has affected negatively on all aspects of life, including the cultural heritage, which has not been apart from the consequences of this war. The war has lost us more than 101 alive witness on the deep-rootedness and history of the civilization of Ancient Arabia. *General Organization of Antiquities and Museums* (fig. 1) recorded about 66 museums (fig. 2 et 3), monuments and archaeological sites that have been destroyed by direct and indirect targeting of the coalition aerial bombardments, and about 35 religious monuments (fig. 4) (shrine, domes, and mausoleums) that have been exploded by the terrorist groups. In addition, increasing illicit excavation and destruction works, in addition to smuggling that gives rise to lots of Yemeni artifacts have been displayed in the international auctions (fig. 5), that in turn encourage to increase catastrophically illicit excavating and smuggling. We always focus on these issues, as they are prominent and clear.

However, there are many negative effects, resulted from the war, that have not been addressed earlier.

Ceasing of local and foreign archaeological works where the archaeological missions could not continue their works (fig. 6), and even no longer the local teams could be able to carry out any field activity. Also, the research activity, that we have planned to do as library researches and studies alternatively of ceased field works, has largely been freezed because of unavailability of essential possibilities to do so (electrical power, salaries, and so on).

What the cultural heritage has experienced has disastrously impacted upon the tourism sector, resulted in halt of the tourist activities that considered one of the major source of economic; as the tourism in Yemen is totally cultural, relies on the monuments and archaeological sites.

Fig. 1- Siège du GOAM
(General Organization for Antiquities, Museums and Libraries), Sana'a.

Fig. 2 - Musée militaire de Sana'a après bombardement.

Fig. 3 - Musée de Dhamar après bombardement.

Here, I have to pay tribute to the assistances provided by the German government via German Archaeological Institute in Sana'a, UNESCO (fig. 7) via its office in Doha, *Kaplan Fund*, and *Veneto Institute for Cultural Heritage* that helped us in carrying out some of the rehabilitation and documentation works for some museums. Although some of these assistances are small, but they have highly motivated us to carry out our works. It is an occasion to ask all friends and lovers of Yemeni heritage (fig. 8) to lend us a helping hand especially the institutes and missions that have had long history in Yemen.

Project of searching for history of Arabian Peninsula will remain open. Yemen's Land still needs to quest and study according to new visions to reach to prospects that have not yet been unfolded by the earlier researchers. So we hope to re-cooperate and resuming the work in Yemen.

We all pray for prevailing peace in Yemen to resume our activity with high resolution and joint efforts of all. Protecting human firstly lies in protecting his heritage.

Fig. 4 - Mosquée et mausolée d'Iman Ahmad al-Faz (province d'al-Ḥudayda).

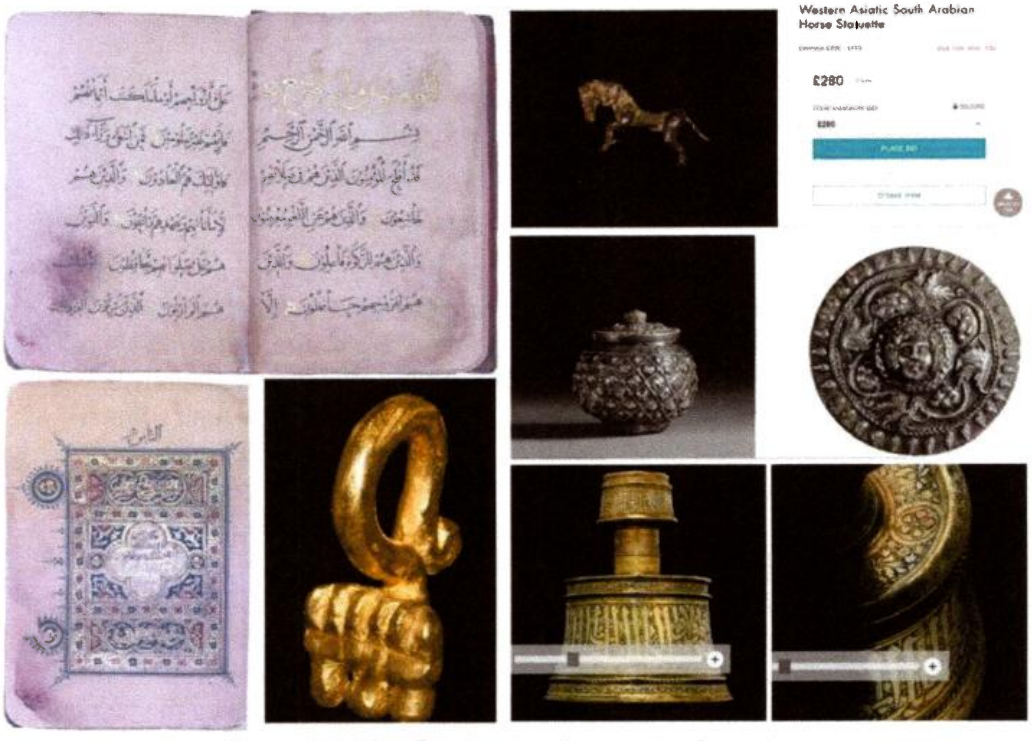


Fig. 5 - Objets d'art en provenance du Yémen en vente sur le marché international.

Fig. 6 - Le temple de NKRH à Barāqish avant et après destruction.

Fig. 7 - Projet allemand de restauration des réserves du musée national de Sana'a.

Fig. 8 - Un immeuble de la vielle ville de Sana'a après bombardement

Tous les cliches sont du GOAM, Sana'a.